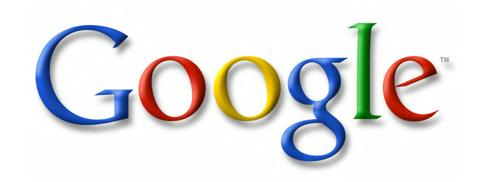


Ex Bibliotheca
Johannis Samuelis Tsch
Syndici Civitatis Gl o maj.
Ao. 1785.



No. 66

Aer. d

1805

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
M. FLECHIER
EVÊQUE DE NISMES.

AVIS.

On se dispose à mettre incessamment sous la Presse les autres Ouvrages posthumes de M. FLECHIER *Evêque de Nismes, sçavoir,* ses Discours, Complimens, Harangues, Poësies latines & françoises, Relation des Fanatiques, Lettres missives, &c. *On supplie trés-instamment les personnes qui étoient en relation avec cet illustre Prelat, ou ceux qui ont pris soin de conserver quelques-uns de ses ouvrages, de vouloir bien les communiquer au Libraire qui vend ce Volume, & qui prend soin de ramasser tout ce que cet excellent Auteur a composé, pour en faire part au Public.*

MANDEMENS
ET
LETTRES PASTORALES
DE
MR FLECHIER
EVEQUE DE NISMES:

AVEC

SON ORAISON FUNEBRE.



A PARIS,

Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

673506-030

TABLE
DE CE QUI EST CONTENU
DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Lettres Pastorales & Mandemens de feu M. Flechier Evêque de Nismes, un Recüeil de ses Lettres Missives qui n'ont point encore paru, un autre Recüeil de plusieurs Pieces, Harangues, Poësies françoises & latines, une Relation sur le Fanatisme, ses Sermons de Morale, ses Discours Synodaux, & ceux qu'il a faits au Chapitre de l'Eglise de Nismes, & son Oraison Funebre*; & il m'a paru que l'impression de tous ces Ouvrages seroit tres utile & tres agréable au Public. Fait à Paris le 9 Juin mil sept cens onze.

RAGUET, Docteur en Theologie de la Faculté de Toulouse, & Censeur Roïal des Livres.



MANDEMENS, ET LETTRES PASTORALES

de M. ESPRIT FLECHIER, Evêque de Nismes.

** ***********************

MANDEMENT DE M. l'Evesque de Nismes, pour la Publication de la Constitution de nôtre saint Pere le Pape Innocent XII. du 12. Mars 1699. Portant Condamnation, & Défense du Livre intitulé : Explication des Maximes des Saints, &c.

ESPRIT FLECHIER, par la grace de Dieu & du saint Siege Apostolique Evêque de Nismes, Conseiller du Roy en ses

Conseils : Au Clergé, & aux Fidéles de nôtre Diocése, SALUT & Benediction. L'Esprit Saint Nous ayant appellez à la conduite de cette Eglise, Nous devons, selon le conseil de l'Apôtre, avoir une attention continuelle sur nous-mêmes, pour garder fidélement le depost sacré de la Foy, & de la Religion de nos Peres; & sur nos Troupeaux, pour en éloigner tout esprit d'illusion & de mensonge. Nous y sommes même plus obligez en un temps où la discipline des mœurs est relâchée, & la charité de plusieurs refroidie; en des lieux, où les Peuples ont autrefois paru plus susceptibles de séduction, & où la difficulté que Nous trouvons à détruire l'ancienne erreur, doit faire plus apprehender qu'il ne s'en introduise de nouvelles.

Il y a quelques années, MES TRÉS-CHERS FRERES, que Nous avons connu par divers Livres qu'on a publiez, que le Quietisme qu'on avoit éteint en Italie, commençoit à renaître en France. Il s'élevoit une Secte de Gens Spirituels, ou Mystiques, qui s'éloignant des routes que JESUS-CHRIST & les Apôtres nous ont tracées, & marchant dans leurs propres voyes, retranchoient de la Priére les demandes & les desirs, qui en sont les parties les plus essentielles, négligoient de mediter les Mysteres du Sauveur, de pratiquer les œuvres Evangeliques, de faire des fruits dignes de Penitence, & substituoient au lieu des plus solides moyens qui conduisent à Dieu par JESUS-CHRIST, une oisive & sterile Oraison, & une

Foy ſans action & ſans vigilance; ſous pretexte de rendre la charité plus pure & plus deſintereſſée, ils lui ôtoient les précautions de la crainte, & les douceurs de l'eſperance; un abandon outré, & une triſte indifference étoit le fond de leur Religion, & mettant la grandeur & la dignité du Chriſtianiſme dans une eſpece de vertu qui tendoit à la deſtruction de toutes les autres, ils propoſoient aux ames fidéles d'étoufer juſqu'au deſir de leur ſalut, & d'aquieſcer à leur reprobation éternelle.

Nous ſommes obligez, MES TRE'S-CHERS FRERES, de vous donner une legere connoiſſance de ces profanes Nouveautez de termes & de ſentimens, qui ſont d'autant plus dangereux, qu'ils ſont fondez

ſur des idées de perfection imaginaire, afin que vous les évitiez, comme l'Apôtre l'ordonne.

Le livre de M. l'Archevêque de Cambray, ſous le titre de *Maximes des Saints ſur la vie interieure*, quelque adouciſſement qu'il eût tâché d'y apporter, pouvoit faire plus d'impreſſion ſur les eſprits que tous les autres, tant par la ſubtilité de ſa doctrine, que par la dignité & la reputation de ſon Auteur.

Ces opinions qui commençoient à ſe répandre, & qui par la ſublimité du diſcours, & la ſingularité des pratiques, portoient les uns à la préſomption, & pouvoient par des conſequences dangereuſes, porter les autres au libertinage, avoient beſoin d'être arrêtées par des Livres également pieux & ſçavans, & par un Jugement au-

tentique du ſaint Siege.

Des Evêques zelez pour la verité, & verſez dans la ſcience de l'Egliſe & dans l'intelligence des Ecritures, ont d'abord aperçû & fait apercevoir au monde, au-travers de ces brillantes ſpiritualitez, les taches de l'illuſion & de l'erreur, & ſe ſont appliquez à combattre ces nouvelles devotions de ſentiment & d'experience, par les regles de l'Evangile, & par l'ancienne Tradition de l'Egliſe.

Cette cauſe portée au Tribunal de N. S. Pere, a tenu dans le temps des conteſtations, toute l'Egliſe de France en ſuſpens. Ce Livre attaqué & défendu avec tant de zéle, examiné avec tant de ſoin, d'attention & d'exactitude, a été enfin condamné par un des plus ſages & plus religieux Pontifes qui ayent rem-

pli la Chaire de ſaint Pierre depuis long-temps.

Vous avez ſçû ſans doute, MES TRES-CHERS FRERES, combien Nous ſommes redevables à la protection du Roy, qui s'intereſſe avec tant de zele à la pureté de la Foy, & qui ſoûtenant par ſa Royale autorité nôtre ſollicitude Paſtorale, empêche en toute occaſion, comme il a fait en celle-cy, les doctrines nouvelles de s'établir, & de s'introduire dans ſon Royaume.

Après Nous être unis au ſaint Siege, qui eſt, ſelon les Peres & les Conciles, la ſource & le centre de l'unité, en recevant ſa Conſtitution en forme de Bref, dans Nôtre Aſſemblée Provinciale; après avoir vû l'acceptation & le conſentement de toutes les Egliſes de France, il ne Nous reſte plus qu'à condamner

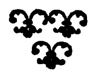
ce Livre dans l'étenduë de nôtre Diocése, comme son Auteur l'a déja condamné lui-même dans le sien. On peut juger par son entiere soûmission, que si ses sentimens n'ont pas toûjours été justes, ses intentions n'ont jamais été mauvaises. On peut voir par son exemple jusqu'où va la prévention de l'esprit humain, quand il s'arrête à son propre sens ; & quand il passe au-delà des bornes raisonnables de la vertu : mais on peut dire aussi qu'il n'a manqué que par un trop grand desir de perfection, & que sa pieté même a été la cause & l'origine de son erreur. Aussi a-t-il été le premier à la reconnoître ; s'il a eu la foiblesse de faillir, il a eu le courage de confesser hautement qu'il s'est trompé ; dés qu'il a vû le coup qui le menaçoit, il a baissé sa tête

humiliée, & Nous avons presque appris la Sentence prononcée contre son Livre,par les marques publiques qu'il a données du repentir de l'avoir fait.

A CES FINS Nous avons reçû & recevons avec tout le respect & la soûmission qu'on doit au Saint Siege, la Constitution en forme de Bref de N. S. P. le Pape Innocent XII. en datte du 12. Mars dernier; que Nous avons traduit de Latin en François, & que Nous avons joint à nôtre present Mandement: Avons condamné & condamnons le Livre intitulé: *Explication des Maximes des Saints sur la Vie interieure, par Messire François de Salignac de Fenelon Archevêque Duc de Cambray, &c.* Imprimé à Paris chez Pierre Aubouin l'an 1697. comme étant un Livre qui pourroit porter insen-

ſiblement les Fidéles dans des erreurs déja condamnées par l'Egliſe, & comme contenant encore des Propoſitions temeraires, ſcandaleuſes pernicieuſes dans la pratique, & même éronnées reſpectivement. Avons condamné & condamnons de plus en particulier les 23. Propoſitions énoncées dans ladite Conſtitution de Sa Sainteté, conformement aux Reſolutions de la ſuſdite Aſſemblée de la Province de Narbonne. Avons défendu & défendons ſous peine d'Excommunication, au Clergé & aux Fidéles de nôtre Diocéſe de lire ou garder ledit Livre; leur enjoignons ſous la même peine, de Nous en remettre tous les Exemplaires quinze jours après la publication de nôtre preſent Mandement. ORDONNONS que nôtredit preſent Mande-

ment ſera lû & publié dans nôtre Egliſe Cathedrale, & dans toutes les Egliſes de nôtre Diocéſe par les Prieurs, Curez ou Vicaires, & enſuite affiché aux Portes des Egliſes & autres Lieux accoûtumez, le premier Dimanche immédiatement après la reception dudit Mandement : Enjoignant à nôtre Promoteur de tenir la main à l'execution de tout ce qui y eſt contenu. DONNÉ à Niſmes dans nôtre Palais Epiſcopal le 20 Octobre 1699. *Signé*, ESPRIT, Evêque de Niſmes; *Et plus bas*, par Monſeigneur, BEGAULT.



LETTRE PASTORALE de Monseigneur l'Evêque de Nismes, aux Fidéles de son Diocése, au sujet des Fanatiques.

ESPRIT FLECHIER Evêque de Nismes, Conseiller du Roy en ses Conseils : A tous les Fidéles de nôtre Diocése, SALUT & Benediction.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

Les desordres que les Fanatiques causent depuis quelque temps dans cette Province, & la desolation du Troupeau que JESUS-CHRIST nous a confié, ont fait sur nous de si vives impressions, que nous n'avons pû refuser à nôtre sollicitude Pastorale, de vous faire part de nôtre douleur, & de la répandre dans vos cœurs, comme

nous la ressentons dans le nôtre.

Vous sçavez, MES TRE'S-CHERS FRERES, les soins que nous avons pris durant le cours de nôtre Episcopat, de reparer les bréches que l'Heresie a faites dans ce Diocése; d'y rétablir la pureté des mœurs & de la doctrine; de ramener dans les voyes de Dieu ceux qui s'en étoient écartez; de fortifier dans la foy ceux que nous connoissions *infirmes*; d'encourager enfin les ames timides, que retenoient les respects humains, & d'adoucir par la charité & par l'instruction, celles que l'orgüeil, l'ignorance, ou l'obstination rendoient moins dociles.

La Parole de la verité étoit écoutée, les préjugez de la naissance & de l'éducation sembloient s'effacer, & si les esprits n'étoient pas tout-à-fait soûmis,

du moins paroiſſoient-ils tranquilles. Nous eſperions ſur-tout que les Enfans, plus heureux, & peut-être plus ſages que les Peres, profiteroient de nos inſtructions, & qu'il ſe formeroit, au-milieu même d'un Peuple mal converti, une Generation fidéle.

Nos pechez ſans doute ont arrêté le cours des miſericordes divines. *L'Homme ennemi eſt venu de nuit ſemer ſon yvraye ſur nôtre bon grain.* Les habitans des Villes & de la Campagne nouvellement réünis, ont preſque tous ſecoüé le joug de la diſcipline. Tout Sexe, tout Age a corrompu ſa voye. L'eſperance de ſe rétablir, l'envie de ſe faire craindre, le deſir même de ſe venger, le temps commode pour le faire, les mauvais conſeils ſoûtenus de mauvais exemples,

Matth. c. 13.

les conſpirations domeſtiques, & les correſpondances étrangeres, les aſſemblées illicites & furtives, les diſcours ſéduiſants, & le ſouffle contagieux des faux Paſteurs, ont introduit d'abord le relâchement, enſuite l'irreligion, peu de temps aprés la révolte.

Cette Hereſie qui s'affoibliſſoit tous les jours, ayant repris tout d'un coup de nouvelles forces, eſt devenuë une Secte pleine d'illuſion & de menſonge, qui contrefait les dons de Dieu & le langage des Prophétes, qui met dans l'imagination & dans la bouche des enfans *ſes ſonges & ſes viſions*, qui prend ſes agitations & ſes réveries pour des operations du Saint Eſprit, qui ſe croit inſpirée juſque dans ſes meurtres & ſes ſacriléges, & qui joignant à l'impoſture la cruau-

té, porte par tout le fer & le feu, égorge les Fidéles, massacre les Prêtres, brûle les Autels, foule aux pieds les saints Mystéres, & ne connoît d'autre Religion, que celle de haïr & de vouloir détruire la veritable.

Il nous fut aisé de prévoir, MES TRES-CHERS FRERES, les maux que la séduction de ces faux Prophétes, jointe au penchant & à la crédulité des Peuples, pouvoit produire. Nous les avions vû naître; nous les vîmes croître chaque jour, & nous levâmes les mains au Ciel pour demander au Pere celeste qu'il ouvrît sur ses enfans humiliez les yeux de sa misericorde, & qu'il arrêtat par sa bonté les premiéres fureurs de ces Esprits séditieux, qui se trouvant coupables devant Dieu & devant les hommes, & craignant les supplices

plices qu'ils avoient mérité, ſongeoient à ſoûtenir leur rebellion par les mêmes crimes par leſquels ils l'avoient commencée.

Nous gémiſſions devant le Seigneur irrité. Nous avions pourtant quelque confiance qu'il abregeroit en faveur de ſes Elûs, ces triſtes & mauvais jours; que les victimes déja immolées preſque ſur ſes Autels, auroient appaiſé ſa colére, & que JESUS-CHRIST, cet adorable Sauveur qui a verſé ſon ſang pour nôtre rédemption, ne permettroit pas qu'on vît couler plus long-temps celui de ſes Fidéles, qui ſont les membres de ſon Corps Myſtique. Mais la tribulation augmente au lieu de finir, la main de Dieu s'appeſantit ſur nous, pour châtier les pechez des uns, pour éprouver la fidelité des autres, & pour perpetuer dans ſon Egli-

ſe la poſſeſſion où elle eſt de vaincre le monde par ſa foy, & d'avoir des Martyrs dans tous les païs & dans tous les ſiécles.

On ne peut ſe repréſenter ſans horreur les cruautez que ces Hommes de ſang exercent impunément contre les Catholiques. L'on voit preſque partout des Prêtres, Miniſtres du Seigneur, maſſacrez entre le Veſtibule & l'Autel, des peres égorgez entre les bras de leurs enfans, des enfans arrachez du ſein de leurs meres, des familles entiéres ſacrifiées à une Religion barbare, des hommes percez de mille coups devant & après leur mort, pluſieurs hachez en pieces & par morceaux, quelques-uns meurtris, écraſez, brûlez tout enſemble, comme s'il falloit plus d'un genre de ſupplice & plus d'une mort pour un Ca-

tholique ; & tout cela le plus souvent sur la bisarre & fatale décision d'une prétenduë Prophetesse, qui par ses tremblemens affectez & par ses paroles entrecoupez de sanglots, prononce les Jugemens qu'on lui suggére, & se sert du nom de l'Esprit de Dieu pour autoriser la fureur des hommes.

Ce n'est pas nôtre dessein, MES TRE'S-CHERS FRERES, de vous irriter par ces funestes idées, à Dieu ne plaise que nous vueillons jetter dans vos esprits des motifs de vengeance & de haine. Nous laissons au Seigneur le soin de venger le sang de nos Freres qui ont été mis à mort pour son nom, *& qui prosternez* *Apoc. 7.* *au pied du Thrône de l'Agneau*, attendent le temps qu'il a destiné pour l'execution de sa justice. Nous laissons au Roy, à qui

Dieu n'a pas mis ſans raiſon le glaive en main à le tourner contre ces Rebelles, qui ont enſanglanté le leur du meurtre de tant de Catholiques. Nous exerçons un miniſtére de paix & de charité, & nous vous exhortons à prier, à gémir, à deſirer la converſion plûtôt que la mort des pécheurs, à prendre plus de ſoin d'appaiſer la colére de Dieu que vous avez offenſé, que de réprimer les paſſions de ceux qui vous perſecutent.

Vous devez adorer les ſecrets de la Providence & de la Juſtice divine, *operer vôtre ſalut avec crainte & tremblement*, à la vûë de tant d'horribles ſcandales, & reconnoître que *l'orgüeil des impies monte toûjours*; qu'il n'y a point d'excés dont ne ſoient capables ceux qui ſont aſſez malheureux pour être abandonnez

Philipp. c. 2.

Pſal. 73.

de Dieu, & qu'on n'eſt pas loin, quand on a perdu tous les ſentimens de la Religion, de perdre encore ceux de l'humanité.

Nous avons pourtant cette consolation, & nous devons en rendre à Dieu d'éternelles actions de graces, que nous pouvons dire avec JESUS-CHRIST, que *nous n'avons perdu aucun de ceux qu'il nous a donnez*; que la vertu de ſa grace a ſoûtenu les *foibleſſes* de la nature contre les frayeurs de la mort, malgré la rigueur des tourmens; & que nous n'avons appris aucune chûte qui doive nous faire rougir. Nous pouvons même vous propoſer des exemples d'une fidelité & d'une conſtance ſinguliére. Jean. c. 17.

On a vû des Prêtres déja bleſſez de pluſieurs coups, & prêts à conſommer leur ſacrifice, rappeller ce peu qui leur reſ-

toit encore de vie, pour embraſſer leur meurtrier, & pour baiſer la main déja levée pour leur donner le coup mortel. Des Laïques s'expoſer à toute la rage de ces Barbares, plûtôt que de livrer les Vaſes ſacrez. Des Meres comme celle des Machabées, exhorter leurs enfans au martyre, offrir avec leur ſang celui de ces innocentes Victimes, & leur enſeigner par leur exemple à mourir pour JESUS-CHRIST, comme elles leur avoient appris à vivre pour lui. Des Soldats dans nos Hôpitaux, mêler à la douleur qu'ils avoient de leurs pechez, la joie d'avoir répandu leur ſang pour les expier.

Nous devons donc être plus attentifs ſur nous & ſur tout le Troupeau, puiſque nous voïons tous les jours un glaive impitoïa-

ble prêt à tomber sur quelqu'une de nos Oüailles. Une tendresse Pastorale nous fait sans cesse trembler pour elles. Nous voudrions pouvoir réünir sous nos yeux tous les Catholiques de nôtre Diocése ; & non-seulement mettre leur vie à couvert des perils qui les menacent, mais encore défendre leur foy de ces tentations terribles, ausquelles nous les sçavons tous les jours exposez.

Nous compâtissons d'autant plus à leur état, que nous sçavons que par la retraite necessaire des Curez, que la persecution a bannis de leurs Parroisses, ils sont privez du secours de la parole de Dieu & de l'usage de ce Pain des forts, qui a toûjours été la consolation & l'appui des ames chrétiennes dans de pareilles tribulations. Nous voudrions pou-

voir être à tous, & remplir par nous-mêmes le ministére de ces Pasteurs, qui se sont crûs en droit de quitter leurs Parroisses, par une crainte, que nous aurions souhaité, pour vôtre consolation & pour vos besoins spirituels, qu'ils eussent pû vaincre ; mais que tant de funestes exemples ne nous ont pas permis de condamner.

Nous ne laissons pas de sentir vivement cet abandon, & pour y suppléer, MES TRES-CHERS FRERES, Nous vous exhortons, vous qui êtes nez dans le sein de l'Eglise, & vous qui vous y êtes attachez par une réunion sincére ; & nous vous conjurons. 1°. *De demeurer fermes dans vôtre foy*, & dans vôtre vocation, *de lever les yeux au Ciel, d'où vous doivent venir les veritables secours*, de n'entrer point en défiance des

1. Cor. 16.
Psal. 120.

des miſericordes divines, & d'attendre avec patience l'effet de cette éternelle & immuable protection que JESUS-CHRIST a promiſe à ſon Egliſe.

Nous vous recommandons en ſecond lieu, de ne point ſuccomber ſous le poids des tribulations preſentes, en vous laiſſant abbattre par de vaines frayeurs, ou par des triſteſſes ſelon la chair; de ne pas vous occuper de ces tragiques évenemens, ſans y joindre la volonté de Dieu qui les permet, & les pechez des hommes qui les produiſent; de vous former une ſainte vie, & de vous préparer une ſainte mort par des pratiques de pieté & des œuvres de miſericorde chrétienne; de ne point tenter Dieu pourtant, & de vous mettre à couvert de ces Troupes meurtriéres, à qui le Démon, qui eſt

Joan. 8. *homicide dés le commencement*, insſpire jour & nuit de vous ſurprendre, *& qui croyent rendre un ſervice à Dieu*, de diminuer le nombre de ceux qui le ſervent. (Joan. 16.)

Nous vous avertiſſons ſur-tout, MES TRE'S-CHERS FRERES, d'employer ces jours de colére *à faire des fruits dignes de penitence*, dans ces conjonctures où l'Egliſe comme étonnée pleure la mort de ſes enfans & de ſes Miniſtres, & où Dieu paroiſſant plus irrité, la foy doit être plus vive & la diſcipline plus ſevére, ſur-tout en ce ſaint tems de Carême, deſtiné à la Confeſſion & à l'expiation des péchez, préparation neceſſaire pour receüeillir les graces de la divine Euchariſtie. (Luc. 3.)

Nous ſommes perſuadez que l'éloignement des Paſteurs ne diminuera pas la ferveur des Fi-

déles, & que vous n'aurez pas moins d'empreſſement que vous en avez eu les autres années, d'approcher de la ſainte Table, ſelon le précepte de l'Egliſe. Nous employerons de nôtre côté tous nos ſoins pour vous procurer toutes les conſolations que vous pouvez tirer de vôtre pieté, qui ſont les véritables, & preſque les ſeules qui vous reſtent.

C'eſt pour ſatisfaire à ce devoir Paſtoral, que nous avons réſolu de rappeller, *s'il* eſt poſſible, tous les Paſteurs qui ſont diſperſez. Nous leur indiquerons des lieux d'azile & de ſûreté à portée de leurs Paroiſſes, où leurs perſonnes ſeront à couvert ſous la protection des armes du Roy, & d'où les Troupeaux pourront recevoir les ſervices qu'ils ont droit d'attendre de leur miniſtére.

Vous devez cependant, MES TRE'S-CHERS FRERES, vous, qui vous trouvez par le malheur des temps sans Pasteurs, sans Eglises, sans Exercice public de Religion, recourir souvent au souverain Pasteur des ames, qui n'abandonne point les brebis qui écoutent sa voix & qui le suivent; servir Dieu audedans de vous, & réparer par vôtre pieté intérieure, la triste interruption du culte extérieur; faire de vos maisons des Eglises où JESUS-CHRIST soit loué & glorifié par vos familles; vous souvenir que vous êtes vous-mêmes les Temples du saint Esprit, que les hommes ne peuvent détruire; nourrir vôtre ame d'instructions & de lectures utiles & saintes, & ranimer vos esperances *par la consolation des Ecritures*, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur

Rom. 15.

de rassembler les dispersions d'Israël, Psal. 146.
& de rendre la paix & la tranquilité à nos Diocéses.

Nous demandons au Ciel qu'il nous la donne cette paix, & que la droite du Trés-haut change les cœurs de ceux qui la troublent. Si nous croyions ces enfans rebelles en état de nous entendre, que ne voudrions-nous pas leur dire pour les faire rentrer dans leur devoir ? Nous leur demanderions, comme S. Paul aux Galates : *Insensés que vous êtes, qui est-ce qui vous a ensorcelez ?* Cap. 3. qui est-ce qui a étouffé dans vos cœurs les sentimens de la raison & de la nature ? d'où vient que vos bras sont armez de haches & de poignards pour aller égorger des innocens qui ne vous ont point offensez ? avez-vous oublié le Nom Chrétien, nom de douceur & de charité, pour

prendre la férocité des Nations les plus barbares.

Nous ne pouvons que pleurer sur eux, MES TRE'S-CHERS FRERES, & sur leur aveuglement, qu'ils déploreront eux-mêmes lorsqu'ils voudront ouvrir les yeux & faire revivre en eux les sentimens de Religion que nous tâchions depuis long-temps de leur inspirer, & que nous n'avions jamais crû qu'ils pûssent perdre jusqu'à ce point. Dieu en tirera sa gloire, & fera servir peut-être leurs propres crimes à les desabuser entiérement de cet attachement opiniâtre qu'ils conservoient encore pour leurs erreurs.

Pour nous, nous les assûrons de ne perdre jamais les sentimens de charité qu'ils ont trouvé dans nôtre cœur, lorsque nous avons pû leur en donner

des marques. Les portes du Bercail sont toûjours ouvertes pour recevoir ces Brebis égarées. Nous ne refusons point, si le Seigneur daigne amollir leur cœur, de les conduire dans les voyes de la pénitence, & de les réconcilier avec JESUS-CHRIST.

Dans cette vûë, nous déclarons à tous les Curez qui ont quitté leurs Eglises, qu'ils ayent *à se rendre* auprés de Nous, afin que nous puissions prendre avec eux les mesures convenables pour le service de leurs Paroisses pendant ces Fêtes prochaines, leur Ordonnant de se joindre à nous pour demander à Dieu tous ensemble dans nos oraisons & dans nos saints Sacrifices, qu'il oublie nos iniquitez, & qu'il *se souvienne de ses anciennes misericordes*, par les me- Psal. 140

rites de JESUS-CHRIST pacificateur & médiateur entre Dieu & les hommes.

A Nismes le 23. *Mars* 1703.



LETTRE PASTORALE de Monseigneur l'Evêque de Nismes, à tous les Prieurs, Curez, Prêtres, & autres Ecclesiastiques de son Diocése, touchant la persécution des Fanatiques.

ESPRIT FLECHIER par la grace de Dieu & du Saint Siege Apostolique, Evêque de Nismes, Conseiller du Roy en ses Conseils: A tous les Prieurs, Curez, Prêtres, & autres Ecclesiastiques de nôtre Diocése, SALUT ET BENEDICTION.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

La persécution qui s'est élevée dans nos Eglises, nous á été d'autant plus sensible, qu'elle a commencé par la Maison de Dieu, je veux dire par la déso-

lation & par le meurtre de ses Ministres. Les Prêtres, ces Oints du Seigneur, qu'il a défendu de toucher, & qu'il a tenu de tout temps sous sa protection particuliére, ont été les premiéres victimes que les Fanatiques ont égorgées. Ils vous ont regardez, MES TRE'S-CHERS FRERES, comme les chefs d'une Religion qui leur étoit odieuse, comme des sentinelles d'Israël prêtes à crier à l'ennemi, comme des témoins & des censeurs importuns de leur rébellion naissante. Ils ont dit comme ces Impies dont il
Cap. 2. est parlé dans le livre de la Sagesse : *Faisons tomber le Juste dans nos piéges, parce qu'il nous est incommode, & qu'il est contraire à nos œuvres.*

L'orage avoit long-tems grondé sur les montagnes, nous en étions aussi menacez dans la pleine. La mort funeste, mais bien-

heureuse d'un Abbé qui s'étoit dévoüé dés sa jeunesse aux Missions Evangéliques, fut le premier coup qui servit comme de signal pour la revolte generale dans vos Paroisses. Vous vîtes alors, MES TRES-CHERS FRERES, parmi ces Peuples nouvellement réunis, des mouvemens qui vous firent craindre pour la Religion, pour eux, pour vous-mêmes. Ils écouterent la voix trompeuse des Séducteurs. Le souffle du Démon leur parut une inspiration du saint Esprit. Ils apprirent à leurs enfans l'art de trembler & de prédire des choses vaines. Il se forma dans leurs Assemblées des conspirations & des complots d'iniquité, au milieu même de leurs priéres. Vos Eglises devinrent desertes; la parole de Dieu étant négligée, l'ignorance se trouva join-

L'Abbé du Cheyla.

te à la malice ; les cœurs s'endurcirent de plus en plus ; les lumiéres de la Foy s'éteignirent ; la Religion se perdit, & la fureur enfin prit la place de la raison.

Dans les temps mêmes où les esprits paroissoient tranquilles, nous avions souvent reconnu que leur foy étoit infirme & chancelante : nous vous avions donné dans nos Conferences & dans nos Synodes, des regles de prudence & de charité, pour les ménager comme des vaisseaux fragiles, pour les instruire *en toute patience & doctrine*, pour leur adoucir le joug du Seigneur, & les réduire à une obéïssance raisonnable, retranchant toute bassesse de vos bontez, toute amertume de vôtre zéle, toute passion & tout interêt de vos fonctions ; pour les ramener par des

In omni patientiâ & doctrinâ. 2. Tim. 4.

avertissemens paternels, non par des reproches ou par des menaces, & pour n'agir à leur égard que par les motifs & les principes de la Religion que vous aviez dessein de leur inspirer. Nous vous avons même exhortez sur le point de ces fatales révolutions, de redoubler vos soins, & vôtre attention, pour leur montrer l'abysme où ils alloient se précipiter, pour réveiller les remors de leur conscience abusée, en leur imprimant le respect de la Loy de Dieu & la crainte de ses jugemens, & pour rallumer dans leurs cœurs les restes d'une Foy mourante.

Si vous avez suivi ces regles, MES TRE'S-CHERS FRERES, nous ne pouvons assez vous loüer. Si vous n'avez pû en les suivant, adoucir ces ames féroces, nous ne pouvons assez vous

plaindre. Quoiqu'il en ſoit, touchez du triſte état où vous avez été réduits, nous avons prié le Seigneur qu'il vous conſolât dans vos peines, qu'il vous fortifiât dans vos travaux, qu'il vous éclairât dans vôtre conduite, qu'il vous encourageât dans vos craintes, qu'il vous délivrât de vos dangers & de vos maux, & qu'il voulût bien être
Pſ.17. Pſ.26. *le Dieu de vôtre ſalut, & le protecteur de vôtre vie.*

La grace du Sacerdoce, qui nous unit en JESUS-CHRIST, & la portion que vous avez dans l'office de Paſteur que nous exerçons, nous font partager avec vous tout ce que vous ſouffrez dans les tribulations de l'Egliſe. Nous vous conſiderons *comme les Prêtres du peuple de Dieu, de qui dépend le ſalut des ames.* Nous vous avons appellez à la con-

Vos eſtis Presbyteri in populo Dei: ex vobis pendet anima illorum. *Iudith. 6. 8.*

duite d'une partie de nôtre Troupeau. Nous avons mis l'Evangile entre vos mains dans vôtre Ordination, comme on nous l'a mis sur les épaules dans la nôtre. Vous avez annoncé comme nous les paroles de vie & de verité, que nous vous avions mises dans la bouche; vous êtes entrez en part de nôtre sollicitude, de nôtre autorité, de nos ministéres. Nous vous avons confié ce que l'Eglise a de plus grand & de plus sacré, son culte, ses loix, sa discipline, la dispensation des Sacremens, la sanctification & le salut des Fidéles. Vous avez travaillé dans l'enceinte de vos Paroisses, comme nous avons fait dans tout le Diocése, & vous avez rempli la place des Disciples de JESUS-CHRIST, comme nous avons l'honneur, quoi qu'indignes, de

remplir celle de ſes Apôtres.

Dans cette ſoudaine révolution, nous avons pleuré nos malheurs, & Dieu n'a pas été touché de nos larmes. Vous avez perdu preſque en même temps la liberté de vos fonctions & la ſûreté de vos perſonnes : tous les nouveaux Réünis qui compoſoient preſque vos Paroiſſes, ſe ſéparerent de vous tout d'un coup. Ceux qui avoient été méchans, ſe fortifierent dans leur malice ; ceux qui ne l'étoient pas par naturel, le devinrent par contagion. Quelques-uns qu'on avoit regardez comme bons, ou ne le furent plus, ou n'eurent pas le courage de le paroître. L'iniquité ſortit du fond d'une longue hypocriſie, d'autant plus violente, qu'elle avoit été contrainte. A peine trouviez-vous par-cy, par-là, quelques brebis

qui connûssent & qui écoutassent la voix du Pasteur. Vôtre peuple cessoit d'être vôtre peuple, & vous aviez raison de craindre que vos propres Paroissiens ne devinssent enfin vos parricides.

Déja dans les Diocéses voisins cette Secte meurtriére faisoit couler le sang des Prêtres, perçant les uns de mille coups, brûlant les autres à petit feu, égorgeant quelques-uns presque à la vûë des Autels, où ils venoient d'offrir le saint Sacrifice; & pour comble d'impieté, écorchant ces têtes venerables qui portoient la Couronne du royal Sacerdoce, coupant ces doigts consacrez par les Onctions, & par l'attouchement des saints Mystéres, & déchirant les levres encore teintes du sang de l'Agneau sans tache, pour avoir le plaisir de les dégrader inhumainement, & de

leur ôter avec la vie, tout ce qui pouvoit avoir servi à exercer les fonctions de leur Prêtrise.

Quelle fut nôtre douleur & nôtre inquiétude, MES TRE'S-CHERS FRERES, lorsque nous apprîmes qu'on égorgeoit les Prêtres de tous côtez, qu'une troupe effrayée de Pasteurs & d'Ouvriers Evangeliques fuyoit devant la face de l'Ennemi, & que le fleau de Dieu descendoit & approchoit de nos Tabernacles. Vous craignîtes, & nous craignîmes pour vous aussi. Prêts à prendre part à vos dangers, pour le secours & pour la consolation de vos peuples, ou à vous appeller auprés de nous, pour nôtre sûreté commune, nous consultâmes vôtre courage.

Quelques-uns fermes dans la Foy & dans le service de leurs Paroisses, ont resisté au Démon,

qui comme un lyon rugiſſant, cherchoit tous les jours à les devorer. Ils ont craint d'être mercenaires, s'ils fuyoient à l'approche du loup, & s'ils abandonnoient leurs brebis. Ils ont crû que ni la tribulation, ni l'angoiſſe, ni la perſécution, ni le glaive, ne devoient pas les ſéparer de la charité de JESUS-CHRIST; que leur vie ne leur étoit pas plus précieuſe que leur ſalut, dans l'accompliſſement de leur miniſtére; qu'ils tenoient à leurs peuples par des liens indiſſolubles, & ramaſſant quelques petits ſecours, levant les yeux au Ciel, d'où viennent les grands, au milieu des perils qui les menaçoient; *Ils ont fait*, comme David, *au-dedans d'eux-mêmes cette prière au Dieu de leur vie: Mon Dieu, vous êtes mon défenſeur & mon refuge.* Nos Archiprêtres

1. Petr. 5.

Joan. 10.

Rom. c. 8.

Act. 20.

Apud me oratio Deo vitæ meæ, dicam Deo: Suſceptor meus es tu, & refugium meum Pſ. 58.

ont donné l'exemple ; plusieurs l'ont suivi, & nous avons beni le Seigneur qui donnoit ce courage & cette force à ses serviteurs.

Soit que vous n'ayez pas trouvé les mêmes protections, MES TRE'S-CHERS FRERES, soit que vous n'ayez pas eu la même constance, vous avez crû pouvoir ceder aux malheurs du temps. Vous êtes devenus inutiles dans vos Paroisses, où vous pouviez à peine exercer, à cause de l'indocilité des esprits, un reste de fonctions infructueuses. Vous alliez tomber sous le glaive du barbare Persécuteur. Le petit nombre de Fidéles qui s'unissoit avec vous, alloit subir la même péine, & vous aviez sujet de craindre les cruautez qu'on vous préparoit, ou celles dont on menaçoit les Catholiques.

Quoiqu'il en soit, MES TRE'S-CHERS FRERES, vous vivez, tristes témoins de la désolation de vos Paroisses, vous voyez de loin fumer les pitoyables restes de vos Eglises ; ces Chaires d'où vous aviez tant de fois annoncé les Veritez Evangeliques ; ces Autels où vous offriez tous les jours le sacrifice de l'Agneau sans tache ; ces Tabernacles d'où vous tiriez ce Pain de vie, qui descend du Ciel pour la nourriture des ames ; ces Ornemens & ces Habits sacrez qui servoient à parer la sainte Sion dans ses jours de solennité, ou à rendre le Sacerdoce plus vénerable dans la célebration des saints Mystéres ; ces Tribunaux où vous avez peut-être reconcilié les pecheurs mêmes qui vous affligent ; ces Images des Saints, la plûpart Martyrs, dont la vûë est aujour-

d'hui si néceſſaire, ou pour implorer leurs interceſſions, ou pour imiter leurs exemples; tous ces ouvrages, faits de main d'homme à la verité, mais conſacrez au Dieu éternel, compoſent ce bucher fatal, & ſervent de matiére à ces incendies ſacriléges.

Ce qui vous a ſans doute le plus touché, c'eſt la ceſſation du Service divin. Toute la Religion ſemble être ſortie avec vous de vos Paroiſſes; les loüanges de Dieu ne s'y chantent plus; le Sacrifice perpetuel y eſt interrompu; l'eſprit de priére y eſt éteint; il n'y a point de foy dans ces contrées d'Iſraël; la parole de Dieu en eſt bannie; perſonne ne rompt le Pain, perſonne Judith. c. 6. même ne le demande; les Aſſyriens ont coupé tous les canaux qui portoient les eaux de la gra-

ce dans Bethulie ; ni pluye, ni rosée ne tombent plus sur les montagnes de Gelboë, & l'abomination de la désolation regne par-tout dans le Sanctuaire. 2. Reg. 1. Marc. 13.

Quelque douleur que nous ayons eûë de vous voir hors de vos Eglises, nous avons ressenti quelque consolation de vous voir hors de danger autour de nous. Vos défenseurs, si vous en aviez, avoient eux-mêmes besoin de défense ; le petit nombre étoit opprimé par la multitude ; le zele de la Religion ne pouvoit tenir contre la fureur des impies ; la haine qu'on vous portoit, retomboit sur ceux qui paroissoient vos amis, & vous qui exerciez un ministére de vie, deveniez par occasion des instrumens de mort à l'égard des Fidéles de vos Paroisses. Ainsi vôtre présence étant dangereu-

ſe pour vous, & nuiſible aux autres, vous avez crû que vôtre fuite étoit néceſſaire.

Vous nous repreſentez ces raiſons, MES TRE'S-CHERS FRERES, & vous nous demandez d'aprouver vos craintes & vôtre retraite. C'eſt à vous à connoître vos devoirs, & à les remplir avec courage. C'eſt à nous à examiner vos dangers, & à vous en tirer avec prudence. Nous vous devons la juſtice & la charité, comme vous les devez aux ames qui vous ſont commiſes; & dans ce temps de calamité, nous ſommes réduits à plaindre le malheur des Troupeaux, & à compâtir même à l'infirmité des Paſteurs.

Vous le ſçavez, MES TRE'S-CHERS FRERES, il s'eſt trouvé dans les premiers ſiécles du Chriſtianiſme des Docteurs rigides,

Tertull. lib. de Fugâ in perſecut.

gides, qui par un zele qui n'étoit pas ſelon la ſcience, vouloient qu'on ſe livrât ſans ménagement aux perſécuteurs, faiſoient un crime aux Fidéles d'une précaution raiſonnable, & reprochoient aux Eccleſiaſtiques que leur fuite ſcandaliſoit & décourageoit les Laïques, leur arrachoit les couronnes du martyre, les privoit des ſecours ſpirituels, & laiſſoit en proye le bercail aux bêtes des champs.

Ils ſuppoſoient, *que le temps de la perſécution eſt un temps deſtiné de Dieu pour l'épreuve de ſon Egliſe; que ſon intention eſt de connoître ceux qui ſont à lui, & de les manifeſter; qu'il ſe ſert de l'iniquité du Démon ou de la malice des hommes, pour examiner ſes veritables ſerviteurs; qu'il en tire ſa gloire par la confeſſion des Martyrs, & par la chûte même des*

Apostats, accomplissant sa justice dans l'iniquité des uns, comme il perfectionne sa vertu dans l'infirmité des autres; qu'il permet au monde pervers ses malignitez, ou pour le confondre par la foy victorieuse de ses Elûs, ou pour faire connoître que ceux qui se perdent étoient des hommes déja perdus; que c'est Dieu enfin qui lâche la main au Démon & qui lui donne le droit de tentation, purifiant par lui le Juste pour le couronner, lui livrant le Pécheur pour le punir.

Ils ajoûtoient, *Que la persécution venant de Dieu, & tout ce qui vient de Dieu étant un bien, il falloit attendre ses ordres & s'abandonner à sa providence; que c'étoit se défier de sa protection que de fuir; & présumer de soi, que de croire pouvoir échaper à sa poursuite.*

Ils tiroient ensuite cette conséquence, *Que le Seigneur n'en-*

voyeroit pas la persécution, s'il vouloit qu'on l'évitât ; que c'est renoncer JESUS-CHRIST, *ou du moins n'avoir pas le courage de le confesser, que de fuir ; que si c'est être heureux, que de souffrir pour la justice, c'est être malheureux, que d'en rejetter les occasions ; qu'il ne faut pas craindre ceux qui ne peuvent que tuer le corps, & qui n'ont point de pouvoir sur l'ame ; que quiconque aime plus sa vie que* JESUS-CHRIST, *n'est pas digne de* JESUS-CHRIST ; *que la charité, quand elle est parfaite, doit chasser la crainte ; qu'il paroît au moins de la bonne volonté à s'exposer, & qu'il y a presque plus d'honneur pour un soldat Chrétien de perir dans le combat, que de se sauver par la fuite.*

Math. 10.

Luc. 1. 14.

1. *Ioan.* 4.

Pulchrior est miles in pugnâ prælio amissus, quàm in fugâ salvus. *Tertul. ibid. c.* 10.

L'Eglise n'a pas approuvé ces séveritez outrées : Elle a crû, que comme il y a une generosité

Chrétienne qui brave quelquefois les périls, il y a aussi une prudence Evangelique qui les évite, & qu'il y a des retraites qui ne sont pas des désertions; Elle ne prétend pas fermer les lieux de refuge, que JESUS-CHRIST a ouverts lui-même à ses Disciples; Elle a des égards pour ses enfans, & comme elle craint qu'il n'y ait de la lâcheté dans leur fuite, elle craint aussi qu'il n'y ait de la présomption dans leur confiance.

De là ils ont conclu, que les Ecclesiastiques sont obligez de demeurer dans la place où Dieu les a mis, pour encourager le peuple par leurs exhortations & par leurs exemples; *Qu'ils doivent attendre que la volonté du Seigneur s'accomplisse, & baisser leur tête humiliée sous le glaive qui les menace; que c'est un scandale, que*

ceux qui doivent conduire les autres, les abandonnent ; que le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ; que le mauvais qui fuit dès qu'il voit venir le loup, merite d'être chassé de sa Bergerie ; qu'il faut retenir à cet Ouvrier inutile & lâche la rétribution de sa Mission, & qu'enfin toute fuite du Clergé, dans un temps de persécution, est une espece de perfidie.

Ejicietur de villâ Pastor, detinebuntur illi Missionis suæ merce-des. *Ibid.*

Saint Augustin n'a guére été moins exact sur la Loy de la résidence des Ecclesiastiques, dans des temps difficiles & dangereux, tel qu'étoit celui de l'irruption des Vandales. Il convient que les Laïques peuvent se retirer dans les Villes & Places fortifiées. Ce sont des Particuliers, qui n'étant chargez que d'eux-mêmes, ont droit de penser à leur sûreté ; leur vie, pour ainsi dire, est toute à eux, &

Aug. Ep. 180. ad Honoratū.

comme ils portent par-tout la Religion & les Miniſtéres, ils portent leur ame & leur ſalut avec eux, & vont chercher les ſecours des Paſteurs empruntez dans les Egliſes étrangeres.

Mais il prétend : *Que ceux qui par leurs Ordres ou par leurs Benefices, ſont liez au ſervice de l'Egliſe, qui les a conſacrez, & qui les entretient dans le ſacré Miniſtére, n'ont pas la même liberté ; que ces liens ſerrez par la charité de* JESUS-CHRIST, *ſont indiſſolubles ; qu'ils ſont devenus débiteurs de leur propre vie, & comme garans du ſalut éternel de leurs freres, que les beſoins ſpirituels des peuples étant continuels, les miniſtéres le doivent être ; que ſur des périls incertains, que Dieu peut détourner quand il lui plaît, il n'eſt pas juſte d'abandonner tant d'ames rachetées par* JESUS-CHRIST, *dont la perte eſt*

presque certaine ; que c'est dans le temps des persécutions que la présence du Pasteur est plus nécessaire, temps où les Fidéles se réunissent, où tout sexe, tout âge a recours à la priére ; où les uns demandent le Baptême, les autres la réconciliation, plusieurs la nourriture spirituelle, tous l'édification, l'instruction, & la consolation qu'ils ont droit d'attendre des Prêtres.

Ce saint Docteur, MES TRE'S-CHERS FRERES, convient pourtant, que les Serviteurs de JESUS-CHRIST, Ministres de ses Sacremens & de sa Parole, peuvent pratiquer ce qu'il commande, ou qu'il permet dans son Evangile, *de fuir d'une Ville à l'autre*, quand quelqu'un d'eux est spécialement & personnellement recherché, & que son Eglise peut être desservie par d'autres. C'est ainsi que l'Apôtre fort

de Damas, pour éviter la fureur des Juifs qui vouloient le perdre, se conservant lui-même à l'Eglise, & laissant le Ministére rempli par ses Freres, sur qui la haine ne tomboit point. C'est ainsi que saint Athanase, après avoir remis à des Prêtres fidéles & courageux la conduite de son peuple d'Alexandrie, fuyoit la colére de l'Empereur Constantius, portant comme en triomphe par toute la terre, le Nom & la Divinité de JESUS-CHRIST, dont il étoit le défenseur; gardant cette Foy dans son cœur & dans ses écrits, comme un dépôt précieux que le Saint Esprit lui avoit particuliérement confié, & que les Puissances du Monde auroient voulu lui arracher; dédommageant ainsi, par les services qu'il rendoit à l'Eglise Universelle, ceux qu'il devoit à

ſon Egliſe particuliére.

Serviteurs inutiles que nous ſommes, nous ne pouvons nous appliquer les exemples de ces grands Saints, & nous n'avons d'autre gloire dans nos tribulations, que celle d'être perſécutez comme eux pour JESUS-CHRIST. Vous avez reconnu par les maſſacres qu'on a faits de vos Confreres du voiſinage, qu'on en vouloit à tous en géneral, & à chacun de vous en particulier. Le Sacerdoce du Seigneur étoit attaqué tout entier; vous êtiez devenus des ſignes de contradiction & de ruine; ceux à qui vous pouviez confier la direction de vos Paroiſſes, croyoient avoir auſſi-bien que vous, le droit de craindre & de fuir. Ainſi le péril étant évident & ſpécial pour chacun de vous, vous ne pouviez de-

meurer ſans expoſer vôtre caractére & vos perſonnes ; commettre quelqu'autre à vos fonctions, c'étoit une ſubſtitution de mort, plûtôt qu'un remplacement de Miniſtére.

Nous n'avons pas deſſein de juſtifier ici, ni de blâmer vôtre retraite, nous avons ſouhaité que Dieu l'approuvât, & qu'il vous réſervât à de plus paiſibles travaux pour l'utilité de ſon Egliſe. Quelques-uns ne ſçavent peut-être que trop ce que JESUS-CHRIST dit à ſes Apôtres :
Math. c. 10. *Lors donc qu'ils vous perſécuteront dans une Ville, fuyez dans une autre ;* indiquant par un excès de bonté, à des eſprits qu'il prévoyoit devoir être puſillanimes, le port & l'azile de la fuite, dit Tertullien ; ne prétendant pas toutefois qu'ils ſe ſerviſſent de ces paroles comme d'un voile

pour couvrir leur lâcheté.

Saint Auguſtin ſe plaint auſſi de l'abus qu'on fait de cette ſentence, dans les dangers de Religion, où l'on voudroit naturellement autoriſer l'infirmité de la foy, de cette permiſſion Evangelique.

Cependant, MES TRE'S-CHERS FRERES, c'eſt ſur ce texte & ſur pluſieurs autres, que ſaint Athanaſe a fondé l'Apologie de ſa fuite. Il croit que Dieu veut ménager le ſang de ſes ſerviteurs; que leur vie n'eſt pas moins précieuſe devant lui, que leur mort, & que ſon deſſein eſt plûtôt de les éprouver, que de les perdre. *En ce temps-là*, dit JESUS-CHRIST dans un autre endroit, *Pluſieurs trouveront des occaſions de ſcandale & de chûte, ſe trahiront & ſe haïront les uns les autres. Il s'élevera*

Athan. Apol. de fugâ ſuâ.

Math. c. 24.

un grand nombre de faux Prophétes, qui en séduiront plusieurs ; & parce que l'iniquité sera accruë, la charité de plusieurs se réfroidira... Alors, que ceux qui seront dans la Judée fuyent sur les montagnes. Les exemples qu'il nous a donnez, ajoûte ce Pere, sont conformes à sa doctrine. *Il est conduit en Egypte dans son enfance, pour éviter la fureur d'Herode...*
Math. 2. *Après la mort de ce Prince, étant revenu dans la Terre d'Israël, il se retire à Nazareth, pour éviter les embûches d'Archelaüs son fils & son successeur.* L'Evangeliste remar-
Joan. 11. que, *qu'après la résurrection de Lazare, lorsque les Princes des Prêtres & les Phariſiens eurent tenu conseil pour trouver le moyen de le faire mourir, il ne se montra plus en public parmi les Juifs, & se retira dans une contrée qui est auprès du desert... Où il se tint avec ses*

Disciples. Le même saint Jean nous apprend, *Que lorsque les Juifs prirent des pierres pour les lui jetter, il se cacha, & sortit du Temple... Sur quelques paroles qu'Herode le Tetrarque avoit dit de lui après avoir fait mourir saint Jean, il partit du lieu où il étoit, dans une barque, & se retira en particulier dans un lieu desert.* Joan. 9.

Eloignez de vôtre esprit, MES TRE'S-CHERS FRERES, toute idée de vaines craintes, & de basses timiditez. Si JESUS-CHRIST s'est soustrait en ces occasions à la violence des hommes; *c'est que son heure n'étoit pas encore venuë.* Il avoit en ses mains sa vie & sa mort; il sçavoit les temps & les momens que son Pere avoit mis en sa puissance; il attendoit que son Eglise fût fondée, & son Evangile consommée: alors il se livra lui-même Joan. 1. Joan 7. & 8.

pour nous, ſans fuïr, ſans demander à ſon Pere des légions d'Anges pour ſa défenſe, ſans approuver que Pierre tirât l'épée, montrant ſeulement à la vûë du Calice, la vérité de ſa chair mortelle, par ſon dégoût & par ſa triſteſſe, & ſoumettant auſſi-tôt ſa volonté à celle de ſon Pere, pour rendre ſon oblation libre, & ſon ſacrifice volontaire.

Quand au conſeil, ou au précepte *de fuïr d'une Ville à l'autre*, pluſieurs ont crû qu'il ne regardoit que la perſonne & la condition des Apôtres, que le Pere céleſte avoit deſtinez à inſtruire & à ramener les *oüailles perduës de la maiſon d'Iſraël*; qu'il leur falloit une meſure de temps & de vie pour accomplir l'œuvre Apoſtolique, & pour conduire les premiers fruits de leur

Mission à maturité ; que si leur Maître les engageoit à fuïr, ce n'étoit pas *pour éviter le péril des persécutions, qu'il leur enseignoit de souffrir, & qu'il leur prédisoit qu'ils souffriroient ; mais pour continuer & pour avancer la prédication de la Loy de grace, de peur que la parole de Dieu, qui demeure éternellement, ne pérît, pour ainsi dire, avec eux, & que le Ministére ne fût opprimé avec les Ministres ; que d'ailleurs ils cherchoient la gloire de Dieu, non pas leur repos, & qu'exerçant par-tout les mêmes fonctions, & trouvant par-tout les mêmes obstacles, changer de lieu pour eux, n'étoit proprement que changer de persécution.* Tertull. lib. de fugâ in persecut.

Quoiqu'il en soit, MES TRE'S-CHERS FRERES, ce n'est pas pour favoriser le dégoût qu'on a de la résidence, ni les prévoyances humaines, qui prévien-

nent les dangers de loin, ni la pareſſe des Ouvriers qui ſe fatiguent de leurs fonctions, que JESUS-CHRIST a laiſſé de pareils conſeils & de pareils exemples dans ſon Evangile. Les SS. Peres ont crû qu'il étoit permis de s'en ſervir en ces occaſions. 1°. Quand il ne reſte plus de Catholiques dans une Paroiſſe: car

Aug. Ep. cit. peut-on croire, dit ſaint Auguſtin, que le ſervice Eccleſiaſtique ſoit néceſſaire dans les lieux où il n'y a point de peuple fidéle? 2°. Quand les Paſteurs ſont perſonnellement pourſuivis, & qu'ils ſubſtituent d'ailleurs des gens ſçavans & pieux en leur place, à l'exemple de ſaint Athanaſe. 3°. Quand leur préſence, odieuſe aux Perſécuteurs, peut attirer la perſécution ſur tout le

Oportet nos paci communi conſulere, Troupeau. *Il nous convient*, dit ſaint Cyprien, *de maintenir la paix*

paix & la sûreté commune, & de nous absenter quelquefois, quoique cette absence nous soit ennuyeuse, de peur que nôtre présence n'attire sur vous la haine & la fureur des Gentils, & que nous ne soyons malgré nous, occasion de trouble & de division à plusieurs, nous qui devons procurer le repos à tout le monde.

& interdum, quamvis cum tædio animi nostri, deesse vobis, ne presentia nostri invidiam & violentiã Gentilium provocet, & simus authores rumpendę pacis, qui magis quieti omnium consulere debemus *Cypr. lib. 3. Ep.* 14.

4°. Quand dans cet éloignement nécessaire, retenant dans leurs cœurs une sollicitude Pastorale, & des liaisons de doctrine & de charité, ils se rendent présens en esprit, par leurs soins, par leurs instructions, & par leur affection paternelle. C'est ainsi que le même saint Cyprien justifioit sa retraite, écrivant au Clergé de Rome. Le peuple de Cartage émû contre les Fidéles de cette Ville, avoit souvent demandé avec des cris violens & séditieux, dans le Cirque & l'Am-

phithéâtre, *qu'on lui livrât ce ſaint Evêque, & qu'on l'expoſât aux lyons, pour ſervir de ſpectacle aux Gentils, & pour être ſacrifié tout enſemble à leur plaiſir & à leur fureur.* Il ſe retira pour quelque temps, moins pour la conſervation de ſa vie, que pour le repos & la ſûreté de ſes Freres, craignant d'irriter contr'eux par ſa préſence indiſcrete, des eſprits aigris déja contre lui. Cependant tout abſent qu'il étoit de corps, il déclare qu'il a été préſent par ſon eſprit, par ſes ſecours, par ſes avertiſſemens; & qu'il n'a manqué à aucun de ſes devoirs à leur égard, autant que ſon exil & ſa foibleſſe lui pouvoient permettre. Il donna part au Clergé de Rome des treize Lettres Paſtorales qu'il avoit écrites à ſon peuple durant ſa retraite.

Abſens tamen corpore, nec ſpiritu, nec actis, nec monitis meis defui, quominus, ſecundùm Domini præcepta, fratribus noſtris, in quibus poſſem, pro mediocritate meâ, conſulerem. *Cypr. lib.* 1. *Ep.* 1. *lib.* 2. *Ep.* 2.

C'eſt dans cette vûë, MES TRE'S-CHERS FRERES, que nous vous avons appellez auprès de nous, afin qu'étant ſous nos yeux, vous puiſſiez recevoir de nous les conſolations néceſſaires, & que vous trouvant dans le centre du Diocéſe, vous puiſſiez entretenir des correſpondances utiles à ce qui reſte de Fidéles dans vos Paroiſſes. Auſſi vous avons-nous ſouvent raſſemblez pour concerter avec vous les moyens d'aſſiſter les pauvres, de conforter les puſillanimes, de ramener même les coupables. Nous avons rallumé de temps en temps le zele de quelques-uns, par les conſidérations de leur état, & par les exemples de leurs genéreux Confreres; les invitant d'aller viſiter leurs Troupeaux dans ces intervalles de paix; où l'éloignement

des Rebelles, & la protection des troupes du Roy ont laiſſé quelque repos & quelque liberté de travailler au ſalut des ames. Nous vous avons tous exhortez de *veiller* & *prier* dans ces jours de tentation, & de reconnoître, que ſi vous n'êtes pas obligez de mourir, vous êtes du moins obligez de vivre pour Dieu, & pour les hommes dont ſa Providence vous a chargez.

La miſéricorde du Seigneur ſur nous, peut-être auſſi l'attention que vous avez eûë ſur vous-mêmes, vous ont tirez des périls qui vous menaçoient. Tandis qu'ailleurs il en a coûté le ſang à tant de Prêtres, nous n'en avons perdu qu'un ſeul. Nôtre Clergé n'a fourni qu'une victime aux Perſécuteurs; c'eſt pour nous une conſolation, nous ne ſçavons ſi c'eſt une loüange pour vous.

QUANT aux regles de conduite qu'il vous convient de garder, MES TRE'S-CHERS FRERES, dans de ſi triſtes conjonctures. Ceux que Dieu, par ſa grace a retenus dans leur réſidence & dans le ſervice de leurs Egliſes, doivent gémir en ſecret, pleurer les péchez & les afflictions du peuple; s'acquiter des devoirs de leur Miniſtére avec d'autant plus d'exactitude & de pureté, qu'ils ſont tous les jours menacez de les interrompre; ſe réünir plus étroitement à leurs Troupeaux, par les liens d'une charité & d'une compaſſion mutuelle; adoucir les pertes & les inquiétudes des uns par les ſecours de la miſéricorde chrétienne; ranimer la ferveur des autres par la vertu des Sacremens & par la conſolation des Ecritures; former enfin en tous des cœurs con-

trits & humiliez, afin d'appaiser la colére de Dieu par les pratiques de la Pénitence.

Pour vous, MES TRE'S-CHERS FRERES, que la persécution a fait sortir de vos résidences, & qui soupirez après le rétablissement du culte divin dans vos Paroisses, vous devez vous regarder comme des Prêtres exilez, ou interdits de vos fonctions, & porter avec vous la honte & la confusion de vôtre fuite, quoique raisonnable: chacun de vous se doit dire à lui-même ces paroles du Prophete: *Où est le Troupeau qui t'avoit été confié?* Et ne pouvant le nourrir au-dehors par vos instructions, vous devez au moins l'entretenir au-dedans de vous par vôtre affection & par vos priéres.

Ubi est grex qui datus est tibi? *Jerem.* 13.

Comme vous êtes rassemblez

ici, & que vous n'y pouvez tra-
vailler que pour vous-mêmes, nous vous avons enjoint à tous de faire une Retraite ſpirituelle de dix jours dans nôtre Seminaire, pour y réflechir ſur les obligations de vôtre état, pour y examiner les principes de vôtre vocation & de vôtre entrée dans le Sacerdoce de JESUS-CHRIST, & dans la direction des ames ; de peur que le commerce du monde *ne* rallentiſſe vôtre piété, & que vôtre inaction dégenerant en indolence, vous ne perdiez la connoiſſance & l'habitude de vos devoirs, en ceſſant de les pratiquer.

Quoique vous paroiſſiez déchargez des peines & des travaux du Miniſtére, il vous doit être plus pénible de n'avoir plus à travailler, vôtre repos vous doit être à charge, & vous

êtes d'autant plus à plaindre, que vous ſentez le poids de vos obligations, ſans avoir le moyen de les accomplir. Il faut du moins remplir le vuide de vos occupations Paſtorales, & mettre à la place du temps que vous aviez coûtume d'employer à la viſite des malades, à l'inſtruction des ignorans, à la conſolation des affligez, l'aſſiſtance aux ſaints Offices, les lectures pieuſes & utiles, l'étude des ſaintes Ecritures, & ſur-tout une converſation édifiante, qui inſpire la pieté que vous prêcheriez dans vos Paroiſſes.

Il ne vous convient pas, MES TRE'S-CHERS FRERES, de vous répandre dans le *monde*, auquel vous ſervez *de ſpectacle, auſſi-bien qu'aux hommes & aux Anges*. Le temps de tribulation eſt un temps de recüeillement & de

1. Cor. 4.

de retraite. Eloignez-vous de ces promenades publiques, où la vûë des objets mondains, la liberté des discours, les joies séculiéres & immodestes ne peuvent que blesser la piété des Ministres de JESUS-CHRIST. La Religion d'ailleurs étant attaquée par tant d'endroits, il est juste de la faire respecter en vos personnes, & d'ôter aux Héretiques & aux Libertins le plaisir malin de compter en vous voyant, le nombre des Prêtres oisifs & des Eglises ruïnées.

Evitez les Compagnies des gens du monde, qui ne vous sont ni utiles, ni honorables. Vous devez être aussi peu touchez de leurs intrigues & de leurs plaisirs, qu'ils le sont la plûpart des malheurs de l'Eglise & de vos pertes particuliéres. Le commerce que vous aurez avec l'E-

gypte, vous en fera prendre les
1. Cor. 11. mœurs & les coûtumes. *Ce n'est pas l'esprit de ce monde que nous avons reçû, mais l'esprit de* JESUS-CHRIST. Unissez-vous par les liens d'une charité fraternelle, vous que la tempête a jettez dans le même port. Affligez-vous ensemble, consolez-vous ensemble, raisonnez entre vous sur ce que vous devez à l'honneur de vôtre Sacerdoce, & au salut de vos Troupeaux.

Gardez-vous sur toutes choses de la trop grande fréquentation avec les personnes du sexe, où il y a souvent du péché, & presque toûjours du péril & du scandale, & où vôtre conscience & vôtre réputation sont également exposées. Le Sage nous avertit, tantôt *de ne les pas regarder*; tantôt *de ne point parler avec elles, parce que leur entre-*

Ne respicias... Colloquiũ enim illius quasi ignis exardescit.

tien brûle comme le feu; tantôt *de ne point s'asseoir & de ne point manger avec elles*, voulant nous faire craindre par ces avis diversifiez, les piéges secrets & visibles que le Démon nous tend en tout temps, & la multiplicité des dangers où nous jette nôtre propre fragilité, & celle des autres.

Ne sedeas omninò, neque accumbas. *Eccl. c. 9.*

Que vôtre modestie serve comme de rempart à vôtre chasteté. Fuyez les curiositez dangereuses, les conversations vaines, les familiaritez indécentes, les directions, & les visites mêmes des femmes qui paroissent vertueuses, où l'on n'est pas toûjours conduit par la charité, & où sous prétexte de gagner une ame, il arrive quelquefois qu'on en perd deux.

Nous vous avons souvent exhortez à demeurer dans nôtre Seminaire, MES TRES-CHERS

FRERES, ou à vivre ensemble dans une honnête societé, sous une dépense commune. Nous vous avons permis pour vos commoditez, de vous aider du secours de vos familles, & de celui des gens de bien qui craignent Dieu, & qui honorent ses Ministres. Mais nous vous avons interdit ces tables tumultueuses, où l'on s'entretient d'ordinaire des vanitez & des folies du siécle, où l'on blesse la charité par la médisance, la tempérance par les excès, la pudeur par l'indiscrétion & par la licence. JESUS-CHRIST a mangé quelquefois avec les pécheurs; il pouvoit en faire des Saints, & sa sainteté étoit hors d'atteinte: mais il est à craindre pour vous que vôtre vertu ne soit exposée en de pareilles occasions, que vôtre cœur & vos oreilles n'ayent du moins

Can. Apost. 54. *Conc. Laod.* 24. *Conc. Carth.* 527. Si Clericus in tabernâ comedens inveniatur, excom.

beaucoup à souffrir, & que la compagnie où vous vous trouvez, ne condamne vôtre présence. Il faut que vos repas soient non-seulement sobres, mais encore pudiques; que de sages & pieux entretiens les assaisonnent; que la frugalité vienne plûtôt de la modération de vôtre esprit, que de la modicité de vos revenus, sur-tout en ces mauvais jours, où mangeant vôtre pain sans travail, vous devez le manger avec douleur, & ne pas abuser du bien que l'Eglise vous a laissé, quoique vous n'ayez plus la peine de la servir.

Convivia publica fugiant: privata, non tantùm sobria, sed & pudica colant. *Isid. de Of. Eccles. l. 2. c. 2.*

Le danger qu'il y a, MES TRE'S-CHERS FRERES, que le loisir où vous vous trouvez, ne vous jette dans des amusemens séculiers, dont la gravité de vôtre état & la tristesse du temps doivent entiérement vous

éloigner, vous engagent à vous défendre les Jeux, que les saints Canons défendent aux Prêtres. L'épée que vous avez vû briller sur vous, & qui pend encore sur vos têtes, vous avertit de vous tenir dans une crainte salutaire. Vous vous êtes retirez ici pour chercher la sûreté de vôtre vie, non pas la commodité de vos plaisirs. Vous ne devez désirer de gagner, ni craindre de perdre, que les ames qui vous ont été confiées, & qui se trouvent malheureusement privées du secours qu'elles peuvent exiger de vous. Il n'est pas permis aujourd'hui de commettre au hazard du jeu les restes des Oblations des Fidéles: Oseriez-vous vous divertir, tandis que les loups ravagent vos champs & devorent impitoyablement vos oüailles?

Canon. 42. 50. Apost.
Conc. Lateran. Can. 16.
Clerici ad aleas vel taxillos non ludant, nec hujusmodi ludis intersint.

Ce n'eſt pas que nous ayons ſujet de nous plaindre de vôtre conduite ſur cet article ; mais nous avons crû qu'il étoit de nôtre devoir de vous donner cet avertiſſement. Des mains conſacrées pour la bénediction des peuples, ſont indignement employées à des uſages ſi profanes. Le patrimoine de l'Egliſe ne doit pas ainſi être diſſipé, & plus la portion que vous en avez eſt petite, plus *il faut* avoir d'attention *à la* ménager. Par *le* jeu vous dérobez à Dieu des heures deſtinées à la priére & aux bonnes œuvres ; vous déreglez vôtre eſprit, & vous affoibliſſez en vous le goût des occupations ſpirituelles. Vous irritez vôtre cupidité par des gains & par des pertes, que l'affection ou le beſoin rendent conſidérables, quoiqu'elles ne le ſoient pas par el-

les-mêmes. Vous vous exposèz, vous, & ceux avec qui joüez, aux impatiences, & à tous les autres péchez que le jeu cause; vous scandalisez les Laïques, & leur rendez vôtre Ministére méprisable.

Nous vous dirons avec l'Apôtre, MES TRE'S-CHERS FRERES : *Ayez donc soin de vous conduire avec une grande circonspection, non comme des personnes imprudentes, mais comme des personnes sages, rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais....*

Ephes. 5.

Nous vous exhorterons comme lui, à vous *entretenir de Pseaumes, d'Hymnes, & de Cantiques spirituels, chantant & psalmodiant au Seigneur dans le fond de vos cœurs*, & dans les Eglises où se fait le Service divin; que s'il faut donner par nécessité quelque relâche à vos esprits, vous

Ibid.

devez en regler le temps, les lieux, & la meſure, & non-ſeulement vous abſtenir des divertiſſemens qui peuvent être ſcandaleux, mais cacher même aux ſéculiers vos récréations innocentes.

Nous avons appris avec quelque peine, que pluſieurs d'entre vous, contre les regles de la douceur & de la bienſéance Ecléſiaſtique, vont áſſiſter aux fréquentes Executions qu'on fait des Meurtriers qui nous perſécutent. Nous leur avons nommé des conſolateurs, & ceux qui ne ſont pas deſtinez à être les Miniſtres de leur ſalut, n'ont pas droit d'aller juſqu'au pied des échafauts, être les ſpectateurs de leurs ſupplices. L'Egliſe ſi circonſpecte & ſi charitable, ne peut approuver ces triſtes & indécentes curioſitez; elle a coûtume de

prier pour ses persécuteurs, bien loin de s'interesser à les voir punir; elle laisse à la Justice des hommes à faire mourir les corps de ceux qui troublent la paix & le repos de la societé, & ne songe qu'à implorer les miséricordes divines pour la conversion de leurs ames.

La douceur & l'humilité de cœur sont le partage des Chrétiens, & principalement des Prêtres. Il semble qu'on n'a pas tout à fait pardonné à un ennemi qu'on veut voir expirer sur la rouë, & quelque innocente que puisse être l'intention, l'action n'est pas de bon exemple. Quelle occupation pour un Ecclésiastique, d'être le témoin des impatiences d'un homme qui souffre, & peut-être de l'impénitence d'un homme qui meurt, & de porter jusqu'à l'Autel où il offre le Sacri-

fice de Propitiation, un esprit rempli de ces images sanglantes! Si les Conciles ont interdit aux Prêtres tous les attraits des yeux & des oreilles, qui peuvent les amollir à la volupté, n'auroient-ils pas interdit aussi les horreurs des yeux, qui peuvent endurcir à la vengeance? Souvenez-vous que nous ne sommes faits que pour prier, & pour interceder pour les malheureux; que nous devons avoir non-seulement les mains, mais encore les yeux nets du sang de nos Freres, quoique méchans & criminels; que nous n'avons à leur souhaiter d'autres peines, que celles de la Pénitence, & que selon saint Augustin, les souffrances des Martyrs, d'ailleurs si saintes & si glorieuses, étoient en quelque façon deshonorées lorsqu'il en coûtoit le sang de leurs ennemis.

Conc. Tol. tom. 3. Conc. Cabilon. 2.

Ne passiones servorum Dei, quæ debent esse in Ecclesiâ gloriosæ, inimicorum sanguine dehonestentur. *Aug. Ep. 122.*

Comme les dons intérieurs de la grace & de la vocation de JESUS-CHRIST honorent devant Dieu ſon Sacerdoce, les vertus & les bienſéances extérieures de profeſſion, le rendent honorable devant les hommes. Pour cet effet, nous ſouhaitons, MES TRES-CHERS FRERES, que vôtre modeſtie ſoit connuë de tout le monde; que vos paroles, vos actions, vos démarches portent ceux avec qui vous converſez, à glorifier le Pere céleſte qui eſt dans les Cieux; que
2. Cor. c. 2. vous ſoyez *la bonne odeur de* JESUS-CHRIST, & que vôtre corps même devienne, pour ainſi dire, ſpirituel, par la circonſpection & par la garde de vos ſens. Nous vous ordonnons pour la décence de vôtre état, & pour l'édification même du public, de porter l'habit long Ecléſiaſ-

tique dans la ville qui eſt deve-nuë le lieu de vôtre réſidence. C'eſt pour vous *cet Habillement de ſalut & de juſtice*, dont parle le Prophéte, qui eſt la marque & l'ornement de vôtre Prêtriſe; qui vous diſtingue des enfans du ſiécle; qui leur imprime quelque reſpect; qui vous impoſe à vous-même une retenuë convenable, & qui, joint à la pureté de vos mœurs, vous rend vénérables aux Laïques. Nous prions les Curez des Diocéſes voiſins, de ſe conformer à la diſcipline du nôtre, & de ſe regarder, *non comme des étrangers venus de dehors, mais comme Citoyens de la même Cité des Saints, & Domeſtiques de la Maiſon de Dieu.*

Iſ. c. 61.

Epheſ. 2.

Nous vous avons exhortez pluſieurs fois de dire tous les jours la ſainte Meſſe, pour ſatisfaire à vôtre pieté, & de vous

partager dans des Egliſes différentes pour éviter la confuſion. C'eſt dans la célébration des ſaints Myſtéres que vous trouverez vos ſolides conſolations dans les maux préſens. JESUS-CHRIST immolé pour nous, eſt la ſeule victime qui peut appaiſer le couroux du Pere céleſte. Offrez ſur nos Autels, puiſque ceux de vos Paroiſſes ſont abbatus, cet adorable Sacrifice. Joignez-y l'oblation de vos oüailles & de vous-mêmes, & ſouvenez-vous que l'ancienne Egliſe faiſoit graver ſur ſes Calices l'image d'un Paſteur qui portoit ſa brebis ſur ſes épaules, afin que dans l'action du Sacrifice, ceux qui étoient chargez du ſalut des ames, viſſent dans ce Symbole de compaſſion & de charité, ce qu'ils ſont obligez de faire pour elles.

Tertull. de Pudicit.

La part que vous avez peut-être à la désolation de vos peuples, par le peu de soin que vous avez eu de leur enseigner les veritez Chrétiennes, de les supporter avec pitié, de graver dans leurs esprits la connoissance de Dieu & de sa Loy, vous oblige à vous humilier & à gémir devant le Seigneur. *Les outrages, le mensonge, l'homicide, le larcin se sont répandus comme un déluge parmi les hommes, & ils ont commis meurtre sur meurtre, parce qu'il n'y a point de verité, il n'y a point de miséricorde, il n'y a point de connoissance de Dieu sur la terre.* Osée 4.
Il est à craindre que vous n'aïez laissé croître les ronces & les épines dans vos champs, faute de vigilance & de culture, que vous n'aïez fait l'œuvre de Dieu avec tiédeur, & que la persécution que vous souffrez de vos

propres Paroissiens, ne soit la suite de leur erreur, & la punition de vos négligences. Jugez-vous là-dessus vous-mêmes.

Examinez encore, MES TRE'S-CHERS FRERES, les motifs de vôtre retraite; si c'est timidité naturelle, ou prudence Evangelique; si c'est pour vous conserver à vous-mêmes, ou pour vous réserver à vos troupeaux; si vous avez causé un dommage certain aux ames qui vous avoient été commises, dans le temps que le danger que vous craigniez étoit incertain; si vous avez uni à la sentence de JESUS-CHRIST, qui permet à ses Disciples *de fuir d'une Ville à l'autre*, celle qui déclare que *c'est le mercenaire qui fuit quand le loup approche*: sentences inséparables, & d'une même verité, qui se temperent l'une par l'autre, l'Evangile

vangile n'imposant pas aux uns la necessité de demeurer dans le péril, & blâmant dans les autres la trop grande facilité de l'éviter. Ce sont les regles que donne saint Augustin. Aug. Ep. 180.

Vous pouvez fortifier vôtre foy par l'exemple de vos Confreres, dont la mort a été précieuse devant Dieu, & dont la memoire doit être éternelle parmi les hommes. Ces Prêtres de JESUS-CHRIST, *dont le monde n'étoit pas digne, ont été cruellement tourmentez, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Ils ont été lapidez, ils ont été sciez, ils ont été éprouvez en toute maniere.* Les uns pressez de renoncer à leur foi par promesses & par menaces, après avoir reçû mille coups, ont glorifié JESUS-CHRIST de tout Hebr. 11.

leur cœur & de tout leur sang, & confessé son saint Nom par autant de bouches qu'ils avoient de playes. Les autres levant au Ciel leurs mains tremblantes, moins par la crainte des tourmens, que par la foiblesse de l'âge, & regardant la hache fatale prête à couper en pieces leur corps mortel, ont imploré le secours divin, & tiré du fond de leur religion les principes de leur constance.

Nous avons sçû qu'un de ces Prêtres, que son zele avoit ramené dans sa Paroisse, & quelques Catholiques avec lui, ayant été pris & destinez à la mort, ce bon Pasteur, qui auroit voulu donner à ces Barbares autant de sang qu'ils en demandoient, s'étoit offert de porter sur lui les tourmens de tous; & que ne pouvant obtenir d'eux la grace d'être

égorgé seul, il obtint celle d'être égorgé du moins le premier, pour ne pas voir souffrir ses Freres, & pour leur apprendre par son exemple comment on souffre, & comment on meurt par la grace & pour la foy de JESUS-CHRIST.

On ne sçauroit assez loüer ceux qu'une longue habitude de vertus & de fonctions Ecclésiastiques, sembloient avoir préparez à *la couronne de Justice que le souverain Juge leur a renduë.* Ils ont scellé de leur sang le pardon de leurs meurtriers; ils ont regardé *la mort comme un gain*, & ne l'ont retardée que pour baiser la main qui les massacroit. Ceux-là ne sont pas moins loüables, qui brûlant sans se plaindre, sur le débris des Tabernacles & des Autels, loüoient Dieu au milieu des flammes dont ils Philip. c. 1.

étoient consumez, & faisoient exhaler vers le Ciel le parfum de leurs priéres dans le feu de leur charité. L'Eglise a trouvé par-là sa consolation dans ses propres pertes; elle a vû refleurir ces palmes dont elle couronne ses Martyrs, & la grace surabonder dans ces mêmes lieux où l'on voïoit abonder le péché.

Ce sang répandu pour JESUS-CHRIST, MES TRE'S-CHERS FRERES, ou plûtôt, le sang de JESUS-CHRIST répandu pour nous doit ranimer nôtre espérance. Que nos péchez finissent, & Dieu fera finir nos maux; *Il n'a pas retiré sa misericorde de dessus nous, & quoiqu'il nous afflige, il ne nous abandonne pas.* Il a dessein de nous éprouver, nous, & les peuples qu'il nous a confiez; de séparer la paille d'avec le bon grain, & de remettre l'or-

Machab. 2. c. 6.

dre & le calme dans nos Diocéses. Il y a deux sortes de tribulations, dont il se sert pour cette épreuve, qui sont aujourd'hui unies ensemble ; la Persécution, & l'Héresie. Comme à la fin des siécles la Justice de Dieu fera un discernement universel & une éternelle séparation des bons d'avec les méchans, pour la consommation de la pureté & de la sainteté de l'Eglise ; sa Providence fait de temps en temps des séparations particuliéres des Justes, d'avec les Impies, de ceux qui sont fidéles, d'avec ceux qui ne le sont pas, par l'épreuve de la foy & de la patience, que produisent les persécutions & les hérésies : c'est par-là que l'Eglise se maintient dans sa charité, en participant à la Croix & aux souffrances de son Epoux ; & dans sa pureté, en éloignant d'elle tout

ce qui eſt contraire à ſa pieté & à ſa doctrine.

Il ne me reſte plus, MES TRE'S-CHERS FRERES, qu'à vous exhorter de joindre vos gémiſſemens aux nôtres, à la vûë des miſéres publiques & de nos devoirs communs. Tant d'objets d'horreur & de pitié qui nous environnent, doivent nous attriſter & nous attendrir, pour la converſion des méchans, pour la conſolation des Juſtes. Nous avons élevé, ou régeneré en JESUS-CHRIST des enfans, dont les uns ſont devenus les meurtriers des autres. Vous devez ſentir que vous êtes peres, & nous ſentons bien que nous le ſommes encore plus que vous. Comme le Miniſtére dont nous ſommes chargez, eſt plus noble & plus étendu, nous avons auſſi plus de ſujet de nous humilier

& de nous confondre.

Je prie le Seigneur, MES TRE'S-CHERS FRERES, qu'il répande sur vous ses bénédictions de douceur & de paix, après un si cruel orage ; afin que vous rassembliez vos Troupeaux dispersez, que vous en repreniez le soin & la conduite avec une entiére tranquillité ; & que *lorsque le Prince des Pasteurs paraîtra, vous remportiez une Couronne de gloire, qui ne se flétrira jamais.* 1. Petr. 5.

A Nismes le 6. Septembre 1703.



AVIS AU LECTEUR.

LA Piece qui ſuit n'ayant pas été publiée dans ſon tems, l'Auteur l'a laiſſée imparfaite ; & l'on a crû qu'elle ſeroit plus agréabl au Public telle qu'elle eſt, que d'y faire ſuppléer par une main étrangere.

LETTRE

LETTRE PASTORALE de Monseigneur l'Evêque de Nismes, aux Religieuses de son Diocése, au sujet des Fanatiques.

ESPRIT FLECHIER, par la misericorde de Dieu, & par la grace du Saint Siege Apostolique, Evêque de Nismes, Conseiller du Roy en ses Conseils : Aux Religieuses de nôtre Diocése, SALUT & Benédiction.

Nous apprenons avec douleur, MES CHERES SOEURS, que la fureur des Fanatiques, qui depuis quelque tems désole nos villes & nos campagnes, a jetté la fraïeur & le trouble dans vos Monasteres. Les cruautez qu'ils ont exercées sur les Fidéles ; les feux qu'ils ont allumez jusque

dans le Sanctuaire, le ſang innocent qu'ils ont répandu dans toutes les parties de ce Diocéſe, ne juſtifient que trop vos craintes, & vous avez beſoin que le Seigneur augmente vôtre foy & ſoûtienne vôtre conſtance.

Le bruit de tant de malheurs & de tant de crimes a penetré juſque dans vos ſolitudes. Vous avez vû briller de loin ce glaive fatal, qui tombe ſur tant de têtes innocentes. Les larmes que verſent aux pieds de vos Autels tant de perſonnes affligées; le ſecours de vos prieres qu'elles implorent; les récits pitoïables qu'elles vous font de leurs pertes ou de leurs peines, vous réduiſent à gémir tous les jours pour elles & pour vous-mêmes.

Par les miſeres du monde vous apprenez ſes malignitez; les douleurs des uns vous montrent les

fureurs des autres ; dans ce que ſouffrent les gens de bien, vous voïez juſqu'où va l'orgueil des impies. Après avoir déploré les malheurs d'autrui, où vos dangers ſont envelopez, vous tournez vos triſtes & timides reflexions ſur vous mêmes, vous joignez dans vôtre eſprit ce qui peut arriver à ce qui arrive, & ce qui produit en vous la pitié, fait naître en même temps la crainte.

En quoi, *M* ES CHERES SŒURS, nous ne pouvons blâmer vôtre conduite, puiſque nous craignons autant pour vous que vous-mêmes, d'autant plus que nous ſentons le poids des calamitez & des iniquitez d'un peuple, dont nous ſommes obligez par nôtre Miniſtére de ſouhaiter le repos & de procurer le ſalut. Comment ne ſeriez-vous

pas touchées des tribulations présentes ? La Loy de Dieu n'est plus connuë ; les meurtres ne finissent point ; chaque jour renouvelle ses horreurs, & découvre celles de la nuit passée ; on oublie qu'on est Chrétien, on ne sent presque plus qu'on est homme : les esprits s'aigrissent d'eux-mêmes ; la raison ne les conduit plus ; la crainte ne les retient plus ; la punition ne fait qu'irriter leur malice ; le pardon même qu'on leur offre ne sert qu'à les encourager à mal faire.

Ce qui doit être plus sensible, c'est qu'ils se sont fait une religion d'abolir, s'ils pouvoient, la nôtre. Ils détruisent les lieux saints ; ils profanent les Sacremens ; ils foulent aux pieds les sacrez Mysteres ; ils ont exhalé leurs blasphemes jusqu'au milieu des saintes solemnitez ; ils jet-

tent leurs armes ſanglantes ſur les corps des Martyrs qu'ils ont égorgez ; ils vont en troupe briſer les portes de nos Egliſes, & les abbattre à coups de haches & de coignées, comme s'ils étoient dans une forêt ; ils brûlent le Sanctuaire du Seigneur, & profanent ſur la terre le Tabernacle où l'on revere ſon saint nom ; & dans l'excez de leur aveugle fureur, ils menacent de faire ceſſer les jours de Fête de deſſus la terre, d'éteindre dans le ſang des Prêtres le Sacerdoce de JESUS-CHRIST, & d'enſevelir la memoire de ſon adorable Sacrifice ſous la ruïne de ſes Autels.

Je ſçai, MES CHERES SOEURS, l'horreur que vous avez euë de ces réſolutions & de ces executions ſacrileges. Vous avez humilié vos ames devant Dieu, & plus

touchées de ces scandales publics que de vos dangers particuliers, vous vous êtes écriées
Pſ. 73. 3. avec le Roy Prophete : *Levez vos mains pour punir à jamais l'orgueil de ces hommes impies, combien ont-ils commis de crimes dans les lieux*
Ibid. 22. *saints ; levez-vous, Seigneur, & jugez vous-même vôtre propre cause.* Tantôt dans une sainte confian-
Ibid. 18. ce : *Souvenez-vous, Seigneur*, de ces Vierges qui sont à vous, & que vous avez protegées jusqu'ici. Tantôt dans une appréhen-
Ibid. 19. sion raisonnable : *N'exposez pas à ces hommes cruels & féroces, des ames qui confessent vôtre nom, & n'oubliez pas pour toûjours les ames de vos pauvres Filles.*

Vos vœux & vos inquiétudes ont redoublé à mesure que la tribulation approchoit de vous. Vos Couvents, la plûpart hors de l'enceinte des Villes, étoient

moins à couvert des insultes nocturnes de ces Troupes incendiaires qui s'étoient répanduës dans la campagne. Vous appreniez confusément que ce Parti d'iniquité, ou par esprit de libertinage, ou par ignorance de Religion, ou par corruption de cœur, ou par contagion de malice, se fortifioit tous les jours comme un torrent bourbeux, grossi par les eaux impures qu'il a ramassées; qu'il s'élevoit de la poussiere des Chefs sanguinaires, qui ne tiroient leur superiorité que de la hardiesse & de l'énormité de leurs crimes; qu'il se trouvoit par tout, au milieu même des Fidéles, des protecteurs publics & secrets de l'erreur & de la révolte, dont les mauvais discours, ou le silence hypocrite & sombre, font entendre la part qu'ils ont, ou du moins l'ap-

probation qu'ils donnent à tous ces desordres.

Quoique les Villes fussent gardées, que les détachemens reglez en assûrassent les environs, & qu'un des premiers soins de ceux qui commandent, fût de veiller à vôtre sûreté ; nous n'avons pas laissé d'appréhender quelquefois pour vous les approches de cette espece d'ennemis furieux & artificieux tout ensemble, qui toûjours prêts à surprendre, & sûrs de n'être presque jamais surpris, courent sans se lasser dans les voïes de l'iniquité, ou se délassent par l'occasion & par le plaisir qu'ils ont de nuire.

Dieu le permet ainsi pour l'épreuve de nôtre foy, pour l'exercice de nôtre patience, & vous voïez presque, MES CHERES SOEURS, le trouble universel

que cauſe dans cette contrée cette Secte homicide, conçûë dans l'erreur, née dans le ſang, nourrie d'illuſions, élevée dans l'ignorance & dans la révolte. L'orage a quelquefois grondé de vos côtez, il a éclaté dans le voiſinage; quelques-unes de vous l'ont vû tomber elles-mêmes dans cette ténebreuſe & cruelle irruption qui porta le fer & le feu juſqu'aux murailles de vôtre Ville, & preſque de vôtre Monaſtere.

Quelle fut pour vous l'horreur de cette nuit fatale? Vous comprîtes par les voix confuſes d'une populace effraïée, qui demandoit d'être ſecouruë, que vous aviez beſoin du ſecours du Ciel. Une troupe nombreuſe de meurtriers & d'incendiaires ſe jettoit tumultuairement dans le fauxbourg. Le

chant des Pseaumes étoit pour eux un commencement de fureur & comme un signal de massacre. Vous voïiez allumer les feux, dont la sombre & triste lüeur perçoit jusqu'à l'obscurité de vos cellules, & dont les flammes dévorantes consumoient les maisons & les Eglises ; vous entendiez les cris des victimes inhumainement égorgées, & l'affreuse image de tant de morts vous fit presque mourir de pitié, de douleur, de crainte.

Vous dîtes alors avec le Roy
Ps. 17. 5. Prophete : *Les douleurs de la mort nous ont environnées, & les torrens d'iniquité viennent nous troubler.* Vous recüeillites le peu qui vous restoit de force, & soûtenant par les réflexions de la foy, les foiblesses de la nature, vous montâtes la montagne de Sion. L'Arche de la nouvelle alliance étoit

portée devant vous ; vous ſuiviez, Hoſties demi-vivantes & humiliées, JESUS-CHRIST immolé pour nous dans l'Euchariſtie : arrivées au lieu de vôtre refuge, & ſi je l'oſe dire, du ſien, dans le temps de la déſolation, vous demeurâtes proſternées en ſa préſence ; vous gémiſſiez & vous vous conſoliez auprès de lui ; vous connoiſſiez ſa puiſſance, & vous imploriez ſon ſecours ; vous adoriez ſon ſacrifice, & vous lui prépariez le vôtre. Le Ciel exauça vos prieres ; ceux qu'on craignoit, craignirent eux-mêmes ; les Citoyens & les Soldats prirent les armes, & le Seigneur lui-même garda la Cité. Nous apprîmes avec douleur, les peines que vous aviez reſſenties, & nous vous loüâmes de les avoir ſupportées.

Vous avez preſque toutes eu

quelque part, MES CHERES SŒURS, à ces ſortes d'inquiétudes, & nous avons toûjours été attentifs à vous en délivrer, en vous inſpirant ſur des aſſûrances viſibles de protection, une confiance raiſonnable. Nous avons appris de celui qui eſt le Pontife & le veritable Paſteur des ames, à compâtir aux infirmitez. Nous avons prié le Seigneur qu'il fût lui-même vôtre défenſeur, qu'il vous cachât dans le ſecret de ſa face, & qu'il vous mît à couvert des troubles que cauſent les hommes. Tout s'intereſſe d'ailleurs pour vous; les ſentinelles d'Iſraël veillent la nuit à vôtre garde; les filles de Jeruſalem vous offrent des lieux de retraite, & nôtre prévoyance eſt occupée à vous procurer du ſecours, ou à vous préparer des aſyles.

A Dieu ne plaiſe que nous abandonnions à la fureur des loups raviſſans la portion la plus pure du troupeau que JESUS-CHRIST nous a confié. Nous ſçavons quelle eſt la gloire des Vierges Chrétiennes, que Dieu a choiſies pour être les compagnes fidéles de l'Agneau ſans tache, & qui ſont ſur la terre par leur vertu, ce que les Anges ſont dans le Ciel par leur nature. L'Egliſe les conſidere comme les épouſes de JESUS-CHRIST, qui s'élevant par ſa grace au-deſſus de l'ordre de la nature, de la liberté de la loy, de la force de la coûtume, ont dépoſé leurs volontez chaſtes dans les mains de celui qui veut être l'Epoux des Vierges, comme il a voulu naître d'une Vierge. Nous regardons vos Monaſteres comme des

retraites heureuſes, où la ſimple & pudique vertu ſe met à couvert de toutes les tentations du ſiécle, où la foy triomphe du monde & de ſes convoitiſes dans le ſexe le plus fragile, où la chair & le ſang n'ont aucun pouvoir, & où Dieu ſemble avoir rétabli l'innocence de la premiere origine : comme les Temples du Roy des Roys, où la grace de JESUS-CHRIST amene les filles élûës qui vont ſe conſacrer à lui, & s'unir autour des Autels ſous les loix d'une charité & d'une integrité commune, tirant du feu ſacré du Sanctuaire de quoi nourrir celui qui brûle dans leurs cœurs, pour chanter les Cantiques de Sion, pour vaquer à la priere, à la lecture & à la méditation des ſaints Myſteres, formant enſuite par leurs inſtructions & par leurs exemples, une

chaste generation après elles, & joignant au don d'une éternelle continence, le fruit d'une fecondité spirituelle, qui se reproduit & se perpetuë par une succession de virginité.

Comme c'est une de nos fonctions de recevoir vos Vœux, & de vous consacrer à Dieu, c'est aussi une de nos obligations d'écouter vos plaintes & de vous proteger contre l'injustice. Ce voile que nous avons mis sur vos têtes, pour vous rendre comme invisibles aux hommes, doit aussi vous couvrir & vous rendre innaccessibles à leurs insultes. Nous n'avons pas oublié que les saints Canons nous ordonnent d'être les Tuteurs & les Peres des Vierges que nous avons présentées à JESUS-CHRIST, & de leur conserver ces benedictions de douceur & de repos,

que nous leur avons promiſes & données de ſa part dans la ſolemnité de leurs Profeſſions.

Auſſi n'avons-nous rien oublié pour exciter vôtre dévotion, & vous porter au recüeillement & à la priére ; pour vous affermir dans ce temps de confuſion, dans vôtre ſainte vocation, en vous deſabuſant du monde, dont nous vous repreſentions les impietez ; pour vous donner quelque dégoût d'une vie fragile & périſſable, en vous en faiſant entrevoir une éternelle ; pour vous faire tirer enfin du fruit de vos épreuves préſentes. Vous nous avez écoutez : la plûpart d'entre vous, ſans interrompre leurs devoirs, ont mis en Dieu leur confiance, & nous avons reconnu parmi les autres la conſtance de l'eſprit, dans les foibleſſes mêmes de la crainte.

Car

Car encore, MES CHERES SOEURS, que la protection du Ciel, & le secours des Troupes du Roy dûssent, ce semble, vous rassûrer, nous avons lieu de présumer que vos esprits ne sont pas assez tranquilles. La continuation des impietez vous afflige; le bruit des armes vous étonne; la necessité d'être gardées vous fait entrevoir des dangers; l'interêt même que le monde semble prendre pour vôtre repos, est capable de le troubler.

Les uns, par religion pour les lieux saints, ou par amitié pour vos personnes, après avoir exaggeré les malheurs publics & particuliers, si toutefois il est possible de les exaggerer, vous proposoient de ceder au temps, remplissoient vos esprits d'images funestes de meurtres & d'incendies, affoiblissoient vôtre cou-

rage à la vûë des périls qui vous menaçoient, & vous conseilloient de vous *éloigner en fuïant, & d'al-*
Ps. 54. 8. 9. *ler chercher des solitudes plus sûres & plus tranquilles, pour y attendre celui qui vous auroit delivré de l'abbattement de l'esprit & de la tempête.* Les autres, par une maligne pitié, vous prédisoient des maux qui ne devoient pas vous arriver, & ne cherchoient qu'à vous effraïer en faisant semblant de vous plaindre.

Vos familles vous redemandoient, & croïoient dans cet état de tribulation, avoir encore sur vous les droits du sang & de la nature. Elles vous représentoient qu'elles vous avoient offertes à Dieu comme Vierges, non pas comme Martyres; qu'elles vous avoient immolées dans la Religion, pour y être mortifiées, non pas pour mourir d'une

mort cruelle par les mains des Fanatiques, & qu'elles prétendoient reprendre leur droit sur une vie qu'elles vous avoient donnée. Vous crûtes que la chair & le sang leur réveloient ces sentimens ; & quoiqu'attendries de ces genereuses affections, vous fûtes encore plus touchées de vos devoirs.

Des Monasteres charitables qui prenoient part à vos malheurs, vous offroient de partager avec vous leurs solitudes, pour y exercer dans une paix & une regularité communes, les observances de vôtre Institut. Vous demeurâtes fermes dans les places où Dieu vous a mises ; les embaras du monde où l'on vouloit vous rejetter, vous faisoient plus de peur que les malheurs du monde qu'on vouloit vous faire fuïr ; vôtre clôture

étoit pour vous une haye ſacrée qui renfermoit vôtre vocation, & qui vous ſéparoit du ſiécle; vous ſentiez les liens qui vous attachoient à vôtre retraite; vous regardiez vos Convens comme les maiſons de vôtre éternité, & vous ne pouviez vous réſoudre, ou à retourner dans la maiſon de vos Peres, que vous devez avoir oubliée, ou à chercher vôtre repos en diminuant peut-être celui des autres; trouvant d'ailleurs que c'étoit un triſte ſpectacle que de voir des Monaſteres délaiſſez, des Egliſes abandonnées, & des Vierges de JESUS-CHRIST errer dans le monde comme des colombes ſorties de l'Arche, sans ſçavoir où aſſeoir leur pied, & ne doutant pas que nous n'euſſions nous-mêmes pris ſoin de vôtre retraite, ſi nous l'avions jugé neceſſaire.

Vous désirez présentement, MES CHERES SOEURS, que pour vôtre instruction, autant que pour vôtre consolation, nous vous prescrivions, selon vôtre état présent, des regles pour vôtre conduite.

Le premier avis que nous sommes obligez de vous donner, c'est de calmer vos esprits, & de réduire vos craintes à une sage modération. Nous ne prétendons *pas* étoufer en vous l'amour naturel de la vie, ni blâmer vos attentions & vos précautions raisonnables. Nous pardonnons même à la mollesse de vôtre cœur certaines sensibilitez qui vous troublent, & vous désolent malgré vous : car nous sçavons que la peur est une passion sans regle; les sens s'emparent de la raison, l'imagination grossissant & raprochant les pé-

rils, éleve au-dedans de nous des mouvemens involontaires, & l'ame frappée de fausses réflexions, n'est pas toûjours maîtresse d'elle-même.

Nous ne sçaurions approuver, MES CHERES SOEURS, ces sortes de timiditez outrées, qui traînent avec elles la tristesse, l'abbattement, l'impatience; qui desséchent toute la vigueur de l'esprit, où l'infirmité de la foy se trouve jointe à la foiblesse de la nature; qui jettent le trouble jusqu'au fond de la raison, qui font qu'on n'est plus à soi, & qu'on est tellement occupé de l'amour de cette vie, qu'on oublie les espérances de l'autre.

Par ces appréhensions excessives, on offense la Providence de Dieu, qui regle les évenemens; sa justice, qui tolere ou punit les pécheurs quand il lui

plaît ; sa bonté, qui ne permet pas que nous soyons tentez au-dessus de nos forces.

Les Vierges que l'Evangile appelle sages, le sont en tout, soit qu'elles désirent, soit qu'elles se réjoüissent, soit qu'elles craignent. Elles portent en leurs mains leurs lampes toûjours allumées ; la lumiere de la foy & de la raison ne cesse jamais de les éclairer ; quelque tribulation qu'elles prévoïent ou qu'elles souffrent ; elles possedent toûjours leurs ames dans leur patience, elles ne connoissent d'autres craintes que celles que le péril produit, & que la Religion modere, qui percent les nuages du chagrin par des raïons de confiance, & qui laissent encore souvenir que le Seigneur qui mortifie, est le même qui vivifie, & que du même endroit d'où par-

tent les maux, partent aussi les délivrances.

Quand la retraite, le silence, le recüeillement ne seroient pas les vertus de vôtre état, elles devroient être pour vous les vertus de ce temps-ci, où l'on ne peut avoir que des entretiens ennuyeux & des distractions lugubres. Vous devez vous interdire les Parloirs autant que la necessité ou la charité le peut permettre. C'est par ces ouvertures fatales que se glissent les serpens qui portent la tentation dans les Monasteres: c'est-là que se lient les amitiez séculieres, que se débitent les nouvelles inutiles; que se tiennent des discours prophanes, que se font des confidences indiscretes. Le monde n'aïant plus de joie, ne peut que vous communiquer ses tristesses; les uns épouvantez de ce

ce qu'ils voïent, les autres affligez de ce qu'ils souffrent, vont pour se consoler & se fortifier auprès de vous ; si vôtre curiosité les favorise, ils troubleront vôtre repos, & peut-être arrivera-t-il qu'ils ne rapporteront pas la force & les consolations qu'ils vont chercher, & qu'ils vous laisseront leurs afflictions & leurs foiblesses.

Cette séparation du monde, MES CHERES SOEURS, doit vous engager à être plus étroitement unies entre vous par les liens de la Religion, & par les offices d'une charité commune. Cette union consiste à prendre toutes un même esprit de douceur, d'humilité, de sagesse & de patience. Dans ce temps de tribulation, où selon la difference des esprits, la vertu & l'infirmité se manifestent ; que

celles qui ſont infirmes ne blâment pas celles qui ſont fortes ; que celles qui ſont fortes ne mépriſent pas celles qui ſont infir-
Epheſ. 4. 2. 3. mes ; *mais ſupportez-vous les unes les autres*, ſuivant le conſeil de l'Apôtre, *& prenez ſoin de conſerver l'union de l'eſprit dans le lien de la paix.*

Cette charité ne peut ſubſiſter qu'au moïen de la foy qui opere par la dilection ; l'amour du prochain demande de l'action & du mouvement, il s'éteindroit bien-tôt dans le cœur, ſi les aſſiſtances réciproques ne lui ſervoient comme d'aliment. Cet amour dans le Ciel, confondu dans l'amour divin, ſera ſans fonction, dit ſaint Auguſtin ; comme les beſoins des hommes auront ceſſé, les miniſteres de cette charité ceſſeront auſſi ; ce feu ſacré, comme dans ſa ſphé-

re, brûlera devant Dieu ſans ſe conſumer, & ſe nourrira de lui-même dans le cœur des Bienheureux : mais ici-bas, cette vertu ne ſe conſerve que par l'uſage qu'on en fait. Les ſervices utiles, les condeſcendances raiſonnables, les conſeils ſalutaires, les compaſſions affectueuſes, les amitiez & les reconnoiſſances cordiales ſont également les effets & les cauſes de cette union, qui vous liant toutes en JESUS-CHRIST, vous fait reſſentir en commun les peines & les conſolations que Dieu vous envoïe.

Nous avons dit *en commun*, MES CHERS SŒURS, pour exclure ces amitiez particulieres, qui ſur des conſidérations de parenté, de reſſemblances d'humeur, ou d'agrémens perſonnels, ſe forment quelquefois

dans les Monasteres mêmes les plus reglez. Cette union si étroite avec les unes, est une espece de séparation d'avec les autres. Sainte Therese la regarde comme une source de relâchement, de division, de partialitez & de jalousies; c'est sortir de cette égalité qui entretient la paix interieure & exterieure; c'est se faire un poids & un poids, & une mesure de charité arbitraire; c'est détourner le cours de vos affections, & reprendre la proprieté d'un cœur que vous avez bien voulu consacrer à Dieu; c'est sacrifier aux tendresses de la nature les obligations de la Regle, & préferer aux vertus de l'ame les agrémens de la personne. On a beau s'imaginer que ces affections sont honnêtes, innocentes & saintes comme celles des autres Sœurs; car outre

que ce ſont d'ordinaire les plus imparfaites qui ſe lient ainſi le plus entr'elles, par le beſoin qu'elles ont de ces conſolations naturelles, & que ces liaiſons ſingulieres offenſent la ſocieté & font injure à la charité commune ; on voit qu'elles ne portent à rien de ſpirituel ni de parfait. Quand on ne s'aime que pour ſervir Dieu & pour s'entr'aider à l'aimer, on l'aime toutes enſemble ; la communauté qui eſt toûjours ſainte, ne peut rien inſpirer que de ſaint. Les Particuliers ſe communiquent le plus ſouvent ce qu'ils ont de mauvais, & comme c'eſt la chair & le ſang qui les a fait naître, c'eſt la chair & le ſang qui les entretient. On cherche à ſe voir, ſans ſçavoir pourquoi, & à ſe parler, ſans avoir rien à ſe dire ; ce qu'on appelle amitié n'eſt qu'amuſe-

ment & relâchement de la Regle ; le ſilence, la retraite, la diſcretion, l'ordre, l'exemple, tout s'y néglige.

Quoiqu'il en ſoit, faute d'attention à cultiver l'amitié des unes, on néglige ſouvent & quelquefois on perd même l'amitié, ou du moins l'eſtime de toutes : ce qui fait dire à ſainte Thereſe, que c'eſt la Religion qui doit regler les amitiez des Religieuſes, & qu'il eſt également dangereux de s'aimer trop peu, ou de s'aimer trop dans les Monaſteres ; ce qu'il faut plus ſoigneuſement éviter en ces mauvais jours, où vous avez beſoin de vous unir toutes enſemble pour ſoûtenir cette charité qui eſt le lien de la perfection ; de vous mettre entre les mains de Dieu & vous tenir comme enveloppées dans le ſein de ſa Providence ; de pui-

ser dans son amour celui que vous devez aux personnes qui le servent & qui l'aiment comme vous ; de joindre unanimement vos cœurs, vos vœux, vos oraisons & vos larmes, vos craintes, vos inquiétudes. Vos afflictions mises en commun vous deviendront plus supportables ; le fardeau sera plus leger quand vous le partagerez également entre vous, & que la vertu de la Communauté soûtiendra les foiblesses des particulieres.

Rien ne peut tant contribuer en ce temps de trouble & de calamité, à vous procurer cette paix intérieure, & la miséricorde de Dieu que vous demandez, que l'exacte observance de vos Regles. Vous pouvez vous dire à vous-mêmes ce que l'Apôtre disoit autrefois : *La paix* Galat. 6. 16.
sera pour celles qui auront suivi cette

regle, & la miséricorde pour l'Israël de Dieu. Nous ne parlons pas, MES CHERES SŒURS, de l'obſervation de ces loix éternelles & immuables, parties de l'abſoluë volonté de Dieu, gravées dans le cœur de l'homme innocent, publiées depuis & commandées à tous les hommes pécheurs, perfectionnées dans la plenitude des temps, tracées dans les actions de JESUS-CHRIST, écrites dans ſon Evangile, imprimées par ſon Eſprit dans l'ame des Juſtes, & generalement reçûës comme des devoirs & des néceſſitez de Religion. Vous n'avez garde, MES CHERES SŒURS, de manquer à ces obligations eſſentielles; graces à la miſéricorde du Seigneur, vous êtes fidéles à ſa Loy, & ſa Loy vous ſera fidéle. Nous ne parlons pas non plus de l'obſer-

vation des vœux que vous avez faits au Seigneur en présence de son Peuple, à la face de ses Autels, dans l'oblation volontaire de vos biens pour les pauvres, de vos plaisirs par la chasteté, de vôtre liberté par l'obéïssance. Nous sçavons que Dieu vous a conduites & soûtenuës comme par la main dans la voie des conseils Evangeliques, où vous regardez vos vœux comme des engagemens inviolables, veillant sans cesse sur vos affections & sur vos desirs; & que vos volontez sont renfermées dans vos promesses.

Nous parlons, MES CHERES SOEURS, de ces observances journalieres qui se pratiquent dans vos Monasteres; de cette suitte continuelle d'occupations vertueuses, que la Regle vous prescrit, ou que la Superieure vous

commande; de ces loix de Communauté que vous vous êtes imposées, qui n'étoient pas essentielles à vôtre salut, & qui le sont à vôtre état. Tous les Instituts ont leur forme de vie, autrement ils ne seroient ni salutaires, ni durables; c'est la pieté qui les établit, c'est la regularité qui les conserve. Dieu veut qu'il y ait de l'ordre dans sa Maison, & la Religion qui doit tout regler, pour se maintenir, a besoin elle-même qu'on la regle.

Vos Fondateurs inspirez de Dieu, comme tous les autres, vous ont tracé le chemin du Ciel, en vous laissant des Ordonnances & des Constitutions qui vous conviennent & vous engagent toutes également, afin qu'aïant les mêmes idées & les mêmes obligations, vous vous unissiez plus étroitement par la charité,

& que vous puissiez vous encourager, vous édifier, vous entr'aider les unes les autres, & arriver à la même fin par l'uniformité des moïens qui vous sont marquez. Sans cela la division, ou du moins la confusion s'introduiroit, chacune se conduiroit par son propre esprit ; & donnant dans des singularitez peu édifiantes & peu solides, ou dans des dévotions discordantes, qui s'affoibliroient & se détruiroient d'elles-mêmes, perdroit le secours de l'émulation, le fruit de la charité, & le mérite de l'obéïssance.

Vous devez donc accomplir ces devoirs communs qui sont faits pour vous, & pour lesquels vous êtes faites, qu'il faut étudier & mettre en pratique pour vôtre sanctification & pour l'assûrance de vôtre salut. Ce sont

des traditions de vos Peres, qui portent leur benediction avec elles; des ordonnances qui vous garderont si vous les gardez, selon les termes de saint Bernard; des volontez de Dieu bonnes & agréables, qui préparent à celle qui est parfaite; des conseils de précaution qui mettent les Commandemens à couvert des transgressions & des attaques, & qui sont comme des haies que la crainte du Seigneur a plantées sur les avenuës du Sanctuaire, pour en défendre les approches aux ennemis de la loy de Dieu.

C'est cette Régle, MES CHERES SOEURS, qui dispose du détail de vos actions, qui vous marque le temps de parler & de se taire, les heures de communication & de retraite, de repos & de travail, d'adoucissement &

de pénitence; elle vous méne ſans ceſſe à Dieu, pour lui parler dans l'Office & dans la priére, pour l'écouter dans l'inſtruction & la lecture, pour le ſervir dans les diſcours & dans les œuvres, pour s'unir à lui dans les Communions, pour imiter ſa charité dans les ſervices & les adminiſtrations, pour implorer ſa grace & ſa miſéricorde dans les beſoins ou dans les peines, avec intention de le ſatisfaire & de l'honorer en chacune de ces obſervances, & de le glorifier & de lui obéïr en toutes, ſans s'étonner des grandes, ſans ſe rebuter des petites, les eſtimant, non par la qualité ou par la matiere de l'action, mais par la dignité du ſervice, par la grandeur du Maître qu'on ſert, & par le déſir qu'on a de lui plaire.

De cette bienheureuſe exacti-

tude naît la force & la paix de l'ame, au milieu même des troubles qui vous environnent. Vous ſentirez le joug du Seigneur s'adoucir par l'habitude de le porter; un calme ſecret s'élever dans le fond de vos conſciences; la volonté de Dieu s'accomplir en vous ſans aucune peine; des jours pleins s'écouler inſenſiblement vers l'éternité; la bonne odeur de la Religion paſſant d'une Sœur à l'autre, embaumer tout le Monaſtere & ſe porter même au-dehors. Celles qui pour leurs infirmitez ne pourront être réguliéres, s'humilieront en ſe regardant comme inutiles, & mettront à la place de l'action & de l'obéïſſance effective, une ſoumiſſion intérieure & une patience néceſſaire. Helas! MES CHERES SOEURS, eſt-il pas juſte que dans le temps que des hom-

mes d'iniquité violent indignement toute la loi de Dieu, il se trouve des ames fideles qui l'observent toute; que les illusions & les impietez d'une Secte sacrilege soient en quelque façon expiées par les pratiques solides & saintes des Societez religieuses; & qu'à cette abondance de malice qui irrite le Ciel, s'oppose cette abondance de justice Evangelique qui l'appaise?

De-là doivent naître en vous des pensées & des sentimens de componction & de pénitence, pour expier par des mortifications communes & particulieres, les offenses énormes qui se commettent contre Dieu, & dont les nôtres sont en quelque façon la cause. Nous ne prétendons pas, MES CHERES SOEURS, vous imposer un joug nouveau, planter de nouvelles croix dans

vos Monaſteres, ni vous donner une autre Regle que la vôtre. Nous ne voulons que vous faire ſentir & vous induire à réparer les outrages que vous ſçavez qu'-on fait à vôtre Epoux.

Quoique l'état de vie que vous profeſſez paroiſſe doux, & qu'il ſoit en effet déchargé des rigueurs & des auſteritez corporelles de pluſieurs autres, il ne ne laiſſe pas d'être un état de pénitence: ſi vous ne portez pas ſi durement la mortification de JESUS-CHRIST ſur vôtre corps, vous n'êtes pas moins obligées de la porter dans vôtre eſprit: les jeûnes fréquens, les abſtinences perpetuelles, les ſolitudes & ſéparations entieres du monde, les ſilences inviolables, les cilices piquans, les veilles geſnantes, exercices de filles auſſi délicates que vous, ſont des éloges

ges de leur ferveur & des reproches de vôtre foiblesse : mais la soûmission, l'humiliation, le renoncement au siécle, l'abnégation de vous-mêmes, & les autres vertus intérieures, difficiles à la nature, & pourtant essentielles à la Religion, ne vous engagent pas moins qu'elles, & quelques differentes que soient les actions, il faut qu'elles partent d'un même cœur, & que ce *soit* le même esprit qui les anime.

Toute vie religieuse, *MES* CHERES SŒURS, est une vie pénitente ; vous avez essuïé du moins les premiers traits de la malignité du monde ; vous l'avez connu tel qu'il est, environné de ses vanitez & de ses plaisirs ; ses désirs flateurs & ses espérances trompeuses avoient peutêtre jetté dans vos cœurs les

premiers fondemens de sa séduction : vous avez senti vos dangers ; infirmes & déja coupables, vous êtes venuës dans ces azyles sacrez, réparer par les Vœux de vôtre Profession ce que vous pouviez avoir fait contre ceux de vôtre Baptême ; purifier par une nouvelle consécration de vôtre ame & de vôtre corps, ce qui pouvoit s'être glissé de profane dans l'une & dans l'autre ; & prendre au lieu de vôtre robe d'innocence, dont vous aviez laissé ternir la blancheur, l'habit de Religion comme vôtre robe de pénitence.

Appellées de Dieu à l'honneur de le servir dans sa sainte Maison, & par la grace de JESUS-CHRIST élevées à la dignité de ses épouses, vous devez d'autant plus soigneusement entretenir cet esprit de mortification &

de pénitence, qu'il s'agit de garder la pureté de la Regle que voûs avez embrassée, & la fidelité que vous avez jurée à vôtre époux; ce qui demande de vous une attention sévere & continuelle sur vous-mêmes, pour prévenir ou pour étouffer tout ce qui pourroit affoiblir ou corrompre vôtre vertu.

Mais nous vous exhortons, MES CHERES SOEURS, de joindre à la douleur intérieure que vous ressentez de tant de meurtres & de sacrileges, dont l'horreur vient jusqu'à vous, des œuvres d'humiliation & de contrition extérieure. Je sçai que quelques-unes d'entre vous avoient fait des projets de pénitence & d'austerité, loüables dans leur intention, mais peu convenables dans la pratique; les vûës des Communautez ne

ſe reglent pas ſur des vûës particulieres. Chaque Ordre doit chercher ſes dévotions extraordinaires dans la perfection de ſon état, non pas dans des idées de perfection étrangeres. Dieu rejette par ſon Prophete les mortifications de choix & de propre volonté. Il faut que la ſcience regle la meſure de nôtre zele ; la diſcrétion & l'obéïſſance ſont les regles de la Regle même. La loy que Dieu vous a donnée par vos Peres, eſt la meſure de vôtre juſtice ; en retrancher par ſa volonté propre, c'eſt relâchement, c'eſt pareſſe ; y ajoûter par ſa volonté, c'eſt affectation, c'eſt orgueil ; mais y mêler ſelon la néceſſité des temps & la prudence des Superieurs, quelque dévotion édifiante & raiſonnable, c'eſt un conſeil & une volonté de Dieu.

Nous vous exhortons donc, MES CHERES SOEURS, à redoubler vos prieres & même vos jeûnes, à resserrer vos recüeillemens & vos solitudes, à prolonger vos temps de réflexion & de silence, à partager par une compassion secrete les souffrances de tant de Fidéles, à les assister de vôtre substance commune. Portez vos tristes pensées au pied de ces Autels où vous portez l'encens de vos oraisons: renouvelez chaque jour au Seigneur le sacrifice que vous lui avez déja fait de vous-mêmes: consacrez-lui de plus tous les momens d'une vie dont il a bien voulu par sa miséricorde être le protecteur. N'aïant pas été jugées dignes d'être Martyres de sa Foy, soïez-les, s'il se peut, de son amour; offrez-lui au lieu d'une mort peut-être cruelle,

mais prompte, les fruits d'une plus douce, mais plus longue patience : présentez-lui au défaut de vôtre sang, celui de tant de Fideles qui viennent de le verser pour lui, & plus encore, celui que JESUS-CHRIST propitiateur & propitiation pour nos péchez, a versé pour nous : implorez sur-tout, avec gémissement & avec larmes, les grandes miséricordes du Seigneur pour la conversion des Impies qui persécutent l'Eglise de Dieu ; & pour leur attirer cette grace, faites un sacrifice au Seigneur des maux mêmes qu'ils vous font souffrir.

Faut-il que sous une fausse & ridicule idée de Religion, des hommes, des femmes mêmes supportent la faim, la soif, les fatigues, les incommoditez des saisons, s'exposant à tous les dan-

gers pour l'execution de leurs crimes; & que nous pour l'accomplissement des ordres de Dieu, suivant les regles du Christianisme, ne supportions pas avec une entiere soûmission les tribulations de la vie ? d'autant plus que ce qu'ils souffrent est la punition de leurs péchez, & ce que nous souffrons est la pénitence des nôtres; & que ce qu'ils font pour nous nuire, est fureur en eux, & que ce que nous faisons pour nous sauver, est ferveur en nous.

Vos délicatesses, vôs craintes, MES CHERES SOEURS, viennent d'un trop grand amour de la vie. Cet attachement à soi-même & à sa propre conservation, peut donner lieu de croire que la Foy n'a pas assez affoibli les sentimens de la nature, qu'on tient encore au monde par

quelques endroits, & qu'on craint plûtôt ceux qui tuënt le corps & qui n'ont aucune puissance sur l'ame, que celui qui peut perdre l'ame & le corps & les envoïer à la gesne du feu. Car enfin qu'est-ce que cette vie? une vapeur que le soleil émeut & dissout en fort peu de temps; une feüille qui tremble & qui tombe au premier vent; un flambeau qui s'allume, & qui s'éteint presque aussi-tôt qu'il est allumé: c'est un nombre de jours, la plûpart tristes & mauvais, que le Seigneur a mesurez, & qu'il abrege en faveur de ses Elûs, pour les tirer plûtôt des miseres de ce monde & les raprocher de l'éternité: c'est un passage où l'on est amusé par de faux plaisirs, ennuïé par de veritables peines qu'on souffre & qu'on voit souffrir; où l'homme exposé à la vanité

nité & à la douleur, ſujet au péché, eſclave des grandes ou petites paſſions, ſelon ſon état, doit regarder la mort comme le point de ſa délivrance : c'eſt une eſpece d'exil ennuïeux qui nous tient éloignez de nôtre Patrie céleſte, & privez de l'héritage qui nous a été préparé dès le commencement du monde; ce qui doit nous faire dire ſouvent : *Pourquoi eſt-ce que mon exil* Pſ. 119. 5.
eſt prolongé ? Quand eſt-ce que j'irai & que je paroîtrai devant la face de Dieu ? Pſ. 41. 3.

Ce dégoût de la vie préſente, convenable à tous les Chrétiens, l'eſt encore davantage, MES CHERES SŒURS, aux perſonnes Religieuſes comme vous. Qu'eſt-ce que vôtre entrée en Religion, qu'une ſortie de ce monde ? Vous avez renoncé à ſes prétentions, à ſes plaiſirs, à

ſon abondance, à ſes aiſes : vous avez quitté vos parens, vos amis, & tout ce qui pouvoit raiſonnablement vous plaire ; ces privations & ces ſéparations volontaires ſont comme des actes de mort que vous avez faits, qui doivent vous avoir diſpoſées à la derniere, ou du moins avoir diminué d'autant en vous l'amour de la vie.

Il vous doit être plus facile de faire par néceſſité ce que vous avez déja fait par religion ; les liens de vôtre ame & de vôtre corps ſont déja rompus ; vous ne vivez preſque plus dans le temps, que par l'eſpérance que vous avez de vivre avec Dieu dans l'éternité. Pourquoi donc auriez-vous tant d'appréhenſion de conſommer un ſacrifice que vous avez déja bien avancé ? Que celles-là craignent de mourir,

qui ont entretenu dans les Cloîtres les désirs & les dissipations du siécle. Que ces Vierges imprudentes qui ont laissé éteindre leurs lampes, craignent d'aller trouver l'Epoux, qui les méconnoîtra & les excluëra de la solemnité des nôces, & leur dira : *Je ne vous connois point.* Math. 25. 12.
Que celles-là n'osent se présenter devant l'Agneau, qui n'aïant pas conservé la blancheur de leurs vêtemens, n'ont pas eu le courage de le suivre. Que celles-là craingnent la mort, qui ont été ingrates aux dons de Dieu, rebelles à ses volontez, insensibles à son amour, infidéles aux promesses qu'elles lui ont faites. Mais mourir, pour des Vierges sages, c'est s'unir avec JESUS-CHRIST, dont elles sont les chastes & fideles épouses ; c'est aller joüir dans le Ciel du bon-

heur des Anges, dont elles ont imité ſur la terre la pureté toute céleſte ; c'eſt aller recevoir des mains de Dieu même, qui les a préſervées de toute ſorte de corruption, une couronne immortelle & incorruptible.

Nous jugeons trop favorablement de vôtre pieté, MES CHERES SOEURS, pour croire qu'après les premiers mouvemens que la nature a jettez malgré vous dans vôtre cœur, vous aïez refuſé vôtre vie à celui qui pour vous racheter du péché, & pour vous réconcilier avec Dieu, a donné la ſienne pour vous. Vous direz peut-être, que ce n'eſt pas la mort en elle-même que vous craignez, mais la mort cruelle. Nous déteſtons la fureur de ces hommes plus qu'homicides, & nous compâtiſſons à vôtre foibleſſe. Mais ne ſçavez-

vous pas, qu'encore que vous ne puissiez rien de vous-mêmes, vous pouvez tout en celui qui vous fortifie; que c'est sa force qui fait les Martyrs, & que dans les épreuves de la foy, plus le sexe est fragile, plus les tourmens sont violens; plus la grace est puissante, plus les victoires sont glorieuses. Quand vous n'auriez pas eu l'exemple de tant de Fidéles de la campagne, qui n'aïant ni les mêmes lumieres, ni les mêmes engagemens que vous, ont souffert mille cruautez avec constance, le désespoir de ceux qui nous persécutent ne devroit-il pas nous confondre? Nous les voïons, hommes & femmes, toûjours prêts à subir les rudes & honteux supplices d'une mort ignominieuse; & nous fuïons une mort que l'Ecriture appelle précieuse devant Dieu & respecta-

ble devant les hommes.

Ce n'eſt pas, MES CHERES SOEURS, que vous deviez vous commettre par un zele inconſideré, ou vous deſtiner . . . . . . de vôtre propre volonté. L'Apôtre nous avertit que nous ne ſommes pas à nous-mêmes, & que ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. Comme vous n'avez pû ſans ſa grace renoncer au ſiécle, vous ne pouvez vaincre ſans ſon inſpiration & ſans ſon ſecours. La force & la perſéverance dans les épreuves de la foy, ſont des dons de ſa miſéricorde, qu'il eſt loüable de déſirer, mais qu'on ne peut être aſſûré d'obtenir. Vous pouvez donc, MES CHERES SOEURS, vous tenir dans l'état d'humiliation où Dieu vous a miſes, & le ſervir avec crainte & confiance. Il ne de-

mande pas vôtre vie, mais vôtre ſoy; il ſe contente que vous ſoïez tout le jour mortifiées pour lui, & vous diſpenſe d'être mortes. JESUS-CHRIST vous eſt un époux de ſang, mais c'eſt du côté de ſon alliance, & non de la vôtre. Tous ne ſont pas dignes d'être ſes Martyrs, c'eſt beaucoup qu'il daigne vous regarder comme ſes Vierges. Il y a dans le tréſor de ſes graces des palmes & des couronnes differentes; les unes pour récompenſer les œuvres, les autres pour honorer les ſouffrances; les unes pour ceux qui ont combattu pour la verité, les autres pour ceux qui ont perſéveré dans la juſtice.

Que ſi quelques-unes de vous avoient conçû dans leur eſprit le génereux deſſein de mourir dans l'occaſion pour le nom & pour la gloire de JESUS-CHRIST,

qu'elles ſe conſolent ſi le martyre leur a manqué, de n'avoir pas manqué au martyre ; Dieu qui ſonde les cœurs, lira leur confeſſion dans leur penſée, l'approuvera, & couronnera la bonne volonté qui l'a fait naître.

Cependant, MES CHERES SŒURS, loüez le Seigneur avec nous des benedictions qu'il répand ſur nos Egliſes affligées : tout âge, tout ſexe tombe ſous le glaive impitoïable des ennemis, mais tout âge & tout ſexe confeſſe le nom de JESUS-CHRIST ; autant de meurtres de leur côté, autant de martyres du nôtre ; ſi l'inhumanité des uns nous effraïe, la conſtance des autres nous édifie ; l'Egliſe pleure ſur ſes enfans comme Rachel, parce qu'ils ne ſont plus dans ſon ſein ; mais elle ſe réjoüit en même tems, parce qu'ils ont paſſé dans

le ſein de Dieu même ; le Monde voit d'horribles ſpectacles, mais la Religion ſe ſoûtient par de grands exemples.

On a vû, pour me renfermer dans la vertu de vôtre ſexe, des Dames vraiement Chrétiennes, en un âge déja avancé, mourir conſtament pour une Religion qu'elles avoient long-tems pratiquée, & couronner par une mort précieuſe devant Dieu, une longue ſuite de bonnes œuvres dont elles l'avoient glorifié devant les hommes. On a vû de jeunes filles, à qui le monde a fait ſentir ſes cruautez avant que de leur avoir fait connoître aucun de ſes plaiſirs, ſceller de leur ſang l'innocence de leur Baptême. Vous avez plaint le malheur & admiré la conſtance d'une jeune & pieuſe Dame, que ces Monſtres affamez du ſang

Catholique, ont percé depuis peu de mille coups, tandis qu'elle invoquoit le nom du Seigneur & qu'elle le loüoit dans sa confession, & qu'elle expiroit dans la paix & dans la charité de Dieu, qui la fortifioit dans sa foy, & qui la couronnoit dans sa patience.

Il s'est trouvé des femmes fortes, que la désolation de leur famille & le tourment de la mort n'ont point étonnées. Les unes ont vû lever sur elles la hache dégouttante encore du sang de leurs maris; & mourant comme eux pour le soûtien de la Religion, après avoir été unis ensemble par les liens sacrez du mariage, se sont unis pour toûjours dans la gloire de leur martyre. Les autres réduites à voir brûler leurs enfans avant que d'être brûlées elles-mêmes, ont

souffert en elles & en eux une double mort pour JESUS-CHRIST, la foy soûtenant la raison, & la grace dominant sur la nature.

Nous pouvons dire, MES CHERES SŒURS, qu'il est sorti du fond des iniquitez & des foiblesses humaines, des miracles de la puissance divine, & que le Fils de l'homme a trouvé de la foy en Israël. Des filles foibles ont eu le courage de reprocher aux Impies leur impieté, & de s'exposer elles-mêmes à leur fureur, dans la pensée de l'adoucir pour les autres. Nous avons sçû la pieuse invention d'une veuve : son mari cruellement écrasé, ne lui avoit laissé que sa Religion & quelques enfans d'un âge assez tendre. Elle les offroit tous les jours au Seigneur comme des victimes encore sans tache, & leur appre-

noit avec ſoin les préceptes de la Loy divine. Après leur avoir rempli l'eſprit & le cœur d'eſpérance & de foy, pour éprouver leur courage, elle leur annonçoit tout d'un coup l'arrivée des Fanatiques: A genoux, mes enfans, leür diſoit-elle; vous êtes Catholiques, voici ceux qui les font mourir, regardez le Ciel, & voïez les couronnes que Dieu vous prépare: la mere leur montrant l'exemple par ſes eſſais réïterez, elle leur faiſoit faire comme un aprentiſſage du martyre. On voïoit cette petite famille de Confeſſeurs baiſſant leurs têtes innocentes pour recevoir le coup dont on les menaçoit, & s'accommodant eux-mêmes comme Iſaac ſur le bûcher, attendre, ſi Dieu l'eût permis, à finir pour lui une vie qni ne faiſoit que commencer.

Vôtre zele n'a pas été si vif, & vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre vôtre sang pour JESUS-CHRIST; trop occupées peut-être des dangers du corps, MES CHERES SOEURS, vous ne l'êtes pas assez de ceux de l'ame; & vous devez dire comme le Roi Josaphat, lorsque les Ammonites & les Moabites s'étoient assemblez contre lui: *Cùm ignoremus quid agere debeamus, hoc solùm habemus residui ut oculos nostros dirigamus ad te.* Seigneur, dans l'extremité où nous sommes réduits, ne sçachant plus que faire, la seule espérance qui nous reste, c'est d'élever nos yeux vers vous. L'oraison doit être la principale ressource de ceux qui sentent leurs foiblesses ou qui sont dans l'affliction, pour obtenir de Dieu qu'il les affermisse dans leur patience, & qu'il

2. Paralip. 20. 12.

excite en eux par ſon Eſprit ſaint, ces gémiſſemens ineffables qui produiſent cette paix qui eſt au deſſus de tout ſentiment & de leurs lumieres.

C'eſt par cette oraiſon, que l'ame ſortant comme hors d'elle-même pour s'élever à Dieu par la connoiſſance de ſes perfections, de ſes veritez, de ſes Myſteres ; rentrant enſuite en elle-même dans la vûë de ſes infirmitez, de ſes beſoins, de ſes défauts, d'un côté elle adore cette Majeſté divine, de l'autre elle reconnoît ſa propre indignité.

Nous ne parlons pas de cette eſpece d'oraiſon où l'on s'entretient de ſes propres penſées, & où l'on s'occupe de ſon eſprit ; c'eſt Dieu même qui doit être l'objet de nôtre attention, nos raiſonnemens & nos lumieres ne

peuvent nous élever au-dessus de nous. Il faut s'approcher de Dieu dans l'oraison avec plus de simplicité que de clarté, avec plus de pureté de cœur que de subtilité d'esprit, pour pénetrer les choses saintes. Ce n'est pas non plus de cette espece d'oraison mystique, où le discours & l'entendement n'ont point de part, où les opérations de l'ame demeurent dans la suspension & dans le silence. Ceux qui entrent sans une vocation particuliere, dans ces voies extraordinaires, & qui n'ont pas une parfaite connoissance de leurs défauts & une grande pratique de vertu, sont sujets à donner dans des spiritualitez peu solides, à nourrir dans ces dévotions rafinées une imperceptible vanité, & souvent à recevoir toute sorte d'illusions pour des veritez essentielles.

Nous vous proposons, MES CHERES SOEURS, cette forme d'oraison que vous pratiquez, & que vos Peres vous ont prescrite; où l'on ne pense ni trop, ni trop peu; où la memoire fournit le sujet, l'entendement le considere & le polit, pour ainsi dire, la volonté le reçoit & le met en œuvre; où s'allume dans la méditation ce feu qui éclaire & qui échauffe tout ensemble, & qui produit la lumiere, le sentiment, & l'action même vertueuse; où l'on se présente à Dieu comme une terre séche qui demande l'eau de sa grace. C'est de cette vûë, quoiqu'obscure, de sa miséricorde, de sa justice, de sa charité, de sa grandeur, que doivent naître les bons désirs, les bons mouvemens que nous sentirons, & la connoissance que nous aurons de nous

nous-mêmes & de nos défauts. C'est de-là que dérivent les motifs de se corriger, de se perfectionner dans sa vocation, de profiter des graces qu'on attend ou qu'on a reçûës.

La vie spirituelle ne peut subsister sans cet aliment; c'est cette chaleur qui se répand dans toutes les parties de l'homme intérieur; c'est d'elle que viennent les connoissances & les pratiques du salut, les attentions & les retours sur soi même, l'étude & l'amour de la loy de Dieu, les forces & les facilitez de l'accomplir; c'est elle qui nous apprend à mettre à profit pour nôtre sanctification, tristesses, tentations, disgraces; c'est le canal par où Dieu nous communique ses dons, nous assiste dans nos foiblesses, nous enrichit, & nous fournit des ressources dans nos besoins. Les

Saints, qui connoiſſoient l'importance de cet exercice de religion, où Dieu nous parle, & où nous parlons à Dieu, l'ont regardé comme la ſource des bonnes penſées, des ſaintes réſolutions, des pratiques vertueuſes, de la tranquillité & de la joie intérieure des ames. Ils ont crû que c'étoit de là que dépendoit l'obſervation de vos vœux & de vos regles, & que telle qu'étoit l'oraiſon des perſonnes Religieuſes, telle étoit d'ordinaire leur vie.

Vous devez donc, MES CHERES SŒURS, être perſuadées qu'il n'y a point de moïen plus ſûr ni plus efficace pour vous avancer dans la perfection, que celui de l'oraiſon qui vous eſt ordonnée par vôtre Regle. C'eſt dans celle du matin qu'il vous convient de faire un fond de

regularité & de dévotion pour tout le reste de la journée. C'est dans celle du soir que vous devez rentrer dans vous-mêmes par une exacte recherche de tout ce qui peut s'être glissé de négligence ou d'impureté. C'est dans vos momens de dissipation & d'ennui qu'il faut renouveller la ferveur & le zele que vous sentez se rallentir dans vôtre cœur.

Quand on néglige l'oraison, tout l'intérieur se dérange, la Religion s'affoiblit, les veritez se diminuënt, la ferveur languit peu à peu, le courage s'abat par les moindres difficultez, les bons désirs se dissipent, la charité se réfroidit, la cupidité se réveille; on tombe dans les vanitez & les inutilitez de la vie; les petites passions qu'on croïoit avoir brisées contre la pierre, revivent dans le cœur; & comme on a

retiré de Dieu ſes affections & ſes connoiſſances, Dieu retire ſes lumieres & ſés miſéricordes.

Il n'eſt pas moins dangereux d'apporter des empêchemens à l'oraiſon & à la méditation des choſes ſaintes. Vous le ſçavez, MES CHERES SOEURS, l'attention nous manque ſouvent malgré nous; nous nous préſentons à Dieu ſans y penſer; nous ſommes préſens devant lui ſans y être; nôtre cœur par ſa propre vivacité, nous échape à tout moment, ſans qu'on puiſſe le retenir; il ſe trouve comme livré aux fantômes de nôtre imagination & aux égaremens de nôtre eſprit. David ſentoit lui-même avec douleur que ſon cœur lui échapoit, & courant après lui comme après un fugitif, ſans qu'il pût le reprendre, juſqu'à ſe voir réduit à crier à Dieu,

Aug. in Pſ. 85.

comme il fait ailleurs : *Cor meum* Ps. 39. 13.
dereliquit me, Mon cœur m'a abandonné. Il le ſentoit revenir avec joie, & s'écrioit : *Sei-* Lib. 2. Reg.
gneur, vôtre ſerviteur a trouvé ſon c. 7. 27.
cœur pour vous prier.

Ce ne ſont pas ſeulement les vivacitez & les agitations naturelles de l'eſprit & du cœur humain qui troublent la paix & l'attention de nos oraiſons ; ce ſont encore, d'un côté les diſſipations exterieures, les converſations avec les créatures, les ſoins temporels, les images & repréſentations des choſes mondaines ; de l'autre les attachemens imparfaits, les ſatisfactions humaines, les affections ſenſibles. Les premieres ſont les diſtractions de l'eſprit : ſi vous le nourriſſez de lectures vaines & curieuſes ; ſi vous l'arrêtez ſur tous les objets que vous préſen-

rent vos ſens ; ſi vous le rempliſ-ſez d'images mondaines ; ſi vous le chargez de ce qui ſe dit, de ce qui ſe fait d'inutile ou d'irrégulier dans le Monaſtere ; ſi vous le contriſtez & l'effarouchez, pour ainſi dire, par les récits recherchez . . . .

. . . .



LETTRE PASTORALE de Monseigneur l'Evêque de Nismes, aux Fidéles de son Diocése, au sujet de la Croix de saint Gervasi.

ESPRIT FLECHIER Evêque de Nismes, Conseiller du Roy en ses Conseils : A tous les Fidéles de nôtre Diocése, SALUT & Benediction en JESUS-CHRIST.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

La réputation d'une Croix nouvellement érigée dans une Paroisse de nôtre Diocese ; le concours du peuple qui s'y fait tous les jours ; la dévotion qui s'y établit ; les merveilles qui s'y publient, ont donné lieu à tant de bruits & de raisonnemens in-

La Paroisse de S. Gervasi.

certains, que nous croïons être obligez de déclarer ce que nous en sçavons & ce que nous en pensons, afin que vous sçachiez ce que vous en devez croire.

Soit ignorance, soit foiblesse, les enfans des hommes donnent aisément dans la vanité & dans le mensonge; souvent ils trompent, & souvent ils sont trompez; les uns jugent sans connoissance, les autres sans discrétion; les uns croïent trop, les autres ne croïent pas assez: les témoignages qui sont faux, fondent des opinions qui le sont aussi; & suivant la disposition des esprits ou la diversité des croïances, les uns se font un mérite de blâmer & de contredire ce que les autres se font une religion de croire ou de pratiquer. De là vient que la Croix, instrument de nôtre salut, est encore aujourd'hui

Psal. 4.

scandale

scandale aux Héretiques, comme *aux Juifs ; folie* aux Libertins, comme *aux Gentils ; sagesse & vertu de Dieu à ceux qui sont appellez*, par la conformité des souffrances de JESUS-CHRIST, à la joüissance de sa gloire. 1. Cor. c. 1.

C'est à nous, à qui le Seigneur par sa grace, a confié le sacré dépôt de sa foy & de sa verité, à redresser ces faux jugemens en matiere de Religion. Les saints Conciles, MES TRES CHERS FRERES, nous recommandent d'être attentifs à ces dévotions extraordinaires ; de n'y souffrir rien d'abusif, d'irrégulier, ni de profane ; d'examiner si la doctrine de la Foy & la discipline des mœurs y sont observées ; de discerner, & de prononcer après une exacte récherche, quels sont les vrais ou les faux miracles, & de faire Ad Tim. 6. Conc. Nyss. 2. Conc. Trid.

comprendre au peuple, même le plus grossier, qui se prosterne devant la Croix, que ce n'est pas cette figure inanimée qu'il faut adorer; mais JESUS-CHRIST mourant sur la Croix, & operant nôtre Rédemption, dont elle nous rafraîchit la memoire.

Nous pouvons devant Dieu & devant vous, MES TRE'S-CHERS FRERES, nous rendre ce témoignage, que nous avons éloigné de ce Diocése, durant le cours de nôtre Episcopat, toute doctrine & toute nouveauté suspecte. Nous avons travaillé à vous faire connoître Dieu seul spirituellement & veritablement adorable, pour lui former en vous des *adorateurs en esprit & en verité.* Nous avons prêché JESUS-CHRIST crucifié, afin de vous rendre sem-

Jean. 4.

blables à lui par la charité, par la douceur, par la patience. Nous avons eu ſoin de vous annoncer une *Religion pure & ſans tache*, également contraire à l'incredulité des uns, à la ſuperſtition des autres; afin que ceux qui ſont avec nous fuſſent inſtruits & conſolez, *& que ceux* Tit. 2.
qui ſont hors de l'Egliſe fuſſent édifiez de nous, ou du moins *n'euſſent rien à nous reprocher.*

Nôtre ſollicitude n'a pas été moindre quand nous avons appris les hommages précipitez qu'une foule empreſſée alloit offrir à la Croix nouvelle; de crainte que l'erreur ou l'illuſion ne ſe gliſſât dans l'eſprit du peuple, & que l'Homme ennemi, dans Math. 13.
l'obſcurité de cette dévotion naiſſante, ne ſemât quelque yvraïe parmi le bon grain. Nous avons inſtruit, exhorté, envoïé

ſur les lieux & aux environs, des Prédicateurs & des Cathechiſtes, & remis dans l'ordre ceux qui trop zelez, ou trop credules, pouvoient en être ſortis. Heureux, après avoir vû dans cette Contrée tant de profanations & de ſacrileges, dont ni les remontrances des Paſteurs, ni les Loix divines & humaines ne pûrent arrêter le cours; de n'être preſentement occupez qu'à regler certains excès de Religion dans des gens de bonne volonté, toûjours prêts à ſe corriger.

Nous ne prétendons pas par là, MES TRE'S-CHERS FRERES, diminuer l'indignation qu'on doit avoir contre ceux qui mettent leur confiance en du bois; qui s'écrient *ſur des ſignes & des prodiges menteurs*; & qui détournent ſur la créature

In ſignis & prodigiis mendacibus. 2. *Theſſal.* 2.

l'encens reſervé pour le Créateur. Nous avons déclaré, & nous le déclarons encore, que nous ne ſouffrirons rien de ſemblable, & que pour peu que nous connoiſſions qu'Iſraël devienne idolâtre, nous briſerons le Serpent d'airain. 4. Reg. 18.

Nous n'avons fait juſqu'à preſent qu'obſerver ce qui s'eſt paſſé au ſujet de cette Croix : mais parce qu'on en parle par-tout ; qu'on attend que nous en parlions ; qu'on y ſuppoſe tous les jours de nouveaux miracles, & qu'il en court même des Relations fauſſes & fabuleuſes ; nous avons crû qu'il étoit de nôtre devoir de faire connoître à tous ceux qui ſont attirez par un eſprit de pieté, ou par quelque eſperance de guériſon, à cette dévotion qui n'eſt pas encore bien fondée, quelle a été ſon origi- Pluſieurs Ecrits imprimez.

ne, & quel eſt ſon accroiſſement.

Un Berger natif de Provence, venu quelquefois dans nôtre Diocéſe, d'un âge aſſez avancé, zelé pour la Religion Catholique, & dévot à la Croix de JESUS-CHRIST, vint nous communiquer il y a quelques mois le deſſein qu'il avoit d'élever une Croix dans une de nos Paroiſſes à deux lieuës de la ville de Niſmes, ſi nous voulions le lui permettre. Il nous fit connoître que les Paroiſſiens en auroient beaucoup de joie; qu'il avoit remarqué le lieu qu'il croïoit être le plus propre; & qu'il n'avoit d'autre motif, ni d'autre interêt que celui de relever l'honneur de la Croix, & de contribuer à la réparation des outrages que les Héretiques lui avoient faits dans les derniers deſordres des Fanatiques.

Paroiſſe de S. Gervaſi.

Nous reconnûmes en cet homme une ſimplicité qui ne manquoit pas de bon ſens ; ſon deſſein nous parut loüable, & par nos ordres la Croix fut faite avec ſoin, benie ſuivant les formes de l'Egliſe, portée avec quelque ſolemnité, poſée en ſigne de la Mort & de la Paſſion de JESUS-CHRIST, ſur une eſpece de montagne, qui domine d'un côté ſur un grand Chemin, de l'autre ſur une Plaine où regnent pluſieurs Villages Catholiques, d'où pouvant être vûë de plus loin & de plus d'endroits, elle pût être par conſéquent plus honorée.

Voila, MES TRE'S-CHERS FRERES, l'origine de cette Croix qui fait tant de bruit, & pour laquelle nous avons vû tout d'un coup s'élever une dévotion, qui n'aïant été ni prévûë, ni ſollicitée, ne peut venir que du cœur

& de la religion des Fideles; mais qui dans le concours & dans le mouvement d'une multitude emportée par le goût d'une pieuse nouveauté, & par un zele qui n'est pas toûjours selon la science, pouvoit exceder les bornes d'une veneration reglée.

Elle alloit, en effet, jusqu'à regarder cette Croix comme une Croix miraculeuse, & le Berger qui l'avoit dressée comme un Saint & comme un Prophete.

Cependant cette ferveur se réchauffe de plus en plus; les voïes de Sion sont tous les jours plus frequentées; les Processions abordent de toutes parts; les malades s'y traînent, ou s'y font porter; les miracles vrais ou faux, se publient sur la montagne; le bruit s'en répand dans le voisinage, & bien-tôt plus loin; & soit inspiration du Ciel, soit en-

vie d'être guéri, ſoit impatience de réparer tant de profanations paſſées, ce culte ſe trouve établi, ſans ſçavoir pourquoi, preſque auſſi-tôt qu'il a commencé.

Quoique le peuple, inſtruit de la doctrine de l'Egliſe, marche dans les voies de la verité, & qu'il ne reconnoiſſe en cette Croix autre vertu que celle de JESUS-CHRIST crucifié; comme il y a partout des eſprits qui ſe préocupent, & qu'il convient de leur en ôter les occaſions, nous avons d'abord éloigné de nôtre Diocéſe le Berger, à qui le peuple rendoit des honneurs exceſſifs, de peur que cette prévention populaire ne l'expoſât à la ſéduction de l'orgueil ou de l'interêt, & que ſa preſence n'excitât quelque eſpece de curioſité, ou d'eſtime ſuperſtitieuſe. Sur

quoi nous ſommes obligez de nous loüer de ſa réſignation & de ſon obeïſſance.

Nous avons rejetté ces viſions & ces révelations celeſtes, dont quelques-uns croïoient qu'il falloit relever l'origine de cette Croix, pour la rendre plus venérable, en la rendant myſterieuſe. Si ſon exaltation eſt l'œuvre de Dieu, il n'a pas beſoin pour la maintenir du ſecours des fictions & des inventions humaines. Si c'eſt l'ouvrage de l'eſprit ou de l'imagination de l'homme, elle tombera d'elle-même. *Pourquoi*, comme les faux Prophe-
Ezech. 13. tes, *faire parler le Seigneur, quand le Seigneur n'a pas parlé?* Et pourquoi vouloir honorer par le menſonge celui qui dans ſon Evan-
Jean. 14. gile s'eſt appellé *la verité?*

Sur le bruit qui s'étoit répandu, qu'un ſaint Evêque de nos

Prédeceſſeurs, avoit été anciennement enterré ſur cette montagne, nous avons empêché le peuple credule d'aller ſur des traces imaginaires d'un tombeau, porter de vaines & indiſcretes prieres à un Saint qu'on ne connoît point, & qui n'a peut-être jamais été.

Nous avons défendu de ratiſſer cette Croix, ou d'en couper des morceaux, pour les garder comme des reliques. Ces parties ſéparées ainſi du tout, aïant perdu le merite de la ſignification & de la repréſentation de la mort & des ſouffrances de JESUS-CHRIST, ne ſont que des fragmens d'un bois commun, qui n'eſt plus digne d'aucun honneur. Nous avons ordonné pour cet effet, aux Prêtres & aux Officiers du lieu de ſe précautionner contre cet abus, de peur que

ces petites & fausses dévotions ne vinssent à détruire la principale, & la veritable.

Après avoir ainsi réformé les préventions & les ignorances d'un petit nombre de personnes, nous avons eu la satisfaction de voir croître, avec l'affluence du peuple, la ferveur de la pieté, dans un culte religieux & raisonnable.

Vous sçavez, MES TRÉS-CHERS FRERES, la venération qu'on a toûjours euë pour la Croix, depuis que par la mort de JESUS-CHRIST, d'instrument de supplice qu'elle étoit, elle est devenuë l'instrument de
Ephes. c. 2. son sacrifice. *C'est par la Croix que* JESUS-CHRIST *nous a récon-*
Coloss. c. 1. *ciliez avec Dieu. C'est sur la Croix qu'il a pacifié par son sang, qu'il y a répandu, tant ce qui est sur la terre, que ce qui est dans le Ciel. C'est*

par elle qu'il nous a fait revivre, en nous pardonnant nos péchez, & qu'effaçant la cedule qui nous étoit contraire, il l'a entierement abolie en l'attachant à la Croix. Coloss. c. 2.

Les Chrétiens des premiers siecles l'eurent en si grand respect, qu'ils en furent par distinction surnommez *les Adorateurs de la Croix.* Les figures & les representations des Croix devinrent bien-tôt communes. Le Pape Pie Premier ordonna qu'elles fussent benies & mises au rang des choses sacrées. C'étoit l'usage des anciens Martyrs, lorsqu'ils se préparoient à la mort, de faire un grand signe de Croix sur eux-mêmes, comme pour consacrer leurs personnes, & pour imprimer & porter *sur tout leur corps*, non-seulement *la mortification*, mais la mort même *de* JESUS-CHRIST, & pour se cru-

CRUCICOLÆ. *Tert. Apol. c. 16.*

L'an 57. de Jesus-Christ. vide Baron.

Carpe, Ev. de Tiatires.. Nestor, Ev. de Magide, & autres.

2. Corint.

cifier ſpirituellement avec lui, quoiqu'ils mouruſſent d'une autre eſpece de ſupplice.

Tert. de cor. milit. 2. ad uxor. L'Egliſe a toûjours regardé le ſigne de la Croix comme une profeſſion de Foy tacite; comme un bon augure, & une Benediction prévenante de nos actions & de nos entrepriſes; comme la marque du Sacrement & du Sang de JESUS-CHRIST. Elle a voulu que la figure de la Croix fût ſouvent réïterée dans toutes ſes Conſecrations, parce qu'il n'y a que la vertu de JESUS-CHRIST qui opere les ſanctifications, & qui perfectionne les Sacremens.

Aug. Tract. 21. in Joan.

S. Cypr. Serm. de Paſſ.

S. Cypr. de Bap.

Les Empereurs de leur côté ont établi l'honneur de la Croix par des loix dignes de leur religion & de leur ſageſſe. Ils l'ont placée dans leurs Etendards, comme un ſigne ou preſage de

Ann. 312. Hiſt. Eccl.

victoire ; ils l'ont posée sur leur Diadéme, comme la marque de leur foy & de leur soumission à l'Eglise ; ils l'ont fait arborer dans les Villes & les Campagnes, pour exciter la dévotion des peuples. Constantin, par reconnoissance & par pieté, en fit planter une à Rome, & trois à Constantinople. Dans la suite l'usage les a multipliées, & Dieu a bien voulu en favoriser quelques-unes en divers tems & en divers lieux, d'une protection toute particuliere.

Hist. Eccl. ann. 330.

Niceph. l. c. 36.

Eodem ann. Id. m. lib. 7. c. 49.

Il n'en faut pas davantage, MES TRE'S-CHERS FRERES, pour justifier les vœux que vous portez à la Croix, & les bienfaits que vous en rapportez. Les guérisons miraculeuses que vous croïez y voir ou y ressentir tous les jours, ne nous surprennent pas. Qui ne sçait que *l'Esprit de*

Joan. 8.

Isay. c. 59. *Dieu souffle où il veut*; que *le bras du Seigneur n'est pas accourci*, & qu'il manifeste la gloire de son nom, en attachant quand il lui plaît, à d'infirmes & sensibles élemens, les effets extraordinaires de sa grace ou de sa puissance? Mais ces guérisons ne nous déterminent pas aussi. Nous sçavons que selon l'Ecriture, nous
1. Petr. 4. devons *être prudens dans le bien*;
1. Joan. 5. qu'il est à propos *d'éprouver les esprits*, *pour connoître s'ils sont de Dieu*; que ce seroit prendre son nom en vain, que d'approuver de vains miracles; & qu'on n'est gueres moins coupable de lui attribuer une fausse gloire, que de lui en refuser une veritable.

Les miracles, MES TRE'S-CHERS FRERES, sont des effets surnaturels, que Dieu produit par sa vertu, pour la manifestation de sa puissance, ou

pour

pour l'affermissement de sa religion, quand il les juge necessaires. S'il s'en faisoit toûjours, à force d'être ordinaires, ils passeroient pour naturels; il y auroit de l'insuffisance dans les premiers, ou de l'inutilité dans les derniers; la coûtume en ôteroit l'admiration; la foy s'affoibliroit par ces évidences continuées, & l'on auroit plus d'attention aux signes visibles de sa puissance, qu'aux effets invisibles de sa grace.

Il ne convient pas non plus que les miracles aïent cessé; on douteroit des anciens, si l'on n'en voïoit quelquefois de nouveaux. La foy de plusieurs est devenuë si foible, qu'elle a besoin de tems en tems d'être ranimée. La Religion n'en seroit pas moins sainte, mais elle en seroit moins éclatante. Le peuple demande

des ſignes & des prodiges, des guériſons & des delivrances ſurnaturelles. Ce ne ſont pas les choſes grandes, ce ſont les choſes extraordinaires qui le frapent. Il reçoit tous les jours tant de gages de l'amour & de la miſéricorde de Dieu, il veut encore voir au moins de loin en loin des ſpectacles de ſa puiſſance.

Chryſoſtom. Hom. 14. in Math.

Le Seigneur, ſelon l'ordre de ſa Providence, emploïe les miracles quand il veut introduire dans le monde quelque ordonnance, ou quelque doctrine nouvelle. Dans la publication de l'ancienne Loi, il voulut comme forcer par des prodiges inoüis, un Peuple porté naturellement à l'idolâtrie, à le reconnoître pour le vrai Dieu. Dans l'établiſſement de l'Evangile, pour affermir la créance des Myſteres, qui ſont au-deſſus de la nature, & des pra-

tiques opposées aux inclinations & aux forces naturelles, il a voulu montrer qu'il étoit le Legislateur souverain des hommes, & le Maître de la nature, communiquant encore à ses Apôtres le même pouvoir d'accrediter sa Foy, & de faire de ses miracles & des leurs, comme le sceau de la parole & de la prédication Evangelique.

C'est par ce moien qu'il a préparé les peuples à résister aux erreurs naissantes. C'est par ce privilege qu'il a fait discerner l'Eglise Catholique dans la confusion des Héresies. C'est par ce témoignage autentique de secours & de protection, qu'il a consolé son peuple, après qu'il a souffert quelque rude persécution, & que par d'horribles scandales, il a vû sa Religion violée.

Nous avons lieu de croire,

MES TRE'S-CHERS FRERES, qu'après les tribulations que la Foy vous a causées, vous avez droit de joüir des consolations que la Foy vous donne. Qui sçait si par cette Croix nouvellement élevée, Dieu ne veut pas réparer l'ignominie de tant d'autres indignement brisées & abbatuës? Qui sçait s'il ne veut pas faire abonder sa grace, où les crimes ont abondé; & si, comme il a fait voir en nos jours de veritables martyres, il n'a pas dessein de montrer de veritables miracles? Qui sçait si le sang de tant de Martyrs, dont la terre voisine est encore toute trempée, n'a pas obtenu par ses cris ces graces visibles pour leurs Freres, & peut-être même pour leurs Meurtriers?

Ce n'est pas nôtre dessein pourtant d'approuver tant de mira-

cles, que nous n'avons pas encore jugé à propos de verifier dans les formes. Nous ne pouvons pas dire qu'il y en ait aucun de certain, ni qu'il ſoit certain qu'il ne s'en ſoit fait aucun. Mais comme il ne nous convient pas de favoriſer les opinions populaires ſur des faits qui ne ſont pas averez, nous ne voulons pas auſſi laiſſer perdre le bien que la Providence divine veut tirer de cette dévotion, qui s'augmente tous les jours... Il ne faut rien donner au menſonge; mais il ne faut rien ôter à la verité; & comme nous ne devons pas donner cours aux erreurs naiſſantes, nous ne devons pas auſſi arrêter le cours d'une ſource nouvelle de benedictions, qui s'ouvre & ſe répand dans nôtre Diocéſe.

Nous apprenons en effet des Curez des environs, qu'à l'oc-

casion de cette Croix, la pieté s'est établie dans leurs Paroisses. Les jeux & les divertissemens en sont bannis; les cabarets y sont fermez; il n'y a plus ni dissention, ni débauche; on n'y chante que de saints Cantiques; les Offices sont fréquentez; les Fêtes s'y sanctifient; & les jours même de travail, on va se délasser le soir au pied de la Croix, par les prieres qu'on y fait, des fatigues de la journée.

Nous sçavons qu'un peuple infini aborde tous les jours cette montagne, presque tous pieds nuds, dans un profond recüeillement, sans se parler, sans se distraire les uns les autres; que le chemin se passe en oraisons & en prieres; qu'ils marchent tous, devant ou après leur Communion, occupez de JESUS-CHRIST & de ses Mysteres; que la pre-

miere ſtation eſt l'Egliſe de la Paroiſſe, où chacun rend à JESUS-CHRIST preſent & ſacrifié ſur l'Autel, ſes premieres adorations; qu'on va de là ſans bruit & ſans confuſion, le cœur contrit & les yeux baiſſez, rendre à la Croix de JESUS-CHRIST les hommages qui lui ſont dûs.

On nous a rapporté qu'il regne ſur cette montagne un ſilence religieux, qui n'eſt interrompu que par les ſoupirs & les prieres de ceux qui ſentent le poids de leurs douleurs ou de leurs péchez, ou par la voix de ceux qui chantent les hymnes faites en l'honneur de la Croix; qu'enfin on s'en retourne auſſi modeſtement qu'on étoit venu; que ceux qui ſe croïent délivrez de leurs maux, glorifient Dieu; que ceux qui n'en ſont pas gueris, ſe ſentent du moins conſo-

lez, que chacun y reçoit l'édification qu'il y donne, & rapporte dans sa maison, sinon les esperances d'une bonne santé, du moins les projets d'une bonne vie.

Mais ce qui nous console le plus, c'est d'apprendre les benedictions spirituelles que le Seigneur daigne verser sur ces assemblées. On y voit des pécheurs qui se convertissent à Dieu de tout leur cœur; des pénitens qui repassent leurs années dans l'amertume de leur ame; des ennemis qui se réconcilient, sans autre médiation que celle de leur conscience; des incredules venus à cette Croix comme à un scandale, s'en retournent frapant leur poitrine; des gens enfin de peu de foy, que le hazard ou la curiosité y ont amenez, touchez de la dévotion du peuple,

peuple & de la religion du lieu, se sont écriez comme Jacob : *Vraiment Dieu est en ce lieu, & nous ne le sçavions pas.* *Genes. 28. 16.*

Ce sont là, MES TRE'S-CHERS FRERES, les miracles qui nous interessent le plus, ce qui regarde vôtre salut éternel nous devant être plus cher que ce qui vous procure une santé passagere. Les effets de la miséricorde de Dieu n'ont pas moins de grandeur que les effets de sa puissance, & les dépoüilles visibles des vices vaincus par la grace de JESUS-CHRIST, laissez au pied de la Croix, ne lui font pas moins d'honneur que les images visibles qu'on y laisse des infirmitez & des guérisons corporelles.

Nous ne vous blâmons pas de recourir dans vos *langueurs & dans vos douleurs à la Croix, sur* *Isay. 53.*

laquelle JESUS-CHRIST *les a suportées dans son corps mortel*, comme les peines de nos péchez. La nature affligée & souffrante, cherche toûjours à se soulager: quand les moïens humains lui manquent, elle s'adresse aux surnaturels; il y a même, outre la délivrance, quelque gloire d'avoir été regardé de Dieu comme un objet digne de ses compassions, & de s'être tiré par une providence particuliere, de la sujetion & des loix communes de la nature.

Mais nous vous exhortons, MES TRÉS-CHERS FRERES, à monter ce nouveau Calvaire en esprit de pénitence; à porter dans vos corps infirmes, un cœur contrit & humilié; à préferer les considérations de vôtre salut à toute autre; à réverer la Croix dans la vûë d'y participer,

ſi Dieu le veut ; & à vous mettre dans la diſpoſition de raporter dans vos maiſons, ou la joie, ou l'humiliation ; & de laiſſer à Dieu la gloire de vôtre guériſon, ou le tribut de vôtre patience.

N'y allez pas par envie de voir des miracles. JESUS-CHRIST n'en fit point pour Herode, ni pour ſa Cour : les merveilles de Dieu ne ſont pas faites pour divertir, mais pour convertir les hommes. Le reſpect, la fraïeur, l'étonnement, l'inſtruction & le profit les accompagnent, non pas une vaine curioſité, ou une admiration infructueuſe. *Luc. 23.*

Ne vous faites pas non plus un honneur de raconter les miracles que vous vous imaginez avoir vûs, ou que vous avez oüi tumultuairement proclamer : car comme les vrais ſervent à con-

firmer la foy, à nourrir la pieté, à soûtenir les gens de bien & à confondre les impies ; les faux offensent la verité, qui est l'ame de la religion, induisent les foibles à erreur, donnent matiere aux railleries des libertins, fondent aux ennemis de l'Eglise un nouveau droit de la calomnier, & fournissent à tous les esprits mal-intentionnez, par ces miracles qui sont faux, des préjugez contre ceux qui sont veritables.

Nous défendons aux Curez, aux Ecclesiastiques, ou Religieux qui se trouveront presens à ces dévotions de la Croix, de donner des attestations des miracles, dont on ne peut sainement juger, sans les avoir examinez ; qui dépendent des circonstances du passé, & de celles de l'avenir ; & qui ne peuvent être veritables, si les maux ne l'ont été,

& si les guérisons ne le sont aussi. Les acclamations des peuples ne font qu'une impression legere: une impetuosité de foy leur fait presque voir ce qu'ils ne voïent pas: quand ce feu de persuasion est refroidie, on les détrompe facilement; ce bruit se dissipe, & le mensonge, s'il y en a, se dissipe aussi.

Mais les attestations écrites par des personnes qu'on doit estimer par leur état, aussi fideles dans les témoignages qu'ils rendent, que dans les ministeres qu'ils exercent, sont censées être données avec connoissance de cause, courent de main en main, & de lieu en lieu, trompent la religion des foibles, & même des forts, & vont tenter la credulité des Provinces voisines. Nous nous chargeons, suivant les ordres du saint Concile

de Trente, d'examiner ces faits, dont il faut encore douter.

Nous vous recommandons enfin, MES TRE'S-CHERS FRERES, que la sagesse de vôtre conduite réponde à la pureté de vôtre foy; que selon le conseil de l'Apôtre, *tout se passe dans l'honnêteté & dans l'ordre*; & que la paix, la prudence, la charité, la sobrieté vous accompagnent dans ces pieux pelerinages. Que les hommes aillent autant qu'il se peut, séparément d'avec les femmes; qu'il n'y ait ni dissipation, ni conversation indécente; & que la religion du dehors fasse connoître celle du dedans.

Omnia honestè & secundum ordinem fiant. 1. *Corint.* 14.

Nous avons crû devoir arrêter des compagnies de filles dévotes, qui pour éviter la chaleur du jour, ou pour être moins remarquées, partoient la nuit pour

aller visiter la Croix. Nous sçavons qu'elles marchent dans l'honnêteté & dans la décence, *comme si elles marchoient de jour*; deux à deux, occupées de leur silence ou de leurs prieres; qu'elles attendent impatiemment au pied de la Croix que l'aurore la leur découvre. Le motif qui les y conduit, semble nous répondre de leur sagesse: mais comme il y a des bienséances que la religion & le monde même ont établies; que les pratiques les plus saintes dégenerent avec le tems; que la réputation du sexe est très-délicate; & que les abus s'introduisent à la faveur même de la pieté, nous avons jugé à propos de les avertir, que les filles Chrétiennes ne doivent ni trop se montrer, ni trop se dérober au monde; qu'elles ont des voiles à pren-

Velut in die honestè ambulemus. Rom. c. 13.

dre moins sombres que ceux de la nuit ; & que leur modestie doit être non-seulement exacte, mais encore, selon saint Paul, connuë de tous les hommes.

Philip. 4.

Non placet Laïcum statuendi in Ecclesia habere potestatem cui obediendi manet necessitas, non authoritas imperandi.

Comme il vient des processions de plusieurs Diocéses, nous présumons qu'il ne s'en fait point sans la permission de l'Evêque Diocésain, aucun Séculier, quel qu'il soit, n'aïant droit d'en faire, ou d'en ordonner, selon les Conciles. Leur marche doit être grave & bien concertée ; leurs chants & leurs ceremonies conformes aux loix & aux usages de l'Eglise ; qu'on ne s'entretienne qu'avec Dieu ; qu'on ne s'arrête qu'à la Croix ; qu'on ne s'attache dans les repas & dans les délassemens qu'on y prend, qu'aux besoins, non pas aux plaisirs de la vie ; & qu'on se souvienne que les graces qu'on reçoit

Processiones debent esse graves, compositæ & modestæ, risus, joci & confabulationes longè abesse. *Conc. Colon. 4. c. 2.*

ici, sont en partie les fruits des bons exemples qu'on y donne.

Graces à JESUS-CHRIST, Joan. 12.
qui doit attirer tout à lui quand il sera élevé de terre, il ne s'est rien passé qui ne fût loüable & chrétien ; & quoiqu'il y ait eu certains jours plus de quatre mille personnes, de tout sexe, de toute condition, de tout âge, il n'est arrivé jusqu'ici aucune espece de desordre.

Pour vous, MES TRE'S-CHERS FRERES, qui sortis depuis peu du sein de l'erreur, n'avez pas encore le goût de ces dévotions affectueuses, ne vous offensez pas des honneurs qu'on rend, par raport à JESUS-CHRIST, à tout ce qui lui appartient, ou qui le represente. Ne soïez pas les ennemis de sa Croix, de peur d'en être les adorateurs. N'imputez pas à l'Eglise

des superstitions qu'elle n'enseigne pas, qu'elle ne dissimule pas, qu'elle ne souffre pas dès qu'elles lui sont connuës. Demandez à Dieu, non pas qu'il diminuë la foy de vos Freres, mais qu'il augmente la vôtre. Nous ne prétendons pas qu'il y ait en cette Croix materielle ni divinité, ni vertu qui la puisse faire honorer; ce n'est pas là que nous adressons nos demandes, ou que nous attachons nôtre confiance; nous réverons ce qu'elle nous represente. A Dieu seul sont dûës ces adorations suprêmes, ce culte direct & absolu que nous lui rendons. Humiliez & anéantis devant lui, à cause de son excellence & de son indépendance souveraines, nous nous écrions avec l'Apôtre: *Au Roy des siècles, immortel, invisible, à Dieu seul soit honneur & gloire dans tous les siecles des siecles.*

Tertull.

Conc. Trid. Sess. 25. de Reform.

Tim. c. 1.

Il ne me reste plus qu'à conjurer tous les Fideles, qui par un mouvement de religion, viendront auprès de cette Croix, d'y venir tous dans un même esprit; qu'à son aspect ils reconnoissent ce qu'ils coûtent à JESUS-CHRIST, & par conséquent ce qu'ils lui doivent; qu'ils retracent dans leur memoire les circonstances de sa Passion; & qu'ils soient touchez de sa mort douloureuse & humiliante. Saint Gregoire de Nisse disoit autrefois de lui-même, qu'il n'avoit jamais vû la representation du sacrifice d'Abraham, sans avoir répandu des larmes; sur quoi le second Concile de Nicée tire cette conséquence par proportion: quelles impressions doit faire sur les Chrétiens la vûë de la Croix de JESUS-CHRIST, vraiment crucifié, mort, & ressuscité.

Greg. Nyss. orat. Pathe.

Conc. Nic. 2. act. 4.

Prions-le tous ensemble qu'il nous donne les graces necessaires pour recüeillir le fruit & le merite de sa rédemption ; qu'il nous inspire les sentimens d'une veritable pénitence ; & qu'en vertu de la Croix, où son amour & nos péchez l'ont attaché, il nous aide à porter les croix spirituelles ou corporelles, dont il nous afflige en cette vie.

A Nismes le 21. Juillet 1706.



MANDEMENT DE M. l'Evêque de Nismes, pour ordonner des Prieres publiques pour la prosperité des Armes du Roy, pour l'avancement de la Paix, & pour l'heureux Accoûchement de Madame la Duchesse de Bourgogne.

ESPRIT FLECHIER par la grace de Dieu & du Saint Siege Apostolique, Evêque de Nismes, Conseiller du Roy en ses Conseils: Au Clergé & au Peuple de nôtre Diocése, SALUT ET BENEDICTION en NOSTRE-SEIGNEUR.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

Nous voïons toûjours avec douleur le cours durable & vio-

lent des dereglemens & des calamitez du siécle ; des Princes armez de tous côtez les uns contre les autres; des Nations émûës par des raisons d'interêts, de jalousie, de défiance, de haine ; des Royaumes divisez, & par conséquent désolez ; des Armées toûjours prêtes à se choquer & à se détruire ; une Guerre enfin generale, & le Sang chrétien répandu par-tout. Que pouvons-nous juger, sinon que *tout le monde*, selon la parole de saint Jean, étant *plein de malice & de corruption*, la colere du Ciel tombe sur tous les habitans de la terre?

Mundus totus in maligno positus est. 1. *Joan.* 5.

Mais nous sommes encore plus sensibles aux maux qui font gémir la France, & qui nous touchent de plus prés. Il semble, MES TRE'S-CHERS FRERES, que le Seigneur ait retiré de nous ses benedictions accoûtumées.

Les Ennemis, qui fuïoient autrefois devant nous, prévalent aujourd'hui sur nous ; & Dieu pour temperer par des humiliations salutaires, une gloire heureusement & longuement continuée ; & pour punir nôtre ingratitude & nôtre confiance présomptueuse, afflige depuis quelques années un Royaume qu'il avoit rendu lui-même si florissant.

Reconnoissons, MES TRE'S-CHERS FRERES, que nous ne sommes malheureux, que parce que nous sommes coupables ; & disons avec le Prophete : Malheur à nous, parce que nous avons péché : *Væ nobis, quia peccavimus.* Thren. 5.

Nous ne manquons ni de force, ni de courage ; le feu de la Nation n'est pas rallenti ; la Puissance qui nous gouverne n'a jamais eûë plus de grandeur, de

ſageſſe & de pieté..... Cependant nos armes ne proſperent point ; une main inviſible nous frape, & nous enleve les victoires quand nous ſommes prêts de les gagner ; & la Providence, qui ſembloit préparer nos voïes, & conduire elle-même nos entrepriſes, ſemble avoir tourné vers nos Ennemis le bonheur des évenemens.

Nous ne ſommes pas ſurpris de cette diverſité de fortune. Dieu ſeul *eſt exempt de tout changement & de toute viciſſitude*. Comme il n'y a point ſur la terre de parfaite juſtice, il n'y a point auſſi de parfaite felicité. *Celui qui vit dans l'éternité, & qui a créé toutes choſes enſemble, eſt le ſeul qui eſt juſte en tout, & Roy victorieux éternellement.*

Apud quem non eſt tranſmutatio, nec viciſſitudinis obumbratio. *Jac.* I. *v.* 17.

Qui vivit in æternum, creavit omnia ſimul. Deus ſolus juſtificabitur, & manet invictus Rex in æternum. *Eccli. c.* 18.

Nous ne ſommes pas étonnez non plus que Dieu nous châtie, puiſque

puisque nous n'avons ni profité de ses graces, ni suivi ses Commandemens. Si nous étions fideles *observateurs* de sa Loy, & qu'il ne voulût que nous éprouver & nous purifier par la tribulation ; nous pourrions esperer qu'il seroit bien-tôt touché de nôtre fidelité & de nôtre patience. Mais nous avons irrité sa colere, & nous ne pouvons l'appaiser que par une priere & une pénitence perseverante.

Qui ne voit, MES TRE'S-CHERS FRERES, que la Religion s'affoiblit tous les jours dans l'esprit des peuples ? Chacun cherche ses interêts : les miseres augmentent, & l'on devient moins charitable ; on est humilié, sans devenir humble ; le luxe regne jusques sur le débris de la pauvreté ; l'hérefie n'a presque perdu que son nom ; l'E-

vangile n'eſt ni aſſez connu, ni aſſez pratiqué ; & le Fils de l'homme ne trouveroit aujourd'hui que peu de foy en Iſraël.

C'eſt de là, MES TRE'S-CHERS FRERES, que partent les coups de la main de Dieu. Nos péchez ſont la cauſe de nos malheurs. Les Nations qui nous attaquent, ſont moins à craindre pour nous, que les vices qui nous corrompent ; & l'ennemi qui peut nous nuire davantage, c'eſt nous-mêmes, ſi nous n'allons au pied des Autels, par une converſion ſincere, laver dans nos larmes & dans le ſang de JESUS-CHRIST, nos iniquitez paſſées ; fléchiſſant ainſi la juſtice de Dieu, qui les punit ; & attirant ſa miſéricorde, qui les pardonne.

Nous vous avons autrefois exhortez, MES TRE'S-CHERS

FRERES, dans le tems même de nos conquêtes, à demander la paix au Seigneur. Une guerre, quelque glorieuse qu'elle soit, ne laisse pas d'être ruineuse. Combien de cruautez & d'injustices se commettent inévitablement dans les plus justes ?

Vous sçavez les raisons que nous avons de desirer, & de demander avec plus d'ardeur que jamais, cette bienheureuse paix.

Que si ces momens fortunez, que le monde ne peut prévoir ni avancer, & que *le Pere celeste tient en sa puissance*, ne doivent pas encore arriver ; prions-le qu'il se souvienne de son ancienne alliance, à laquelle nous serons à l'avenir plus fideles ; qu'il conserve la sacrée personne du Roy, & maintienne l'honneur de son regne ; qu'il le remette

dans les voïes de ses prosperitez passées, & lui enseigne l'usage qu'il en doit faire pour son salut, non pas pour sa propre gloire; qu'il répande un esprit de sagesse dans ses conseils, un esprit de force dans ses armées, & ce double esprit dans les Chefs qui les commandent; qu'il affermisse Philipe V. son Petit-Fils, par l'amour des peuples, & par sa protection efficace, sur le Thrône où il l'a placé; qu'il veüille bien continuer de generation en generation, la succession de sa pieté, jointe à celle de sa Couronne, par l'heureux Accouchement de Madame la Duchesse de Bourgogne.

Esperons, MES TRE'S-CHERS FRERES, que Dieu exaucera nos prieres, & qu'il ne méprisera pas des cœurs contrits & humiliez. *Il n'a jamais détourné des*

nous sa misericorde ; & même en nous corrigeant par l'adversité, il n'abandonne pas son peuple.

Numquam quidem à nobis amovet misericordiâ suam, corripiens verò, in adversis populum suum non derelinquit. 2. *Mach.* c. 6.

La victoire qu'un de nos Generaux vient de remporter sur un Prince vaillant & audacieux, malgré les tristes conjonctures qui en diminuënt l'éclat, non pas le merite, nous laisse entrevoir, que nous pouvons prétendre à son secours & à ses bienfaits.

A CES CAUSES, après en avoir conferé avec nos venerables Freres, les Dignitez & Chanoines de nôtre Eglise Cathedrale; Nous ordonnons qu'il sera fait dans nôtre Diocése des Processions & des Prieres publiques, avec Exposition & Benediction du très-saint Sacrement; que l'ouverture en sera faite dans nôtre Eglise Cathedrale Dimanche prochain vingt-sixiéme du

present mois, immédiatement après Vêpres, par une Procession generale, en la maniere accoûtumée; que lesdites Prieres seront continuées dans toutes les Eglises de la ville de Nismes, suivant l'ordre qui leur sera marqué; que lesdites Processions & Prieres seront faites dans les autres Eglises de nôtre Diocése, le premier Dimanche après la reception du present Mandement, suivant la coûtume. Enjoignons à tous les Prêtres qui celebreront la sainte Messe dans nôtre Diocése, de dire pendant un mois les Collectes pour la Paix: *Deus à quo sancta desideria.* Et pour le Roy: *Quæsumus omnipotens Deus.* Exhortant les Compagnies & tous les Fideles, d'assister ausdites Processions & Prieres, avec la pieté & la décense requise & accoûtumée. DON-

NE' au Château de Caveyrac, le vingt-troisiéme Septembre, mil ſept cens ſix.

† ESPRIT, Ev. de Niſmes.

Par Monſeigneur,
BEGAULT.



MANDEMENT DE M. l'Evêque de Nismes, pour la Publication du Jubilé.

ESPRIT FLECHIER, par la grace de Dieu, & du Saint Siege Apostolique, Evêque de Nismes, Conseiller du Roy en ses Conseils: Au Clergé, & au Peuple de nôtre Diocése, SALUT & Benediction en NOSTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

MES TRE'S-CHERS FRERES,

Nous déplorons depuis long-tems les maux infinis que nous cause une guerre, dont nous sentons toute la rigueur, & dont nous n'osons encore esperer la fin. Nous n'avons rien oublié de ce qui pouvoit nous rendre le

Ciel

Ciel propice ; nous avons dans toutes les ſolemnitez, invoqué le nom du Seigneur, répandu nos cœurs devant lui, imploré ſes miſéricordes ; nos Temples ont retenti du bruit de nos ſacrez Cantiques ; nos Prêtres ont ſouvent offert ſur les Autels du Dieu de la paix, l'Hoſtie ſainte & pacifique ; nous avons mille fois conjuré le Dieu des armées de faire voir à tout le monde ce grand prodige de ſa puiſſance ; *de calmer l'Univers, & faire ceſſer les guerres juſqu'aux extremitez de la terre.*

Poſuit prodigia ſuper terram, auferens bella uſque ad finem terræ. Pſ. 45.

Tant de vœux & tant de prieres, n'ont produit juſqu'ici que quelque lueur de paix & de miſéricorde de Dieu ſur nous, qui s'eſt évanoüie preſque auſſi-tôt qu'elle s'eſt montrée : quelque ardens qu'aïent été nos deſirs, nos eſperances ont été vaines ;

& nous avons reconnu que ce bien après lequel nous ſoupirons, *doit venir d'enhaut*, & que la paix peut ſe propoſer ſur la terre, mais ne peut ſe conclure que dans le Ciel.

Nos Ennemis enflez de leurs derniers ſuccès, ſe ſont élevez par orgüeil au-deſſus de nous; nos bonnes intentions qui devoient les adoucir, ſemblent les avoir offenſez; nôtre modération a paſſé dans leur eſprit pour foibleſſe. Ils ont crû, par quelques avantages remportez ſur nous, avoir acquis le droit de nous ſubjuguer: ſoit préſomption, ſoit jalouſie, ſoit haine, ils ſe conſument eux-mêmes, pour avoir le plaiſir de nous conſumer; & l'envie qu'ils ont de nous rendre miſérables, fait qu'ils ne ſentent pas leur propre miſere: mais *le Dieu de*

Jacob sera nôtre défenseur, & leurs desseins pourront bien être confondus.

Dans la fatale necessité de recourir encore aux armes, nous pleurons les malheurs, ou plûtôt les péchez du monde. Vous voïez approcher, MES TRE'S-CHERS FRERES, la triste saison où les fureurs des hommes se renouvellent. On entend déja le bruit des soldats qui insultent, *des chevaux qui hannissent*, *des chariots qui roulent*, *de la cavalerie qui s'avance : on voit des épées qui brillent*, *des lances qui éteincellent*; appareil de guerre par-tout; des nuages épais se rassemblent de tous côtez, pour former comme un orage universel sur toute la face de la terre. Les Puissances ne songent qu'à s'attaquer, ou à se défendre, selon les projets qu'elles ont con-

Vox flagelli, & equi frementis, & quadrigæ ferventis, & equitis ascendentis, & micantis gladii, & fulgurantis hastæ. *Nahum. c. 3.*

certez ; la Campagne est prête à s'ouvrir ; les Peuples gémissent ; les Ennemis menacent ; & les uns & les autres ne sont occupez que du mal qu'ils ont à souffrir, ou de celui qu'ils ont à faire.

Nous vous l'avons déja dit, MES TRE'S-CHERS FRERES, c'est à nous à nous imputer les calamitez dont nous nous plaignons. C'est à tant de peuples qui les ressentent, & qui les meritent comme nous, à faire, pour les détourner, des fruits dignes de pénitence. La colere de Dieu n'a jamais été plus vive, ni plus étenduë ; les tribulations n'ont jamais été plus pressantes, parce que les péchez n'avoient jamais été plus multipliez. Nous pouvons dire avec le Prophete :

Osée. c. 4. *Le Seigneur est entré en jugement avec les habitans de la terre, parce qu'il n'y a point de verité, point*

de misericorde, point de connoissance de Dieu. Pour entrer dans le détail des vices qui regnoient alors, & qui regnent encore aujourd'hui, il ajoûte : *La médisance, le mensonge, l'homicide, le larcin, l'adultere, se sont répandus comme un déluge parmi les hommes ;* & la conclusion qu'il en tire : *C'est pourquoi la terre sera désolée, & tous ceux qui y habitent seront dans l'abbattement.* Voila la suite inévitable de ces sortes de déreglemens. Faut-il donc s'étonner, que la dépravation des moeurs étant generale, la punition le soit aussi ? que le torrent d'iniquité ait attiré le torrent de la Justice divine ? que les pécheurs aïant méprisé la loy du Seigneur, & s'étant soulevez contre lui, le Seigneur jette le trouble & la division au-milieu d'eux, pour les confondre, &

Maledictum, & mendaciũ, & homicidium, & furtum, & adulterium inundaverunt.

Proptet hoc, lugebit terra, & infirmabitur omnis qui habitat in eâ.

pour les punir par eux-mêmes ; & que du fond de tant de cœurs corrompus, s'élevent des vapeurs meurtrieres, dont il se sert pour faire *pleuvoir sa guerre ici-bas*, selon les termes l'Ecriture ;

Pluet super illum bellum suum. *Job.* 20.

Humilions-nous, MES TRE'S-CHERS FRERES, sous le poids de cette Main toute-puissante. Reconnoissons *que la mort, le sang, les querelles, l'épée, les oppressions, la famine, la ruine des païs, & les autres fleaux ont tous été créez de Dieu pour accabler les méchans.* C'est par là qu'il manifeste sa verité, qu'il fait craindre ses jugemens. Comme la guerre est le fleau general qui renferme & qui entraîne après soi tous les autres, nous devons regarder la paix comme une source de benediction, d'où dérivent toutes les douceurs & les consolations de la vie.

Mors, sanguis, contentio & romphæa, oppressiones, fames & contritio, flagella super iniquos creata sunt hæc omnia. *Eccl.* 40.

Nous vous avons souvent exhortez à la demander, MES TRE'S-CHERS FRERES, cette paix si desirable & si necessaire. Vous l'avez fait dans vos afflictions : nous avons vû couler de vos yeux des larmes de pénitence ; nous croïions lire sur vos visages les sentimens & les affections de vos cœurs ; nous avons été touchez de vos voix plaintives, & nous esperions que le Seigneur le seroit aussi par sa miséricorde : cependant il a rejetté nos prieres, & nous a laissez dans l'horreur d'une guerre impitoïable. Peut-être n'a-t-il pas trouvé nos cœurs assez contrits & humiliez ? Peut-être a-t-il dessein d'éprouver plus long-tems nôtre patience ? Peut-être veut-il, pour garder les proportions de sa justice, que la durée de nos maux réponde

à celle de nos iniquitez passées ? Peut-être n'avons-nous pas assez perséveré dans les jeûnes, & dans les oraisons en sa présence ?

Ce qu'il y a de certain, MES TRE'S-CHERS FRERES, c'est qu'après avoir prié, jeûné, pleuré, la plûpart de vous n'en sont pas devenus meilleurs. De là vient que nous ne sommes pas écoutez. *Si un homme jeûne après avoir commis des péchez, & les commet de nouveau, que gagnera-t-il de s'être humilié, & qui exaucera sa priere ?* Nous vous avons souvent ramenez à l'origne de vos malheurs. Nous vous avons quelquefois sollicitez avec l'Apôtre : *Voici le tems favorable, voici les jours de salut.* A-t-il paru quelque amendement ? Le monde qui desire tant d'être heureux, est-il devenu plus chrétien ? A-t-on vû plus de foy en Israël, plus

Homo qui jejunat in peccatis suis, & iterum eadem faciens quid proficiet humiliando se ? Orationem ejus quis exaudiet ? *Eccl.* 34.

de charité pour le prochain, plus d'assiduité aux saints Offices, plus de respect & de silence dans les Eglises, plus de retenuë dans les discours, plus de modestie dans les habits, plus d'émulation & de zele pour les bonnes œuvres? Comment voulons-nous que Dieu change pour nous, si nous ne changeons pas pour lui?

Jusqu'ici vous n'avez rien obtenu, parce que n'étant pas dans les voies d'une sincere & durable pénitence, vous n'avez pas demandé comme il faut. Il est à craindre même, MES TRE'S-CHERS FRERES, que vous ne demandiez pas ce qu'il faut, je veux dire, que vous ne borniez vos desirs à la délivrance de vos miseres & de vos afflictions temporelles. Il y a une paix du monde, qui se maintient dans la pai-

ſible poſſeſſion des ſes biens & de ſes plaiſirs ; qui diſſipe l'eſprit & le cœur, & les livre aux proſperitez & aux ſatisfactions humaines. Mais il y a ſelon l'Apôtre, *une paix de Dieu, qui eſt au-deſſus de tout ſentiment, qui garde les cœurs & les eſprits des Fideles en* JESUS-CHRIST, qui fait que dans le trouble on poſſede ſon ame par ſa patience, & dans le calme on poſſede Dieu par ſa charité.

Pax Dei, quæ exſuperat omnem ſenſum, cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras in Chriſto Jeſu. *Philip.* 4.

Voyez, MES TRE'S-CHERS FRERES, quel eſt l'objet de vos deſirs & de vos prieres. Si vous cherchez vôtre repos indépendamment de vôtre ſalut ; ſi vous enviſagez la paix comme une ſuite de jours ſerains, qu'on paſſe dans la molleſſe & dans l'opulence ; ſi, peu touchez des calamitez publiques, vous ne ſongez qu'à vos incommoditez particu-

fieres ; si vous n'appercevez au-travers de vos tribulations, la punition de vos péchez ; si vous ne portez dans vos cœurs que *cette tristesse du siecle qui opere la mort ; & non pas celle qui est selon Dieu, & qui produit pour le salut une pénitence perseverante* : si vous n'avez dessein de joindre la pureté des mœurs à la tranquillité de la vie ; car c'est dans cette vûë que nous faisons des prieres, des supplications, des demandes, des actions de graces pour tous les hommes, principalement pour les Rois ; afin que nous menions une vie douce & tranquille, dans toute sorte de pieté & d'honnêteté : ce sont les regles que l'Apotre donne à son disciple Timothée.

2. Corinth. c. 7.

Pro omnibus hominibus, pro Regibus.

Que seroit-ce, MES TRE'S-CHERS FRERES, si vous mettiez vous-mêmes des obstacles

aux graces que vous attendez ? si demandant la paix au Seigneur, vous la refusiez à vos Freres ? si vous murmuriez indiscretement contre les ordres de la Providence qui vous afflige, ou de ceux dont elle se sert pour vous affliger ? si dans le tems que vous condamnez les passions des autres, vous vouliez épargner les vôtres ; & si vous négligiez de vous réconcilier avec Dieu par vôtre changement de vie, lorsque vous le priez de pacifier & de réconcilier le monde par sa puissance ?

Purifions, MES TRE'S-CHERS FRERES, nos pensées & nos actions, & profitons de ce tems de remission & de grace que l'Eglise nous offre aujourd'hui. Touché de la misere & du desordre de ses enfans, cette bonne Mere semble se mettre entre Dieu

& eux, pour attirer ſur la terre les miſéricordes du Ciel, & pour élever au Ciel des cœurs attachez à la terre. Elle ouvre le ſacré tréſor du ſang & des merites de JESUS-CHRIST, dont elle eſt la dépoſitaire; elle adoucit toutes les rigueurs de la Juſtice divine; elle nous décharge du poids de nos expiations pénales; elle nous aide par ſa médiation, & nous conſole par ſon indulgence.

C'eſt à nous à répondre à ſes intentions; à obſerver fidelement les conditions qu'elle a preſcrites, dans un eſprit de recüeillement, d'humiliation & de pénitence; à nous ſanctifier par la viſite des ſaints Lieux, par le jeûne & par la priere; à réparer par les dévotions de ce Jubilé, le peu de fruit que nous avons recüeilli de pluſieurs autres, à

mettre enfin à profit la sainteté de ces jours consacrez à la memoire de JESUS-CHRIST crucifié, dont les souffrances, le sacrifice & la rédemption ne peuvent être assez honorez de toute la pieté & la reconnoissance chrétienne.

Nous prions le Seigneur, qu'il vous rende par sa grace, tels qu'il veut que vous soïez, pour être exaucez dans vos demandes. Du reste, MES TRÉS-CHERS FRERES, nous vous dirons avec l'Apôtre, *que tout ce qui est honnète, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui vous peut rendre aimables en JESUS-CHRIST, tout ce qui est d'édification & de bonne odeur, tout ce qui est vertueux & loüable, soit l'entretien de vos pensées.* Alors *le Dieu de la paix sera avec vous*, & vous accordera la paix que vous desirez.

De cætero, Fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate ... & Deus pacis erit vobiscum. *Philip. c. 4.*

A CES FINS, après en avoir conferé avec nos venerables Freres, les Dignitez & Chanoines de nôtre Eglise Cathedrale ; afin que les Fideles observent exactement ce qui est nécessaire pour gagner le Jubilé, en execution de la Bulle, Nous ordonnons de suivre fidelement ce qui est prescrit dans l'Instruction particuliere que Nous avons fait imprimer à cet effet.

L'ouverture du Jubilé se fera le Dimanche de la Passion, dixiéme jour du present mois d'Avril, immediatement après Vêpres, par une Procession solemnelle : enjoignant à tous les Ordres Religieux de cette Ville, de se rendre à cet effet dans nôtre Eglise Cathedrale, & exhortant les Compagnies, les Officiers, & tous les Fideles, d'assister à ladite Procession avec la

pieté & dévotion requises ; après laquelle Procession il y aura Benediction du très-saint Sacrement.

Mandons à tous les Chapitres, Prieurs, Curez, Vicaires, & Communautez séculieres & régulieres, qu'incontinent après avoir reçû ladite Bulle de nôtre S. Pere le Pape, & nôtre present Mandement, ils aïent à les publier, ou faire publier dans leurs Eglises, selon leur forme & teneur, & à exhorter les peuples, tant par eux, que par les Prédicateurs, de se disposer à profiter des graces de ce saint Jubilé : Enjoignons de plus à tous les Fideles de prier Dieu pour nôtre Saint Pere le Pape, pour la Personne sacrée du Roy, pour Monseigneur le Dauphin, & pour toute la Maison Royale. Donné à Nismes dans nôtre Palais

lais Episcopal le premier Avril 1707. *Signé*,

† ESPRIT, Evêque de Nismes.

Et plus bas, Par Monseigneur,
BEGAULT.



MANDEMENT DE M. l'Evêque de Nismes, aux Fidéles de son Diocése, contre les Spectacles.

ESPRIT FLECHIER par la grace de Dieu, & du Saint Siége Apostolique, Evêque de Nismes, Conseiller du Roy en tous ses Conseils: A tous les Fidéles de nôtre Diocése, SALUT & Benediction.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

Nous voïons avec douleur depuis quelque tems, l'affection & l'empressement que vous avez pour les Spectacles, que nous avons souvent déclarez contraires à l'esprit du Christianisme, pernicieux aux bonnes mœurs, & féconds en mauvais exem-

ples ; où, sous pretexte de representations & de musiques innocentes par elles-mêmes, on excite les passions les plus dangereuses ; & par des récits profanes & des manieres indécentes, on offense la vertu des uns, & l'on corrompt celle des autres.

Nous crûmes la premiere fois, que ce n'étoit qu'une curiosité passagere d'un divertissement inconnu, dont vous vouliez vous desabuser, & nous eûmes quelque legere condescendance : mais puisque c'est une habitude de plaisir, & une espece de libertinage qui se renouvelle tous les ans, nous connoissons que ce n'est plus le tems de se taire, & qu'un plus long silence pourroit vous donner lieu de penser que nous tolerons ce que l'Eglise condamne, & que nous condamnons avec l'Eglise.

Nous étions assez occupez à ramener les Héretiques, à détruire leurs erreurs & leurs préventions, à corriger les vices & les foiblesses ordinaires des hommes : on n'avoit guéres vû de théâtre dressé dans cette ville ; l'art de corrompre les cœurs par des Chants & par des Spectacles, n'y étoit pas encore introduit ; l'oisiveté n'avoit pas encore amolli les esprits, & l'héresie même avoit horreur de ces corruptions publiques.

La Providence divine sembloit nous avoir mis à couvert pour toûjours de cette espece de séduction, par la chûte des premiers qui vous l'apporterent : on les vit méprisez & misérables, traînant une triste & honteuse pauvreté dans ce Diocése, où ils avoient conçû le dessein & l'esperance de s'enrichir : nous

ne plaignîmes pas leur ſort ; nous les aſſiſtâmes pourtant, & nous vous loüâmes, MES TRE'S-CHERS FRERES, d'avoir contribué à les humilier par vos dégoûts, & à les ſecourir par vos charitez.

Cependant nous avons vû tout d'un coup renaître une nouvelle troupe, & s'élever un ſecond théâtre ſur les ruines du premier ; nous en fûmes ſurpris : mais ce qui nous toucha le plus, MES TRE'S-CHERS FRERES, ce fut l'ardeur avec laquelle vous couriez à de tels Spectacles : l'argent, qui vous coûte tant à donner à nos Hôpitaux, vous le donniez là avec complaiſance : vous alliez avec joie vous divertir des paſſions d'autrui, & nourrir peut-être les vôtres : vous aimiez à voir & à entendre ces filles de Babilone, qui chantoient les can-

tiques de leur païs ; vous leur donniez vos approbations, & par vos applaudiſſemens & vos flateries, vous échauffiez ces ſerpens à meſure qu'ils vous piquoient : vous faiſiez part de ces recréations empoiſonnées à vos amis, & plus encore à vos amies ; & ce qui eſt plus déplorable, vous donniez à vos enfans encore innocens, la vûë de ces vanitez, pour récompenſe de leur ſageſſe.

Ceux qui ſont nez dans les lumieres de la Foy & de la Religion Catholique, ne rougiſſent-ils pas d'avoir part à ces œuvres de ténebres : mais vous, MES TRE'S-CHERS FRERES, qui êtes ſortis du ſein de l'héreſie, quand ce ne ſeroit qu'en apparence ; pendant que vous viviez dans le libre exercice de vos erreurs, oſiez-vous, ou par crainte,

ou par conſcience, approcher de ces Spectacles que vous fréquentez aujourd'hui ? Vous réſerviez au ſoulagement de vos Freres l'argent qu'il ne vous étoit pas permis d'emploïer à cette ſorte d'amuſement : vous aſſigniez à JESUS-CHRIST, en la perſonne de ſes pauvres, une portion des fruits de vôtre commerce, en reconnoiſſance de la benediction qu'il y répandoit : vous ne vous ſouvenez que trop de vos loix & de vos coûtumes paſſées ; n'avez-vous oublié de vôtre ancienne diſcipline, que la privation des Spectacles, qu'elle vous avoit interdits, & les aumônes qu'elle vous obligeoit de faire ?

Mais enfin vous ſatisfîtes vos deſirs. Nous avions eſperé que ces plaiſirs aïant perdu pour vous la grace de la nouveauté, & vous,

aïant perdu le goût de ces plaisirs, vous n'abuseriez plus de nôtre silence; mais helas! à peine les traces impures de ce premier passage étoient effacées, que *l'Esprit immonde est revenu*; qu'il s'est mis comme en possession de cette Ville; qu'il y établit sa domination; & qu'en quelque façon, il s'y perpetuë, si nous ne résistons à cette introduction dangereuse, & si nous ne troublons cette paix, avec laquelle il prétend regner sur nos Diocésains.

Ev. de S. Luc. ch. 11.

Nous y sommes d'autant plus obligez, que le Ciel n'est déja que trop irrité contre nous. Convient-il, MES TRES-CHERS FRERES, d'étaler sur des théâtres un attirail de vanité; d'y joüer des Scenes divertissantes, & d'y remplir l'esprit & le cœur des peuples de frivoles & ridicules

cules paſſions, dans des conjonctures fatales, où toute créature gémit dans l'attente d'un terrible évenement; où chaque citoïen doit prier pour ſon Prince, & craindre pour ſa Patrie; où le Roy s'humiliant le premier lui-même ſous la main toute-puiſſante de Dieu, implore ſes anciennes miſéricordes; & touché des malheurs d'une guerre que la juſtice & la Religion l'obligent de ſoûtenir, met tout ſon Royaume en priere, & fait paſſer de ſon cœur royal dans celui de tous ſes Sujets, ſon humble confiance en Dieu, & ſa charité pour ſon peuple.

Prieres ordonnées partout.

Les Spectacles, quand ils ſeroient innocens, ne doivent-ils pas être défendus dans ces tems de tribulation? Ne ſçait-on pas que, ſelon le Sage, *la muſique dans le deüil eſt une muſique à con-*

Eccleſ. ch. 9.

tre-tems; & que JESUS-CHRIST fit sortir d'une maison affligée *les Joüeurs de flûte, & la Troupe bruïante qui les suivoit?*

Ev. de S. Math. ch. 9.

Les saints Canons ont toûjours défendu les réjoüissances publiques aux pénitens; & quand le serons-nous, MES TRE'S-CHERS FRERES, si nous ne le sommes lorsque nous voïons la colere du Ciel repanduë sur toute la terre. L'Eglise retranche même dans les jours de tristesse & de deüil, les solemnitez de son culte, les parures de ses Autels & de ses Ministres, la douceur même & la guaïeté de ses chants; & vous irez repaître vos yeux des agrémens affectez, & du pompeux ajustement de quelques femmes licentieuses, & prêter l'oreille à la voix & aux récits passionnez de *ces Sirenes*, dont parle Isaye, *qui habi-*

Isay. c. 13.

tent dans les Temples de la volupté.

Vous croïez peut-être, MES TRE'S-CHERS FRERES, qu'il eſt bon d'amuſer, & d'étourdir, pour ainſi dire, les craintes & les inquiétudes des peuples, & de leur mettre à la place de tant de triſtes objets qui les environnent, des idées qui les divertiſſent... Peuvent-ils ignorer les fureurs & les agitations du monde? Ne ſentent-ils pas les maux préſens? N'appréhendent-ils pas les maux à venir? Eſt-ce au pied du Théâtre, ou de l'Autel, qu'on va chercher les conſolations des triſteſſes publiques ou particulieres? Les malheurs réels que nous reſſentons, ou dont nous ſommes menacez, ſe guériſſent-ils par des chanſons & par des fictions faites à plaiſir? Pendant qu'Iſraël & Juda, Joab & vos Princes ſont ſous des ten-

tes, dans les brûlantes ardeurs de la guerre & de la saison, il vous sied bien d'écouter à vôtre aise, un Chanteur ou une Chanteuse, & de voir sur un théâtre, comme en racourci, la figure du monde qui passe.

Ne croïez pas, MES TRE'S-CHERS FRERES, que nous veüillions vous effraïer: nous esperons aussi-bien que vous, que nous aurons sujet de nous réjoüir, & que le Seigneur benira nos armes: mais sera-ce aux Dieux de l'Opera que vous irez porter vôtre reconnoissance & vôtre joie? c'est au Dieu vivant que nous offrirons nos solemnelles actions de graces; nous chanterons les Cantiques de Sion dans nos Temples: *Nous nous réjoüirons, & nôtre modestie sera connuë de tout le monde*; nous adorerons le Dieu des armées, &

nous ſubſtituërons des Spectacles de religion aux Spectacles impurs & profanes, dont vous n'avez été que trop enchantez.

Nous vous conjurons, MES TRE'S-CHERS FRERES, par nôtre Sauveur JESUS-CHRIST, de vous en abſtenir. Evitez les pieges funeſtes que le Démon vous a tendus. Ne fourniſſez pas à vos convoitiſes de quoi ſe ſoulever contre vous. Ecoutez la voix du Paſteur, qui vous exhorte & vous ſollicite, qui aime mieux devoir vôtre obéïſſance à ſes charitables conſeils, qu'aux cenſures que l'Egliſe lui a miſes en main. DONNE' à Niſmes, dans nôtre Palais Epiſcopal, le huitiéme jour de Septembre mil ſept cens huit. *Signé*,

† ESPRIT, Ev. de Niſmes.

Et plus bas : Par Monſeigneur :

RIEULENC.

LETTRE PASTORALE de Monſeigneur l'Evêque de Niſmes, au ſujet de la diſette du Bled, & de la crainte de la Famine.

RECONNOISSEZ, MES TRE'S-CHERS FRERES, par les tribulations differentes que Dieu vous envoïe, qu'il vous éprouve & vous punit depuis long-tems; & que ſa juſtice n'eſt pas encore ſatisfaite, puiſqu'il continuë à vous affliger. Nous vous avons ſouvent exhortez à chercher en vous-mêmes les cauſes de ces châtimens, à recourir à la priere, à faire enfin des fruits dignes de pénitence. Nous avons cependant compâti à tous vos maux: vos peines ont été les nô-

tres ; & si nous n'avons pû vous secourir selon l'étenduë de nos desirs, nous n'avons pas cessé de vous plaindre, de vous porter dans nôtre cœur, & de vous offrir à JESUS-CHRIST, quand nous l'offrions pour vous à son Pere dans son adorable Sacrifice.

Fatiguez des malheurs, qu'entraîne toûjours après soi une longue & cruelle guerre, vous cherchiez à les adoucir, sur ce que l'Ennemi étant loin de vous, il vous étoit permis de vivre, de cultiver vos champs, & de recüeillir en repos les fruits que le Seigneur, par sa miséricorde y faisoit naître, quelquefois abondans, & toûjours suffisans pour la consolation & l'entretien de vôtre vie. Vous ne supportiez de la guerre, quece qu'il vous coûtoit pour aider à la soûtenir ; vous en

ſentiez les incommoditez, mais vous n'en voïiez pas les horreurs, que vous n'aviez helas ! que trop vûës dans les ſanglantes agitations de ce Diocéſe. Vous eſperiez même que le Ciel étoit prêt à s'appaiſer, & que les armes alloient tomber des mains de tant de Nations irritées, ſinon de gré, du moins de miſere & de laſſitude.

De nouvelles iniquitez ont ſans doute attiré une calamité nouvelle. Une diſette imprévûë a jetté la fraïeur dans les eſprits, & *les tempêtes de la faim* ont émû tout d'un coup les peuples. L'hiver, MES TRE'S-CHERS FRERES, plus long & plus rude que de coûtume, a déſolé les Villes & la Campagne. *Le Seigneur a fait ſouffler le triſte Aquilon*, pour me ſervir des termes de l'Ecriture; *l'eau s'eſt gla-*

A facie tempeſtatum famis. *Thren.*

Ventus Aquilo flavit, & gelavit criſtallus ab aqua, & exu-

cée comme du cristal; un froid mortel a penetré jusque dans le sein de la terre; *la gelée a brûlé les deserts, & seché tout ce qui étoit verd, ou qui pouvoit le devenir, comme si le feu y avoit passé.* Les Bleds encore à demi vivans, ont attendu vainement l'humidité ou la chaleur accoûtumée; le Ciel est devenu d'airain; le Soleil sans force & sans chaleur, n'a pû ranimer ces germes naissans ou mourans; & la nature comme engourdie, a suspendu ses operations & ses féconditez ordinaires: les Arbres ont été frapez jusque dans leurs racines: les troupeaux ont péri dans leurs bergeries, sans que la main secourable du maître ait eu de quoi les nourrir ou les réchauffer; les Hommes même étonnez, surtout vos Pauvres, ont gémi, & vous ont dit en gémissant: Sei-

ret desertum, & extinguet viride sicut igne. Eccl. 43.

A facie frigoris ejus quis sustinebit? Psal. 147.

gneur : *qui pourra subsister dans la rigueur de vôtre froid?*

Vous avez été quelques mois entre la crainte & l'esperance, foüillant dans les entrailles de la terre, pour y découvrir le sort douteux de vôtre recolte, observant chaque jour les differences des tems : uniquement attentifs aux besoins de cette vie presente, & ne songeant qu'à réparer vos pertes, dès qu'elles vous ont été connuës, vous avez cherché les moïens de vous précautionner contre les menaces d'une cruelle famine, moins dans les secours que le Ciel pouvoit vous donner, que dans ceux que vous a fourni vôtre industrie. Il a pris aux riches & aux pauvres une subite fraïeur de manquer de pain, & nous n'avons oüi que ces tristes & pitoïables paroles : *Il n'y a point de pain dans ma maison.*

In domo mea non est panis. Isay. 3.

Vos craintes, MES TRE'S-CHERS FRERES, ont été d'autant plus vives, qu'elles vous paroissoient raisonnables. Il est vrai qu'il n'y a rien de plus cruel, que d'être livrez au desespoir d'une mort prochaine, & que *les fléches de la faim*, selon le langage du Prophete, sont les armes les plus terribles dont Dieu perce le genre humain dans sa colere. Mais pourquoi avez-vous crû si legerement qu'il vous avoit abandonnez? Avez-vous oublié ses miséricordes passées? Ne sçavez-vous pas *que rien ne manque à ceux qui le craignent*, & qu'il nourrira ceux qui mettront en lui leur confiance? Il vous découvrira des esperances & des ressources cachées. Sa Providence vous envoïera des secours de près & de loin. Il inspirera le zele & la vigilance à ceux qu'il a chargez de

Sagittas famis pessimas. *Ezech.* 5.

Non est inopia timentibus eum. *Ps.* 33.

vôtre conduite; & lui-même qui vous mortifie, deviendra vôtre Nourricier, & le *Protecteur de vôtre vie.*

Ps. 26.

Il s'est comme chargé de nourrir nos corps, depuis qu'il forma celui du premier Homme; plus encore, depuis qu'il a daigné en prendre un comme le nôtre. Il nous l'a donné ce corps, pour être comme le soûtien de l'ame, dans ses operations & dans ses bonnes volontez, par la pratique des bonnes œuvres; pour se rendre en quelque façon spirituel comme elle, en participant à sa dignité, ainsi qu'elle se rend en quelque façon corporelle comme lui, en prenant part à ses foiblesses; & mener ensemble dans le cours de leur commun pelerinage, une vie paisible & sainte; à servir & glorifier Dieu, qui est le Créateur de l'un & de l'autre.

Il est vrai que le corps est une source de corruption & d'infirmité. C'est de lui que naissent la plûpart des passions, & c'est en lui qu'elles s'accomplissent. Souvent il se revolte contre l'esprit ; & l'Apôtre nous apprend d'un côté, qu'il faut *le réduire en servitude*, & *le crucifier avec toutes ses convoitises* ; mais de l'autre, il nous enseigne que ce corps appartient à Dieu comme son ouvrage ; qu'*il est le Temple du Saint Esprit* par sa pureté ; qu'*il porte la mortification de Jesus-Christ* par ses souffrances ; & nous sçavons qu'il sert à sa Religion dans l'usage des Sacremens, & dans la pratique de la plûpart des vertus & des observances Evangeliques.

1. Cor. 9. *Ad Galat. 5.* *1. Cor. 6.* *2. Cor. 4.* *Tert. de resur. carnis.*

Tant que l'homme fut innocent, Dieu lui donna dequoi se nourrir des premieres benedic-

tions de la terre. Après ſon péché, il le condamna à vivre de
Geneſ. 3. ſon travail, & à gagner ſon pain à la ſueur de ſon viſage; en ſorte pourtant que nous ne vivons que de ſes bienfaits; que c'eſt lui qui fait lever ſon ſoleil, & tomber à propos ſes pluies ſur les campagnes, & qui tire du fond de ſa Providence univerſelle, dequoi faire ſubſiſter toute la race mortelle des hommes, ſur-tout les enfans de ſon adoption, afin de conſerver par ſa bonté ceux qu'il a créez par ſa puiſſance, & qu'il a deſſein de ſanctifier par ſa grace.

Il faut donc, MES TRES-CHERS FRERES, attendre ces dons de Dieu avec ſoumiſſion & reconnoiſſance. Cependant à voir les inquiétudes & les empreſſemens qu'on a pour ces biens exterieurs & corporels,

qui ne diroit que nous vivons ſous la loy de Moïſe, & non ſous celle de JESUS-CHRIST? On s'occupe toute l'année du ſoin de ſemer, & de l'eſperance de recüeillir : on a toûjours les yeux ſur la campagne, pour voir ce qu'elle produira : on ne regarde le Ciel, que pour en voir tomber les roſées : on laiſſe là *le Roïaume des Cieux & ſa justice, qu'on doit chercher premierement*; & l'on s'arrête à ces biens que Dieu *ajoûte, & qu'il ne donne que par ſurcroît* : on abuſe ordinairement de leur abondance, ou l'on ſe plaint des ſterilitez de la terre, sans jamais ſe reprocher *la ſterilité de ſon ame*. Faut-il s'étonner ſi le Seigneur punit quelquefois cet attachement à la vie preſente, que nous préferons à celui de nôtre ſalut éternel. Matth. 6. 33. Pſ. 34.

Nous ne prétendons pas blâ-

mer ici ces prévoïances utiles & raiſonnables. Dieu a voulu nous aſſujetir à ces précautions humiliantes, mais neceſſaires. Il ne nous a pas interdit l'induſtrie & la diligence. Il nous a commis pour être les inſtrumens de ſa Providence ſur nous-mêmes; & comme il faut nourrir la ſpiritualité de l'ame des lumieres de la foy, de la connoiſſance des veritez, du ſuc de la parole divine; il eſt juſte d'entretenir auſſi & de réparer les forces du corps par les nourritures qui lui conviennent: mais il faut que cette attention ſoit diſcrete & ſubordonnée; ne demander cette ſorte de commoditez, qu'entant qu'elles ſervent à la tranquillité & à la perfection de l'ame; benir le Seigneur en tout tems, ſoit qu'il les diminuë ou qu'il les augmente; apprendre à dire avec ſaint

ſaint Paul : *Je ſçai vivre dans l'abondance, & ſouffrir la pauvreté* ; & nous conduire avec tant de dépendance & de ſoumiſſion, que cette vie paſſagere puiſſe nous aider à nous établir dans l'éternité.

Scio abundare & penuriam pati. *ad Philip. c.* 4.

De cette ardeur d'acquérir ces biens, naît d'ordinaire le chagrin d'en être privé. Comme Dieu, ſelon les regles de ſa ſageſſe ou de ſa juſtice, les ôte quelquefois aux peuples, & que les peuples portent toûjours à l'excès la crainte des périls & des neceſſitez de la vie ; quelles plaintes alors ! quelle déſolation ! quels murmures ! N'en avons-nous pas vû de triſtes images devant nos yeux ? Il n'y a point d'état plus affreux dans le monde, que celui d'une famine, ou réelle, ou imaginaire : on s'effraïe, on s'abat, on croit ſe ſen-

tir défaillir, & retomber à toute heure dans ſon néant : tout l'eſprit, tout le cœur eſt occupé de ſes beſoins ; on n'eſt plus libre pour la priere ; la raiſon ſe confond ; la foy ſe perd dans une imagination troublée ; les eſpérances de l'autre vie ſont abſorbées dans les penſées de celle-ci : la charité ceſſe, parce qu'on croit ne devoir rien qu'à ſoi-même. Les Loix les plus naturelles & les plus ſaintes, cedent à la neceſſité : ſous ce prétexte du neceſſaire, on amaſſe, ſi l'on peut, de gré ou de force, le ſuperflu ; & l'on ſe croit en droit de s'envier, de ſe tromper, de s'offenſer les uns les autres.

Une ferocité ſoudaine s'eſt emparée des eſprits dans les Villes & dans la Campagne : on ſe ſaiſit des convois publics avec vio-

lence ; on s'approprie les acquisitions d'autrui ſans ſcrupule ; on ne reconnoît ni juſtice, ni autorité ; on s'arrache, pour ainſi dire, le pain les uns aux autres ; plus de retenuë, plus de bonne foy, plus de religion. Ne ſeroit-on pas plus tranquille, & par conſéquent plus heureux, ſi chacun, ſelon la meſure de ſes beſoins, ſe partageoit également les biens de la terre ; s'il y avoit dans les Villes & dans la Campagne une correſpondance mutuelle de raiſon & de charité ; ſi ceux qui ſont riches aſſiſtoient les pauvres, & ſi les uns étoient prêts à donner ce qu'ils ont de trop, & les autres ne demandoient que ce qui leur manque.

Quelques-uns de vous nous diront peut-être : ce n'eſt pas le tems des bienſeances & des conſeils, c'eſt le tems de penſer à

vivre : l'envie, la fraude, l'injustice & la violence ſont excuſables, quand elles deviennent neceſſaires : nous ſçavons ce que la Loy ordonne & défend, *mais en l'obſervant de quoi vivrons nous?* Y a-t-il un tems, MES TRE'S-CHERS FRERES, où il ſoit permis aux Chrétiens de ne l'être plus ? eſt-il prudent d'oublier Dieu, lorſqu'on a plus beſoin de lui ? croïez-vous qu'il vous bénira, lorſque vous faites profeſſion de l'offenſer ? & s'il a la bonté de vous nourrir, lors même que vous êtes violens & injuſtes, ne vous nourriroit-il pas encore mieux, ſi vous êtiez fideles & charitables ?

Si timuero Deum, non habebo unde vivam. *Aug. in Pſal.* 33.

Paſcebat te, Dominus, contemnentem ſe, & te deſereret timentem ſe? *Ibid.*

Vous portez même dans l'avenir vos défiances tumultueuſes. Quand nous aurions dequoi vivre, dites-vous, où trouverons-nous dequoi ſemer ? *Les oiſeaux*

du Ciel, dit JESUS-CHRIST, *ne sement, ni ne moissonnent, & vôtre Pere celeste les nourrit; ne lui êtes-vous pas plus chers qu'eux?* Pourquoi ne vous confiez-vous en sa bonté? Est-ce qu'il a perdu sa puissance? A-t-il oublié son administration paternelle? A-t-il changé sa miséricorde en rudesse, & sa providence en aversion pour le genre humain, dit saint Basile; JESUS-CHRIST ne veut pas que vous vous mettiez en peine du lendemain, & vous vous donnez de l'inquiétude & du chagrin pour des années: il s'élevera dans cette Egypte famelique quelque Joseph inspiré de Dieu, qui après avoir fourni des grains suffisans pour vivre, vous dira: *Voila de la semence, semez vos champs, afin que vous puissiez recüeillir du bled.*

Respicite volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, & Pater vester celestis pascit illa. *Matth.* 6.

Bas. Hom. 8. *de Siccit.*

Accipite semina, & serite agros, ut possitis habere fruges. *Gen.* 47.

Cessez donc de vous troubler,

MES TRE'S-CHERS FRERES, le pain ne vous a pas manqué; vous n'avez souffert jusqu'ici que ce que vous avez craint de souffrir. Graces au Seigneur, qui mortifie & qui vivifie, nous n'avons encore vû aucuns de ces funestes effets que produit une famine sans ressource. Nous vivons, nous mangeons nôtre pain de chaque jour, *avec poids & avec mesure, même avec quelque inquiétude*, mais enfin nous vivons; c'est à nous à nous contenter de ce qui suffit: faites périr l'avarice, & la nature sera toûjours assez riche. *Gardez-vous de vous inquietter, & de dire; qu'est-ce que nous mangerons, ou que nous boirons, & dequoi nous couvrirons-nous?* car c'est ainsi que raisonnent les Payens; *vôtre Pere celeste sçait que vous avez besoin de tout cela*, dequoi vous mettez-vous en pei-

Ezech. 4.

Nolite solliciti esse, dicentes, quid manducabimus, aut quid bibemus? *Matth.* 6.

Hæc enim omnia gentes inquirunt. *Ibid.*

ne, dit JESUS-CHRIST?

C'eſt donc une inquiétude payenne de s'agiter, de s'attriſter, de ſe ſoulever comme vous faites; voudriez-vous reſſembler à ces gens ſans réſignation & ſans foy, qui murmurent contre les prévoïances des Magiſtrats, & contre la providence de Dieu même; qui deſirent ſans bornes, qui demandent ſans diſcrétion, qui reçoivent ſans actions de graces, qui ſupportent ſans patience, & qui joüiſſent ſans reflexion?

Dans cette divine priere que JESUS-CHRIST nous a lui-même enſeignée, & que Tertullien, & ſaint Cyprien après lui, appellent l'abregé de ſon Evangile, il a bien voulu, parmi ce qui regarde ſa gloire & nôtre ſalut éternel, avoir égard à nôtre neceſſité temporelle. Il ſçavoit que l'homme ne ſe ſuffit pas

Breviarium Evangelii. *Tert. de Orat. Domini.*

Doctrinæ cœleſtis Compend. *Cypr.*

à lui-même; qu'il faut réparer la ruine inſenſible d'une chair fragile, & chaque jour défaillante, par une nourriture journaliere; que le moïen de l'obtenir, étoit d'avoir recours à la bonté & à la ſageſſe paternelle de celui qui la diſtribuë, & que d'ailleurs il n'y a rien de ſi naturel aux enfans que de demander du pain à leur pere, non pas des richeſſes & des commoditez mondaines, qui entretiennent preſque toûjours le luxe & la vanité; ſouvent l'ingratitude, & même l'oubli de Dieu: mais une ſubſiſtance de chaque jour, & une ſuffiſance raiſonnable, chacun ſelon la condition & le rang où Dieu l'a mis; enſorte qu'on regle ſes deſirs ſur ſes beſoins; qu'on ſoulage, ſi l'on peut, ceux des autres; & qu'on faſſe ſervir les biens qu'on reçoit, à la gloire de

de celui qui les donne.

Comme c'eſt donc par le Seigneur que nous vivons, c'eſt pour lui que nous devons vivre. Lorſque vous avez été dans l'abondance, MES TRE'S-CHERS FRERES, avez-vous regardé vos biens comme des dons qui venoient d'enhaut? Avez-vous loüé vôtre Bienfacteur? Sous les voiles de ces biens paſſagers qu'il vous accorde, avez-vous apperçû les biens éternels qu'il vous prépare? Quel uſage en avez-vous fait? Ont-ils été emploïez à nourrir vôtre orgueil, ou à exercer vôtre charité? Si vous en avez abuſé, avez-vous droit de vous plaindre s'il vous les ôte? *La Maiſon d'Iſraël ne reconnoît pas que c'eſt moi qui lui donne du bled*, dit-il par ſon Prophete; *c'eſt pour cela que je reprendrai mon bled dans ſon tems.*

Neſcivit, quia ego dedi eis frumentũ, idcirco convertar, & ſumã frumentum meum in tempore ſuo. *Oſée. cap.* 2

Nous nous adressons ici à vous MES TRE'S-CHERS FRERES, qui joüissez de la substance de ce monde, & qui voïez vos Freres en necessité, oseriez-vous fermer vos entrailles de pitié sur eux ? Nous vous avons si souvent prêché, que l'aumône appartient au pauvre, & qu'il ne faut pas l'en frauder ; que c'est une charité & une justice tout ensemble ; qu'elle paroît le fruit d'une liberalité gratuite qui a son merite, & qu'elle est en effet le païement d'une dette qui porte son obligation avec elle.

Ep. Joan. l. 15.

Eccli. c. 4.

Mais quand l'aumône ne seroit pas toûjours aussi recommandée & ordonnée qu'elle est aux riches, elle le seroit en ce tems de calamité, où la misere est extreme ; où l'on peut dire à la lettre : *Vous n'avez point nourri, vous avez tué* ; où la religion

& l'humanité doivent amollir les entrailles les plus cruelles ; où la terre ne donnant rien pour le present, & ne promettant guéres pour l'avenir, le laboureur ne peut vivre de son travail, ni même travailler pour vivre ; & où la plûpart des riches se croïant pauvres, parce qu'ils ne sont pas si riches qu'auparavant, on voit que les besoins se multiplient, & les secours vont tous les jours en diminuant.

Vous nous alleguerez peut-être, MES TRE'S-CHERS FRERES, ce que des riches comme vous, alleguoient autrefois à saint Ambroise : *Les tems sont devenus si difficiles* ; les recoltes sont toutes mauvaises ; quelqu'un peut-il se dire riche aujourd'hui ? *une soudaine necessité vient de tomber sur tout le monde*. Nous vous répondrons avec

Quid mihi, ô dives ! difficultaté temporis objicis ? quid necessitatem tegeris repentinam.

ce ſaint Docteur : *Connoiſſez qu'il n'y a point de plus grande neceſſité pour vous, que celle de vôtre ſalut ; qu'il vaut mieux réformer vôtre vie, que de réparer les pertes de vôtre bien.*

Omni necessitate major est necessitas salutis, & utilior causa priùs curare vitam, tunc peculii damna sarcire. *Ambr. Serm.* 39.

Il eſt juſte que chacun ſelon ſon pouvoir, & ſelon la meſure de ſa charité, aſſiſte ſes freres, & ſuive le conſeil que Tobie donnoit à ſon fils : *Si vous avez beaucoup de bien, donnez abondamment, & ſi vous en avez peu, donnez-en peu avec plaiſir* ; ces reſtes de vos épargnes ; ces miettes qui tombent de vôtre table, ce peu que vous retrancherez à la proprieté de vos habits ou de vos meubles.

Tob. 4.

Nous ne doutons pas que les Eccleſiaſtiques, que le Seigneur a choiſis & comme ſéparez des autres hommes, pour exercer ſur eux ſes differentes miſéricordes,

ne partagent avec les pauvres de JESUS-CHRIST la portion qu'ils ont de son heritage, & ne tirent du débris même de leurs Benefices, du pain à distribuer en des occasions qui ne sont pas fort éloignées de celles où l'Eglise a quelquefois vendu ses Vases sacrez. Ceux même, qui par vocation ou par indigence, ne possedent pas les biens temporels, ne laisseront pas d'assister les pauvres, sinon par leurs aumônes materielles, du moins par leurs consolations, par leurs conseils, & par leurs prieres, dont ils ont besoin. *Tout homme dont le cœur est rempli de charité, quelque pauvre qu'il soit, trouve toûjours dequoi donner.*

Habet semper unde det, cui pectus plenum est charitate. *Aug. in Psal. 36. conc. 2.*

Mais helas! MES TRE'S-CHERS FRERES, ce qui devoit émouvoir à pitié, n'a fait qu'irriter la cupidité des mau-

vais riches, qui d'une misere presque generale, voulant se faire une prosperité particuliere, & chargeant leurs greniers du poids des grains qu'ils y amassent, pour profiter dans ce tems malheureux de ces amas d'usure & d'iniquité, au préjudice du repos & de la vie même des hommes, aiment mieux réduire tout à l'extremité, que de refuser à leur avarice l'injuste gain qu'elle se propose. Tels sont ces hommes maudits des peuples & de Dieu même, *qui cachent & recelent les bleds*, qu'ils dérobent à la societé, qui en a besoin, & à la Providence, qui demande qu'on les distribuë. Tels sont ceux, qui pour s'enrichir, *achetent à vil prix, & vendent sept fois autant qu'ils ont acheté*, rendant par ce commerce frauduleux, la vie des pauvres en-

Qui abscondit frumenta, maledicetur in populo. *Prov.* 11.

Est qui multa redimat modico pretio & restituens ea in septuplum. *Eccl.* 20.

nuïeuse & pesante.

Tels sont enfin ceux, qui affamez d'un interêt sordide, se disent entr'eux, ou à eux-mêmes, ce que disoient ces avares dans le Prophete: *Quand est-ce que ces mois seront passez, où tout est à bon marché? afin de débiter nos denrées; alors nous ouvrirons nos greniers, nous vendrons nôtre bled, nous en augmenterons le prix, nous ferons de fausses mesures*: voila le projet & le complot qu'ils font ensemble; voici la fin qu'ils se proposent: *Nous nous rendrons par là maîtres des pauvres, sans qu'il nous en coûte presque rien, & nous leur vendrons cherement jusqu'aux criblures de nôtre bled*. Aussi le Seigneur en colere contre Jacob, jure qu'il n'oubliera jamais de si indignes vexations.

Dicentes, quando transibit mensis, & venundabimus merces, & aperiemus frumentum, ut imminuamus mensuram & augeamus siclum. *Amos*, c. 8.

Ut possideamus in argento egenos & pauperes pro calceamentis, & quisquilias frumenti vendamus. *Ibid.*

Quoique peu de gens aillent peut-être jusqu'à cet excès, ceux-

là ne ſont guéres moins coupables, qui ne ſe donnent d'autre ſoin que celui de joüir tranquillement de leurs biens, dans le trouble où l'on eſt par-tout; qui s'endurciſſant ſur les maux publics, preſque embaraſſez de leur abondance, & plongez dans leur amour propre & dans la recherche de leurs plaiſirs, comme cet avare dont il eſt parlé dans l'E-
Luc. 12. vangile, ne veulent vivre que pour eux ſeuls.

Gardez-vous, MES TRE'S-CHERS FRERES, de toutes ces eſpeces d'avarice, ſi contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme.
Cavete ab omni avaritia. Ne vous flatez pas de l'innocence de vos reſerves, & de vôtre induſtrie à les débiter, en diſant: Si j'ai plus amaſſé, j'ai été » plus prudent ou plus heureux; » ce ſont mes grains, je les ai ſe- » mez, je les ai recüeillis, je les

ai serrez avec plus de soin, ils « m'appartiennent, je les vend au « prix courant, je prens un tems « de disette & de cherté, je fais « plaisir à ceux qui achetent; pour- « quoi me faites-vous un crime de « mon *sçavoir faire?* Pourquoi? « répond saint Ambroise: *Vous af-* « *fectez d'être aussi dépourvû que les autres; vous souhaitez que les vivres manquent, vous observez quand la disette vient; alors vous vous réjoüissez de voir venir vôtre moisson, & vous faites vôtre profit des miseres de tout le monde; vous appellez cela* vôtre sçavoir faire: *ce n'est pas un effet de vôtre habileté, c'est un rafinement de vôtre malice; ce plaisir fait à vos acheteurs, est une usure ou une injustice; vous faites entendre adroitement que la famine va augmenter, qu'il ne reste plus de bled que le vôtre, qu'on ne voit guéres d'apparence de recolte:*

Ambis frumentorum indigentiam, fles publicam fertilitatem, tunc messem etiam venisse lætaris, tunc tibi de omnium miseriis congeris opes... hanc tu industriâ vocas, quæ calliditatis astutia est... hoc tu remedium vocas, quod est cōmentum malitiæ, lucrum tuum damnū publicum est. *Amb. de Offic. l. 3. c. 17.*

croïez-moi, vôtre gain est un larcin public.

Les Loix humaines & divines puniront ces iniquitez qui désolent le peuple de Dieu, animeront dans vos cœurs la charité de JESUS-CHRIST, qui l'a porté jusqu'à se faire pauvre pour nous. Que nos biens servent à nous faire assister ceux qui n'en ont pas comme nous; que nos maux servent à nous faire compâtir à ceux qui sont plus affligez que nous. De vôtre côté, MES TRES-CHERS FRERES, reconnoissez vôtre pauvreté, & devenez pauvres d'esprit; puisqu'il a plû à Dieu de vous humilier, priez-le qu'il vous rende veritablement humbles. Demandez d'être secourus; demandez-le tout au plus avec instance, dans la pressante necessité, mais que ce soit *sans murmure &*

Sine murmurationibus &

sans dispute, comme parle l'Apôtre. Etouffez en vous-mêmes les tristesses, les fraïeurs, les coleres, & toutes ces passions que la misere irrite. N'écoutez pas les discours indiscrets & séditieux d'une multitude emportée, qui se répand en maledictions & en imprécations, qui retomberont à la fin sur elle; & sçachez, que comme il y a de mauvais riches, qui possedent & craignent de perdre; il y aussi de mauvais pauvres, qui desirent & se tourmentent de ce qu'ils ne peuvent pas avoir.

hæsitationibus. Ep. ad Philip. c. 2.

Greg. Lib. 15. Moral. c. 34.

Il est étrange, MES TRE'S-CHERS FRERES, que le péché, qui nous attire tant de malheurs, se mêle encore dans nos malheurs mêmes, & qu'après avoir abusé tant de fois des graces de Dieu, nous abusions encore de ses punitions.

Quand sera-t-il donc tems de l'appaiser en nous convertissant à lui? Il nous avertit, il nous menace, il nous afflige depuis tant d'années, & personne n'y pense serieusement. Les bruits du monde empêchent qu'on n'entende la voix du Ciel. Nous ne sentons pas nos veritables maux, les autres nous irritent au lieu de nous corriger. Nous regardons la guerre, comme une fureur qui prend quelquefois aux hommes, la famine, comme un effet d'une saison qui se dérange, ou de la sterilité passagere d'une terre ingrate ou mal cultivée; nous n'allons pas à la source de nos tribulations publiques & particulieres. A quoi nous amusons-nous? Quelle corruption dans nos mœurs! que d'impietez! que de profanations, que d'horreurs n'avons-nous pas

vûës dans cette malheureuse Contrée ?

David sur la fin de son regne, vit son peuple affligé d'une famine de trois ans ; la terre ne produisoit point ; une sécheresse fatale étouffoit dans son sein toutes les semences qu'on y jettoit. Ce Roy selon le cœur de Dieu, touché de l'affliction de son peuple, en presence du Pontife & des Prêtres, témoins de sa religion & de sa douleur, va se prosterner devant l'Arche du Dieu vivant, pour sçavoir de lui, comme de l'Oracle, quelle est la cause de sa colere, & les moïens de l'appaiser, quels qu'ils pûssent être. Le Seigneur lui répond : *Je venge la mort des Gabaonites, que Saül fit mourir contre la parole qui leur avoit été donnée.* La cause du châtiment ainsi déclarée, on cherche les moïens

Facta est quoque fames in diebus David tribus annis jugiter, & consuluit David oraculum Domini. 2. *Reg.* c. 21.

Dixitque Dominus, propter Saül & domum ejus sanguinum quia occidit Gabaonitas. *Ibid.*

de ſatisfaire les offenſez, on extermine les reſtes de Saül & de ſa Maiſon ſanguinaire; Dieu s'appaiſe, la famine ceſſe, l'abondance revient, & le Ciel répand ſur Iſraël & ſur Juda ſes benedictions ordinaires.

Nous pourrions croire, MES TRE'S-CHERS FRERES, que de tant de meurtres & de ſacrileges, commis preſque à nos yeux, nous eſt venu ce fleau de la Juſtice divine: laiſſons à Dieu le ſecret de ſes jugemens; prions-le qu'il pardonne, & non qu'il puniſſe, & ne renouvellons pas la memoire de nos tribulations paſſées.

Nous avons aſſez d'autres péchez à nous reprocher. *Les impuretez & les malices ont arrêté les influences du Ciel ſur vos champs.* Des corps ſoüillez de péchez, corrompus par la molleſſe & la

Polluiſti terram in fornicationibus, & malitiis tuis, quamobrem prohibitæ ſunt ſtillæ pluviarũ. *Jer. 3.*

bonne chere, dépravez encore par les ſuggeſtions & les malices de l'eſprit, ont merité d'être punis & traverſez dans leurs plaiſirs, par la faim, & par les troubles qui l'accompagnent.

Le dégoût de la parole de Dieu, d'où naiſſent l'ignorance des Myſteres de la Foy, & l'indifference du ſalut, vous attire les malediĉtions qui vous arrivent dans les villes & ſur les champs: ceux qui ſont nez dans le ſein de l'Egliſe, négligent de ſe nourrir de ſes veritez; ceux qui y ſont rentrez, & qui mettoient leur principale religion à entendre cette divine parole, en ont perdu le goût, & n'ont plus ce loüable empreſſement qu'ils avoient autrefois à l'écouter.

Si auditte noluеris vocem Domini Dei tui, maledictus eris in civitate, maledictus in agro. *Deut.* 28.

Les Communions indignes & ſacrileges, dont l'affreux ſouve-

nir ſera pour l'Egliſe & pour ſes veritables enfans, une ſource éternelle d'amertume. Le peu de foy, d'amour, de reſpect que les Chrétiens ont pour JESUS-CHRIST immolé pour eux ſur l'Autel, & devenu la nourriture de leurs ames, ne doit-il pas leur faire apprehender qu'ils n'aïent ſouvent mangé leur jugement. Peut-être, MES TRE'S-CHERS FRERES, avez-vous
Jean. 6. négligé *ce Pain qui eſt deſcendu du Ciel, & qui fait vivre éternellement*, peut-être en avez-vous abuſé; craignez qu'il ne vous ôte ce pain qui ſort de la terre, & qui ne ſert qu'à vous ſoûtenir dans cette vie paſſagere.

Commencez donc à détourner, par un entier changement de vie, les malheurs qui vous menacent: Dieu commence à vous y forcer; il vous refuſe les ſecours

ſecours que vous refuſiez à ſes pauvres ; il vous met dans la neceſſité de retrancher de vôtre luxe & de vôtre orgüeil, & d'être plus ſages & plus modeſtes : vous aimiez avec excès la bonne chere, il vous réduit malgré vous à la frugalité & à la temperance chrétienne : vous ignoriez de qui vous teniez vos biens, ou du moins vous n'y penſiez pas ; il vous fait ſentir qu'il n'a qu'à retirer ſa main, & que la terre ne donnera plus ſes fruits.

Mais ce n'eſt pas aſſez de ces abſtinences & de ces humiliations forcées, il faut briſer ſon cœur d'une contrition veritable, entrer dans les voies d'une pénitence interieure & volontaire, ſouffrir avec ſoumiſſion les peines qui arrivent, & vous impoſer même celles qui conviennent, pour réprimer vos paſſions,

& pour exercer vous-mêmes la justice que le Seigneur exerce sur vous. Voudriez-vous qu'il appesentît encore sa main ? Un des fleaux, & même deux à la fois, ne suffisent-ils pas pour vous corriger ? Il a voulu vous ramener par les afflictions de la guerre, Vous n'en êtes pas devenus meilleurs. Vous dira-t il encore comme à son ancien Peuple ? *Je vous ai envoïé la disette du pain, & vous n'êtes pas pour cela revenus à moi.*

Ego dedi vobis indigentiã panũ in omnibus locis, & non reversi estis ad me. *Amos* 4.

Retournez à lui, MES TRE'S-CHERS FRERES, avec crainte, mais aussi avec confiance ; quoiqu'il soit *le Dieu des vengeances*, il est aussi *le Pere des misericordes, & le Dieu de toute consolation.* Vous pouvez parler plus que d'autres, des terribles effets de sa justice. Si vous pleurez vos péchez, si vous les quit-

Psal. 93.

2. *Cor.* c. 1.

tez, si vous les expiez, vous goûterez l'abondance de sa douceur. Déja les espérances d'une paix prochaine sont des présages des benedictions qu'il vous prépare. Il nous la montre du haut des Cieux, cette paix si desirée & si desirable, que les hommes ne peuvent, & ne voudroient peut-être pas même nous donner. Ne détournez pas ses compassions : offrez-vous à lui, comme des victimes qui vont s'immoler à la pénitence : demandez-lui, comme Salomon, non les richesses, ni la pauvreté, mais ce qui est necessaire. *Travaillez sur-tout pour avoir, non la nourriture qui peut perir, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, & que le Fils de Dieu vous donnera.*

Prov. 30. c.

Joan. 6. 27.

A Nismes le 18. *May* 1709.

MANDEMENT DE M. l'Evêque de Nismes, aux Fidéles de son Diocése, pour demander à Dieu par des Prieres publiques, la prosperité des Armes du Roy, & la Paix.

ESPRIT FLECHIER par la grace de Dieu, & du Saint Siege Apostolique, Evêque de Nismes, Conseiller du Roy en tous ses Conseils: A tous les Fidéles de nôtre Diocése, SALUT & Benediction en NÔTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

MES TRES-CHERS FRERES.

Nous avions espéré que Dieu se rendroit enfin propice à nos vœux, & que touché de l'affliction de son peuple, il lui accor-

deroit cette paix qui est depuis long-tems l'objet de nos desirs & de nos prieres. Nous attendions le succès de ces négotiations secretes, où se déploïe ordinairement toute la prudence du siecle, pour concilier les droits & les prétentions des Puissances interessées, & où se déposent à la fin des guerres, les inimitiez des Rois, pour la tranquillité de leurs sujets, & pour la felicité de leur regne.

Nous préparions déja nos actions de graces, & nous chantions les misericordes de Dieu par avance; mais nos esperances ont été trompées. La haine des uns, l'ambition des autres, ou plûtôt, les péchez de tous, se sont opposez au bonheur de tous: les passions ont étouffé la raison; les mauvais conseils ont prévalu; plus d'un homme en-

nemi a semé de la zizannie lorsque nous étions endormis ; la justice & la paix ont disparu. Dieu l'a permis ; & la guerre qu'on croïoit finie, va recommencer plus cruellement, par l'obstination des uns, & par l'indignation des autres.

Vous avez sçû, MES TRE'S-CHERS FRERES, les bonnes intentions du Roy : accoûtumé à donner la paix, il a bien voulu la demander ; sa moderation lui a fait oublier une partie de sa grandeur ; il s'est lui-même fait la loy ; il n'a pas refusé de ceder volontairement ce qu'il avoit acquis, & qu'il pouvoit legitimement retenir ; & n'a pas crû moins honorable pour lui de pacifier le monde par sa bonté, que de l'avoir autrefois pacifié par sa puissance. Vous sçavez les conditions qu'il a offertes ou ac-

ceptées, au-delà même de la raison & de la justice; le sacrifice qu'il a voulu faire d'une partie de ses conquêtes; la facilité qu'il a eûë de consentir à des propositions peu honnêtes & peu équitables, pour éviter de longues contestations, ou pour dissiper des jalousies imaginaires.

Vôtre repos, MES TRE'S-CHERS FRERES, le touchoit plus que sa propre gloire; il regardoit moins ce qu'il alloit perdre, que ce que vous alliez gagner par la paix; quelque dégoût que cette triste paix pût avoir pour lui, il connoissoit les besoins que vous en aviez; & voïant croître vos miseres, il sentoit déja le plaisir qu'il auroit eu de vous soulager.

Qui n'auroit crû que nos Ennemis satisfaits de ces genereuses dispositions, ennuïez de leurs

fatigues & des nôtres, lassez de voir couler le sang Chrétien depuis si long-tems, reconnoîtroient leurs avantages, & répandroient dans toute l'Europe, par un Traité solemnel, la joie d'une réconciliation generale. Ce qui devoit les adoucir, semble les avoir irritez. *Ils se sont* de
Ps. 2. nouveau *liguez contre le Seigneur & contre son Oingt. Ils ont imaginé des choses vaines*, & la facilité qu'on a eûë à leur accorder, les a portez à demander avec hauteur & sans mesure.

Nous n'osons presque, MES TRES-CHERS FRERES, vous exposer les loix honteuses & tyranniques qu'ils ont voulu nous imposer: vous les avez apprises avec horreur, & nous ne vous en renouvellons ici le souvenir, que pour vous apprendre jusqu'où va l'orgüeil de l'esprit humain,

main, & jusqu'où doit aller la ferveur de vos prieres.

Il falloit pour les satisfaire, les rendre Maîtres de nos Frontieres, démolir nous-mêmes nos Places, & combler nos Ports à leur fantaisie; leur abandonner les Villes que nous avions fortifiées pour nôtre défense; sous pretexte de leur donner des sûretez, nous ôter les nôtres, & livrer le Roïaume à leurs irruptions & à leurs caprices; interdire au Roy la liberté de proteger une Famille Royale, respectable par son rang, par sa pieté, par la persécution même qu'elle souffre; & après l'avoir dépoüillée de ses Etats, vouloir encore lui enlever sans pitié l'asile & la protection qui lui reste; proposer de faire descendre du Thrône un Roy solemnellement reconnu, regnant, établi, aimé.

des siens ; & l'arracher de son Royaume, & pour ainsi dire, du cœur même de ses Sujets ; & ce qu'il y a de plus inhumain, prétendre de s'aider des conseils & des armes même du Pere, pour deshonorer son propre Fils, & violer en même tems les regles de la Justice, les droits de la Royauté, & ceux du Sang & de la Nature ; enfin pour ne rien oublier d'odieux, renvoïer à leur jugement la cause de Dieu, & soûmettre nôtre Religion à leur politique.

Ce n'est pas cette paix, MES TRE'S-CHERS FRERES, que nous vous exhortons de demander dans vos prieres. Celle qui vous est necessaire, & que vous desirez depuis long-tems, doit venir de la misericorde de Dieu, & non pas de sa colere. Ce doit être une compensation

de justice, non pas une oppression de puissance. Vous ne devez pas la tenir de ces negotiations *passionnées*, *où regne*, selon les termes de l'Ecriture, *une amertume de jalousie & un esprit de contention*, *toûjours suivi de division & de trouble*. Elle doit être le fruit de *cette sagesse d'enhaut*, *qui est honnête*, *pacifique*, *moderée*; *qui se rend à la raison*, *& qui convient de ce qui est juste*.

Si zelum amarum habetis, & contentiones in cordibus vestris. Ubi enim zelus & contentio, ibi inconstantia & omne opus pravum. *Jac. c. 3.*

Quæ autem desursum est sapientia, primum quidem pudica est, deinde pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens.

L'énormité de leurs demandes portoit avec elle la necessité du refus. Toute la Nation offensée de l'ignominie de ce projet, n'a plus pensé qu'à sa défense. Vous en avez marqué vos ressentimens, MES TRE'S-CHERS FRERES. Le Roy, dont le cœur étoit rempli des esperances de la paix, pour vous, & pour lui, levant les yeux au Ciel, d'où viennent les veritables secours,

a tourné tout d'un coup ses vœux du côté du Dieu des armées ; & les prieres que nous croïions n'avoir à faire désormais que pour la conservation de sa Personne sacrée ; il nous ordonne de les faire pour la prosperité de ses Armes.

Adressons-nous donc au Seigneur tout-puissant. Nos intentions lui sont connuës. Sa cause se trouve unie avec la notre. Nous le prions, comme il l'ordonne, avec une humble confiance. Il reste encore du courage ; il reste encore de la foy en Israël. Nos Troupes n'ont pas perdu leur ancienne valeur ; Dieu n'a pas oublié son ancienne protection. *Les enfans des hommes sont vains, & se trompent dans leurs mesures.* Animons nôtre foy ; & relevons nos esperances. Qui sçait si nous ne conserverons pas

Veruntamen vani filii hominum, mendaces filii hominum in statetis. *Ps. 61.*

par la guerre, ce que nous avions consenti de leur accorder par la paix ? Qu'ils se vantent du nombre *de leurs chariots & de leurs chevaux : pour nous, nous invoquerons le nom du Seigneur.* Ps. 19.

Nous avons été heureux, MES TRE'S-CHERS FRERES, ils le sont. Tel est le jugement de Dieu sur eux & sur nous. Peut-être, présumant de nos propres forces, & nous glorifiant de nôtre bonheur, avons-nous merité d'être humiliez. Croïent-ils que leur orgüeil ne puisse pas être confondu ? N'ont-ils jamais éprouvé eux-mêmes le sort des vicissitudes humaines, & n'ont-ils jamais reconnu que Dieu éleve quand il veut, ceux qu'on croïoit abbatus, & qu'il renferme dans le sein de sa providence des ressources inconnuës, pour relever les Empires qu'il

lui a plû d'humilier.

Mais nous ne cesserons de vous le dire, MES TRE'S-CHERS FRERES, Nos Ennemis les plus à craindre, sont nos péchez. *D'où sortent les contestations & les guerres ? n'est-ce pas du fond de nos convoitises ?* D'où vient que *la terre la plus feconde devient sterile comme le sable ? N'est-ce pas de la malice de ceux qui l'habitent ?* Pourquoi les fleaux du Ciel se répandent-ils & multiplient-ils impitoïablement dans le monde ? *Ces fleaux ont été créez pour la punition des impies.* La peine dure, quand l'iniquité continuë. Vous vous plaignez d'être miserables, & bien-loin de cesser d'être pécheurs, vous ne vous repentez pas même de l'avoir été.

Unde bella & lites in vobis ? nonne hinc, ex concupiscentiis vestris ? *Jac. Ep. c.* 4.

Terrá fructiferam in salsuginem à malitiâ inhabitantium in eâ. *Ps.* 106.

Flagella super iniquos creata sunt. *Eccl.* 40.

Les vices au contraire, semblent naître & s'entretenir dans

les miseres publiques : d'un côté, l'injustice, l'usure, la dureté; de l'autre, le murmure, l'envie, la fraude; l'abondance corrompt les uns, la disette irrite les autres; les riches lassent la patience des pauvres; les pauvres abusent de la charité même des riches. Le monde ne fut jamais plus inquiet, ni plus agité : on se tourmente sans cesse; on se tend des pieges les uns aux autres. Un petit interêt allume des haines cruelles. Dans les prieres que nous faisons pour la paix, on ne pense qu'à la conclusion des guerres generales, & l'on ne songe pas à faire cesser les inimitiez, les procès, les haines, qui sont des guerres personnelles; on demande la paix à Dieu pour les Rois & pour les royaumes, & on la refuse au prochain, on se la refuse à soi-même.

Voit-on quelque zele, ou quelque goût de dévotion parmi vous, MES TRE'S-CHERS FRERES : on assiste aux Offices divins, à la celebration des saints Mysteres, à la prédication de la divine Parole ; tout cela sans recüeillement, sans attention, souvent par coûtume & par bienséance, tandis qu'on est fort ardent pour toutes les affaires temporelles. Une partie de ceux qui ne sont pas sincerement regenerez, se plaisent dans leur ignorance, & réduisent leur pieté à ces assemblées, la plûpart nocturnes, où le libertinage a plus de part que la Religion ; qui ne sont suivies, que parce qu'elles sont défenduës ; où la voix d'un vil Artisan, ou celle d'une Femme Fanatique sont mieux écoutées, que ne seroit celle d'un Prédicateur Evangelique.

Depuis le tems que nous vous exhortons à la pénitence, dont vous ne pouvez pas ignorer la necessité, si vous voulez que la colere du Seigneur s'appaise, quelles conversions avons-nous vûës ? chacun déplore ses malheurs, où sont ceux qui gémissent de leurs péchez ? A-t-on vû une foule de pénitens porter leurs cœurs contrits & humiliez, & fondre en larmes autour des Confessionnaux ? De tant d'avares qui devorent aujourd'hui le peuple de Dieu, y en a-t-il quelques-uns qui aïent remis aux pieds des Prêtres les fruits injustes de leurs usures, pour restituer aux pauvres de JESUS-CHRIST la subsistance qu'ils leur ont ôtée ? *Convertissez-vous* donc, MES TRE'S-CHERS FRERES, *repentez-vous de toutes vos impietez, & vôtre iniquité ne*

Convertimini & pœnitentiam agite ab omnibus iniquitatibus vestris, & non erit vobis in ruinam iniquitas. Facite vobis cor novum & spiritum novum, & quare moriemini domus Israël ? Ezech. 18.

sera plus cause de vôtre ruine. Faites-vous un cœur nouveau, & un esprit nouveau; & pourquoi seriez-vous punis après cela?

Mettons-nous en état, MES TRE'S-CHERS FRERES, que le Seigneur nous pardonne, & même qu'il nous favorise. Prosternez devant ses Autels, & comme anéantis en sa presence, adorons ce qu'il est, & reconnoissons ce que nous sommes. Le Roy nous a déja prévenus, & nous ordonne de le suivre. Attirons sur lui par une pieté sincere, les secours du Ciel dont il a besoin. Accordons-lui les nôtres avec affection dans ces conjonctures pressantes. Il ne veut se servir de nos biens, que pour pouvoir plûtôt s'en passer. Unissons nos bonnes intentions aux siennes. Donnons-lui les moïens de nous rendre heureux, en nous

procurant une paix sûre & raisonnable, & de passer lui-même dans une longue & sainte tranquillité, les jours précieux que nous prions le Ciel de lui prolonger.

A CES CAUSES, pour suivre les pieuses intentions du Roy, qui nous a fait l'honneur de nous en écrire, & pour satisfaire aux mouvemens de nôtre zele & aux devoirs de nôtre ministere, aprés en avoir conferé avec nos venerables Freres, les Dignitez & Chanoines de nôtre Eglise Cathedrale, Nous ordonnons qu'il sera fait dans nôtre Diocése des Processions & des Prieres publiques, avec Exposition & Benediction du très-saint Sacrement; que l'ouverture en sera faite dans nôtre Eglise Cathedrale Dimanche prochain, quatorziéme du present mois, immediatement

après Vêpres, par une Procession génerale, en la maniere accoûtumée; que lesdites Prieres seront continuées dans toutes les Eglises de la ville de Nismes, suivant l'ordre qui leur sera marqué; que lesdites Processions & Prieres seront faites dans les autres Eglises de nôtre Diocése le premier Dimanche après la reception du present Mandement. Enjoignons à tous les Prêtres qui celebreront la sainte Messe dans nôtre Diocése, de dire pendant un mois les Collectes pour le Roy, *Quæsumus omnipotens Deus*, & pour la Paix, *Deus à quo sancta desideria*. Exhortant les Compagnies & tous les Fideles, d'assister ausdites Processions & Prieres, avec la pieté & la décence requises & accoûtumées.

Donné à Nismes dans nôtre Palais Episcopal le dixiéme Juillet 1709. *Signé*,

† ESPRIT, Evêque de Nismes.

Et plus bas, Par Monseigneur,
DURAND.

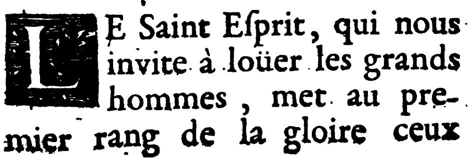


ORAISON FUNEBRE DE MR FLECHIER EVÊQUE DE NISMES.

Par M. l'Abbé DU JARRY. 1711.

Laudemus viros gloriosos ... nunciantes in Prophetis dignitatem Prophetarum ... & populis sanctissima verba ... homines divites in virtutibus ... pacificantes in domibus suis. *Eccl.* 44.

Loüons les hommes éclatans de gloire, ... qui ont été remplis de l'esprit des Prophetes, en annonçant avec dignité les Oracles sacrez aux peuples ... qui ont été riches en vertus, & qui ont fait paroître un esprit de paix & de modération dans leur vie.



LE Saint Esprit, qui nous invite à loüer les grands hommes, met au premier rang de la gloire ceux

qui celebrent les grands noms par de dignes éloges ; & emploïe les plus vives couleurs de l'éloquence à loüer l'éloquence même.

Mais cette éloquence, ce riche don du Ciel qui couronne les vertus, en doit être lui-même couronné. Ceux qui l'ont reçû dans un haut degré d'excellence, ont été la plûpart de grands hommes aussi-bien que de grands Orateurs. Tels furent les illustres Prélats qui honorerent les premiers siécles de l'Eglise. Ils parurent également puissans en œuvres & en paroles. Ils brillerent comme des flambeaux de la religion, aussi ardens par leur charité, que lumineux par leur doctrine. Vous me prevenez sans doute, MESSIEURS, vous rappellez cette double prédication de l'exemple & du discours, réunis-
dans

dans le grand Prélat & le celebre Orateur que nous regrettons ; cet homme vraiment rempli de l'esprit des Prophetes, & si connu par cette éloquence harmonieuse & divine, avec laquelle il annonça les sacrez oracles : *Nunciantes in Prophetis dignitatem Prophetarum* : ce Pontife qui a plû au Seigneur dans les jours de sa vie toute illustre, qui dans les tems de colere a été trouvé digne d'être la réconciliation des peuples avec Dieu, par un esprit de modération & de paix. Il fut une de ces sources sacrées de la religion, que le Pere des dons & des lumieres fait rejaillir dans le sein de l'Eglise, non-seulement pour désaltérer ceux qui ont soif de la justice dans le désert aride de cette vie, mais pour mêler quelque innocente douceur aux fa-

tigues de l'exil & à la longueur du voïage.

Loüons donc cet homme éclatant de gloire : *Laudemus viros gloriosos* ; il le merite, MESSIEURS, avec d'autant plus de justice après sa mort, qu'en loüant si dignement les autres, il voulut être peu loüé pendant sa vie.

Je connois à quel péril je m'expose lorsque j'entreprens l'éloge de ce grand homme, qui sçût rendre avec tant de dignité dans le lieu saint, un tribut de loüanges à d'illustres morts. Mais nôtre zele seroit-il muet, parce qu'il n'est pas assez éloquent ? Le celebre FLECHIER se seroit il ravi l'hommage qui lui est dû, pour l'avoir trop merité ? N'aurions-nous point d'encens à lui offrir, parce que nous n'en trouvons pas du

même prix que le sien ? & le degré d'excellence où il a porté l'éloge funebre, sera-t-il une raison pour nous dispenser d'un devoir si legitime ? Au contraire, MESSIEURS, c'est en cela même que je puis contribuer à sa gloire, puisqu'en ne voïant ailleurs que dans ses écrits, ces couleurs & ces traits qui me manquent pour le peindre, vous desirerez l'Ouvrier habile dont vous admirâtes les chefs-d'œuvre, & je rehausserai le prix du bien que vous avez perdu, en vous faisant sentir combien vôtre perte est irreparable. Une comparaison secrette & desavantageuse pour moi, vous rappellera le souvenir de cette éloquence qui vous a tant de fois charmez, & peut-être qu'en condamnant la temerité de mon zele, vous approuverez la justice de ma reconnoissance.

Mais par quels traits ébaucherai-je le tableau de ce grand Prélat, bien mieux gravé dans le cœur de ceux qui m'écoutent, qu'il ne le sera dans cet éloge? Nous l'avons vû avec admiration, réunir en sa faveur les suffrages de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple. Dans le centre des passions déchaînées, & dans l'endroit le plus agité d'une mer qui n'est jamais calme, à peine a-t-on vû le plus foible nuage alterer la douce serenité de son front. Il rendoit des hommages au Prince, & préparoit sans y penser, les voies de son élevation, en cultivant dans des heures de retraite bien ménagées, ces fruits precieux que le travail & la patience mûrissent peu à peu dans les cabinets des sçavans. Il s'est distingué parmi des hommes choisis, qui sont

comme l'élite du monde poli, & il a été un des ornemens d'une Compagnie qui est elle-même l'ornement de ce Roïaume. Il a paru dans les cercles, répandant l'odeur d'une vie sans tache, avec la douceur d'une conversation toute charmante. Il a sçû gagner les cœurs d'une foule d'amis par un commerce aisé, & attirer les applaudissemens du public par les grands emplois de l'éloquence Chrétienne.

L'Academie Françoise.

Si nous le considerons passant d'une vie douce & tranquille, aux fonctions laborieuses de l'Episcopat, nous lui verrons honorer deux thrônes de l'Eglise par l'éclat de ses vertus & les fruits de ses travaux, apprivoiser des bêtes féroces qui ravageoient la vigne du Seigneur, & former des Martyrs de Jesus-Christ par

ſes exhortations : nous verrons, dis-je, des Fanatiques aveugles, qui avoient rompu tous les liens de la religion & de l'humanité, reſpecter ſa vertu ſimple & modeſte, mais ferme & inébranlable. Il a blanchi dans les emplois les plus ſaints & les plus glorieux. Nous avons admiré les dernieres productions de ſa plume, lorſqu'elle tomboit, pour ainſi dire, de ſa main défaillante dans un âge avancé. La mort l'a ſurpris tenant ces armes de lumiere dont il a terraſſé l'erreur & le vice, & le Seigneur a trouvé ſon ſerviteur veillant quand il eſt venu heurter à ſa porte.

Tel a été le grand Prélat à qui nous venons rendre ce triſte & religieux devoir : Loüons donc, s'il nous eſt poſſible, cet homme éclatant de gloire & vrai-

ment digne d'être loüé, *parce qu'il a excellé dans cette harmonie merveilleuse qui naît des accords de l'éloquence & de la vertu, rehaussez par un esprit de paix, de douceur & de concorde, qui fut son caractere.* Il a laissé un parfait modele aux Orateurs, & un grand exemple aux Evêques: *Laudemus viros gloriosos, &c.* C'est le sujet de l'Eloge que nous consacrons à la mémoire de MESSIRE ESPRIT FLECHIER, Evêque de Nismes, ci-devant Aumônier ordinaire de Madame la Dauphine. Eccl. Division.

Il semble, MESSIEURS, que la destinée des Lettres suive celle des Monarchies & des Républiques, & qu'elles fleurissent plus ou moins dans les Etats, selon que ceux qui les gouvernent ont plus ou moins de gloire & de puissance. I. Point.

Le siécle de Loüis le Grand,

comparable par tant d'endroits à celui d'Auguste, l'a égalé, pour ne rien dire de plus, par les genies extraordinaires qu'il a produit. Comme ce Prince devoit fournir les plus riches matieres aux Orateurs & aux Poëtes, il n'a pas manqué d'Artisans dignes de les mettre en œuvre. L'esprit de ce grand Cardinal, si connu par sa noble passion pour les sciences, animoit encore ceux qui lui avoient succedé au Ministere. Paris, cette merveille du monde, renfermoit dans l'enceinte de ses murs, des hommes excellens en tout genre de merite, quand le nom d'Esprit Flechier, devenu si celebre, commença d'y briller.

M. Colbert.

Vous le sçavez, MESSIEURS, cette Ville, l'admiration des peuples, qui tire tant de richesses d'esprit de son propre fond, les

les voit augmenter par le nombre d'hommes rares que les Provinces lui fournissent, comme des tributaires à leur Reine. Elle doit le trésor qu'elle a possedé & perdu, à ce climat * heureux si fécond en Poëtes & en Orateurs célebres. En entrant dans le monde, il y trouva les voies du mérite & de la réputation tracées par un oncle, qui fut le chef d'un Ordre vénerable, & dont la gloire est encore mêlée avec celle de son illustre neveu. Ce fut sur les pas de ce guide qu'il vit ouvrir pour la premiere fois la porte de ces cabinets si connus, plus dignes d'être nommez le séjour des Muses, que ces monts fabuleux où leurs nourrissons les assemblent.

* Provence.

Le R. Pere Hercule, General des PP. de la Doctrine Chrétienne.

Vous rappellez, Messieurs, ces Palais reverez par tous ceux

l'Hôtel de Ramboüillet

qui aiment la ſcience & la vertu. C'eſt là que l'on peſoit les eſprits à la balance du plus juſte diſcernement, que l'on recevoit, ou que l'on rejettoit le bon ou le mauvais or des ouvrages. C'étoit dans cette vraie Académie où les noms illuſtres étoient écrits en caracteres que la gloire avoit tracez ; c'étoit là, dis-je, que l'on goûtoit les innocentes délices de l'eſprit, & ces pures voluptez où les ſens n'ont point de part ; que les vrais aiglons qui prenoient le vol dans le monde étoient éprouvez aux raïons les plus vifs de la droite raiſon, & que cette Reine des eſprits rendoit ſes Oracles par la bouche d'une perſonne dont le nom ſera toûjours vénerable.

L'Abbé Fléchier ſe fit bientôt remarquer parmi d'illuſtres

rivaux, & des Juges dignes de le couronner. Les connoiſſeurs admirerent toutes les graces de la Poëſie françoiſe & latine, dans les coups d'eſſai de ſa plume. Avec quelles vives & brillantes couleurs n'a-t-il pas décrit ce tournoi celebre où parurent les plus accomplis cavaliers de la Cour à la ſuite de LOUIS LE GRAND, qui entroit dans la carriere de la gloire.

L'on a vû plus d'une fois les génies du premier ordre ſe former par les exercices amuſans du Parnaſſe, aux grandes occupations de l'eſprit, & faire des ſons agréables de la Poëſie comme les préludes d'une grave & digne éloquence. Monſieur de Niſmes ſçût toucher la lyre avec grace, avant que de faire retentir la trompette évangelique. Ses premiers ouvrages reſ-

pirent la fleur de la plus pure latinité, comme fraîchement éclose dans les jardins de la Cour d'Auguste. Nous y reconnoissons cette langue qui représente si parfaitement la majesté de l'Empire & des premiers Cesars. Nous croyons entendre Ciceron & Virgile avec toutes leurs graces, passées de leur siécle jusqu'au nôtre.

S'il décrit une réjoüissance publique, le spectacle qui ravit les yeux est moins beau que l'image qu'il en présente à l'esprit. Il transporte le lecteur dans les lieux qu'il peint, par des ressorts invisibles qu'il remuë au fond de l'ame. Il trouve le secret de faire voir à la posterité la pompe & les délices de la Cour de Loüis le Grand, de fixer en quelque sorte l'image fugitive & la courte durée des joies du sié-

cle, par des traits plus durables que s'ils étoient gravez ſur l'airain & ſur le bronze. Il éterniſe pour ainſi dire, les fêtes paſſageres qui finiſſent dans l'eſpace de quelques heures.

Ne vous figurez pas, MESSIEURS, les amorces du vice & des paſſions ſemées avec des paroles qui en portent le poiſon le plus ſubtil au fond des ames ; les plus vives couleurs de la Poëſie, prophanées dans des tableaux dangereux, ſur leſquels il faudroit tirer éternellement le voile ; le cœur, un des plus riches préſens que Dieu ait fait aux hommes, déshonoré par des uſages qui le dégradent ; & pour me ſervir des paroles du ſaint Eſprit, ſemblable à un anneau d'or attaché à un animal immonde qui le plonge dans la bouë. *Prov. 11. 22.*

Non, MESSIEURS, Dieu prit ſoin de conſerver toûjours pure cette voix qu'il avoit choiſie pour en faire l'organe de ſa parole chaſte. Les jeux de cet eſprit deſtiné à la religion, furent accompagnez de modeſtie & de ſageſſe. Il n'offrit point aux Idoles du monde l'encens qu'il a brûlé ſur les Autels. Il ne jetta point ſous les pieds des prophanes les fleurs immortelles dont il a paré nos Temples. Avant que de les offrir au Dieu jaloux, il les préſenta ſans tache à ſa plus vive image, & les mit au pied du Thrône, avant que de les porter au Sanctuaire.

Nous admirons cet ouvrage également merveilleux & prudent, où il vengea ſi noblement un droit ſacré à toutes les nations, violé dans la perſonne d'un Ambaſſadeur; où il ſçût joindre

avec tant d'art un respect religieux pour Rome la sainte, avec une juste indignation contre le coupable d'un attentat mémorable. Nous lisons avec étonnement l'histoire d'un grand Cardinal, dont il a immortalisé le nom; ouvrage où la force du raisonnement, la pénetration de l'esprit, la noblesse du style, & les graces du discours se trouvent réünies, & que nous regarderions comme la production d'un esprit fortifié par l'experience, si nous ne sçavions qu'il fut un des premiers fruits de sa plume.

Le Cardinal Commendon.

Le mérite de nôtre Prélat commençoit à jetter ses premiers rayons, & pareil à l'aurore d'un beau jour, s'élevoit peu à peu sous les yeux de quelques amis éclairez, qui s'applaudissoient d'avoir trouvé ce

trésor. Ce fut alors que le choix d'un Monarque guidé du Ciel, confia le plus important emploi de son Etat au sujet le plus digne de le remplir. Monsieur le Duc de Montausier chargé de l'éducation de nôtre grand Dauphin, sentit tout le poids de ses obligations, & chercha des hommes rares avec lesquels il pût partager un fardeau si glorieux. La Providence qui vouloit conduire l'Abbé Flechier par des voies illustres au terme où il est parvenu, fit ce riche present à ce sage Gouverneur. Il en connut bientôt tout le prix, & il l'honora de cette haute estime qui ne laisse presque plus rien à faire à nos éloges. Ce grand homme eut besoin de cet ami fidele & de ce consolateur éloquent, quand la mort lui ravit la moitié de lui-même dans une

époufe qui fut l'ornement de fon fiécle, &dont la perte mit dans fa famille le deüil que partagea la Cour & la France. Les graces, les vertus, & les Mufes pleurerent l'incomparable Julie. Monfieur le Duc de Montaufier accablé de ce coup douloureux, auroit été peut-être inconfolable, fi nôtre Orateur chrétien n'eut, pour ainfi dire, enchanté fa douleur par la douce harmonie de fes paroles.

Parmi les riches talens qu'il eut, un des plus beaux fut de répandre avec dignité des larmes précieufes fur le tombeau des hommes illuftres. Vous le fçavez, MESSIEURS, ce don du Ciel fi rare, lui fut libéralement communiqué. La renommée a porté dans tout l'Univers les accens funebres, les plaintes harmonieufes, & les concerts lu-

gubres dont il remplissoit nos Temples, quand il étoit l'organe du public pour pleurer ses Reines & ses Princesses, ses Héros & ses Héroïnes. Il étalla toute la richesse de ce talent, lorsqu'en présence d'une troupe de Vierges sacrées, & loin de la Cour & du monde, il fut accomplir les jours de deüil, & consoler l'époux & la sœur par un éloge immortel qui charma leur douleur.

Il falloit une main aussi délicate pour mettre l'appareil de la religion sur une playe si fraîche & si sensible. Il fit couler au fond de l'ame cette douceur secrete, que mêle à l'amertume des larmes une digne loüange du sujet qui les cause. Il les essuïa en les faisant répandre. Il soulagea le cœur de ce fardeau pesant de la douleur muette. Il toucha les ressorts secrets qui

ouvrent l'ame, ſerrée par la triſteſſe, à la conſolation. Il répandit au pied des Autels ce parfum précieux qui, ſelon le Sage, réjoüit l'eſprit affligé avec les paroles d'un ami compâtiſſant. Prov. 27. 9.

Ici, MESSIEURS, ne vous figurez pas des loüanges flateuſes prodiguées ſans diſcretion par une bouche dévoüée à la flaterie & au menſonge. L'encens qui fut preſenté par une main ſacrée, fut pris ſur l'Autel. Les ornemens de l'éloquence furent tirez des ſources pures de la religion & de la verité. Tout eſt chrétien dans l'éloge d'une héroïne pénitente. Le cœur eſt attendri autant que l'eſprit eſt charmé. L'Orateur inſpire un ſecret mépris de tous les avantages dont il peint la fragilité avec la gloire. Il montre en paſſant l'idole du monde environ-

née d'adorateurs, brisée & mise dans le tombeau. Toute la beauté de l'esprit humain y est emploïée à peindre la foiblesse & la misere de cet esprit même, qui après avoir enfanté des ouvrages immortels, survit quelquefois à lui-même, s'affoiblit & s'use avec les organes humilians dont ses divines operations dépendent. On y entrevoit un éclat passager des honneurs, qui effacé par les sombres couleurs de la mort, en représente la fragilité. On y entend, pour ainsi parler, sortir du creux des sépulchres cette voix lamentable: Voila l'écüeil où se brise toute la grandeur humaine.

Monsieur l'Abbé Flechier revint du desert couronné par le suffrage de ce digne estimateur du merite, qui prit soin d'honorer son illustre Consolateur, &

de faire paſſer à la poſterité cette courte gloire de l'éloquence. L'éloge qui avoit charmé dans la prononciation, fut encore plus admiré en paſſant par l'épreuve dangereuſe de la lecture, & il n'eut pour cenſeurs que les hommes chagrins, que la trop grande lumiere du merite offenſe.

Mais helas ! permettez-moi de gémir ici ſur la miſere de l'homme, qui en rendant hommage à la vertu, eſt ſouvent en peril de la perdre. Vous le ſçavez, MESSIEURS, combien il eſt difficile de ne pas ouvrir ſon cœur au poiſon d'une loüange publique ; & pour me ſervir des paroles de nôtre Prélat, de ne pas réſerver pour ſoi quelques grains de l'encens que l'on vient d'offrir ſur les Autels. Mais ne craignons rien pour l'Ora-

teur que nous loüons. Jamais on ne vit tant de modestie avec tant de réputation. Cette belle vertu fut le caractere de Monsieur de Nismes, & lui fit autant d'amis que ses rares talens lui attirerent d'admirateurs. La même lumiere qui lui faisoit produire des ouvrages achevez, lui en faisoit découvrir la vanité. Il rendoit, avec le Prophete, au Seigneur l'hommage de la parole qu'il tenoit de lui. On le voïoit dans les compagnies se taire avec dignité, après avoir parlé avec applaudissement, comme un épic chargé de grains, la tête baissée, pour ainsi dire, sous le poids de son merite; & laisser chercher le grand homme à ceux qui n'ont pas assez de penetration pour le découvrir au travers de la digne simplicité qui le cache.

Il eut besoin, MESSIEURS, de toute sa modestie pour servir de contrepoids à l'élevation de son merite, & pour ne pas succomber à la tentation d'une vaine gloire au milieu des acclamations nouvelles & generales, que lui attirerent les éloges de la Duchesse d'Aiguillon & du grand Turene.

A ce nom, permettez-moi, MESSIEURS, de gémir ici de la triste necessité où je me trouve, en pleurant la perte d'un Orateur illustre, de rappeller celle d'un fameux Capitaine. Nous nous souvenons encore de l'accident tragique qui ensevelit cet autre Machabée dans son propre triomphe. Ce General, que la victoire avoit toûjours suivi dans les combats, fut frapé entre les bras de la gloire d'un coup funeste à son Roi &

à ſa patrie. La conſternation fut generale ; le Prince pleura ; les gemiſſemens du peuple éclaterent dans les Temples qui avoient retenti des Cantiques de ſa reconnoiſſance, & furent remplis de voix plaintives.

Mais ce ne fut pas aſſez, pour celebrer ce heros, de cet éloge ſans art qui ſe forme de la confuſion des cris & des regrets pouſſez de toutes parts. Quand ce torrent de pleurs fut écoulé, & que le tems eut calmé cette premiere tempête de la déſolation publique, on attendit avec impatience qu'une main habile mît en œuvre cette riche matiere de loüanges, & recüeillît au pied de ſon tombeau, dans une ceremonie auguſte, les moiſſons de lauriers confuſément éparts dans les campagnes glorieuſes de ce grand homme ; & que l'éloquence

loquence ſacrée, à l'envi de la prophane, ſe parât de tous ſes ornemens, pour rendre devant les Autels un digne hommage à la memoire de ce Conquerant.

Vous le ſçavez, MESSIEURS, dans ces conjonctures affligeantes, il ne ſe trouve que trop de *ces conſolateurs onereux & fatigans*, qui par des loüanges ſans choix, ajoûtent l'ennui & le dégoût à la douleur. Les peuples pleins de l'image de leur Heros, ne la peuvent ſouffrir défigurée dans des portraits tracez à la hâte par un pinceau temeraire. Les hommes tels que nôtre Prélat, ſont de ces rares preſens que le Ciel fait au monde pour couronner le merite éclatant. Il n'appartient qu'aux Heros de l'éloquence de loüer les Heros de la guerre. Déja la bouche d'un Orateur celebre s'étoit ou-

Job. 16. 2.

M. de Maſcaron.

verte dans le lieu ſaint. Le ſuccès d'un diſcours univerſellement applaudi, ſembloit marquer un écüeil inévitable à celui qui oſeroit le ſuivre. Mais dès que l'éloquent Flechier eût parlé, le tableau du grand Turene fut mis dans ſon plus beau jour, & je ne crains pas de dire qu'il ſurpaſſa les autres dans un éloge où il ſe ſurpaſſa lui-même. L'auditeur ne fut point ſéduit par ce charme paſſager que l'éloquence exterieure forme avec les graces de la prononciation, & qui ſe diſſipe ſous les yeux du lecteur. Que vous dirai-je, MESSIEURS, les grands noms de Turene & de Flechier s'éterniſeront l'un & l'autre dans un diſcours, où la poſterité la plus éloignée verra la gloire du Conquérant confonduë avec celle de l'Orateur.

On y ſentira toute la force de cette éloquence vive & animée, qui vit encore après que le ſon des paroles eſt évanoüi. Tous les curieux admireront ce mauſolée immortel travaillé avec un art ſi merveilleux, bâti, non de marbre & de porphire que le tems détruit, mais riche par la ſtructure magnifique de ces nombreuſes periodes que les ſiecles reſpecteront. On y trouvera dans tous les âges le modele de ce ſtyle conſacré, qui purifie les éloges des Grands de ce qu'ils ont de prophane, convenable à la dignité du lieu ſaint où ils ſont prononcez, & de la religion qui les joint à ſes auguſtes Myſteres.

Loin ces froids cenſeurs qui voudroient que les aigles de l'éloquence volaſſent peſament & à fleur de terre, & qui blâmant

en autrui l'élevation où ils ne peuvent atteindre, condamnent dans les discours cette sainte harmonie des paroles arrangées, au son de laquelle l'esprit de Dieu entre dans les ames, & ces nobles efforts de la raison qui tiennent de la fureur & de l'entousiasme des Prophetes.

Son style s'accorde avec ces chants lugubres dont les Temples retentissent dans ces tristes ceremonies. Les paroles offrent à l'esprit tout le spectacle d'une pompe funebre : dès que l'incomparable Flechier ouvroit la bouche, on se sentoit comme élevé & transporté par une douce violence ; le nombreux auditoire marquoit son admiration par un silence attentif qui ne laissoit rien perdre de ses sons melodieux, silence qui n'étoit interrompu que par le bruit

des applaudiſſemens cauſé par l'heureuſe chute de ſes periodes, & que la bouche ne pouvoit refuſer au plaiſir de ce ſens délicat, par lequel les eſprits ſe communiquent.

Les hommes de ce caractere ne doivent leur réputation qu'à eux-mêmes : mais l'Academie, de qui la France reçoit tant d'honneur, s'en faiſoit trop en s'aſſociant ce rare Génie, pour ne pas le chercher avec empreſſement. Alors fleuriſſoit, comme aujourd'hui dans tout ſon luſtre, cette Aſſemblée que l'Egliſe, l'épée, & la robbe enrichiſſent à l'envi de leurs tréſors. Cette Compagnie celebre étoit trop intereſſée à relever ſon luſtre par l'ornement de notre fameux Orateur, pour n'avoir pas une juſte impatience de s'en parer : elle prepara ſes plus beaux

lauriers pour en orner le front de cet Homme rare, qui joignant l'éloquence à la poësie, entroit dans ce Temple de la gloire & du merite par les deux voies qui en ouvrent la porte. Il charma les oreilles du petit nombre, dont l'approbation met en quelque sorte le sceau à l'estime generale. Il justifia par un discours admirable, le choix que tant d'autres raisons rendoient si legitime. Le jugement des qurante fut confirmé au tribunal souverain de la raison. Monsieur l'Abbé Flechier fut couronné par toutes les voix. Son éloge prononcé sur le premier theâtre du monde, fut repeté dans les cercles ; on approuva sur les bords du Tybre ce qui avoit été decidé sur les rives de la Seine.

L'esprit de ce grand Hom-

me n'éclatoit pas ſeulement dans les ouvrages d'une longue application ; il brilloit dans ſes entretiens familiers, & dans les productions les plus negligées. on y remarquoit cette heureuſe fecondité qui joint le charme avec l'abondance ; les graces du diſcours couloient de ſource ou par ſa plume ou par ſa bouche ; ſon eſprit reſſembloit à ces veines de terre où la nature verſe d'une main liberale toutes ſes richeſſes.

Ses moindres lettres ont des beautez qui les font admirer. Illuſtres amis, qui avez recüeilli dans la ſocieté de ce grand Homme, les fruits de ce commerce qui adoucit l'abſence & qui lie toutes les parties du monde, vous conſervez ces temoignages de ſon eſtime, jointes aux marques de ſa politeſſe ; &

il ſeroit à deſirer qu'une main ſoigneuſe ramaſsât ces treſors diſperſez, pour en faire un preſent au public, qui en connoîtroit tout le prix. Les grands ouvrages que l'eſprit enfante avec effort, peuvent être balancez par les productions naturelles où il s'épanche ſans contrainte; où une belle ame montre ſon riche fond comme au travers d'un pur criſtal; où le grand homme ſe laiſſe voir avec cette negligence noble qui efface la plus reguliere parure; où le pinceau d'une main habile, conduit par des caprices heureux, ſe joüe au hazard dans des traits qui ſont des chefs-d'œuvres.

Après vous avoir repreſenté notre Prelat ſublime Orateur, vous le ferai-je voir excellent Hiſtorien dans le portrait célebre du grand Theodoſe.

Ce

Ce grand Homme ne se délassoit de ses travaux que par la diversité de ses occupations. On le voyoit passer du cabinet dans la Chaire, répandant à pleines mains les fleurs sacrées de l'éloquence, dans ces jours solemnels que l'Eglise consacre à la memoire des Saints. Ces admirables éloges nous representent la terre où coule le lait & le miel parmi la douceur & la politesse du langage; mais où croissent aussi les plus beaux fruits de la vigne du Seigneur, avec une érudition polie & une saine doctrine. On y reconnoît Jesus-Christ, la fleur des champs, & le lys des vallées; mais aussi le pain des forts & le lait des enfans. Les graces y parlent le langage de la Religion, & l'on y trouve tous les agrémens des unes, avec la sainte austerité de l'autre.

Cependant, au milieu de tant de gloire, Monſieur l'Abbé Flechier étoit encore ſans recompenſes. Vous le ſçavez, MESSIEURS, c'eſt un perſonnage embaraſſant à ſoûtenir dans le monde, que celui d'un malheureux illuſtre. On devient bientôt importun par la voix d'un merite qui crie, & qui ſemble reprocher au ſiecle ſon injuſtice. Si l'on ſe montre, on fatigue ; ſi l'on ſe cache, on eſt oublié ; l'aſſiduité eſt accuſée d'ambition, la retraite eſt ſoupçonnée de murmure. Mais enfin la nuée ſuſpenduë s'ouvrit, & verſa une pluie de benedictions ſur un ſujet ſi digne. Les Abbayes de ſaint Severin & de Baigne, ſuivies d'une des places les plus diſtinguées de la Cour, le firent regarder comme un fruit meur pour l'Epiſcopat. On jugeoit

bien qu'une tête dont il étoit ſorti tant de belles choſes, ne pouvoit manquer de l'ornement qui lui convient.; mais les vœux de la France ne furent pas ſi tôt accomplis. Les ſages Princes ſemblent fermer quelquefois l'oreille à la voix du merite, pour le couronner avec plus d'éclat, en le faiſant parler avec plus de force. Ils different le prix de la vertu heroïque, de peur que venant à ſe repoſer trop tôt, elle ne prive ſon ſiecle des grands exemples qu'elle lui doit; & ils mettent la couronne à la fin d'une longue & laborieuſe carriere, pour augmenter l'honneur de la courſe.

Monſieur l'Abbé Flechier qui avoit partagé le fardeau glorieux de l'éducation de Monſeigneur, qui avoit porté tant de fois les fruits de ſes veilles

au pied du Thrône, & qui joignoit le merite d'une Cour sage à celui de l'éloquence & de la vertu, surmonta l'envie par l'éclat de sa reputation, ou la désarma par sa modestie. LOUIS LE GRAND le regardoit comme un des plus beaux ornemens de son regne. Ce Monarque se plaît à faire sentir aux grands hommes qu'ils ne sont redevables qu'à lui des biens dont il les comble. Quand un talent du premier ordre répand une lumiere éblouïssante de toutes parts, alors il se fait d'un devoir le plus indispensable, la joie la plus sensible; il ajoûte à ses graces le prix inestimable qu'elles reçoivent en coulant de leur source; il connoît tout le prix de ce glorieux appanage de la roïauté, qui lui donne le pouvoir de faire des

heureux, & d'ajoûter le dernier éclat à la reputation d'un homme illustre, en joignant la marque de son estime à sa liberalité. Il goûte la douceur que trouve une belle ame à répandre ses bienfaits sur un digne sujet, & la satisfaction qu'il y a de lire dans un grand cœur la vive impression de la reconnoissance.

Monsieur l'Abbé Flechier conduit par la main de Dieu au rang des Princes d'Israël, y monta par des degrez qui en rehausserent le lustre. Il avoit déja rempli les sept années de services pour meriter l'épouse sacrée qu'on lui destinoit pour récompense; mais à l'exemple de Jacob, il lui en coûta sept autres pour emporter la conquête de Rachel. Les éloges immortels du grand Lamoignon,

d'une Reine incomparable, & d'un Chancelier celebre, ajoûterent un nouvel éclat à ſa gloire. Voila par quels degrez la Providence a conduit ce grand Homme. Ceux du thrône de Salomon étoient-ils plus beaux & plus riches?

Mais où s'égare encore nôtre imagination? Eſt-il tems de le contempler dans ſa gloire, quand nous le pleurons dans le tombeau? Cette bouche qui nous a tant de fois ravis, eſt donc fermée pour jamais, & ſi elle eſt encore éloquente dans la pouſſiere, c'eſt pour repreſenter la vanité de l'éloquence même. Eſt-ce donc là que ſe reduit la beauté de ce talent, que l'on met à un ſi haut prix? Un vain ſon de paroles qui ſe perd, la nuit qui annonce la ſcience à la nuit, une langue prophane, des

oreilles mondaines, un frivole plaiſir, une vaine complaiſance, digne fruit de ces ouvriers infortunez, qui reçoivent toute leur recompenſe dès ce monde, pour lequel ils travaillent?

Ainſi paſſe l'homme dans une image fugitive; comme l'illuſion d'un beau ſonge. L'Orateur & le Heros ſont bien-tôt oubliez. En vain s'efforce-t-on de conſerver les reſtes de l'un & de l'autre, par le ſecret de cet art qui fixe la parole; ces diſcours tant admirez, ne tiennent tout au plus qu'un peu de place dans ces immenſes threſors d'eſprit que renferment nos bibliotheques. La poudre & les vers rongent les Grands dans leurs éloges comme dans leur tombeau. A peine ſe trouve-t-il quelque œil curieux qui aille déterrer cer morts illuſtres, & reverer

de tems en tems leur memoire en relisant un ouvrage qui les expose à la veneration de la posterité.

Voila, MESSIEURS, tout ce qui nous resteroit de ce grand Homme que nous pleurons, si sa pieté connuë ne nous laissoit de plus solides consolations. Il a subi la loi generale imposée à tous les enfans d'Adam; mais si elle pouvoit souffrir quelque dispense, ce seroit en faveur de ces hommes merveilleux qui enrichissent l'Eglise & le monde de ces precieux monumens de l'esprit, d'où nous tirons la plus forte preuve de son immortalité.

Qui de nous ne remonte pas du ruisseau jusqu'à la source, quand nous lisons les écrits de nôtre grand Prelat, où les raïons celestes du vrai & du beau allu-

ment dans les cœurs le desir du bien qui en est l'origine ? Il a parfaitement rempli le dessein de Dieu, quand il fait ces riches presens au monde ; il a connu son Créateur, & il l'a fait connoître ; il a chanté melodieusement ce Cantique de loüanges & de benedictions que tous les êtres doivent à leur principe ; il a été une de ces voix harmonieuses qui consolent l'homme dans l'ennui de son exil, qui nous ravissant encore dans ses écrits, toute éteinte qu'elle est, nous semble digne de se mêler avec celle des Anges.

Nous l'avons admiré comme un homme éclatant de gloire, par la beauté de son éloquence ; considerons-le comme un Prelat riche en vertus & venerable dans la religion, par cet esprit de paix & de douceur

qui a été ſon caractere.

II. Point. C'eſt le ſentiment unanime des ſaints Docteurs, que la diſpoſition la plus propre à l'Epiſcopat, eſt de le fuir par les ſentimens d'une humilité profonde, en même tems que l'on y monte par les degrez des vertus & des travaux qui le meritent. De là vient que la plûpart des grands Prelats des premiers ſiecles de l'Egliſe ont mis de pieux artifices en uſage pour ſe dérober à la veneration des peuples, & n'ont été portez ſur le thrône Epiſcopal, qu'en cedant à la ſainte violence qu'ils ont ſoufferte. Cependant l'Apotre nous apprend que l'on peut deſirer cette grande place, en deſirant les ſaintes œuvres & les emplois ſacrez dont elle eſt la récompenſe. Et en cela il s'accorde par-

faitement avec la reponſe du Sauveur à un des deux enfans de cette mere ambitieuſe qui lui demandoit les deux premiers rangs de ſon royaume : *Pouvez-vous boire le Calice que je boirai*, comme s'il eût dit : je ne vous défends pas d'aſpirer aux plus hautes places de mon Egliſe, mais ſçachez que l'on n'y parvient que par de grands travaux : Ainſi ceux que Dieu a choiſis pour être les Princes de ſon peuple, ne doivent pas couvrir la lumiere des riches talens qui les diſtinguent. Ils peuvent, ſans porter leurs deſirs temeraires juſqu'à ces éminentes places, s'appliquer ſans relâche aux fonctions Apoſtoliques qui les y preparent. Il faut que dans le cours de leurs emplois éclatans, ils ſe mettent entre les mains de la Providence pour obéïr à ſes

Matth. 20 22.

ordres, ſoit qu'elle veüille les abaiſſer ou les élever dans la maiſon du Seigneur ; que ſemblables à un Pilote qui regarde les aſtres pendant que ſon vaiſſeau fend les flots, ils s'avancent dans la voie des honneurs Eccleſiaſtiques en contemplant le Ciel ; & lorſque le ſort reglé dans les decrets éternels de Dieu vient à tomber ſur eux, qu'ils courbent leurs épaules avec un tremblement religieux, ſous une charge redoutable aux Anges mêmes.

Telles ont été, MESSIEURS, les diſpoſitions du grand Prelat à la memoire duquel nous conſacrons cet éloge, & dont on peut dire, qu'en honorant la France, l'Egliſe, & ſon ſiecle, il a auſſi honoré l'Epiſcopat. Les bornes étroites où je me trouve renfermé, ne me

permettent pas de rassembler tous les traits differens qui forment le tableau d'un grand Evêque, tel que le saint Esprit nous le trace. Ma veneration pour les Oingts du Seigneur, laisse encore moins de liberté à mon ministere pour tremper ma plume dans le fiel de l'invective contre les vices opppofez aux vertus d'un digne Pontife. Le monde n'est que trop plein de ces censeurs indiscrets qui n'épargnent ni le saint, ni le prophane, & qui après avoir porté leur bouche impie jusque dans le Ciel, font passer leur langue sur tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre. Je laisse donc le vaste champ d'une loüange sans choix & d'une censure sans respect, pour former le caractere particulier de nôtre illustre Prelat, qui donne le plai-

ſir de le voir tel qu'il a été, à ceux qui l'ont perdu, & la conſolation de le connoître après ſa mort, à ceux qui ne l'ont pas euë pendant ſa vie.

Trois principaux traits ont diſtingué ce grand Evêque entre les plus illuſtres; un eſprit de gouvernement plein de douceur, qui lui a ſoumis les peuples ſans effort; une ſageſſe de conduite admirable dans les conjonctures difficiles & perilleuſes, qui l'ont miſe à l'épreuve; une perſeverance infatigable à remplir ſes fonctions & à faire valoir ſes talens juſqu'à la fin.

Les Evêques ſont appellez dans l'Ecriture ſainte les Anges de Dieu. Les Anges d'Epheſe, de Smyrne, d'Antioche, ſont les Evêques de leurs Sieges dans l'Apocalypſe. O l'éminente dignité, puiſqu'elle eſt honorée

d'un si beau nom ! Mais un raport singulier des Evêques avec les Anges, est un esprit de gouvernement ; car bien que ces sublimes Intelligences environnent le thrône de l'Agneau & remplissent les premieres places de la celeste Jerusalem, elles ne sont pas degradées d'une si haute élevation par la conduite des hommes que Dieu leur confie.

Le peuple d'Israël eut pour conducteur dans le desert un Ange du premier ordre. Les Royaumes, les Provinces & les Villes ont des Anges tutelaires. Voila quelle est la fonction des Evêques à l'égard des peuples qui leur sont soumis ; c'est pour cela que la qualité la plus necessaire à un Prelat est un esprit de gouvernement rempli de douceur & de sagesse, qui ôte à la superiorité ce qu'elle a d'o-

nereux, & qui rende doux & leger le joug penible de l'obéïssance. On peut dire que cette marque d'un Evêque choisi de Dieu, ne parut jamais plus visible que sur nôtre grand Prelat. Ce don precieux de la paix que Jesus-Christ laissa pour heritage à ses Disciples, fut le caractere de Monsieur de Nismes, toûjours doux & pacifique, & néanmoins toûjours superieur & maître. Cet esprit admirable sembloit renfermer tous les divers esprits des particuliers; noble avec les Grands, populaire avec les petits, sçavant parmi les doctes, poli parmi les courtisans, & aussi propre à entretenir l'accord harmonieux de la societé, qu'il l'étoit à former celle de l'éloquence.

Peuples heureux, qu'il a gouvernez avec tant de sagesse & de

de douceur, avez-vous été troublez par ces ſchiſmes ſi ordinaires, qui diviſent les membres d'avec leur chef? Le Demon de la chicanne, que ſaint Paul a banni du Chriſtianiſme, a-t-il paru juſqu'au pied de l'Autel? Les Tribunaux ſeculiers ont-ils retenti des conteſtations de vôtre Clergé? Malheur à moi, ſi j'oſois condamner ces Prelats zelez pour la juſtice, qui ſont quelquefois contraints d'appuïer leur autorité par celle des loix & du Prince; mais je ne puis refuſer de juſtes loüanges à un Evêque qui a ſçû maintenir ſes privileges avec une vigueur Eccleſiaſtique, en conſervant la paix avec ſes freres par une ſage condeſcendance, & qui pendant vingt-cinq années de gouvernement, a garenti les Egliſes dont il étoit l'Ange tutelai-

re, de ces troubles où les gémissemens de la colombe sont étouffez parmi les cris de la discorde.

Il sçavoit remplir avec autant de facilité que d'exactitude, tous les devoirs attachez à sa grande place. Cette merveille de la nature, qui ôte le poids aux élemens dans leur centre, étoit une grace de sa vocation, qui rendoit leger pour lui ce fardeau que tant d'autres traînent au lieu de le porter; ce n'étoit point ce zele amer qui couvre un chagrin de temperament, cette conduite austere qui revolte au lieu d'assujettir, qui change l'obéïssance en servitude, & qui fait des esclaves de ceux qui participent à la royauté du Sacerdoce: c'étoit un temperament de severité & d'indulgence; l'union du bon & du vigilant

Pasteur, qui écarte les loups travestis, en menageant les brebis foibles, qui mêle l'huile avec le vin dans l'appareil des plaies, & qui n'applique le fer & le feu qu'après avoir essaïé les autres remedes.

Il faut l'avoüer, MESSIEURS, des Prelats de ce caractere sont des dons precieux que Dieu tire des tresors de sa misericorde.

De combien d'ames le salut n'est-il pas attaché au choix d'un Monarque religieux, quand il place de tels sujets sur le thône de l'Eglise? Combien de vaisseaux fragiles prêts à se briser contre les écüeils du monde, sont garantis du naufrage? La face d'une Eglise change lorsque la Providence lui fait ces riches presens. Une infinité de pecheurs s'arrêtent sur le bord du precipice au bruit de cette voix Pa-

ſtorale, qui ſe fait entendre au fond des conſciences. C'eſt une digue au torrent du ſiecle, & un frein à la licence du monde. L'onction du grand Prêtre Aaron deſcend de ſa tête ſur ſes vêtemens, & tombe juſqu'à la frange de ſa robbe. La bonne odeur de Jeſus-Chriſt repanduë dans tout un Dioceſe, écarte l'air contagieux du crime. L'exemple d'un Paſteur ſans reproche & d'un Clergé regulier, entraîne la reforme du peuple.

Ce ſont les fruits de benediction qui gagnerent les eſprits & les cœurs à nôtre illuſtre Prelat, & qui joints à ſon éloquence, le faiſoient admirer par amour & par inclination, autant que par diſcernement & par eſtime. Vous le ſçavez, MESSIEURS, c'eſt le cœur qui juge ſouvent des productions de

l'esprit, & qui dicte l'Arrêt que la raison prononce : c'est une partie qui ne suborne que trop souvent son Juge, & qui laisse rarement la balance dans l'équilibre. Quand le cœur est mal disposé, il cache les beautez, & ne laisse voir que les défauts ; il ôte la liberté à l'approbation & la donne à la critique. Il est difficile qu'on approuve ce qu'on ne veut point estimer, & que la loüange suive une estime forcée. Au contraire une prévention favorable répand je ne sçai quel charme sur les discours & sur les ouvrages. Les esprits les plus éclairez & les plus équitables, éprouvent, sans qu'ils y pensent, la force de cette seduction imperceptible qui s'attache aux pensées & aux paroles ; elle place le tableau dans ce jour favorable, qui cou-

vre les taches & releve les beautez : mais quand le cœur & l'esprit se trouvent interressez dans une même cause, que l'équité parle en faveur de l'ami, que l'estime éclairée donne le suffrage qu'une forte inclination accorde, il se forme cette haute idée d'un homme illustre, qui le fait en quelque sorte adorer des autres.

C'est par là que Monsieur de Nismes réunit toutes les voix en sa faveur. Les charmes de sa societé étoient un des plus riches ornemens de son éloquence, & attachoient à sa personne cette premiere partie de l'oraison qui captive la bienveillance de l'auditeur : en ne laissant rien à reprendre dans ses mœurs, il ne laissoit rien à critiquer dans ses discours ; la disposition favorable que l'on sen-

toit pour lui, eût rendu ſes auditeurs aſſez indulgens pour lui pardonner des fautes, s'il eût été moins ſevere cenſeur de lui-même pour ſe les permettre, & bien que ſon merite ne laiſſât point de place à la faveur, on ſentoit bien qu'on étoit prêt à lui faire grace lorſqu'on lui rendoit juſtice.

Comme il s'attiroit des loüanges de toutes parts, il étoit prodigue à les répandre ſur tous les ſujets dignes de les recevoir. Loin ces froids approbateurs du merite, qui ſe taiſent quand on le loüe, ou qui ne lui donnent qu'un ſuffrage forcé. Ces hommes pleins d'eux-mêmes, à qui une prévention aveugle ôte le diſcernement pour connoître le prix de leurs rivaux, ou l'équité pour en convenir; qui, comme parle l'Ecriture, ont, ce qui

eſt abominable devant le Sei-
Prov. 20. 10. gneur, *un poids, & un poids* pour peſer eux, & le prochain, & qui dans la fauſſe balance dont ils ſe ſervent, mettant l'amour propre de leur côté, trouvent toûjours les autres legers & mediocres. Aveugles qu'ils ſont, ils ne voïent pas que ce menagement de loüanges marque en eux un cœur retreſſi & une petiteſſe d'ame; qu'ils ſe dégradent ſans y penſer du premier rang où ils veulent toûjours être, en ne pouvant ſouffrir qu'aucun en approche; qu'il ſied bien quelquefois aux Princes de l'éloquence de deſcendre du thrône pour faire aſſeoir à leurs côtez ceux qui s'efforcent d'y atteindre, & qu'étant couronnez par toutes les voix, ils brillent d'un nouvel éclat de gloire quand ils en répandent quelques raïons ſur les autres.

Nôtre

Nôtre illustre Prelat, ordinaire observateur du silence, étoit toûjours prêt à le rompre pour rendre des témoignages désinteressez à la vertu & au merite. Bien-loin de retenir alors la verité captive dans sa bouche, & de regarder comme une diminution de sa gloire la portion qui en revenoit à ceux qui marchoient sur ses traces, il leur prêtoit la main pour les élever jusqu'à lui. Il sembloit se faire des concurrens de ses admirateurs, par les loüanges dont il les combloit : non-seulement il étoit juste pour loüer le merite, il étoit même éloquent pour le couronner. Ceux qui consultoient l'oracle de Nismes, & qui lui rendoient l'hommage de leurs productions, en recevoient des reponses respectables à l'envie même, qui n'osoit toucher

aux écrits que l'approbation de ce grand Homme mettoit à couvert de la censure.

Il étoit au-dessus de ces noires vapeurs qui s'élevent dans la moïenne region des esprits, par la situation éminente du sien, par le degré superieur de sa gloire, & sur-tout par le caractere excellent de son cœur, où cette lâche foiblesse ne trouva jamais d'entrée : à la verité il étoit frappé des traits éclatans & sublimes, mais il ne regardoit pas le moins beau comme défectueux, ni les ombres du tableau comme des taches.

Ne vous figurez pas cependant une bouche qui trahit la verité par complaisance, un approbateur sans choix qui jette les fleurs à pleines mains pour couvrir les défauts : autant que pour honorer les vertus. Mon-

ſieur de Niſmes également éloigné de la flaterie qui proſtituë la loüange, & de l'injuſtice qui la refuſe, ne la donnoit qu'avec diſcernement, & ne la diſpenſoit qu'avec équité : connoiſſant tout le poids de ſes déciſions, il étoit attentif ſur ſes moindres paroles, dans les lieux où il ſe conſideroit comme ſur le theâtre de la ſouveraine raiſon, qu'on croïoit entendre par ſa bouche : partagé entre la crainte de bleſſer la charité ou la verité, il ne ſçavoit comment rejetter le mauvais or qu'on lui preſentoit comme bon : la diſcretion qu'il gardoit alors dans ſes paroles, laiſſoit voir qu'il loüoit par inclination, & qu'il cenſuroit par neceſſité ; que ſon cœur eût voulu donner le ſuffrage que ſon eſprit refuſoit. Grand exemple dans un ſiecle ſi ſe-

cond en Critiques indiscrets qui s'attribuënt un droit de jurisdiction sur des matieres, où bien loin de décider en maîtres, à peine ont-ils le droit de parler en disciples. Le grand Homme que nous loüons mettoit une garde de circonspection sur ses levres, pour n'en laisser sortir aucune parole qui ne fût dictée par la sagesse : bien éloigné d'être blessé par l'éclat d'un grand nom soûtenu d'un vrai merite, il ne croïoit pas qu'il fût permis de donner atteinte à une reputation mal acquise. Il laissoit ces heureux estimez en possession d'un faux bien qu'ils devoient à la cabale ou au mauvais goût : Il ne confioit qu'à ses plus intimes amis le secret de ses sentimens : quand il alloit contre le torrent d'une foule d'aveugles approbateurs, il laissoit pas-

ser ces phantômes de gloire, qui se dissipent d'eux-mêmes après quelques jours d'illusion.

Combien cet esprit de douceur & de sagesse, qu'il avoit reçû du bon Pasteur par excellence, lui fut-il necessaire pour exercer ses fonctions dans les tems difficiles qui troublerent la paix de son Diocèse? Dieu qui a tiré tous les êtres du sein du néant, n'est pas moins admirable par sa sagesse qui gouverne le monde, que par sa puissance qui l'a créé; mais il est surtout merveilleux dans ce secret incompréhensible avec lequel il fait servir les élemens contraires à la conservation des corps qui en sont composez. Il communique cette science divine aux ames du premier ordre nées pour le gouvernement, qui de

l'opposition des esprits, des sentimens, des inclinations & des interêts, tirent la subordination des états, la paix des familles, la tranquillité des roïaumes.

Nôtre illustre Prelat eut besoin sans doute de cet art tout divin dans une conjoncture déplorable, où les brebis dispersées laisserent le Pasteur en proïe à la rage des loups, & où la violence d'une tempête imprévûë mit le vaisseau de son Eglise à deux doits de sa perte. C'est avec douleur, MESSIEURS, que je retrace de tristes objets qu'il faudroit couvrir des ombres de l'oubli, & qui ne vous ont que trop coûté de larmes. Mais comment connoître toute l'habileté d'un Pilote, si l'on ne le voit lutter contre les vents & l'orage? Vous vous en souvenez, & nous en fremissons en-

core. A peine vient d'expirer dans les Cevenes ce monstre qu'animerent la fureur, l'heresie & la rebellion: ces trois furies infernales déchaînées, le fer & la flamme à la main, remplirent le Diocèse de Nismes de confusion & de désordre.

Representez-vous l'idole de l'abomination sur l'Autel, l'incendie & le meurtre dans les Temples, les plus belles fleurs du jardin sacré de l'Epoux foulées aux pieds des animaux aussi immondes que barbares, le signe adorable de nôtre redemption retombé dans l'opprobre; en un mot, tous les excez d'impieté & de rage que la revolte des Fanatiques nous a fait voir il y a quelques années. Quel triste spectacle pour un Prelat qui ne respire que la douceur & la paix, nourri dans le repos

convenable aux talens de son esprit & à l'amour des lettres, qui avoit été l'innocente passion de toute sa vie ! Quelle douleur déchira les entrailles de ce Pere sensible à la vûë de ses chers enfans arrachez presque entre ses bras & à toute heure exposez à des bêtes feroces qui ne respectoient, ni sexe, ni âge, ni rang ! Qui pourroit décrire ce qui se passa dans son cœur quand il vit rompre toutes les digues de ce torrent d'inhumanité & de crimes, qui après avoir désolé les villes & la campagne, vint fondre jusqu'au pied de son thrône ? Combien de fois prosterné devant l'Autel, ce Ministre de paix dans le tems de la colere, s'offrit-il au Seigneur en victime pour appaiser sa fureur ? Combien de fois à l'exemple d'Augustin prêt de voir rava-

ger la ville d'Hyppone, demanda-t-il à Dieu qu'il lui fermât les yeux avant qu'il fût le temoin de la calamité & de la désolation publique ?

Dieu le purifia dans la longue épreuve où ce douloureux spectacle mit sa charité & sa patience. Il lui fallut souffrir les operations d'un remede violent, & voir les desordres de la guerre ajoûtez à ceux du fanatisme. Combien d'autres auroient abandonné le timon dans une tempête si horrible ? mais au contraire, il crut que si son vaisseau avoit à perir, il devoit être envelopé dans le naufrage. Ce fut alors qu'il parut vraiment grand à toute l'Europe, qui admira sa fermeté, & si je l'ose dire, sa serenité dans le fort de l'orage : tous les tresors cachez de son ame se montrerent dans cette

necessité pressante ; il y trouva des ressources qui lui étoient inconnuës à lui-même, & le monde auroit peut-être ignoré ses plus belles vertus, sans la triste conjoncture qui les fit éclater.

Dans combien d'emplois differens son zele aussi infatigable qu'intrepide, fut-il partagé ? Representez-vous un Evêque des premiers siecles dans les persécutions ; tantôt il console son peuple avec une tendresse paternelle & une éloquence divine ; tantôt la plume à la main, il releve les courages abbatus, dans ces écrits où nous voïons revivre les Cypriens & les Ambroises ; là, il consacre dans les annales de son Eglise les plus beaux exemples du martyre renouvellez par ses exhortations ; ici, il répare par sa charité les

maux de la guerre & les fureurs de la rebellion, dans les lieux où paroiſſent les plus triſtes marques de leur paſſage : ce charitable Paſteur prêt à donner ſa vie pour ſon troupeau, ſe voit immolé dans toutes les victimes d'une ſi cruelle perſécution.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant, & ce qui demande toute nôtre admiration pour ce grand Homme, c'eſt qu'il ſçût apprivoiſer des monſtres & des bêtes indociles, par je ne ſçai quel charme de douceur, de modeſtie, de gravité, & de ſageſſe : les loups furieux & degoutans du meurtre des brebis, n'en veulent point au Paſteur ; les Fanatiques le reſpectent au plus fort de leur emportement ; ils déclarent qu'ils n'en veulent point à l'Evêque de Niſmes ; il réverent

le ſiege Paſtoral, où il les attend s'il le faut, pour le conſacrer de nouveau par ſon ſang ; ils l'admirent quand ils foulent aux pieds tout ce qu'il y a de plus ſaint ; & quand ils font une guerre implacable à l'Egliſe, ils en aiment le Défenſeur & le Pere. C'eſt un prodige que nous aurions peine à croire, ſi nous n'en avions été les témoins. Enfin la tempête ceſſa ; mais il ne fut pas oiſif dans le calme, & ſon zele qui avoit éclaté dans des conjonctures perilleuſes, fut agiſſant juſqu'à la fin.

Il n'eſt point de vertu qui paſſe plus les forces de l'homme que la perſeverance, mais cela ſe verifie ſur-tout à l'égard de ceux qui dès leurs premieres années marchent par la voie de la vertu heroïque, & qui par l'effort rapide quils ont pris,

ont attiré les regards & l'admiration du monde. Lorsque la réputation a été grande dans la jeunesse, il est dangereux de vivre long-tems; il y a un point fatal d'élevation où commence la vicissitude des choses humaines, il est difficile de se soûtenir dans une situation si perilleuse & si glissante; en descendre, c'est tomber, & les hommes qui sont sortis de la voie commune, se deshonorent quand ils y rentrent.

Mais ce qui met nôtre Prelat au-dessus de nos éloges, c'est qu'il soûtint jusqu'au bout ce vol d'un merite élevé qu'on lui avoit vû prendre. Nous n'avons pas besoin de cet art qui met des voiles sur les ombres d'une vie inégale. Monsieur de Nismes trouva dans le riche fond de son ame des vertus propres aux divers âges, & aux differens états

par où il passa : les commencemens de sa vie furent beaux, la suite en fut éclatante, les progrès en furent admirables, & la fin couronna dignement une course si glorieuse.

Ici, MESSIEURS, un nouvel ordre de choses se presente à mon esprit. Vous ferai-je admirer ce grand Homme se renouvellant comme un aiglé dans sa vieillesse ; semblable à ces montagnes celebres qui vomissent des torrens de flammes de leurs têtes couvertes de neige, lorsqu'il faisoit couler des fleuves animez du plus beau feu de l'éloquence, d'une tête blanchie dans les travaux de la religion ? Ici, il soûtient le poids des députations importantes dont il est chargé, & regne sur les esprits par le discours, dans le Cabinet comme dans la Chaire ; là, il porte la parole avec

dignité, dans ces assemblées augustes où les ordres de l'Etat ne pouvoient avoir un plus digne organe, & où la pourpre brillant de toutes parts, represente l'épouse de Jesus-Christ dans sa gloire, & la majesté des Conciles: tantôt son éloquence couronnée par tant d'éloges, prend encore des vêtemens de deüil, & comme une Reine majestueuse dans sa douleur, pleure la perte d'une jeune Princesse: tantôt il rassemble deux illustres moitiez, que la mort rejoint après les avoir séparées; & de la même bouche dont il avoit celebré les vertus du Julie, il prononce l'éloge de l'Epoux qu'elle avoit trouvé seul digne d'elle: les fleurs qu'il avoit semées avec tant d'art dans le premier de ses discours funebres, renaissent aussi fraîches & aussi vives

dans le dernier qui couronna tous les autres.

Combien nous a-t-il paru digne de nos admirations dans les lettres Pastorales qui ont été les dernieres productions de sa plume défaillante, mais qui bien loin de se sentir du declin de l'âge, ajoûtent à la force de ses autres écrits le poids d'un grand Evêque consommé dans les emplois de sa dignité? C'est là que cet éloquent Pasteur faisant servir l'éclat de sa reputation à l'utilité de l'Eglise universelle, répand la bonne odeur de Jesus-Christ avec celle de son nom dans tout le monde chrétien, & que par l'amorce d'une curiosité salutaire, il rend commune à tous les Fideles la nourriture presentée à ses peuples. Il me semble voir couler de ces divines Epîtres comme de celles de

l'Apôtre, les ſources d'un lait delicieux & celeſte. Avec quelle dexterité n'a-t-il pas levé les voiles dont l'erreur a couvert la verité ſur l'adoration que nous devons à la Croix? Quelles ſages precautions n'a-t-il pas priſes pour marquer le ſentier qui ne s'écarte ni à droit, ni à gauche, entre l'hereſie ſacrilége qui a foulé ce ſigne adorable aux pieds, & l'illuſion d'un zele outré, qui en pouſſe trop loin le veritable culte? Avec quels efforts d'une laborieuſe lecture, a-t-il puiſé dans les ſources les plus reculées de la ſainte antiquité, les eaux de la ſaine doctrine, pour la faire couler ſans aucune alteration juſqu'à nous, par le canal de ſes excellentes inſtructions?

Qui oſera faire encore l'apologie de ces ſpectacles propha-

nes tant de fois condamnez, après la lecture du merveilleux ouvrage où nôtre Prelat a renouvellé contre ces enfans de tenebres la malediction dont les saints Peres les ont frappez ? Que vous dirai-je de cette derniere consolation qu'il s'efforça de donner au monde gémissant encore sous le fleau de ce froid mortel qui avoit desolé la face de l'Univers ? Châtiment d'un Dieu irrité, qui envelope quelquefois l'innocent dans la peine du coupable, qui tient les glaces comme les feux à son commandement, pour executer ses ordres. Par quel secret inconnu de l'art, nôtre divin Orateur a-t-il sçû donner de l'agrément à un sujet si triste ? C'est dans cet écrit visiblement sorti des entrailles d'un Pere misericordieux, que nous commençâmes à repren-

dre l'esperance presque perduë, que nous vîmes dans la main qui nous frappoit, des ressources inconnuës, pour réparer les maux par les biens, & pour ranimer dans le sein de la terre, l'esprit de vie qui sembloit éteint par le froid, ennemi mortel de la nature.

Ce fut en faisant ces riches presens au monde que la mort le vint surprendre. Faut-il que ce triste mot termine tous nos éloges, comme il finit les plus belles vies? Qu'est-ce donc que l'homme avec toute sa réputation & toute sa gloire? Qu'est-ce que ce phantôme éclatant d'un Orateur celebre, qui après s'être fait un peu remarquer dans la figure du monde, où il a brillé par son éloquence, disparoît & se perd avec le vain son de ses paroles? Ainsi donc,

s'écrie le Sage, en séparant de l'homme sa grandeur veritable, fondée sur la foi, & ne le considerant que par rapport à ce qui frape les sens, ainsi l'homme meurt comme la bête, & personne ne sçait si l'esprit des enfans d'Adam monte ou descend ; la fin du sage & de l'insensé est la même ; l'entrée & la sortie du monde est égale pour le Berger & pour le Prince. O mortels, qui passez tous par la même voie, considerez, & voïez ce torrent de vanité qui coule depuis tant de siecles, & dont les flots toûjours differens, semblent toûjours les mêmes ; ce cercle de generations qui se succedent, cette suite d'hommes qui se font place les uns aux autres & qui se poussent dans le tombeau ; ce fleuve *d'une mort courante*, qui dans la lon-

Ecclef. 51. 13.

gueur de ſon cours, aïant rappellé les évenemens de tous les ſiecles; ne preſente plus rien de nouveau ſous le ſoleil, & qui ne laiſſant plus voir ceux qu'il entraîne dans l'abîme où il ſe perd, ne remplit l'homme que d'une affreuſe incertitude de ſon ſort, & de la triſte penſée du néant.

Voila, Chrétiens, les reflexions qui s'offrent à l'eſprit à la vûë de l'homme mourant, s'il n'eſt ſoûtenu par la foi; mais que cette divine foi change la face des choſes, lorſque tirant le voile qui nous cache la differente deſtinée du juſte & de l'impie, elle nous apprend que tout ce qui paroît de l'homme n'eſt point de l'homme; que ces jours meſurables, où ſon Créateur a renfermé les étroites bornes de ſa vie, ne lui ſont

donnez que pour regler ſon ſort éternel par le bon ou le mauvais uſage du tems qu'il y a dans l'homme viſible & mortel un homme inviſible & immortel, dont l'un ſe perfectionne à meſure que l'autre ſe détruit; que ſon être réel & permanent ne commence que par la fin de ſon être apparent & periſſable; qu'enfin tout l'homme eſt celui qui craint le Seigneur & qui obſerve ſes commandemens.

J'accomplirai donc avec confiance la derniere partie de mon miniſtere. Je ne craindrai point d'expoſer à vos yeux nôtre grand Prelat aux priſes avec la mort. Il ne gémiſſoit point encore ſous le poids de ſes nombreuſes années, quand le Seigneur vint fraper à ſa porte; il joüiſſoit de cette vieilleſſe honorable qui eſt la récompenſe d'une vie re-

glée ; il joignoit l'action avec le repos dans un âge avancé, quand il fut attaqué d'un mal dont les premieres atteintes aïant été suivies de quelque soulagement, ne nous ont pas ravi les grands exemples qu'il nous a laissez.

Son esprit n'éprouva point ces suites humiliantes de sa liaison avec les organes affoiblis dans ces derniers momens ; il parut plus que jamais d'une origine immortelle, en agissant jusque dans le sein de la mort, & en prêtant ses plus nobles operations à celles de la grace ; pendant qu'il en demeura un leger souffle sur ses levres, il s'en servit à former ces actes parfaits de la religion, dont toute la vertu est ramassée dans ce sentiment de l'ame qui les produit ; quand la voix vint à lui manquer, il s'exprima comme ces Intelli-

gences ſpirituelles au rang deſquelles il alloit prendre ſa place.

Il ne ſe démentit point dans cet inſtant où les vertus qui ne ſont pas ſolides, laiſſent voir leur foible, & où les œuvres de l'homme penitent, dit le Sage, paroiſſent nuës & ſans voile. Il eſt mort comme il devoit mourir, après avoir vêcu comme il avoit fait : ſa grande ame nourrie de la religion, qu'il avoit encore plus dans le cœur que dans la bouche, ſe trouva par ſa ſituation au-deſſus des terreurs de la mort.

Il ne falut point lui dire ces paroles que les amis de Job lui

Job. 4. 4. adreſſerent dans l'adverſité: *Vous qui avez conforté les autres, & affermi les genoux défaillans de vos freres, manquez-vous de courage?* Il entendit la voix de Dieu qui l'appelloit, & il n'en fut point

épouvanté :

épouvanté : plein de confiance dans la misericorde de son Redempteur, il ouvrit la porte à son Juge avec une intrepidité chrétienne ; il fut au-devant de cette nouvelle terrible, qu'il faut adoucir avec tant de précaution aux lâches Chrétiens.

Ne vous figurez pas l'orgüeil humain qui se défend contre le dernier remede dont Dieu se sert pour l'abbattre, & qui semble ramasser le débris de son naufrage jusque sur l'écüeil où il se brise ; un ver de terre qui se redresse sous le pied qui l'écrase ; un mortel encore superbe sous la main de Dieu qui lui fait sentir son néant : la magnanimité chrétienne se conserve toute entiere avec une humiliation penitente & une pieuse crainte de la mort, qui en prépare les suites ; les actes les plus

heroïques de la religion, joints aux plus saints usages des Sacremens, firent voir que la fermeté de ce grand Homme dans ces derniers momens, fut bien plus l'ouvrage de sa foi & de la grace que de sa raison.

Quels motifs d'esperance & de consolation ne s'offrent donc pas à nos esprits, dans le souvenir d'une vie & d'une mort où la censure ne trouve point de tache ni de vuide? S'il lui restoit quelques fautes à expier, ne les a-t-il pas pleinement expiées par les aumônes, dont la charitable profusion a sanctifié un vertueux menagement? Les fruits d'une sage œconomie employez en fondations & en autres saintes œuvres, ne sont-ils pas comme un déluge de cette rosée celeste qui éteint le peché & ne laisse plus rien à faire

au feu purifiant de l'autre vie ? Si les dignes & nombreux sujets d'une famille honorable ont recüeilli quelque portion de son heritage, ils n'ont point diminué celui des pauvres : il a exercé les œuvres de la justice dans sa famille, avec celles de la misericorde sur son peuple. Le pecheur meurt insolvable, dit le Prophete ; mais le juste après avoir secouru l'indigent pendant sa vie, laisse encore après sa mort de quoi soulager la veuve & le pupille.

Si donc ceux qui ont fait & enseigné brilleront comme des astres pendant l'éternité, n'avons-nous pas lieu de croire que ce flambeau de la religion s'est ralumé dans la nuit du tombeau où il a paru s'éteindre ; que cette grande ame dégagée de la matiere & du nuage obscur du

corps où elle jettoit de ſi vifs raïons, eſt maintenant au nombre des Intelligences celeſtes, à qui elle étoit ſi ſemblable, & qu'elle chante le Cantique de l'Agneau dans la ſainte Jeruſalem, après avoir ſi dignement annoncé ſes oracles dans l'Egliſe? Mais puiſque ſes riches talens lui auroient été plus funeſtes qu'utiles, ſans ſes rares vertus, honorons ſur-tout dans ce grand homme la memoire de ce qu'il a le plus eſtimé. Il a laiſſé de grands modeles aux Orateurs ſacrez, mais il a auſſi donné de grands exemples aux Chrétiens. Souvenons-nous que ces derniers nous regardent, & travaillons à devenir les imitateurs de ſa pieté, après avoir été tant de fois les admirateurs de ſon éloquence.

FIN.

CATALOGUE

Des Livres nouvellement imprimez à Paris, chez Jacques Etienne, *Libraire, ruë saint Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à la Vertu.*

TRAITEZ sur la Priere publique, & sur les Dispositions pour offrir les Saints Mysteres, & pour y participer avec fruit, *in douze*, grand papier, 2. l.
—— le même *in douze*, petit papier, 1. l. 15. s.
—— le même *in dix-huit*, grand papier, 1. l. 9. s.
—— le même *in dix-huit*, petit papier, 1. l.

Lettres sur divers sujets de Morale & de Pieté, *par l'Auteur du Traitté de la Priere publique, seconde Edition, in douze*, grand papier, 1. 15. s.
—— le même *in douze*, petit papier, 1. l. 10. s.

Sentimens qu'il faut inspirer à ceux qui s'engagent dans la profession Religieuse, *in douze*, 1. l. 5. s.
—— Méthode & Pratique des principaux Exercices de Pieté, par le même, *in douze*, 1. l.

Conduite Spirituelle pour les Novices, *in douze*, 2. l.

Explication du Cantique des Cantiques, par M. HAMON, revûë & corrigée sur le manuscrit, par M. NICOLE, 4. vol. *in douze*, 8. l.

Les Bucoliques de Virgile traduites en François, avec le Latin très correct à côté, des notes historiques & critiques, & de grandes Remarques, *in douze*, 1. l. 10. s.

Les Fables de Phedre traduites en Vers François, avec le Latin à côté, & de courtes notes critiques, *in douze*, 1. l. 10. s.

Tables Alphabetiques, ou Methode pour faire apprendre aux enfans le sens de ce qu'on lit, tant en Latin, qu'en François, en même tems qu'on leur apprend à lire, Brochure, *in octavo*, 10. s.

Lettre à M*** sur une Méthode particuliere pour instruire les enfans. Brochure *in douze*, 6. s.

Cours de Peinture par principes, par M. DE PILES, *in douze*, 2. l.

Instructions sur divers sujets de Morale, pour l'Education Chrestienne des Filles, *in douze*, 2. l.

Sermons sur tous les Mysteres de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ, & de la Sainte Vierge, par M. l'Abbé DU JARRY, *in douze*, 2. vol. } 8. l.
Panégyriques, & Oraisons funebres, *in douze*, 2. vol. par le même, }

Recueil de Sermons choisis, sur divers sujets, *in douze*, 2. vol. 3. l. 10. s.

La Morale Chrestienne, par feu Messire Antoine GODEAU, Evêque de Vence, *in*

douze, 3. vol. 7. l.

Moralis Christiana ex Scriptura Sacra, Traditione, Conciliis, Patribus, & Insignioribus Theologis excerpta, autore JACOBO BESOMBES, in douze, 8. vol. 12. l.

Traductions diverses pour former le goût de l'Eloquence sur les modeles de l'antiquité; Publiées ci-devant sous le titre d'*Oeuvres posthumes de M.* DE MAUCROIX, *in douze*, 2. l.

—— Les Catilinaires de Ciceron, du même, avec le Latin, & des Remarques, 1. l.

—— L'Oraison pour Marcellus, du même. Brochure, 4. f.

P. D. Huetii Episcopi Abrincensis Carmina, in douze, 1. l.

Le Guide des Comptables, ou Maniere de rediger soi-même toutes sortes de comptes, suivant l'hypothese de la Recette, de la Dépense & de la Reprise, par le Sieur Bernard D'HENOUVILLE, *in octavo*, 1. l. 10. f.

Traité sur la maniere d'écrire des Lettres, & sur le Ceremonial; avec un discours sur ce qu'on appelle *Usage* dans la langue Françoise, par M. de GRIMAREST, *in douze*, 1. l.

Le Prince Kouchimen, Histoire Tartare. Et Don Alvar del Sol, Histoire Napolitaine, *in douze*, 1. l.

Histoires de Pieté & de Morale, où l'on rapporte les plus beaux évenemens de l'Histoire sainte & de l'Histoire profane, par M. l'Abbé DE CHOISY, de l'Academie Françoise, *in douze*, 1. l. 15. f.

Extraits des ouvrages de plusieurs Peres de l'Eglise, & Auteurs modernes, sur differens points de Morale, *in douze*, 1. l. 10. s.

LIVRES NOUVEAUX,

Qui s'impriment chez JACQUES ETIENNE, *Libraire de Paris, & qui paroîtront dans le cours de la presente année* 1712.

Recueil de tous les Mandemens & Lettres Pastorales de M. FLECHIER, Evêque de Nismes, sur divers sujets; avec son Oraison funebre, *in douze*, 1. l. 15. s.

—— Oeuvres mêlées, du même; contenant ses Discours, Complimens, Harangues, Poësies latines & françoises, Relations des Fanatiques, &c. *in douze*. 2. l.

—— Lettres choisies, du même, sur divers sujets, *in douze*, 2. vol. 4. l.

La Vie de sainte Therese, tirée des Auteurs originaux Espagnols, & des Historiens contemporains: avec un choix de ses plus belles Lettres, pour servir déclaircissemens à l'Histoire de sa Vie, par M. DE VILLEFORE, *in quarto*, 6. l.

Conferences Ecclesiastiques de Paris, où l'on concilie la Discipline de l'Eglise avec la Jurisprudence du Royaume sur le Mariage; & où l'on a ajoûté les passages de l'Ecriture, des Conciles, des Peres, des Jurisconsul-

tes, les Uz, & Coûtumes de chaque Diocese, &c. Ouvrage non-seulement necessaire à tous Prêtres, Curez, Directeurs, Confesseurs, Avocats, &c. mais encore tres utile à toutes les personnes qui sont engagées dans l'état du Mariage, ou qui veulent s'y engager. Imprimées par l'ordre de S. E. Monseigneur LE CARDINAL DE NOAILLES Archevêque de Paris, in 12. 3. vol. 7. l. 10. s.

Lettres sur divers sujets de Morale & de Pieté, par l'*Auteur du Traité de la Priere publique*, troisiéme Edition, *in dix-huit*, 1. l.

Traité Historique & Dogmatique des Excommunications, par M. l'Abbé D. P.

Lettres de Pieté, de Morale, & d'Erudition, par feu M. ANTOINE GODEAU, Evêque de Vence, *in douze*,

Lettres de M. BAYLE, sur divers sujets de Litterature, *in douze*, 2. vol. 4. l.

Nouvelle Methode pour apprendre la quantité, *in douze*.

Sacrifice perpetuel de Foi & d'Amour au tres-saint Sacrement de l'Autel, par rapport aux Mysteres, & aux differentes qualitez de Nôtre-Seigneur J. C. énoncées dans l'Ecriture Sainte: Avec des Aspirations avant & après la sainte Communion, exprimées par les Pseaumes Graduels, & par le Cantique des Cantiques: par le R. Pere GOURDAN, Chanoine Regulier de S. Victor, *in douze*, 2. l.

Lettres pour & contre, sur la fameuse question dont a parlé Philon le Juif, si les Therapeutes étoient Chrétiens? Pour servir d'é-

claircissemens à un livre nouvellement imprimé, intitulé, *Philon, de la Vie Contemplative*, in douze, 1. l. 10. ſ.

Abregé de la Vie des Peintres, avec des Reflexions ſur leurs ouvrages, & un Traité du Peintre parfait, de la connoiſſance des Deſſeins, & de l'utilité des Eſtampes. Par M. DE PILES, ſeconde Edition, augmentée conſiderablement par l'Auteur; avec un abregé de ſa Vie.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut: Nostre bien amé le sieur FLECHIER, Chanoine & Archidiacre de l'Eglise de Nismes, neveu du feu sieur Esprit Flechier Evêque de Nismes, nous aïant fait remontrer qu'il se seroit appliqué à la recherche d'un *Recüeil general des Lettres Pastorales & Mandemens dudit feu M. Flechier Evêque de Nismes, ses Lettres Missives, Recüeil de plusieurs Pieces, Harangues, Poësies françoises & latines, & une Relation sur le Fanatisme, & ses Sermons de Morale & Discours Synodaux, ou au Chapitre de l'Eglise de Nismes, & ses Oeuvres Posthumes*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Prilege sur ce necessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer lesdits Recüeils & Ouvrages dudit feu sieur Evêque de Nismes, en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera; & de les faire vendre & debiter par tout nostre

Roïaume pendant le tems de douze années consecutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ou debiter lesdits Recüeils & Ouvrages ci-dessus énoncez, en tout ni en partie, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, de traduction en langue latine, ni autrement, ni d'en faire des extraits ou abregez sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts: à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformement aux reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phe-

lypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit sieur Exposant ou ses aïant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies cellationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Fontainebleau le neuviéme jour d'Aoust, l'an de grace mil sept cens onze, & de nôtre regne le soixante-neuviéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, DE LAMET.

Ledit sieur Abbé Flechier a cedé son droit au present Privilege au sieur Jacques Etienne Libraire à Paris, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Regiſtre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, p. 231, *n°.* 240, *conformement aux Reglemens, & nottament à l'Arreſt du* 13 *Aouſt* 1703. *A Paris le ſeize Septembre mil ſept cens onze.* Signé, DE LAUNAY *Syndic.*

ŒUVRES POSTHUMES DE M. FLECHIER ÊVÊQUE DE NÎMES.

TOME II.

AVIS.

ON donnera inceſſamment au Public un Recueil de Lettres choiſies de M. Flechier Evêque de Nimes ; auxquelles le Libraire prendra ſoin de joindre celles que les perſonnes qui en ont conſervé voudront bien lui communiquer.

ŒUVRES MELEES DE M. FLECHIER EVEQUE DE NIMES.

CONTENANT

Ses Harangues, Complimens, Discours; Poësies latines, Poësies Françoises, &c.



A PARIS,
Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques, à la Vertu.

M DCC. XII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

PIECES D'ELOQUENCE.

DISCOURS FAITS, partie en 1692, partie en 1699, pendant les Etats de Languedoc.

DISCOURS ACADEMIQUES de M. l'Abbé FLECHIER.

POESIES LATINES.

POESIES FRANÇOISES.

Fin de la Table.

L'Approbation & le Privilège sont au premier Volume des Oeuvres posthumes.



ŒUVRES MÊLÉES DE M. FLECHIER ÊVÊQUE DE NISMES.

HARANGUE

Prononcée dans l'Academie Françoise, par Monsieur l'Abbé FLECHIER, *le 12. Janvier 1673.*



ESSIEURS,

Si j'avois reçû l'honneur que je reçois aujourd'hui, avant que le Roi

vous eût honorez de sa protection, j'aurois employé tout ce discours à vous faire connoître combien je m'estime heureux d'avoir une place parmi vous, d'entrer dans un commerce que la vertu, l'amitié & le bon usage des lettres humaines rendent si précieux & si agréable; de voir mon nom avec tant de noms illustres; de partager avec vous cette réputation que vous avez toute acquise, & que je n'aurois jamais méritée; de profiter de vos lumiéres & de vos exemples, & d'apprendre de vous toutes les graces du discours, toutes les regles de la politesse.

J'aurois rappellé dans votre mémoire la naissance de cette illustre Compagnie sous un Roi que la justice, la piété, les victoires, & la grandeur des évenemens de son regne auroient pû rendre incomparable, s'il n'eût laissé un fils qui surpasse tous ceux qui l'ont précédé, & qui trouvera à peine à l'avenir des successeurs qui lui ressemblent. J'aurois parlé de ce grand Cardinal qui crût que ce n'étoit pas assez d'avoir

Loüis XIII.

Le Cardinal de Richelieu.

employé tous ses soins & toutes ses veilles pour la grandeur de son Maître, s'il ne lui consacroit encore les vôtres; & que les Alpes forcées, la mer captive sous ses digues, les forts de la rebellion abbatus avec les rebelles, pouvoient laisser une grande gloire, mais que vous seuls dans vos écrits pouviez en donner une immortelle.

J'aurois parlé de ce Chancelier célébre, qui après avoir rendu ses oracles dans les Tribunaux suprêmes de la Justice, venoit présider à ceux que vous rendez dans vos assemblées, & qui se croyoit chargé de la gloire & de l'avancement des belles lettres, comme il l'étoit de la protection des biens & de la fortune des peuples. Après avoir ainsi mêlé vos loüanges à celles de vos protecteurs, considérant ce que vous êtes & ce que je suis, touché d'une juste reconnoissance, & d'une pudeur raisonnable, j'aurois crû m'être acquité de ce devoir en rougissant de mes défauts, & en me loüant de la grace que vous m'auriez faite. Feu M. le Chancelier.

Mais aujourd'hui, MESSIEURS, que vous êtes ſous la protection d'un Roi ſi grand par l'excellence de ſon génie, par la gloire de ſes exploits, par l'étenduë de ſa puiſſance, ſouffrez que je ne parle plus de vos proſpéritez paſſées, que j'oublie pour un peu de tems l'honneur même que vous me faites, pour penſer à celui que vous avez reçû, & que ſans vous ennuier par des ſentimens d'une modeſtie importune, je vous félicite de votre gloire.

Quel heureux changement dans la fortune des gens de lettres ? Autrefois ils révéroient de loin la grandeur & la majeſté des Rois, qu'ils ne connoiſſoient que ſur la foi de la renommée. A peine le ſon de leur voix arrivoit-il juſqu'aux oreilles de ceux dont ils chantoient les victoires. Ils entroïent quelquefois dans le cabinet de quelque Mécéne, mais ils n'approchoient preſque jamais des Palais d'Auguſte ; & ſoit par un mépris généreux des vaines grandeurs, ſoit par une juſte indignation contre l'ignorance de leur ſiécle, ils vi-

voient dans leurs ſolitudes envelopez dans leur propre vertu, & s'éloignoient de la Cour des Rois, où le faſte l'emportoit ſur la modeſtie, & où la fortune étoit preſque toûjours plus honorée que la ſageſſe.

Il étoit réſervé au plus grand des Rois de rétablir l'honneur des lettres en votre faveur, de vous ouvrir ſon propre Palais, de vous faire trouver dans le Louvre même toutes les douceurs de la retraite, de vous donner un noble repos à l'ombre de ſon Thrône, de ſe faire, au milieu de cette Cour ſuperbe & tumultueuſe, comme une Cour paiſible & modeſte où régne une honnête émulation, & où des ames tranquilles & deſintéreſſées travaillent à s'enrichir des biens de l'eſprit, & cherchent une gloire plus pure que celle des ames vulgaires.

Que ſi vous trouvez tant de gloire dans la grace qu'il vous a faite, vous n'en trouverez pas moins dans votre propre reconnoiſſance, puiſqu'en loüant votre auguſte Protecteur, vous pouvez mériter vous-mêmes des loüanges immortelles. Il n'eſt

rien de si commun que de faire l'éloge des Princes, mais il n'est rien aussi de si difficile. Comme on ne trouve pas toûjours en ce qu'ils font ce qu'ils doivent faire, on est souvent réduit à loüer en eux, non pas ce qu'on y voit, mais ce qu'on y souhaite, & à laisser la vérité pour la bienséance. Il faut se jetter adroitement sur leur naissance & sur la gloire de leurs Ancêtres, & pour trouver quelque chose de grand, il faut souvent le chercher hors d'eux-mêmes.

Mais ici le Prince est audessus de sa dignité. Sa vie fournit assez pour son éloge, sans s'arrêter à sa fortune. Comme sa naissance l'a rendu le plus grand des Rois, ses sentimens & ses actions le rendent le plus grand des hommes. Ces Provinces conquises, ces désordres bannis, ces Loix rétablies, ces arts florissans, ces lettres que vous cultivez avec tant de succès, honorées de ses soins & de son estime, ce courage si actif dans ses expéditions militaires, cette sagesse si éclairée dans ses conseils, cette vigilance si attentive dans la mul-

titude des affaires, ne ſont-ce pas des matiéres qui peuvent combler de gloire ceux qui les traitent ?

Je connois votre modeſtie, MESSIEURS, & il me ſemble que vous me dites que la vertu héroïque étant au-deſſus des loix & des maximes ordinaires, elle a certains excès glorieux qui l'élevent au-deſſus des paroles & des imaginations communes. Il eſt vrai qu'il y a une grandeur naturelle où l'art ne ſauroit atteindre ; que l'éloquence ne peut exprimer tout ce que la valeur peut faire ; qu'elle trouve des actions plus nobles & plus hardies que ſes figures ; qu'elle a l'adreſſe de relever les petites choſes, mais qu'elle a le malheur de ſuccomber ſous les grandes, & que pour travailler à la gloire d'un héros, l'Orateur le plus éloquent s'expoſe ſouvent à perdre la ſienne.

Mais je ſais que comme il y a des ames élevées qui ſe portent aux grandes actions, il y a des eſprits choiſis qui ſavent donner de grandes loüanges, qui ſont éclairez dans leurs jugemens, ſolides dans leurs raiſons,

agréables dans leurs diſcours, juſtes dans leurs expreſſions, qui ſont enfin ce que vous êtes. Pour moi qui me trouve aujourd'hui dans les mêmes engagemens, & qui n'ai pas reçû du Ciel les mêmes ſecours, j'eſpére que la grandeur même du deſſein ſuppléra à la foibleſſe de mon génie. Dans les autres éloges les actions ſont ſoûtenuës par l'éloquence, dans celui-ci l'éloquence eſt ſoûtenuë par les actions, l'eſprit ſort en quelque façon de lui-même & s'éleve avec ſon ſujet, & ſans emprunter des couleurs & des beautez étrangéres, une ſi grande matiére eſt elle-même ſon ornement.

Que ſi la protection du Prince vous eſt ſi glorieuſe, j'oſe dire, MESSIEURS, qu'en vous protégeant il ſe fait honneur à lui-même, & que le ſoin qu'il prend de votre repos contribuë à ſa propre gloire. S'il ſçait l'art de régner & de conquerir, vous ſavez l'art d'écrire ſon régne, & de faire admirer ſes conquêtes; & où peut-il trouver que dans vos ouvrages, l'immortalité que ſes grandes

actions lui ont méritée ?

Les statuës érigées dans les places publiques, les inscriptions gravées sur des colonnes, les trophées élevez sur un champ de bataille, les surnoms empruntez des Villes ou des Provinces conquises, sont de glorieux monumens qui conservent la réputation & la mémoire des Princes. Mais outre que ce ne sont que des éloges muets, des titres vuides, & des représentations imparfaites, ils ne peuvent être qu'en peu de lieux, & ne durent que peu de siécles. Le tems consume les métaux les plus durs, efface les caracteres les mieux gravez, & renverse les plus beaux trophées.

Il n'y a que les ouvrages de l'esprit qui puissent donner une véritable gloire. Ils tiennent de la nature & de l'excellence de leur principe, & sont presque aussi vifs & aussi immortels que l'esprit même qui les a produits ; ils recüeillent tous les mouvemens du cœur & de l'ame des héros ; ils en forment de vives images qui excitent par-tout l'estime & l'émulation ; & passant de mémoire en

mémoire jusqu'à la derniére postérité, ils leur font comme un triomphe perpétuel par tous les climats & dans tous les siécles.

Aussi lorsque le Roi prêt à marcher à la tête de ses armées se déclara votre Protecteur, je contai parmi ses prospéritez la grace qu'il vous avoit faite. Je crûs deslors que le Ciel qui le destinoit à punir l'orgueil & à rétablir les autels, vous avoit destinez à loüer sa valeur & sa piété, & que le même feu qui alloit animer son courage, devoit animer votre zèle.

En effet, MESSIEURS, qui peut découvrir mieux que vous toutes les sources de cette guerre? Qui peut donner plus d'horreur de l'insolence de ces peuples qui violoient impunément la foi des traitez, & qui soûlevoient par des négociations secrettes toutes les Cours de l'Europe contre un Roi à qui ils n'avoient rien à reprocher, sinon qu'il leur avoit paru trop puissant. Ne pouvant décrier les actions d'un Prince si juste, ils tâchoient de rendre ses intentions

ſuſpectes. Ils s'érigeoient en arbitres de la paix & de la guerre, & ne pouvoient s'accoûtumer ni à craindre la colére des Rois, ni à reconnoître leurs bienfaits. Ils s'élevoient enfin contre leurs Alliez comme ils s'étoient ſoûlevez contre leurs Maîtres, & donnant le nom de politique à leur perfidie, ils croyoient pouvoir ſe maintenir par l'ingratitude, comme ils s'étoient établis par la révolte.

Une ame moins élevée que la ſienne eût ſuivi l'impétuoſité de ſon reſſentiment, & faiſant ſervir tout ſon pouvoir à l'éclat de ſon indignation, elle eût immolé à ſa haine ou à ſa vengeance tout ce qui attaquoit ſa réputation ou ſa grandeur. Mais ce Prince modéré a vû croître l'orgueil de ſes ennemis ſans s'émouvoir & ſans ſe plaindre, & par une eſpèce de fiére clémence, tenant la foudre ſuſpenduë, il a mépriſé pendant trois ans leurs inſolentes railleries.

Vous ſeuls, MESSIEURS, pouvez exprimer noblement ce tempérament héroïque de puiſſance ſans

orgueil, de fierté ſans emportement, de reſſentiment ſans aigreur, de juſtice ſans paſſion, de prudence ſans foibleſſe, de valeur ſans témérité.

Toute la poſtérité le verra dans vos ouvrages comme nous l'avons vû, pourvoïant à tout ſans interrompre ſon repos, réglant les mouvemens de toute l'Europe ſans ſe mouvoir, agiſſant ſans relâche & toutefois ſans empreſſement, préſidant aux agitations du monde, & joüiſſant de ſa propre tranquillité. On eût dit qu'il ne penſoit qu'à ſe repoſer dans ces Palais enchantez où l'art a mis toutes les graces de la nature. Cependant il mêloit ſes ſoins avec ſes divertiſſemens, & même en ſe délaſſant il effaçoit les mauvaiſes impreſſions qu'on avoit données de ſa puiſſance; il retenoit ſes voiſins tant par la crainte de ſes armes, que par l'admiration de ſes vertus; il rompoit ces ligues qu'on croyoit éternelles, & il ôtoit l'alliance de tous les Princes à ceux qui n'avoient pas aſſez révéré la ſienne.

Mais lorſque la vengeance a été non ſeulement juſte, mais encore né-

cessaire, avec quelle ardeur est-il allé partager les fatigues & les dangers mêmes de la guerre avec les moindres Officiers de ses armées ? Quelques-uns ont crû que la sagesse étoit la vertu des Rois, & que la valeur n'étoit que la vertu des particuliers ; que c'étoit un droit de la royauté de joüir du fruit des victoires & de laisser à d'autres la peine de vaincre ; qu'un Prince devoit être immobile dans le centre de son empire, sans commettre sa réputation à la fortune des armes ; qu'il suffisoit qu'il se réservât le commandement & l'autorité, & qu'il fît mouvoir de loin tous les ressorts de la guerre.

Notre Héros ne connoît pas cette timide politique. Pour affermir le repos de ses peuples, il va combattre lui-même ceux qui le troublent. Il croit que c'est une justice qu'il doit à ses sujets, que de leur montrer le chemin de l'honneur, de reconnoître leur valeur par lui-même, & de récompenser le mérite après en avoir été le témoin. Il sait que les yeux du Prince répandent je ne sais quelle in-

fluence de courage & d'ardeur dans ses armées, & que ces grands corps sont d'autant plus forts & plus agissans qu'ils reçoivent de plus prés les impressions de leurs mouvemens & de leur force. Il connoît enfin que ce n'est pas tant la pompe & la majesté qui fait les Rois, que la grande & la suprème vertu; qu'il y a un honneur qu'ils se doivent à eux-mêmes, & qu'on ne sauroit jamais leur rendre, & que leur véritable gloire est celle qu'ils vont chercher jusques dans son principe, par les travaux & par les difficultez qui l'environnent.

Que n'ai-je, MESSIEURS, la délicatesse, la facilité, le tour d'esprit de celui de qui j'ai l'honneur de remplir la place, pour décrire les marches d'armées, les prises des villes, les passages de rivieres, la rapidité des victoires de ce Conquerant, qui se partage & se multiplie en autant d'endroits qu'il a d'armées différentes, & qui parcourt les Provinces de ses ennemis avec tant de vitesse, qu'ils ne savent presque jamais où il est, & qu'ils savent toû-

M. Godeau Evêque de Vence.

jours qu'il vient de vaincre !

Que ne puis-je exprimer comme vous feriez, ce que son nom seul vient de faire sur nos frontiéres ! Les vaincus sembloient avoir repris courage. Ils osoient attaquer nos places, eux qui n'avoient osé défendre les leurs. Le Roi part. Au seul bruit de sa marche les assiégeans tremblent comme s'ils étoient assiégez eux-mêmes. Ces desseins si infaillibles & si concertez, ces secours si puissans & si invincibles se dissipent avec eux, & il ne leur reste que la misérable consolation d'avoir montré avec beaucoup de foiblesse, au moins un peu de témérité.

Mais j'éleve ma voix insensiblement, & je sens qu'animé par votre présence, par le sujet de mon discours, par la majesté de ce lieu, j'entreprends de dire foiblement ce que vous avez déja dit, ou ce que vous direz avec tant de force. C'est à vous, MESSIEURS, à faire les couronnes de ce Vainqueur; Je ne puis que semer quelques fleurs sur la route de son triomphe. C'est à vous à tirer

ces traits hardis qui le repréſentent & qui lui donnent ſon air de grandeur; je ne puis que mêler de foibles couleurs, & faire d'une main tremblante quelques copies de ces parfaits originaux. Mais ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour ſoûtenir l'honneur que me fait aujourd'hui cette ſavante Compagnie, je puis dire que je ſens en moi quelque choſe qui n'eſt pas indigne d'elle, une vénération profonde pour tous ceux qui la compoſent, & un zèle tres ardent pour la gloire du plus grand Roi du monde qui la protége.



RÉPONSE

de Monsieur l'Abbé Flechier au discours de Monsieur l'Abbé Huet le jour de sa réception à l'Académie Françoise. Le 13. Aoust 1674.

MONSIEUR,

L'Académie n'entreprend pas de répondre aux loüanges que vous lui avez données, ni de vous donner celles que vous méritez vous-même. Le remerciment que vous venez de lui faire la confirme dans l'opinion qu'elle avoit de vous ; & la reconnoissance que vous lui avez témoignée si éloquemment, lui fait connoître combien vous étiez digne de la grace que vous croyez qu'elle vous a faite.

Vous appellez ainsi, MONSIEUR, le choix qu'elle a fait de vous pour remplir une de ses places, & vous

croyez tenir de ſa bonté ce que vous ne devez qu'à ſon jugement & à ſa ſageſſe. Quelque déſir qu'elle eût depuis ſi long-tems de vous voir dans ſes aſſemblées, elle a ſuivi ſes loix plûtôt que ſes inclinations ; rien ne l'a prévenuë en votre faveur que votre propre mérite ; elle a eu plus d'égard à ſa dignité qu'à vos emplois, & cherchant à ſe faire approuver du public plûtôt qu'à ſe ſatisfaire elle-même en vous aſſociant à tant de perſonnes illuſtres qui la compoſent, elle a bien prétendu vous faire honneur, mais elle n'a pas crû vous faire grace.

Elle regrettoit la perte qu'elle avoit faite, & ne penſoit qu'à la réparer. Vous le ſçavez, MONSIEUR, elle voit avec douleur céder à la néceſſité fatale des ans ces hommes choiſis qui préſidérent à ſa naiſſance, qui formérent ſa premiére réputation, qui ont ſuivi toutes ſes fortunes, & qui l'ont relevée par leurs ouvrages juſqu'au degré de gloire où elle eſt montée ; ces hommes de ce premier âge, où les lumiéres étoient ſi pures,

la ſociété ſi douce, l'émulation ſi noble, la vie ſi tranquille & ſi innocente; ces hommes qui ayant reçû, pour ainſi dire, les prémices de l'eſprit Académique, l'ont entretenu dans la Compagnie, & qui joignant la raiſon à l'uſage, & les réflexions à l'expérience, ont été tout enſemble nos compagnons & nos maîtres, & nous ont laiſſé des régles & des exemples de bien parler, de bien écrire, & de bien vivre.

Tel étoit celui dont vous occupez aujourd'hui la place; ſon imagination vive & féconde, ſon diſcours pur & poli, ſa raiſon droite & éclairée, ſon génie noble & élevé, ont paru dans ces narrations ingénieuſes, où ſous des noms de Héros ſuppoſez, il repréſente des vertus véritablement héroïques. M. de Gomberville.

Ces pertes ne peuvent être que très-ſenſibles, mais graces au Ciel, elles ne ſont pas irréparables. Le ſiécle eſt fertile en beaux eſprits, nos ſuffrages ne peuvent tomber que ſur de bons ſujets, & nous n'avons jamais eu plus de droit d'eſpérer cette glo-

rieuſe immortalité que le deſtin ſemble avoir promis à l'Académie.

Vous commencez, MONSIEUR, à y partager avec nous tous les avantages qui s'y rencontrent : juſqu'ici il manquoit quelque choſe à votre gloire & à votre réputation, & vous montez aujourd'hui comme d'un degré dans l'ordre des lettres.

Quelle douceur ne trouverez-vous pas dans nos aſſemblées ? Là, ſous les loix d'une agréable ſociété ſe fait un commerce d'eſprit où chacun fournit de ſon fond & profite de celui des autres : chacun vient s'y décharger en commun des tréſors qu'il a recueillis dans ſes études particuliéres ; il ſe forme comme un cercle brillant, où pluſieurs penſées, comme autant de lignes de lumiére, venant à ſe réünir en un point, réflechiſſent après ſur le public. La communication, le conſeil, l'exemple, tout inſtruit, tout excite une loüable émulation ; on s'affermit dans ſes connoiſſances ; on s'éclaircit dans ſes doutes ; on ſe défait de ſes préventions ; on régle ſes études ; on polit ſes diſcours ; on redreſſe ſes jugemens.

C'eſt à ces ſoins & à ces ſecours mutuels que notre ſiécle doit tant d'ouvrages où l'on admire également la force & la délicateſſe de l'eſprit ; ces traductions ſi nobles & ſi naturelles, qu'on quitte ſouvent les originaux pour les copies ; ces Poëſies ingénieuſes, qui ont fait les délices de la Cour & de la Ville ; ces Tragédies qui étalent pompeuſement ſur nos théâtres les Héros anciens avec toute la grandeur & la majeſté qu'ils avoient autrefois dans la Grece & dans l'Italie ; ces traitez de Phyſique ou de Morale, dépoüillez des duretez & des rudeſſes d'une autre Philoſophie, où l'on trouve la ſolidité & l'agrément tout enſemble ; ces Hiſtoires qui remettent devant nos yeux les ſiécles paſſez, ou qui préparent à la poſtérité le ſiécle préſent, les unes lûës avec plaiſir, les autres attenduës avec impatience.

Comme autrefois c'étoit aſſez pour animer les braves de Sparte, de leur montrer des trophées d'armes, des inſcriptions & des portraits de leurs ancêtres, ou de leur raconter en peu

de mots les guerres & les victoires de leur République ; j'ai crû, MONSIEUR, que pour réveiller en vous l'ardeur que vous avez toûjours euë pour les lettres, je n'avois qu'à vous faire le plan de nos assemblées, & à rappeller en passant dans votre mémoire les travaux & la gloire de nos Confréres, qui deviennent aujourd'hui les vôtres.

Si j'avois à parler à quelqu'un qui ne fût que médiocrement touché de l'amour des sciences, je me servirois du pouvoir que donne la Compagnie à ceux qui ont l'honneur de parler pour elle. Je dirois qu'un Académicien n'est pas un homme sans fonction dans la République des Lettres; qu'il a ses régles & ses obligations ; que s'étant chargé volontairement d'une portion du travail commun, il doit répondre de ses occupations & de son loisir ; qu'il s'engage en une discipline, qui toute douce & toute libre qu'elle est, ne laisse pas d'avoir ses soins & ses assujettissemens ; qu'il est d'un homme sage de remplir jusqu'au moindre de ses devoirs ;

qu'il seroit dur de gémir dans la servitude, mais qu'il n'est pas séant d'abuser de sa liberté ; & qu'enfin dans toutes les sociétez bien réglées il y a des coûtumes qui valent des loix, & des bienséances, qui sans donner aucune contrainte, ne laissent pas d'imposer une espèce de nécessité.

Mais je sais, MONSIEUR, les intentions de l'Académie : elle n'entend pas que je vous fasse de sa part des exhortations inutiles, elle connoît la passion que vous avez toûjours euë pour tous les exercices Académiques. Apprendre les Langues les plus difficiles, connoître les Livres & les Auteurs, foüiller curieusement dans la plus sombre antiquité ; ç'ont été vos premiers plaisirs & comme les jeux de votre enfance. Les études continuées de l'un à l'autre soleil, les jours confondus avec les nuits, l'avidité de tout apprendre & de tout savoir, les longues lectures, où le travail des yeux suffisoit à peine au plaisir de l'esprit, ç'ont été les emportemens de votre jeunesse.

Que dirai-je de ces voïages entre-

pris, non par une vaine curiosité de voir des Cours étrangéres, ni par un désir ambitieux de faire valoir ses talens & d'avancer sa fortune, mais pour communiquer avec les savans & pour voir une Reine célébre, qui plus touchée du désir de savoir que du plaisir de régner, établissoit la politesse dans des Provinces autrefois barbares. Que dirai-je de cette modération qui vous fit préférer les douceurs de la retraite à l'honneur d'instruire ce jeune Roi qui remplit aujourd'hui le Thrône du grand Gustave? Que dirai-je de ces Académies dont vous avez été un des principaux ornemens, de celles dont vous avez été le chef? Ne sont-ce pas autant de gages de l'estime & du zèle que vous aurez pour l'honneur de cette Compagnie, en un tems où sa ferveur se renouvelle, & où elle acheve ce grand ouvrage qui lui a coûté tant de travaux & tant de veilles?

Et certes on peut croire que ce n'est ni la difficulté de l'entreprise, ni le relâchement de ceux qui la conduisoient qui en ont retardé si long-

tems

tems l'execution ; c'eſt plûtôt une certaine fatalité qui réſerve aux ſoins & aux ordres du plus grand des Rois la fin & la perfection de toutes les grandes choſes. Il étoit juſte qu'après avoir déſarmé le crime, arrêté le luxe des particuliers & les diſſipations publiques, réprimé la licence dans ſes armées, purgé la juſtice de ce qu'elle avoit d'incommode ou de mercenaire, aboli la fureur des duels, & donné par ſes édits & par ſes exemples la véritable idée de la valeur ; il étoit juſte, dis-je, qu'après avoir réglé toutes les parties de ſon Royaume, il reglât encore les belles lettres ; qu'il réformât la langue des peuples comme il en avoit réformé les mœurs ; qu'il leur apprît à bien parler après les avoir obligez à bien vivre ; & qu'en un tems où il fait des actions ſi éclatantes, il fournît à ſes ſujets les moïens de les raconter noblement.

C'eſt à vous, MONSIEUR, qui partagez avec nous l'honneur de ſa protection, de partager la reconnoiſſance que nous lui devons. Faites des

portraits de lui qui puissent servir d'exemple à la derniére postérité, & pour dire quelque chose de plus, contribuez par vos soins & par vos lumiéres à faire un portrait vivant de ses héroïques vertus, dans l'esprit de ce jeune Prince qui rempli de grandes maximes pour sa conduite & de grands principes pour ses études, commence déja d'être le Juge de nos ouvrages, & comme le second Protecteur de l'Académie Françoise.



HARANGUE

Faite au Roi, par Monsieur l'Abbé Flechier, au nom de l'Académie Françoise, sur la conquête de la Franche-Comté 1674.

SIRE,

L'Académie Françoiſe vient à ſon tour donner des marques de ſon zèle pour la gloire de VOTRE MAJESTE', & pour la proſpérité de ſes armes. L'honneur qu'elle a d'être ſous votre auguſte protection, la rend tres ſenſible à tous les heureux évenemens de votre régne, & les ſoins qu'elle prend par vos ordres de la pureté & de la politeſſe de la langue, lui donne quelque droit de parler à V. M. ſur le ſujet de ſes victoires.

Nous les avons appriſes avec joie, ces victoires, SIRE, mais nous n'en avons pas été ſurpris. Nous ſa-

vons que rien ne peut arrêter le cours de vos glorieuſes entrepriſes. La ſageſſe elle-même les forme & les conduit, la fortune les accompagne, la valeur les exécute, la gloire les couronne. Auſſi nous ne comptons dans vos expéditions militaires ni le nombre de vos troupes, ni les forces de vos ennemis. V. M. marche, nous ſommes aſſûrez du ſuccès.

Ce n'eſt pas, SIRE, qu'il ne fût aiſé de prévoir les difficultez de votre derniére conquête. Ces villes qu'on croyoit imprenables; ces forts preſque inacceſſibles; ces nations liguées enſemble pour les défendre; ces armées de terre & de mer qui menaçoient nos côtes & nos frontiéres, tout cela auroit pû nous étonner ſous un autre régne; mais ſous le vôtre, SIRE, nos ennemis ſeuls doivent craindre; plus ils s'oppoſent à vos deſſeins, plus ils augmentent votre gloire, & les grands obſtacles ne ſont pour V. M. que des ſujets d'exercer plus noblement ſa valeur, & des matiéres de plus grands triomphes.

Ce n'eſt pas en nous une préſomption téméraire, SIRE, c'eſt une confiance raiſonnable. V. M. nous a accoûtumez à ces grands évenemens qui paſſoient autrefois pour impoſſibles, & qui paroîtront un jour incroïables. Mais les lettres que vous protégez en répondront aux ſiécles à venir, & ſi elles ont quelque droit ſur l'immortalité des Héros, la poſtérité la plus éloignée dira de vous, SIRE,

C'étoit un Roi ſage dans ſes conſeils, vaillant dans ſes armées, modéré dans ſes victoires. Il n'avoit pour ennemis que ceux qu'avoit éblouïs l'éclat de ſa puiſſance ou de ſes Royales vertus. Ses alliez lui manquoient de foi, il n'en manqua jamais à perſonne; toute l'Europe étoit armée pour arrêter ſes conquêtes, & il arrêta toute l'Europe. Il rendoit des Provinces quand on lui demandoit la paix, il les reprenoit à force d'armes dès qu'on lui déclaroit la guerre, il foudroyoit des citadelles, il forçoit des villes, il gagnoit des batailles; c'eſt ainſi qu'il commençoit une de ſes campagnes.

En effet, SIRE, V. M. s'éleve au-dessus des régles & des exemples. Elle qui met l'ordre par-tout, & qui n'offensa jamais personne, renverse pourtant tout l'ordre de la guerre. Elle fait en peu de jours ce qui devroit, ce semble, se faire en plusieurs années, & trouve un certain art de vaincre, & d'abréger le tems des conquêtes, qui décrie tous les Capitaines qui l'ont précédé, & qui fera le désespoir de tous ceux qui la doivent suivre.

C'est V. M. SIRE, qui est le principe de tant d'actions éclatantes. Cette prévoyance qui trouve le point fatal des évenemens & qui fait prendre le moment de l'exécution; cette action si vive & si noble qui donne le mouvement à toutes ses entreprises; ces soins agissans qui réglent & qui entretiennent la discipline: ces exemples qui animent la valeur & qui la produisent; ces bienfaits distribuez avec choix, & toûjours prêts à tomber sur le mérite; ces marques d'estime, plus précieuses que les bienfaits, qui récompensent les

grandes ames & les distinguent des ames communes ; cette familiarité majestueuse qui donne de la confiance sans diminuer le respect, & qui gagne le cœur de ceux qui servent dans vos armées ; c'est-là, SIRE, cet art qui fait les Conquérans & les Héros, qui assujettit des villes & des provinces, & qui déconcerte nos ennemis. Ils voient toutes leurs mesures rompuës ; leurs intelligences les plus secrettes se découvrent ; leurs flottes errantes menacent tout & n'attaquent rien ; leurs grandes armées sont immobiles, & ne font que ruiner leur propre païs & se consumer elles-mêmes, & leurs meilleures troupes vaincuës en pleine campagne, fuient encore devant leur vainqueur.

Les Princes qui vivent en repos au milieu de leur cour oisive, n'ont pas les mêmes avantages. Ils ne sauroient inspirer à leurs troupes cette ardeur guerriére qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Leurs armées sont languissantes, chacun y est pour sa fortune, ou pour sa propre réputation plustôt que pour celle du Prince ; & quel-

que fidélité qu'on ait dans le service, on n'y sent point de joie ni d'empressement.

Vous suivez, SIRE, de plus nobles maximes ; vous marchez vous-même à la défense de vos peuples, & préférant l'honneur au repos, vous ne comptez pour rien vos victoires, si vous n'avez eu part aux périls & aux fatigues des combats. Votre camp & votre cour, ce n'est pour vous que la même chose. Vos meilleurs courtisans sont vos plus braves guerriers. Vos travaux sont vos seuls divertissemens, & quand la gloire vous appelle, vous ne commandez pas qu'on vous serve, mais qu'on vous suive. Aussi tout céde à vos troupes invincibles & infatigables. Elles se font à l'envi un chemin à la victoire par le fer & par le feu, & chacun prodiguant son sang, pense plus à la fortune de vos armes qu'à la sienne propre.

V. M. ne se contente pas d'animer ainsi ses soldats & ses Capitaines, elle fait quelque chose de plus noble & de plus touchant ; elle ap-

pelle son fils dans son camp, & commence de l'associer à ses travaux & à sa gloire. Vous montrez la guerre à ce jeune Prince avant qu'il soit en âge de la faire, & vous réservant les soins les plus importans de son éducation Royale, vous allumez les premiers feux de son courage, & lui tracez vous-même sur vos exemples le plan de ses heureuses destinées. Vous fûtes, SIRE, en cette occasion toute son étude, & il vit en vous quelque chose de plus grand que ce qu'il lit dans les histoires. On remarqua dans ses yeux & sur son visage la joie qu'il eut d'être témoin de vos victoires & l'impatience qu'il avoit de les imiter. Une ville obstinée en sa défense se rendit à son arrivée; & le Ciel ayant donné pour le fils les mêmes présages qu'il avoit donnez autrefois pour le Pére, nous avons droit d'espérer de l'un ce que nous admirons aujourd'hui en l'autre.

Cependant l'Académie Françoise ne cessera de publier tant de glorieux succès; elle seroit heureuse,

SIRE, si elle pouvoit écrire & penser aussi noblement que vous savez agir. Quelque effort qu'elle puisse faire, vos actions feront plus de bruit que nos loüanges, & vous ne devrez qu'à vous-même toute votre immortalité. Mais si nous ne pouvons contribuer par nos écrits à votre gloire, nous tâcherons au moins de mériter par un profond respect & par une fidélité inviolable, l'honneur de votre Royale protection.



HARANGUE

*Faite à Monsieur le Chancelier * par Monsieur l'Abbé Flechier au nom de l'Académie Françoise.* * Le Tellier. 1677.

MONSEIGNEUR,

Ce n'est pas assez pour nous, d'avoir pris part à la joie publique, quand le Roi pour couronner votre vertu, & pour récompenser vos services, vous a choisi pour son Chancelier : il est juste que nous venions nous-mêmes vous témoigner combien nous en avons été touchez.

Certain Génie qui préside aux belles lettres, nous a, ce semble, destinez à faire passer à la postérité les grandes actions de ce Prince qui nous honore de sa protection, & nous n'en voyons point de plus dignes d'être immortelles, que ces choix heureux & sages, où son discernement, sa

prudence, & son équité paroissent également, & où relevant la gloire d'un de ses sujets, il travaille sans y penser à la sienne propre.

Vous aviez déja, pour vous, MONSEIGNEUR, tous les vœux & tous les suffrages de la France; il vous restoit encore un pas à faire pour votre fortune, mais il ne manquoit rien à votre réputation. Avant que vous fussiez arrivé au rang où vous êtes, chacun vous en avoit estimé digne; l'on ne pouvoit rien vous donner, qu'on ne crût vous être dû, & l'on convenoit que les charges avoient plus besoin de vous, que vous des charges.

Mais le suffrage & le choix honorable du Prince qui vous éleve à la dignité la plus importante de son Royaume, est un témoignage public qu'il n'a point trouvé de probité plus reconnuë, de fidélité plus constante, de plus grande capacité, d'expérience plus consommée.

Vous avez reçu cet honneur avec respect, & vous en joüissez sans orgueil. Il semble que votre élevation

n'ait jamais ſervi qu'à donner plus d'éclat à cette modération dont vous avez fait une ſi longue habitude. Content de cette grandeur que donne le mérite, ſans vous ſoucier de celle que donne le faſte, vous avez conſervé la dignité de Miniſtre, ſans en avoir l'auſtérité.

Vous avez ſû l'art d'augmenter les graces & d'adoucir les refus par un accès facile, & par un accueil favorable. De tant d'hommes que la diverſité de vos emplois, ou la néceſſité de leurs affaires ont obligé de venir à vous, aucun ne s'en eſt jamais retourné qui ne fût ou content, ou conſolé. Ceux à qui vous pouvez accorder ce qu'ils demandent, ſe loüent plus de votre honnêteté que de leur fortune, & ceux à qui vous êtes contraint de le refuſer, ne ſe plaignent que d'eux-mêmes, ou de leur malheur.

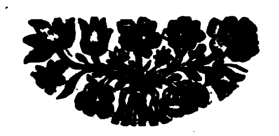
Auſſi, MONSEIGNEUR, on vous a vû proſpérer ſans envie, & tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux, a paſſé pour une bonne fortune publique. Quelle famille fut jamais plus

glorieuſe à l'Etat que la vôtre ? Pendant qu'un illuſtre Prélat s'y diſtingue par les lumiéres de ſon eſprit & par ſon zèle pour la diſcipline de l'Egliſe, tout le reſte s'y donne à l'Etat ; un pére, un fils y conſacrent également toute leur vie, l'un expérimenté même devant l'âge, l'autre infatigable, même malgré l'âge.

Le fils inſtruit par les conſeils, & par les exemples paternels, travaille avec ſuccès aux ſoins laborieux de la guerre & à la diſcipline des armées ; le Pére par ſa ſageſſe & par ſon équité, s'applique à rétablir l'autorité des loix & à régler l'ordre de la juſtice. L'un aſſemble vers la frontiére ces gros nuages où il prépare la foudre que le Roi lance tous les ans ſur ſes ennemis, l'autre dans le cœur & dans l'intérieur du Royaume, reçoit & communique les influences pacifiques que le Roi répand ſur ſes ſujets. L'un eſt l'inſtrument des victoires & des conquêtes de ſon Maître, l'autre eſt l'interprète de ſes volontez, & le dépoſitaire de ſa juſtice.

Auſſi, MONSEIGNEUR, nous

ne vous regardons plus ſeulement comme une des plus nobles parties de l'Etat, mais encore comme une partie du Roi même. Vous expliquez ſes intentions, vous entrez dans tous ſes ſecrets, vous préſidez à tous ſes tribunaux, vous rendez ſes oracles, vous diſtribuez ſes graces, & nous avons ſujet de croire que vous prendrez part à la protection particuliére qu'il donne à une Compagnie qui n'en eſt pas peut-être indigne, & qui du moins par le reſpect & la vénération qu'elle a pour vous, ne le cédera jamais à aucune autre.



DISCOURS FAITS, partie en 1692, partie en 1699, pendant les Etats de Languedoc.

COMPLIMENT

à Monsieur le Comte de Peyre, de la part des Etats de Languedoc.

MONSIEUR,

Nous voyons revenir avec plaisir le tour des années où vous avez accoûtumé de nous honorer de votre présence, & de présider à nos assemblées. Votre naissance, votre réputation, & votre attachement pour les intérêts de cette Province, vous ont acquis dans les Etats l'estime & la confiance de toutes les personnes qui les composent.

Nous reconnoissons en vous, Mon-

SIEUR, cette ſageſſe de conſeil & de conduite, cette nobleſſe de ſentimens, cette pénétration dans les affaires, cette prudence à concilier & à ménager les eſprits, cette autorité modeſte dont vous n'uſez que pour le bien des particuliers & pour la tranquillité publique. Le Roi ne pouvoit mettre ſes ordres & ſes commiſſions en des mains plus ſûres & plus fidèles, & la Province ne peut les recevoir avec plus de ſoumiſſion, & même avec plus de plaiſir qu'elle les reçoit de vous. Prévenuë de votre affection, de vos bons offices auprès du Roi, elle vous aſſûre par ſes Députez de ſa ſincére reconnoiſſance.



COMPLIMENT

à Monsieur le Comte du Roure, de la part des Etats de Languedoc.

MONSIEUR,

Nous voyons avec plaisir revenir ces années où nous avons accoûtumé de jouïr de votre présence, de profiter de vos conseils, & souvent d'apprendre de votre bouche ce que le Roi désire de nous.

Tout le monde connoît assez cette gloire ancienne & nouvelle que vous tirez de vos ayeux, & que vous répandez sur vos descendans; cet esprit cultivé, & rempli de toute sorte d'érudition & de belles lettres; cette mémoire qui ne vous refusa jamais de conserver ou de produire à propos ce que vous lui avez confié; cette fécondité de conversation qui fournit à tout, cette facilité de mœurs

qui s'accommode de tout.

Mais ce qui nous touche davantage, c'eſt l'intérêt que vous prenez à tout ce qui regarde l'honneur & le repos de la Province. Nous avons vû avec quel zèle vous agiſſez pour le bien public, avec quel air de ſageſſe & de dignité vous portez les ordres du Roi lorſque vous en êtes chargé, avec quel juſte tempérament vous ſavez ſelon vos fonctions, ou vous élever ou vous rabaiſſer dans nos aſſemblées.

Nous venons d'y voir entrer avec joie un fils qui eſt déja digne d'y repréſenter le Prince comme vous. Vous le conduiſez comme par la main dans le ſanctuaire de la Province. Vous voulez l'initier vous-même dans nos myſtères. Vous commencez à lui tranſmettre cette affection héréditaire que vous avez reçûë de vos Péres.

Agréez, MONSIEUR, que nous nous flations toûjours de l'attachement que vous avez pour un Corps, dont vous êtes une des principales parties, & que nous vous aſſûrions ici de l'eſtime & de la conſidération qu'on y a pour vous.

COMPLIMENT

à Monsieur de Bavile de la part des Etats, 1697.

MONSIEUR,

C'eſt la coûtume de nos Etats de venir vous marquer auſſitôt qu'ils ſont aſſemblez, la reconnoiſſance qu'-ils ont de l'affection & du zèle que vous avez pour le bien de cette Province. Comme vous ne perdez aucune occaſion de lui être utile, il eſt juſte qu'elle cherche celle-ci pour vous témoigner combien elle vous eſt redevable.

Si elle n'a plus cette joie que lui donnoit ſon ancienne opulence ; ſi quelquefois elle a tremblé devant la face de l'exacteur ; ſi nous l'avons vû gémir ſous le poids des charges publiques, nous avons imputé ces maux à la néceſſité du tems. Mais ſi du-

rant le cours de la guerre elle a joüi d'une douce tranquillité ; si elle a trouvé des moyens de se soûtenir encore dans sa foiblesse, & de réparer un peu ses forces de tems en tems par son industrie & par son commerce, c'est à vos soins, MONSIEUR, c'est à votre application que nous le devons.

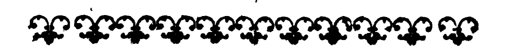
Ne pouvant nous décharger du fardeau que le besoin de l'Etat nous imposoit, vous n'avez jamais refusé de l'adoucir. Quand nous avons demandé des graces qu'il ne vous étoit pas permis d'accorder, nous avons entrevû une volonté bienfaisante au travers d'une obéissance forcée, & lorsque vous n'avez pas eu le plaisir de nous soulager, nous avons eu du moins la consolation de savoir que vous aviez la bonté de nous plaindre. Votre cœur a toûjours ressenti le premier les peines qui pouvoient se faire sentir aux nôtres, & dans les affaires qu'on a remises à votre jugement & à vos conseils, vous avez mieux aimé être notre Solliciteur, que notre Juge.

Mais voici l'heureux tems où la bonté de votre cœur aura toute son étenduë, où votre inclination & vos devoirs s'uniront à faire fleurir cette Province, & où les douceurs de la paix, que vous travaillerez à nous procurer par vos bons offices, effaceront de notre memoire toutes les incommoditez qu'apporte la guerre.

Au lieu de plaintes, vous n'entendrez qu'actions de graces ; nous joüirons en repos de notre bonheur, vous joüirez du plaisir qui vous est le plus naturel & le plus sensible, je veux dire du plaisir de faire du bien. Il ne passera par vos mains que des graces que vous nous aurez attirées, & dont vous serez le dispensateur ; & vous n'aurez plus d'autre occupation que celle de nous faire sentir les bienfaits du Roi, & de lui faire connoître notre fidélité & notre reconnoissance.

Nous nous flatons des espérances que vous nous avez solennellement données. Nous comptons sur cette félicité dont vous serez le dépositaire, & dont vous vous êtes rendu

garant ; & nous avons autant de joie & d'impatience à vous en faire nos remercimens par avance, que vous en avez eu à nous en faire la promesse.



COMPLIMENT

au même, de la part des Etats.

MONSIEUR,

Si nous venons ici au nom des Etats de la Province, ce n'est ni bienséance, ni coûtume ; c'est inclination, c'est devoir. Nous voyons en vous un mérite que nous sommes obligez d'honorer ; nous recevons de vous des secours que nous sommes bienaises de reconnoître ; & la justice que nous vous rendons, est un témoignage public des vertus que vous possédez ; & des graces que vous nous faites.

Nous admirons cet esprit vaste,

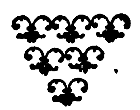
pénétrant, décisif, à qui rien n'échape, & que rien n'arrête, dont les lumiéres sont toûjours pures, & dont les vûës tombent toûjours sur la justice & la vérité. Quelque nuage qui les couvre, supérieur à vos emplois, vous en remplissez les devoirs, mais vous n'en sentez pas le poids. Une heureuse facilité de connoissance & de jugement, vous met au-dessus des difficultez & de la multiplicité des affaires ; il semble qu'elles se dévelopent devant vous, que vous n'avez besoin ni de réflexion, ni de travail pour discerner la bonne cause d'avec la mauvaise, & que la vérité aime à se présenter à vous, elle qui se plaît à se faire chercher aux autres.

Nous n'entreprenons pas, MONSIEUR, de loüer ici cette noblesse de cœur qui vous éloigne des intérêts & des passions, cette droiture qui vous attache au bien pour le bien, cette bonne-foi qui régne dans vos discours, cette fidélité que vous gardez dans vos amitiez, & tous ces agrémens que la naissance & l'éducation

cation ont mis dans vos mœurs pour le commerce de la vie. Il nous suffit de loüer ce qui fait le bonheur de la Province. Cette prudence qui régle tout, & qui joignant la douceur à la fermeté, maintient le repos & l'ordre parmi les peuples. Cette équité qui pése au poids du santuaire les droits publics & particuliers. Cette vigilance qui court à tous les besoins, qui prévient les mauvais desseins, qui dans ces tems difficiles, étoufe les semences de rebellion, qu'une inquiétude & un faux zèle de Religion pouvoient faire éclorre. Cette sévérité discrétte qui compâtit aux foiblesses, & qui ne punit que ce qu'elle ne peut corriger.

Ces grandes qualitez, MONSIEUR, sont connuës à la Cour aussi-bien qu'ici : toutes les fois que nous avons approché de ce santuaire où réside la majesté du Prince & la grandeur de l'Etat, nous avons vû que vos avis y sont reçûs comme des oracles, & nous avons oüi des voix d'approbation & de loüange de votre conduite.

Nous y avons reconnu ſur-tout, MONSIEUR, l'affection que vous avez pour le bien & pour l'honneur de cette Province. Vous y repréſentez nos néceſſitez, vous y répondez de nos intentions, vous y faites paſſer nos vœux & nos priéres ; le feu qui brule dans nos cœurs, vous le faites briller au pié du trône ; votre bonté emploie pour nous tout le crédit que vous acquiert votre ſageſſe, & vous faites valoir nos bons deſirs avec la même éloquence qui les a fait naître. Jugez, MONSIEUR, par la grandeur de ces ſervices, de celle de notre reconnoiſſance, & croyez que nous en conſerverons une éternelle mémoire. Ce ſont les ſentimens de la Compagnie, & de tous ceux qui la compoſent.



HARANGUE

à Monsieur de Baville, le 21 Novembre 1699.

MONSIEUR,

Un des premiers soins de nos Etats assemblez, est de nous députer ici, non pour y loüer la pénétration de votre esprit, la droiture de votre cœur, la justesse de vos sentimens, l'élevation de votre génie, justice qu'on vous rend également dans tout le Royaume.

Mais pour vous témoigner l'affection & la reconnoissance de cette Province, qui ressent les obligations qu'elle vous a, qui voit vos grandes qualitez de plus près, & d'où, comme du centre de votre réputation, partent l'estime & l'approbation dont vous joüissez dans le monde.

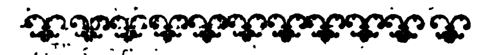
C'est au nom de cette Province

que nous parlons aujourd'hui, MONSIEUR. La justice que vous rendez à ses peuples, le soin que vous prenez de sa tranquillité, le mouvement que vous donnez à son commerce, le zèle que vous avez pour la pureté de sa Religion, l'habitude où vous êtes de l'assister de vos conseils, de votre crédit, & de vos lumiéres, sont des bienfaits continuels dont nous reconnoissons que nous vous sommes redevables.

Si vous n'avez pas toûjours eu le bonheur de nous soulager, vous en avez eu le désir. Vous avez adouci quand vous l'avez pû, la rigueur des tems. Dans les besoins pressans de l'Etat, vous n'avez pas oublié les nôtres. Tout ce qui est de vous dans votre administration, nous est toûjours avantageux & favorable, & lors même que nous craignons les affaires que vous traitez, nous aimons toûjours celui qui les traite.

Nous espérons, MONSIEUR, que ce sera par vous que nous viendront les soulagemens de la paix. Nous connoissons cette humeur bien-

faisante, qui vous fait goûter le premier la douceur du bien que vous avez fait, & nous venons vous remercier de vos bons offices avec autant de plaisir que vous en avez à nous les rendre.



REMERCIMENT

aux Etats de Languedoc, pour la Députation au Roi.

MESSIEURS,

S'il ne faloit que de la reconnoissance pour la grace que vous venez de m'accorder, je trouverois de quoi satisfaire à ce devoir dans les sentimens de mon cœur. Si vous ne demandiez que du soin & de la vigilance, j'y serois assez engagé par l'honneur que j'ai de recevoir vos ordres, & par le plaisir que j'aurai de les exécuter. Mais je sens bien que je n'ai pas cette capacité que

vous desirez, ou que vous supposez en moi. Que je serois heureux, MESSIEURS, si vous me donniez vos lumiéres en me confiant vos affaires, & si votre choix qui me rend content, pouvoit aussi me rendre habile!

Mais que ne peut-on espérer, assisté du crédit de son Eminence? Vos intérêts lui ont toûjours été plus chers que les siens propres. Elle offrira nos vœux, & ils seront exaucez. Le plaisir qu'on aura de la revoir à la Cour, augmentera le désir qu'on a de la satisfaire. Il agira pour le soulagement de cette Province, comme il a fait pour le repos & pour la gloire de l'Eglise; & tandis que les semences d'union & de paix qu'il a jettées dans l'esprit du Saint Pére germeront & fructifieront en leur tems, nous recüeillerons les fruits de sa protection & de sa faveur auprès du Prince.

M. le Card. de Bonzi.

Le mérite de Monsieur le Marquis de Gange, les soins de Monsieur de Rochepierre, les conseils de M. Taurine, l'intelligence de Monsieur

Joubert, seront des secours considérables; & le désir que j'aurai de reconnoître l'honneur que vous me faites, me fera exactement acquiter des affaires dont vous me chargez.

HARANGUE AU ROI,

de la part des Etats de Languedoc, sur la prise de Namur. 1691.

SIRE,

Nous venons présenter à V. M. les vœux & les hommages d'une Province attentive à tous ses devoirs & toûjours soumise à vos ordres. Il y a dans nos cœurs une loi plus forte que la coûtume qui nous améne. Nous voyons avec joie revenir ces jours heureux où sous vos favorables regards; notre fidélité se renouvelle, & comme votre gloire croît tous les ans, nous sentons aussi tous les ans croître notre respect, notre zèle,

& notre reconnoissance.

Quelque expérience, SIRE, quelque confiance que nous ayions, vos entreprises surpassent toûjours notre attente, & rien ne vous semble digne de vous, que ce qui paroît impossible aux autres. Vous avez réduit sous vos loix une Place qui ne connoissoit pas encore de vainqueur; qui se soûtenoit par ses forces, & même par sa réputation, qui renfermoit dans ses murailles une armée entiére pour sa défense; que les riviéres & les rochers, l'art & la nature à l'envi rendoient imprenable, & que la terre & le Ciel, par un désordre des saisons, avoient rendu presque inaccessible. Il faloit vaincre tout ensemble, le tems, les lieux, les ennemis, & les élémens. Vous les avez vaincus, SIRE, par vos fatigues, souffrez que nous le disions encore en tremblant, par vos périls; & cette conquête vous doit être d'autant plus chére, qu'elle est le prix de votre valeur & le fruit de votre constance.

Vous jettez quelquefois sur vos

desseins des voiles épais & impénétrables, & vous ôtez, quand il vous plaît, à un ennemi vigilant le mérite de sa prévoyance. Mais cette année, SIRE, vous ne l'avez ni surpris, ni prévenu. Vous avez tracé devant ses yeux le plan de vos projets, & vous avez voulu qu'il fût témoin, & presque le confident de votre victoire. Vous lui avez donné le tems d'assembler ce corps nombreux de tant de Nations ramassées; il étoit juste qu'un tel spectacle eût tant, & de si grands spectateurs.

Que n'ont-ils pû voir de plus près Votre Majesté tranquile, lorsqu'ils étoient les plus agitez, donner tous les ordres, pourvoir à tous les besoins, disposer toutes les attaques; Roi, Ministre d'Etat, Général d'armée tout ensemble, assister à tout, animer tout par son autorité, par ses soins, & par ses exemples. Votre génie seul est capable de suffire à tout. La source de vos conseils est en vous-même. Vous soûtenez le poids des affaires. Nous devons à votre cœur & à votre esprit tant de

grands ſuccès ; votre puiſſance les produit ; votre prudence les prépare ; vous avez tout enſemble la gloire du deſſein, & celle de l'exécution, & ce que vous penſez n'a pas moins de grandeur que ce que vous faites.

Que ſi les flots & les orages ont été contraires à nos ſouhaits, qui ne ſait qu'une aveugle fortune dérange quelquefois les ouvrages de la ſageſſe ? Nous avons mérité d'être loüez de nos ennemis. Ils ont eu l'avantage des vents & du nombre, & nous avons eu celui de la réputation & du courage.

Par-tout où vous avez paru, SIRE, la victoire fidèle vous a ſuivi. Mais quelque plaiſir qu'il y ait à vaincre, vous avez modéré l'impatiente ardeur de vos troupes, pour épargner le ſang de ceux qui vous ſervent ; vous avez retardé vous-même votre conquête, & pour ſatisfaire votre bonté, vous avez bien voulu dérober quelques jours à votre gloire. L'éclat de tant d'actions ſurprenantes ne vous a point éblouï. On entrevoit au plus fort même de la

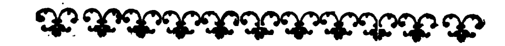
guerre, la paix que vous voulez donner au monde. En triomphant de vos ennemis, vous compâtiſſez à vos peuples, & vous ne prenez tant de peine à les défendre, que pour avoir pluſtôt le plaiſir de les ſoulager.

Mais ce qui nous touche le plus, SIRE, c'eſt cette foi & cette Religion ſincére qui attire ſur vous & ſur nous des bénédictions immortelles. Dans le comble de la grandeur où vous êtes, vous protégez par votre piété un Roi qui dans ſes malheurs, ſe ſoûtient encore par la ſienne. L'Egliſe & les Autels n'ont plus que vous pour défenſeur. La cauſe du Ciel eſt la vôtre; & tandis que tant de Princes armez contre vous, ſe liguent avec tant de peine, intrépide, & paiſible en vous-même, vous vous uniſſez avec Dieu. Dans vos proſpéritez vous reconnoiſſez ſes bienfaits; dans toute ſorte d'évenemens vous adorez les ordres ſecrets de ſa Providence, & comme vous ne combatez que pour lui, vous ne cueillez auſſi vos lauriez que pour

lui en faire des couronnes.

Auſſi a-t-il voulu benir vos armes, & confondre l'orgueil de vos ennemis, dans ce combat ſanglant où la valeur a triomphé de la rage & de l'artifice, où vos bataillons ont fait voir que tout ce qui combat pour vous eſt invincible, où l'on a vû de jeunes Héros de votre ſang, SIRE, ſe diſtinguer par leur courage, comme ils ſe diſtinguent par leur naiſſance, & dans les périls les plus évidens oublier leur propre conſervation & ne ſonger qu'à votre gloire.

Que nous reſte-t-il à ſouhaiter, SIRE, ſinon que les ſentimens de nos cœurs vous ſoient connus; que vous meſuriez vos bontez à notre affection & à notre zèle; que vous receviez nos dons avec autant de plaiſir que nous en avons à vous les offrir, & que V. M. reconnoiſſe qu'il n'y eut jamais de plus profonde vénération, ni de plus parfaite obéiſſance que la nôtre.



HARANGUE

à Monseigneur le Dauphin, sur le même sujet.

MONSEIGNEUR,

Après avoir rendu nos hommages au Roi, nous venons autant par inclination que par devoir, révérer en vous l'éclat de sa Majesté qui vous environne. Honorez de sa royale protection, nous nous assurons de la vôtre ; & comme nous voyons briller en vous la même gloire, nous espérons de vous aussi le même honneur & la même grace.

Les vertus, MONSEIGNEUR, qu'on acquiert avec tant de peine, vous ont été comme naturelles : quelque grande éducation que vous ayez euë, vous ne devez presque qu'à vous-même ce que vous êtes, & Dieu qui vous a fait grand par naissance,

vous a fait vertueux par inclination.

Nous admirons, MONSEIGNEUR, avec toute la France, cette bonté qui attire l'amour des peuples, sans en diminuer le respect; cette modération qui retient les passions de la grandeur sous les régles de la sagesse; cette modestie qui fait qu'on vous donne avec plaisir la gloire que vous vous refusez à vous-même; cette activité qui vous fait trouver votre repos dans les exercices laborieux de la paix, ou dans les fatigues honorables de la guerre; cet air de grandeur qui vous éleve, & qui fait voir qu'en obéissant au Roi, vous êtes fait pour commander au reste du monde.

Avec quelle fierté, quand il vous met sa foudre en main, allez-vous briser les rempars de ses ennemis, & les forcer dans leurs murailles? Le rivage du Rhin retentit encore du bruit de vos exploits & de vos loüanges. Vous saviez, selon les besoins, faire éclater votre valeur, ou la modérer. D'un côté vous preniez des villes, de l'autre vous gagniez

des cœurs. Votre vigilance, votre douceur, votre libéralité, ne vous faisoient pas moins d'honneur, que l'intrépidité de votre courage, & vous n'êtiez pas moins grand, ni moins estimable par vos vertus que par vos victoires.

Vous venez, MONSEIGNEUR, de ranimer cette noble ardeur dans ce siége fameux, où pour la gloire du Roi vous avez fait briller la vôtre: On vous a vû prendre ses ordres avec joie, & les donner avec dignité, recevoir de lui cet esprit de force & de supériorité, que vous alliez répandre après cela dans les troupes, commander en sa place comme il auroit commandé lui-même, & montrer qu'il n'appartient qu'à vous d'imiter sa valeur, comme il n'appartient qu'à vous de représenter sa personne.

Agréez, MONSEIGNEUR, que suivant les mouvemens de notre cœur, nous allions renouveller dans notre Province ce que la renommée y a tant de fois publié de vos éclatantes vertus; que nous y portions les agréa-

bles assurances d'une protection aussi puissante que la vôtre, & que nous vous assurions par avance; MONSEIGNEUR, de la parfaite reconnoissance, & de la profonde vénération des trois Etats qui la composent.

COMPLIMENT

à Monseigneur le Cardinal de Bonzi, sur le même sujet.

MONSEIGNEUR,

Nous ne venons pas ici vous demander votre protection pour la Province, tous les jours nous en ressentons les effets. V. E. est accoûtumée à faire du bien sans que personne l'en sollicite, & auprès d'Elle on a toûjours plus besoin de remercimens que de demandes. Cette Province que vous avez autrefois renduë si florissante, & que la difficulté

des tems affoiblit inceſſamment, eſt comme un corps languiſſant qui ne peut plus ſe soûtenir que par le crédit de celui qui en eſt le chef. Auſſi, MONSEIGNEUR, nous n'avons recours qu'à vous; nous n'agiſſons que par vos conſeils & par vos ordres; nous ne voyons que par vos lumiéres; nous n'eſpérons qu'en votre bonté. Il n'y a perſonne dans les Etats de la Province où V. E. préſide, qui ne demande au Ciel la conſervation d'une vie ſi précieuſe, ſi néceſſaire au public, & ſi utile aux particuliers. Pour moi, MONSEIGNEUR, je leverai tous les jours au Ciel ces mains que vous avez ſi obligeamment conſacrées, & je ferai ſans ceſſe en ſecret les vœux que V. E. m'a oüi faire en public pour la proſpérité & pour la longueur de ſes années.



COMPLIMENT

à Monsieur le Comte de Peyre, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Le rang que vous tenez dans la Province, & la part que vous prenez à tout ce qui la regarde, nous fait venir à vous avec joie. Nous connoissons le zèle que vous avez pour le bien public, & nous venons unir nos sentimens & nos desirs avec les vôtres. Comme nous profitons de vos conseils & de l'intelligence que vous avez dans nos affaires, nous profiterons aussi de l'honneur de votre présence. Notre députation sera sans doute heureuse sous une conduite comme la vôtre, & nous ne pouvons qu'être reçûs favorablement quand nous serons présentez par vous.

COMPLIMENT

à Monsieur le Chancelier, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Après avoir présenté au Roi nos soumissions respectueuses, & remis en ses mains Royales le caier de nos demandes, à qui pouvons-nous mieux nous adresser qu'à vous, qui êtes l'interprete de ses volontez, le dépositaire de ses loix, & le dispensateur de ses graces. Nous venons du Thrône de sa Majesté au Tribunal de sa Justice.

Quand ce ne seroit pas un devoir indispensable, ou une coutume établie, notre inclination nous ameneroit ici. Notre Province a reconnu par une longue expérience les généreux sentimens d'un cœur toûjours favorable pour elle.

Elle conserve chérement le souvenir de vos vertus & la reconnoissance de vos bienfaits : votre prudence, votre équité, votre douceur, dans des tems même difficiles, lui seront toûjours vénérables. Aussi elle se plaît à renouveller dans votre cœur cette ancienne tendresse, & se fait comme un droit & un préjugé de votre protection, de l'estime, de la confiance, & du respect qu'elle conservera pour vous.

COMPLIMENT

à Monsieur de Pontchartrain, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Nous ne venons pas par des complimens importuns, ou par des récits indiscrets des nécessitez de notre Province attirer votre protection ou votre compassion sur elle. Tou-

chez de la gloire du Roi & des besoins pressans de l'Etat, nous ne cherchons qu'à satisfaire notre affection & notre zèle.

Nos peuples portent leurs désirs au-delà même de vos demandes. Un même esprit par-tout les anime, les péres & les enfans ont la même ardeur, & c'est avec joie que les uns s'épuisent & que les autres se sacrifient.

Rien ne peut arrêter nos dons que notre impuissance, & la seule grace que nous demandons, & que nous espérons de la bonté & de l'équité naturelle du Roi, & de votre protection, MONSIEUR, c'est qu'il reste à notre Province dequoi témoigner sa fidélité.

Il nous seroit fâcheux d'être réduits aux bonnes intentions, & de perdre le plus sensible plaisir que nous ayons de contribuer de nos biens aux conquêtes du plus grand Roi du monde, & de les déposer en des mains aussi pures & aussi fidèles que les vôtres.

COMPLIMENT

à Monſieur le Duc de Beauvilliers, ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

Le rang que vous tenez dans les Conſeils de ſa Majeſté, l'eſtime que nous faiſons de votre ſageſſe, & la confiance que nous avons en votre équité, nous aménent ici au nom d'une Province qui ſe diſtingue moins par la beauté, par l'étenduë & par la fertilité de ſon pays, que par la fidélité de ſes peuples, & par les efforts qu'elle fait tous les ans pour contribuer à la gloire du Roi, au progrès de la Religion, & à la grandeur de l'Etat.

Quand nous ne demanderions pas votre protection pour nos beſoins, nous la rechercherions pour notre gloire: outre les biens qu'elle pro-

duit, elle fait honneur à ceux à qui vous faites la grace de l'accorder, & l'opinion de votre vertu fait qu'on ſuppoſe du mérite à tout ce que vous appuiez de votre crédit.

Mais, MONSIEUR, vous nous ſerez utile, non ſeulement pour le préſent, mais encore pour l'avenir. Ces nobles ſentimens que vous inſpirez à ces jeunes Princes, que la prudence du Roi, ou pour mieux dire, la Providence de Dieu vous a confiez, feront un jour le bonheur des peuples. Vous préparez des maîtres & des protecteurs à nos Provinces, & par vos fidèles enſeignemens vous leur formez des cœurs de Rois & des cœurs de Péres.

Agréez, MONSIEUR, que nous demandions au Ciel qu'il verſe ſes bénédictions ſur une éducation ſi importante à tout le Royaume, que nous en prévoyions les fruits, & que joüiſſant du bonheur de vivre ſous le plus grand Monarque du monde, nous félicitions ceux qui nous ſuivront, de voir de petits fils qui lui reſſemblent.

COMPLIMENT

à Monsieur de Châteauneuf, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Un de nos plus essentiels & plus agréables devoirs, est de venir recevoir de vous les ordres de S. M. & de vous témoigner en même tems notre parfaite reconnoissance.

Ce bon accueil que vous nous faites, MONSIEUR, cette présence & cette netteté d'esprit avec laquelle vous dévelopez nos affaires; cette attention obligeante que vous avez sur les droits & sur les priviléges de notre Province; ce soin que vous voulez bien prendre de faire valoir nos bonnes intentions & nos services, de porter nos vœux & nos encens aux piez du Trône, & de répandre sur le public & sur les particuliers

particuliers le ſecours de vos bons offices, ſont des graces que vous renouvellez, & que nous reſſentons toutes les années.

Nous vous prions, MONSIEUR, de les continuer à une Province qui les mérite non ſeulement par ſon attachement & ſa fidélité ſincére aux intérêts de l'Etat & à la gloire du Roi, mais encore par le plaiſir qu'elle a de vous honorer, & de voir en tous ceux qui la compoſent la reconnoiſſance de vos bienfaits, l'eſtime de votre mérite, & la confiance en votre bonté.

COMPLIMENT

à Madame la Ducheſſe du Maine, ſur le même ſujet.

MADAME,

Nous venons rendre à Votre Alteſſe Séréniſſime les premiers devoirs

d'une Province qui ſe prépare à vivre ſous vos loix, & qui vous regarde comme l'acquiſition la plus précieuſe qu'elle pût faire.

Elle trouve en vous, MADAME, la gloire que donne une auguſte naiſſance, la ſageſſe que produit un heureux naturel, les vertus que forme une bonne éducation, l'émulation qu'inſpirent les grands exemples.

Elle nous a chargez de vous témoigner l'impatience qu'elle a de vous recevoir, heureuſe ſi nous pouvions l'aſſurer que vous avez quelque déſir d'y venir.

Vous y trouverez, MADAME, une terre fleurie, un ciel toûjours pur & ſerain, des eſprits qui ne manquent ni de douceur, ni de politeſſe, des cœurs qui ſavent honorer la grandeur, & révérer la vertu où elle ſe trouve. Vous y trouverez la réputation encore vivante d'une Princeſſe dont la mémoire eſt en bénédiction parmi nos peuples, & nous eſpérons que vous ſuccéderez à ſa piété, comme vous ſuccédez à ſon rang.

Nous prions le Ciel, MADAME, que cette guerre importune finisse selon nos souhaits, qu'une heureuse paix nous rende votre illustre époux. Il est déja comblé de gloire. Nous nous préparons à le couronner de ses propres lauriers, & comme vous avez gagné son cœur, vous prendrez part à ses triomphes.



DISCOURS

à l'assemblée générale du Clergé de France, au sujet de l'érection de l'Evêché d'Alais.

MESSEIGNEURS,

J'ai cru que je ne pouvois me dispenser de donner part à la Compagnie du changement arrivé dans mon Diocèse par l'érection d'un nouveau Siége Episcopal dans la ville d'Alais.

Le Roi dans la conversion générale des Hérétiques de son Royau-

me, avoit été informé que le Diocèse de Nismes étoit très difficile à gouverner, soit parce qu'il s'étendoit bien avant dans les montagnes des Cevénes, soit parce qu'il étoit chargé de plus de 80 mille ames qui venoient de rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique.

S. M. jugeant que le fardeau étoit trop pesant pour un seul Evêque, résolut de le partager, & crut qu'il étoit important pour l'avancement de la Religion & pour le bien de son service, de fonder un Evêché dans cette partie du mien qui étoit plus éloignée, & qui avoit plus besoin d'instruction.

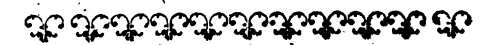
Elle considéra que le Troupeau s'étant si fort multiplié, il lui faloit plus d'un Pasteur pour le conduire; qu'il étoit nécessaire de laisser dans ces lieux, que les hivers rendoient inaccessibles, des secours qui fussent toûjours utiles & toûjours présens; que tout le zèle d'un homme Apostolique seroit assez occupé à conduire des peuples qui avoient joint jusques là à l'opiniâtreté que donne l'erreur,

certaine férocité qu'ont ordinairement les habitans des montagnes ; & que la présence d'un Evêque pourroit servir non seulement à les instruire, mais encore à les adoucir.

Par ces motifs le Roi a fait présenter en son nom toutes les suppliques à la Cour de Rome. Il a fait poursuivre à ses frais l'érection de ce nouveau Siége. Il a doté cette Eglise naissante de l'Abbaye de Psalmodi située dans Aiguesmortes, d'environ 20 mille livres de revenu. Il y a établi pour premier Evêque Monseigneur François de Saulx, que son savoir, sa piété, & son zèle dans les Missions avoient rendu digne de ce ministére.

Les Bulles du Pape, les Lettres patentes de S. M. les Arrêts du Conseil ont achevé cet ouvrage, & votre approbation, MESSEIGNEURS, y mettra le sceau. La séparation est faite dans toutes les formes. Les deux Diocèses sont convenus des limites de leur territoire, & des décimes & autres charges qu'ils doivent port r.

Sur cela, MESSEIGNEURS, nous vous ſupplions de vouloir bien ordonner que le Diocèſe de Nîmes & celui d'Alais ſoient employez à l'avenir ſéparément dans les départemens & dans les comptes du Clergé, pour les ſommes qu'ils doivent payer l'un & l'autre; & qu'une expédition de la tranſaction qu'ils ont paſſée entre eux, ſoit remiſe dans les archives du Clergé de France, pour ſervir dans la ſuite de fondement à toutes leurs impoſitions, ſelon la requête que nous avons miſe entre les mains de Meſſieurs vos Agens généraux.



COMPLIMENT

de condoléance à un Commandant de Province.

MONSEIGNEUR,

Nous venons vous témoigner la

part que nous avons prise à la perte que vous avez faite. Nous avions cru que nous n'aurions que des sujets de nous réjouïr avec vous de l'accroissement de gloire & de grandeur dont il semble que le Ciel vous comble, & nous n'avions pas prévu qu'il fallût vous rendre de tristes devoirs.

C'est la fatalité des combats, MONSEIGNEUR, le sang le plus pur est presque toûjours répandu le premier. Les dangers accompagnent toûjours les plus grandes ames, & par un malheur fatal qui suit les grandes victoires, on perd ordinairement ceux par qui on les gagne.

Vous n'avez que trop éprouvé cette rigoureuse fortune, MONSEIGNEUR. Mais si l'immortalité qui est la récompense de la valeur malheureuse; si les témoignages d'un Roi qui juge si bien du mérite & de la gloire; si les loüanges qu'on donne aux morts pouvoient consoler les vivans, jamais on n'eut tant de sujets de se consoler.

Je sais qu'il y a des pertes qu'on

peut nommer irréparables, qu'il eſt difficile d'arrêter une douleur raiſonnable . . .

Mais je ne vois pas qu'en voulant adoucir votre douleur, je la renouvelle. Je me contente de vous aſſurer, MONSEIGNEUR, qu'au milieu de la joie publique nous avons pris part à votre douleur, & que nous partageant entre les intérêts de la France & vos intérêts particuliers, nous avons conſidéré ce que cette victoire valoit à l'Etat, mais nous avons ſenti en même tems ce qu'elle coûtoit à votre famille.

DISCOURS

ſur la réception de Monſieur l'Abbé Poncet à l'Académie de Niſmes.

MESSIEURS,

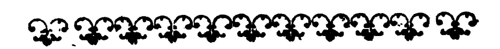
Le choix que vous faites aujourd'hui de Monſieur l'Abbé Poncet pour

l'associer à votre compagnie, est également honorable pour vous & pour lui. C'est une marque de votre discernement, c'est une preuve de son mérite. On ne peut vous soupçonner ni de surprise, ni de prévention, sa capacité vous est connuë.

Il ne se fonde pas sur des recommandations étrangéres, ni sur une réputation qui vient de loin. Il est sa recommandation lui-même, & porte sa preuve d'éloquence & son titre de bel esprit. Il ne vous demanderoit pas vos suffrages aujourd'hui, s'il ne vous avoit forcé hier de lui donner vos applaudissemens, & il a voulu vous convaincre de ses droits avant que de vous déclarer ses prétentions.

Savant, pieux, éloquent, modeste dans une extrême jeunesse; dans la saison des fleurs il porte des fruits; son esprit semble être venu dans le monde tout cultivé; un heureux naturel l'a mis au-dessus de la longueur des études, & de la nécessité des expériences, en sorte qu'on a tout à loüer en sa personne, & rien à pardonner à son âge.

Recevez donc avec plaiſir un Sujet ſi digne de votre eſtime, & ſi propre à relever votre gloire dans les premiers théâtres du monde.



HARANGUE

Prononcée devant la Reine d'Angleterre par Monſeigneur l'Evêque de Niſmes, à ſaint Germain en Laie le 4 Juin 1695.

MADAME,

Le Clergé de France ſe préſente aujourd'hui à V. M. avec tous les ſentimens que le reſpect, l'admiration, & la Religion lui donnent pour elle. L'honneur qu'il a d'être aſſemblé preſque ſous vos yeux, & de voir de près ces grandes qualitez que la renommée n'apprend d'ordinaire que foiblement, le fait acquiter avec plaiſir d'un devoir qu'il vous rend avec juſtice.

Que ne devons-nous pas, Ministres du Seigneur que nous sommes; à une Reine que sa naissance, son esprit, ses vertus, & si je l'ose dire, ses malheurs mêmes rendent vénérable à toute l'Eglise, & qui fidèle à la loi de Dieu, malgré les tentations du siécle les plus touchantes, a su faire à sa Religion un sacrifice de sa grandeur.

Mais, MADAME, en renonçant à cet éclat dont l'orgueil du monde se flate, vous n'avez rien perdu de votre gloire; votre foi ne brille pas moins que vos couronnes, rien ne fait mieux connoître le droit que vous avez de les porter, que le courage que vous avez eu de les abandonner pour Jesus-Christ. Cette espèce de nouveau zèle qui ne peut tomber que dans un cœur aussi grand & aussi pieux que le vôtre, vous fait autant d'admirateurs, qu'il y a dans le Royaume de Dieu de véritables fidèles! Par-tout où régne la piété, vous régnez indépendamment de la fortune, & il n'y a point de cœurs Chrétiens où la justice &

la Religion ne vous éleve un thrône invisible, inaccessible aux usurpateurs.

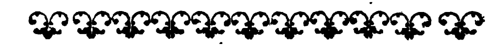
Aussi le Ciel a-t-il versé dans votre ame ces bénédictions de douceur qui sont les sources ou les récompenses de la vertu ; ce goût de la parole de Dieu & de ses véritez évangéliques ; cette profonde vénération de ses mystères ; cette respectueuse déférence à ses ordres, quelque rigoureux qu'ils puissent être ; cette droiture qui vous porte naturellement au bien, & ne vous laisse jamais sortir des voies de la vérité ; cette bonté qui vous fait pardonner aux uns, compâtir aux autres, utile à plusieurs, honnête & charitable à tous ; ces retraites, où loin du bruit & du commerce du monde, vous tirez du fond d'une solide dévotion, & d'une tranquille conscience vos consolations secrettes.

De là vient, MADAME, que vous n'avez été ni ébloüie par la gloire, ni abatuë par l'adversité. Vous avez séparé dans une élevation suprême, ce qu'il y a de la grandeur

de Dieu d'avec ce que la vanité des hommes y mêle. Vous avez discerné dans les afflictions, parmi ce qu'elles ont de triste, ce qu'elles ont de salutaire ; & dans ces états différens, toûjours égale à vous-même, vous avez pratiqué cet art si difficile & si peu connu, de mettre à profit pour l'éternité les prospéritez & les tribulations de la vie.

Dieu a permis, MADAME, que vous ayez porté de si grands exemples dans ce Royaume, où l'on fait gloire de les respecter ; & où la piété du Roi nous accoûtume depuis long-tems à reconnoître & à loüer des vertus Royales. Que ne pouvons-nous, MADAME, par nos discours & par nos exemples, inspirer la fidélité & la reconnoissance à ceux qui vous la doivent par tant de titres. Mais si nos vœux peuvent être exaucez, les nuages que la confusion & l'erreur ont formez se dissiperont bien-tôt, on verra vos couronnes refleurir sur vos têtes sacrées. Dieu vous rendra le sceptre que vous avez mis en dépôt entre les mains de sa

providence ; & vos peuples éprouveront qu'il n'y a point de joug plus pesant que celui d'une domination injuste, & qu'ils ne peuvent être heureux que sous leurs Princes légitimes.



HARANGUE

1697. *au Roi au sujet de la Paix.*

SIRE,

Lorsque nous allions tous les ans reconnoître aux pieds des Autels la protection du Dieu des armées, dans les victoires que vous remportiez sur vos ennemis, quelque grande que fût notre joie, elle ne pouvoit être parfaite. Le Ciel qui nous étoit si favorable, ne laissoit pas d'être irrité. Nous nous réjouissions des évenemens glorieux d'une guerre qui pouvoit être fatale, & qui devoit recommencer. Votre Majesté elle-même, n'étoit pas moins sensible à nos per-

tes qu'à ſes propres avantages, & ſi vos peuples étoient touchez de votre gloire, vous l'êtiez, SIRE, des beſoins & des gémiſſemens de vos peuples.

Mais aujourd'hui tous nos ſouhaits ſont accomplis. La diſcorde s'éloigne du monde Chrétien ſans eſpérance de retour. Nous voyons finir non-ſeulement les dangers préſens, mais encore les craintes de l'avenir ; & nous n'avons plus rien à demander au Ciel, dans les douceurs de la paix dont nous jouïſſons, que le repos & la conſervation de celui qui nous l'a donnée.

Tant de Princes jaloux qui ſembloient avoir conjuré la ruine de cet Etat, ont enfin reconnu, SIRE, que votre puiſſance & votre grandeur étoient au-deſſus de l'envie ; qu'ils ne pouvoient eſpérer d'autres avantages que ceux que vous voudriez bien leur céder ; que votre juſtice & votre bonté étoit la ſeule reſſource qui leur reſtoit ; & que ne pouvant réſiſter à la force de vos armes, la ſeule gloire qu'ils avoient

à gagner ſur vous, étoit de mériter votre bienveillance.

Vous leur avez offert par modération, SIRE, la paix qu'ils n'oſoient preſque vous demander, & prévenant le beſoin qu'ils en avoient, vous avez cru qu'il y avoit plus de générosité à les ſatisfaire qu'à les accabler. Dans un tems où votre puiſſance ſembloit croître par la continuation de la guerre, vous leur avez dreſſé vous-même le plan & le projet de leur fortune, en leur rendant par Religion, ou par grandeur d'ame, des Places que votre valeur vous avoit juſtement acquiſes; lors même que vous pouviez attendre de nouveaux ſuccès, non-ſeulement de la bonté de votre cauſe, mais encore de la ſupériorité de vos armes, vous avez bien voulu ſacrifier au repos public les conquêtes que vous aviez faites, & celles que vous êtiez en état de faire, & payer ainſi de votre propre gloire le bonheur que vous procurez à vos peuples.

Ces Villes, SIRE, que V. M. remet comme en dépôt à leurs an-

ciens possesseurs, tant qu'ils auront le cœur pacifique, seront pour eux un monument éternel de votre puissance, & de votre généreuse équité. Ils auront sans cesse devant les yeux ce qu'ils avoient perdu par leur foiblesse, ce qu'ils ont recouvré par votre libéralité, & ce qu'ils pourroient perdre encore par leur mauvaise conduite.

Pour nous, SIRE, nous voyons avec plaisir revenir ces jours heureux qui doivent couronner un régne aussi glorieux que le vôtre. Par vos ordres & par vos soins, le commerce se rétablit. Nos ports s'ouvrent dans l'une & dans l'autre mer. Les richesses étrangéres vont aborder de toutes parts. Ceux qui étoient nos ennemis deviennent nos hôtes. Ennuyez de la disette de leurs climats, ils ont recours à la fertilité des nôtres, & V. M. répand déja sur nous ses graces à pleines mains. Votre cœur, SIRE, n'a pû retenir plus longtems sa tendresse pour ses sujets; la paix est à peine concluë, que vous leur en faites goûter les douceurs.

Vous leur ôtez une partie du fardeau dont vous allez bientôt les décharger, & vous ne témoignez pas moins d'impatience à les soulager, que vous avez eu de persévérance à les défendre.

Il ne nous reste plus, SIRE, qu'à demander à Dieu qu'il donne à V. M. de longues & tranquiles années; & qu'après lui avoir fait sentir tous les plaisirs que donne la gloire, il verse dans son cœur toutes les douceurs de la paix. Ce sont les vœux, SIRE, de &c.

DISCOURS

prononcé par M. Flechier, à l'ouverture des Etats de Languedoc.

MESSIEURS,

Comme c'est l'honneur & le devoir des Souverains de gouverner leurs sujets avec sagesse & avec justice, de

n'exiger d'eux qu'une obéïssance & un service raisonnable, & de les protéger contre ceux qui veulent troubler leur repos & la tranquilité publique. C'est aussi l'honneur & le devoir des sujets de respecter la grandeur & la majesté de leurs Souverains, d'être soumis à leurs volontez, de contribuer à leur gloire, & de leur fournir les secours dont ils ont besoin, soit pour conserver leurs Etats, soit pour y établir, ou pour y maintenir le bon ordre.

Quelle Province s'aquite de ces obligations plus fidèlement que la vôtre? Nous n'avons besoin, MESSIEURS, ni de persuasion, ni d'adresse, pour faire valoir ici les ordres du Roi; il nous suffit de vous les expliquer. Vous naissez tous bons sujets, & bons citoyens; l'amour du Prince & de la patrie est profondément gravé dans vos cœurs. Le Roi connoît depuis long-tems l'intérêt que vous prenez au bien public & à sa gloire. Il n'use point de son autorité sur votre assemblée, il se confie en votre affection; quoi-

qu'il n'exige rien de vous, vous êtes en possession de ne rien refuser de ce qu'il souhaite, & quelque libres que vous soyez dans les demandes qu'il vous fait, vous n'avez jamais pris que la soumission en partage.

Lorsque la guerre étoit allumée dans toute l'Europe, & que le Roi pour la défense de l'Etat avoit besoin de secours extraordinaires, vous avez suivi ses intentions aussi-tôt qu'elles vous ont été connuës. Vous avez dans les occasions prévenu même ses demandes. Les sentimens de votre cœur l'ont emporté sur les raisonnemens de votre esprit, & sur la timidité que pouvoit vous donner votre impuissance, & votre zèle a souvent servi d'exemple & de régle à tout le reste du Royaume.

Vous avez mérité par cette conduite l'estime d'un Maître qui n'oublie pas les services, & qui a autant d'impatience de vous donner des marques de sa bienveillance, que vous en avez d'en ressentir les effets. Vous joüiriez déja de tous les adoucissemens qu'il vous pré-

pare, ſi la guerre, ſource funeſte de tant de maux, ne laiſſoit encore après elle un reſte de malignité & de confuſion dans les affaires, qui ne ſe diſſipe qu'avec le tems.

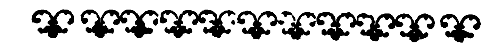
Le domaine engagé, les finances diminuées, le nombre des troupes qu'on ne peut s'empêcher d'entretenir, obligent encore l'Etat à de grandes charges. Il faut réparer, pour ainſi dire, les ruines des tems malheureux. L'abondance ſuit ordinairement la paix, mais ne va pas ſi vîte qu'elle. Les impôts dont vous êtiez ſurchargez, ſont déja preſque tous éteints, & vous ne craignez plus qu'il en renaiſſe; vous n'êtes plus foulez par les fréquens paſſages des gens de guerre; vous cultivez paiſiblement les héritages de vos péres.

Si l'on ne peut vous décharger entiérement du fardeau que vous portez, le Roi travaille tous les jours à vous le rendre plus léger. C'eſt à vous à reconnoître les graces qu'il vous fait, & celles qu'il vous deſtine, & à chercher les occaſions de lui plaire, tandis qu'il cherche les

moyens de vous ſoulager.

Nous laiſſons à M. de Baville à vous expliquer avec ſon éloquence ordinaire, les intentions de S. M. & ſi nous vous exhortons à les ſuivre, ce n'eſt pas tant pour réveiller votre zèle, que pour executer nos ordres, & pour nous conformer à la coûtume.





HARANGUE

Faite à Monſeigneur le Duc de Bourgogne, accompagné de M. le Duc de Berry, à la porte de l'Egliſe de Niſmes, le 2. Mars 1701. par M. Eſprit Flechier, Evêque de Niſmes, à la tête de ſon Chapitre.

MONSEIGNEUR,

Si c'eſt un bonheur pour les peuples de connoître les Princes qui ſont nez pour leur commander, de voir ce caractère de grandeur que Dieu a gravé ſur leur front auguſte, de remarquer dans leurs actions & dans leurs perſonnes, je ne ſais quel mélange de douceur & d'autorité, qui produit le reſpect & la confiance, & de chercher dans leurs favorables regards des marques de bonté, ou des eſpérances de protection ; ce doit être auſſi un plaiſir pour les Princes de

voir ces mouvemens affectueux d'une multitude empressée, d'entendre ces acclamations de joie, d'admiration, de tendresse, & de recevoir les hommages de tant de cœurs uniquement occupez du desir de les honorer & de leur plaire.

Le Roi ne pouvoit nous donner un spectacle plus digne de lui; il fait partir du centre de sa grandeur les plus vifs rayons de sa gloire; il communique au dedans, au dehors même du Royaume, ce qu'il a de plus cher, ce qui lui ressemble le plus; & se multipliant, pour ainsi dire, en la personne de ses petits-fils, il se plaît à faire voir au monde une posterité déja capable de le gouverner.

Vous avez vû, sans envie, MONSEIGNEUR, tomber des sceptres à vos côtez dans la main d'un Prince de votre sang, vous lui avez rendu tous les offices d'une pieté fraternelle, vous l'avez conduit jusqu'au pied du thrône où vous aviez droit de monter vous-même, si vous n'aviez préféré aux couronnes que les hommes donnent, celle que Dieu vous a destinée.

ſtinée. Vous venez de remettre ce dépôt ſacré qui vous avoit été confié, d'abatre ces bornes fatales qui diviſoient la France d'avec l'Eſpagne, d'unir l'eſprit & les interêts de l'une & de l'autre Monarchie, & de ſerrer à la vûë de deux nations les nœuds d'une alliance éternelle.

Il étoit juſte, MONSEIGNEUR, que nos Provinces fuſſent enſuite honorées de votre préſence, que le Roi qui vient de faire tant de graces à des étrangers, marquât en même tems la bonté qu'il a pour ſes peuples, & qu'après avoir donné des Rois à nos voiſins pour ſa gloire, il montrât pour notre conſolation ceux qu'il nous réſerve.

Nous voyons en vous, MONSEIGNEUR, & en ce Prince que la gloire conduit avec vous, & que les graces accompagnent, tout ce qui peut faire la félicité & les délices du Royaume. Héritiers de la piété d'une mére dont le Ciel s'eſt hâté de récompenſer les vertus; formez ſur les exemples d'un Roi qui vous enſeigne l'art de commander, d'un pé-

re, qui tout grand qu'il est, vous apprend celui d'obéïr; vous avez joint à l'éclat de la naissance, le mérite de l'éducation.

De là vient cette grandeur d'ame que la nature, l'étude & la religion ont formée en vous; cet esprit juste & pénétrant, qui examine avec soin & décide avec connoissance; cet amour des lettres qui inspire aux Grands des principes de vérité & de sagesse; cette bonté qui s'interesse à tous les soulagemens publics ou particuliers. Ce sont les qualitez que l'Eglise a droit de loüer par nos ministères; Elle va vous conduire au pied des Autels, chanter hautement les Cantiques du Seigneur qui lui éleve de tels protecteurs, & faire ensuite des vœux ardens pour votre conservation, pour votre gloire temporelle, & pour votre bonheur éternel.



Pour la cérémonie de la bénédiction des drapeaux d'un bataillon Suisse.

C'EST un usage sagement & saintement établi parmi les Chrétiens, d'apporter aux piez des autels les drapeaux & les étandars, pour reconnoître que les guerres ne peuvent être heureuses sans le secours & la bénédiction du Dieu des armées. Que c'est du Ciel que vient la supériorité de force & de puissance sur la terre. Que c'est le zèle de la Religion & de la Justice qui forme les véritables courages, & que les étandars & les drapeaux ne peuvent conduire à la gloire, si le Seigneur ne marque les voies à ceux qui les portent, ou qui les suivent.

C'est ainsi que, selon les termes de l'Ecriture, nous benissons les armes, nous sanctifions les guerres que nos Rois entreprennent pour la défense de leurs droits, pour la sureté de leurs peuples, pour la prote-

ction de l'Eglise. C'est ainsi que nous invoquons le nom & la vertu du Trés-Haut, afin qu'il fortifie par sa grace des cœurs que leur propre valeur anime, & qu'il imprime la crainte de ses jugemens dans ceux qui sont destinez à porter contre ses ennemis la crainte & les effets de ses vengeances.

Nous voyons tous les jours avec plaisir éclater votre zèle pour l'honneur & pour l'interêt de la France. L'inclination produit en vous les mêmes sentimens que la naissance nous a donnez pour notre patrie. Vous servez le Roi moins par considération comme étrangers, que par affection comme sujets. Tout ce qui lui résiste vous offense, & vous lui sacrifiez votre vie avec la même ardeur que les François la lui doivent sacrifier.

Nous ne pouvons assez loüer une nation toûjours amie de la nôtre, qui a sû conserver sa liberté au milieu des plus grandes Puissances du monde; qui sans être dominée par aucune, se voit recherchée par toutes, ayant dequoi se soutenir par ses pro-

pres forces, & dequoi même en prêter aux autres; faisant de sa bonne-foi une partie de sa politique, & joignant à un courage invincible une fidélité inviolable.

La Providence divine vous appelle ici à une espèce de guerre fatigante, difficile, & en apparence peu glorieuse; mais qui n'en est pas moins importante, puisqu'il s'agit d'arrêter le cours des meurtres & des incendies qui coûtent à nos citoyens tant de sang & tant de larmes, de combatre les ennemis de la loi de Dieu & de l'autorité souveraine, d'étouffer l'hérésie & la rebellion tout ensemble, & de rétablir la Religion & la paix dans une des plus florissantes Provinces du Royaume.

Recevez ces drapeaux des mains de l'Eglise, faites-les servir à sa défense, & regardez la bénédiction que nous leur donnons comme un signe de bonheur & un présage de victoire.

AVERTISSEMENT.

On a hésité pendant quelque tems à publier les Discours Académiques de M. Flechier, qui suivent. Ce ne sont à la vérité que les essais & les préludes de cette éloquence qu'on a ensuite admirée en lui : mais comme on s'est proposé de donner un Recueil exact, on a cru que le public seroit bienaise de connoître notre Auteur dans tous les âges, & de voir la différence du Flechier de 1660, *d'avec le Flechier de* 1672 *& au-delà.*

DISCOURS ACADEMIQUES DE M. L'ABBE' FLECHIER. 1660.&1661.

La gloire d'un Auteur célébre est plus grande que celle d'un parfait Orateur.

MESSIEURS,

Je ne vois d'abord aucune difficulté dans votre probleme, & je me sens beaucoup soulagé d'être hors de la peine du choix. On compare un illustre Orateur avec un illustre Auteur, & je suis déja persuadé qu'on ne sauroit bien parler sans bien écrire. Tous ces beaux discours qu'on a ouis avec tant d'approbation en public, ont été conçus en particulier. On ne les a prononcez sur les tribunes ou

dans les chaires, qu'après les avoir travaillez dans les cabinets, & je crois qu'il n'ont eu ces grands succès que nous lisons dans l'Histoire, que parce qu'ils ont été les sujets de la méditation & de la composition de leurs Auteurs. Si donc il y a de la dépendance de l'un à l'autre, & s'il faut êttre Ecrivain pour être harangueur, je ne trouve aucune peine à me résoudre, & à dire qu'il vaut mieux bien écrire que bien parler. Mais parçe que la question est plus importante qu'elle ne paroît, & qu'elle regarde l'utilité publique, je passe à des raisonnemens plus solides.

Il me semble que j'ai lû dans Platon qu'il y a deux sortes d'éloquence. Une flateuse, fleurie, fardée, & tout à fait de mauvais bruit parmi les gens de bien, qui ne sert qu'à débaucher les passions & tromper les peuples : mais qu'il y en a une autre sage & philosophique, une prudente & utile, qui ne s'amuse point à des bagatelles; qui ne prêche que les bonnes mœurs, & qui

va droit aux plaiſirs ſolides de l'eſprit, ou à la réformation du cœur humain. C'eſt à peu près la différence des Orateurs & des Sophiſtes, ou pour mieux dire, de ceux qui haranguent & de ceux qui écrivent. Qu'y a-t-il de plus trompeur & de plus dangereux, que ces harangueurs qui ſe ſervent de la force d'un diſcours animé, & des graces de la vive voix, pour pervertir les eſprits plus ſouvent que pour les inſtruire ? Ils peuvent expliquer les véritez, mais ils peuvent les déguiſer. Ils ont des douceurs plus ſenſibles à l'oreille, mais plus à craindre pour le cœur. Ils remüent toutes les paſſions; en flatant les ſens ils ſéduiſent l'ame; & la promptitude de l'action & du diſcours ſurpaſſant la promptitude de l'eſprit & de l'intelligence, ils entraînent ceux qui les écoutent, & font de leurs auditeurs comme de ces jeunes arbres qui après quelque réſiſtance, ne pouvant plus ſupporter la violence d'un torrent qui les preſſe & qui les ſecoüe, ſe laiſſent enfin entraîner à ſes eaux, & flottent au gré

de ſes ondes précipitées. Auſſi tous les plus judicieux cenſeurs nous apprennent qu'il faut ſe défier de ces beaux diſeurs, & qu'on ne ſauroit être aſſez prémunis contre leurs ſurpriſes, puiſqu'on n'a ni le loiſir de juger ſur leurs raiſons, ni celui de comprendre leurs artifices.

Mais les Auteurs ne ſont pas ſujets à ces fauſſes perſuaſions. Leurs paroles & leur ſens ne ſe preſſent point, & donnant tout le loiſir qu'on veut aux réflexions, attendent notre jugement, notre raiſon, & ne ſauroient jamais ſurprendre. On a le tems de ſonder toutes les maximes d'un livre, de ſentir ſi dans les fleurs il n'y auroit point de poiſon caché, d'examiner tous les points, & de ne ſe rendre qu'à la force du raiſonnement & de la penſée ; de ſorte qu'ordinairement on parle pour les ſens, & l'on écrit pour l'eſprit. Un écrivain gagne ma raiſon. Un cauſeur attaque mon imagination & me prend par adreſſe & par artifice, au lieu qu'un Auteur ne ſauroit agir avec moi qu'avec candeur & de bonne-

foi. De là, vous pouvez juger, Messieurs, qu'il y a du danger à se fier à un beau diseur plus qu'à un Ecrivain ; que la rapidité d'un discours prononcé est plus à craindre que la maturité de la composition, & par conséquent qu'il est plus avantageux à la République d'avoir de bons Auteurs que de bons Orateurs. Je veux pourtant qu'un Orateur soit aussi prudent & aussi sage qu'un faiseur de livres, qu'ils soient également attachez à la vérité & à la Philosophie. Ce qui supposé, je ne pense pas qu'on voulût refuser l'avantage à ceux qui écrivent ?

Il est vrai qu'il y a des occasions bien pressantes & bien soudaines, où il faut de la chaleur dans la persuasion, & une action vigoureuse pour émouvoir & pour engager les peuples à des délibérations hardies dans les périls de la République. Alors j'avoüe qu'un Orateur peut être plus utile qu'un Ecrivain. Il ne seroit pas à propos de porter des livres à une multitude, & de lire froidement en public un discours composé dans le

cabinet & à la chandelle. Périclès n'avoit que faire pour animer ses concitoyens d'écrire des douceurs & des fleurettes, ou des raisonnemens étudiez. On avoit plus besoin des foudres & du feu de son action, que de ses ornemens & de ses études. Cicéron étoit plus utile à sa République quand il haranguoit contre les desseins de Catilina & contre les désordres d'Antoine, que s'il eût écrit des Tusculanes ou des questions Académiques, parce qu'il s'agissoit d'émouvoir un peuple à la défense de son pays, & qu'il faloit de l'action & de la fermeté, les harangues étant alors plus nécessaires que les livres.

Mais je pourrois dire que les Orateurs se servent de ces occasions aussibien pour faire révolter les peuples que pour les contenir dans leur devoir; que Catilina se servit de la harangue pour débaucher ses concitoyens, comme Ciceron s'en servoit pour les animer à la défense du salut public; & que les Gracques n'employérent pour leurs séditions que cette éloquence active & parleuse.

Mais je laiſſe ce point, & comme je ne prétens pas décrier les Orateurs, je me contente de dire qu'il y a de l'utilité & de l'avantage à écrire.

Haranguer dans une belle aſſemblée, & emporter par les raiſonnemens & les ſages adreſſes de l'eſprit un grand nombre d'auditeurs ; les ravir par la délicateſſe de ſes expreſſions, par la force de ſes penſées ; leur perſuader les véritez, même avec efficace, & voir ſon éloquence triompher dans une auditoire, c'eſt à mon gré une occupation admirable & bien utile à la République. Mais comme le principal de cette perſuaſion conſiſte dans le mouvement & dans l'inſtruction d'un diſcours qui paſſe avec la voix & les paroles, il n'eſt utile que pour peu de tems. L'imagination ſe relâche, le ſouvenir ſe perd, les raiſonnemens ſe confondent, le feu s'éteint, & le tems qui emporte même l'eſprit & la mémoire, en efface toutes les idées. De ſorte qu'ils ſont utiles pour quelques heures, puiſqu'ils perſuadent pour quelques momens. Les fleurs de leur éloquen-

ce ſont comme celles de nos jardins ; elles ont un peu d'éclat & de vivacité, mais elles ſe flétriſſent vîte. Le feu de leur action eſt violent, mais il eſt auſſi bientôt éteint ; & comme les paroles ne ſont qu'un peu d'air, elles ſe diſſipent, & ne ſont que pour quelque tems.

Mais les Auteurs ont cet avantage, qu'ils ſont utiles en tout tems, & peuvent ſervir à tous les ſiécles. Pendant qu'il y aura des yeux & des eſprits, ils perſuaderont dans le monde. Les fleurs qu'ils étalent n'ont pas tant d'éclat, mais elles ont plus de durée.

Ils travaillent pour l'éternité, leur feu eſt comme celui des Veſtales qui ne meurt jamais. Ce ſont des Orateurs perpétuels, des Docteurs qui ont trouvé l'art de ne mourir point, d'inſtruire tous les ſiécles, & de parler continuellement par leurs livres. Ainſi je conclus, que la gloire d'un Auteur célébre eſt plus grande que celle d'un grand Orateur.



L'éloquence de la Chaire est plus difficile que celle du Barreau.

MESSIEURS,

Ceux qui n'ont qu'une foible idée de l'éloquence Ecclésiastique, & qui se laissent éblouïr à je ne sais quel éclat de l'éloquence séculiére, se persuadent qu'il n'est rien de plus glorieux que d'avoir des biais & des couleurs pour toutes les causes; d'émouvoir ou de suspendre les esprits dans les délibérations publiques; d'élever les vertus communes, pour faire des Héros en idée; & d'être enfin les dispensateurs de la gloire des hommes, les chefs du conseil des Républiques, & les arbitres de la fortune des innocens & des coupables. Ils estiment cette rhétorique flateuse & fleurie, qui fait débaucher les passions, déguiser la justice devant ses Juges, & faire une agréable violence à ceux

qui l'écoutent ; & comme ils ſavent qu'elle a beſoin de mille artifices, auſſi la conſidérent-ils comme une ſcience de grand travail, & d'une acquiſition difficile. Au lieu que la rhétorique de l'Egliſe, qui ne prêche que les bonnes mœurs, qui n'a que des véritez à découvrir, & qui va droit à la réformation de l'eſprit & du cœur, ne leur ſemble qu'une étude de quelques jours.

Mais j'eſpére, Meſſieurs, qu'après leur avoir montré l'importance de ce qu'elle traite, les devoirs de ceux qui la prêchent, & la répugnance de ceux qui l'écoutent, ils avoüeront que l'éloquence de la Chaire eſt plus difficile que celle du Palais.

Quelques-uns ont cru que l'éloquence n'a point de matiére déterminée, & que tout doit être ſoumis à ſes loix ſans reſtriction & ſans réſerve. Ils lui donnoient la même étenduë qu'à l'eſprit, & comme l'un ſemble n'avoir point de bornes dans l'habitude de connoître & de penſer, ils ſe perſuadoient que l'autre n'en avoit point dans l'uſage de parler & d'ex-

pliquer les connoissances. Ainsi établissant un sujet universel de l'art oratoire, ils faisoient leur Orateur un savant universel, & un homme à triompher sur toutes matiéres.

Quoique les sages n'aïent pas approuvé cette opinion présomptueuse, & qu'ils aient reconnu la foiblesse de nos pensées & de nos discours, je veux bien croire, Messieurs, que l'éloquence du Palais est en quelque façon infinie dans sa matiére. La diversité des intérêts qu'on poursuit, des loix qu'on défend, des crimes qu'on accuse, demande une présence d'esprit & une activité de grande étenduë. Elle examine les actions des hommes vivans devant des Juges; elle blâme & loüe les actions des morts dans les assemblées; elle prévoit dans les conseils les évenemens & les suites des affaires, & se rend en quelque façon maîtresse du présent, du passé & de l'avenir. L'éloquence de la Chaire n'a-t-elle pas la même étenduë? N'a t-elle pas les interêts des hommes & de Dieu même à soutenir? N'entreprend-elle pas

de maintenir les loix divines & humaines ? N'a-t-elle pas des crimes à condamner devant des criminels même.

C'est à l'Orateur Ecclésiastique à donner des conseils salutaires & des précautions pour l'avenir, à loüer les Héros des siécles passez, à découvrir les fausses maximes, & corriger les vices du présent. Mais le tems ne le borne point ; il faut qu'il passe jusqu'au séjour de l'Eternité, qu'il pénétre jusque dans les lumiéres de la Divinité, qu'il persuade aux hommes des mystères inconnus & qui sont devant tous les siécles. Ce n'est pas assez pour lui de considérer la morale politique ; il faut qu'il explique la morale Chrétienne, & que sans s'arrêter à ce que font les hommes, il étudie & il enseigne ce que fait Dieu même en lui-même.

Ceux qui s'interessent pour le Palais & qui tiennent le parti de la rhétorique contentieuse, ne manquent pas de nous alléguer que l'Eglise n'a point l'usage de l'état judiciaire, qui fournit les plus grands & les plus

beaux ornemens de l'art de bien dire. Il eſt vrai qu'elle n'a point ce terrible appareil de juſtice qui rend les tribunaux du ſiécle formidables ; elle n'appelle les criminels qu'au tribunal de leur conſcience, & ne leur donne que Dieu pour Juge : bien loin de ſouffrir ce bruit tumultueux & ces accuſations mutuelles qui rompent la paix dans le ſein de la paix des loix, elle veut que ſes Orateurs reprennent ſans aigreur, & menacent avec charité ceux qui s'égarent. Elle laiſſe enfin le jugement & la condamnation déciſive des pécheurs à celui qui les corrige ou qui les châtie ſouverainement.

Mais elle ne laiſſe pas, toute paiſible qu'elle eſt, d'avoir une maniére de jugement dans ſes inſtructions. Prononce-t-on aucun diſcours dans la Chaire, où l'on ne faſſe le procés à quelque vice ? Ne menace-t-on pas les pécheurs de condamnation & de mort ? Ne tire-t-on pas des loix ſacrées dequoi convaincre les criminels ? & n'y donne-t-on pas des Arrêts Evangéliques. Il n'y a que cette

différence, que dans le Barreau & dans les jugemens du siécle, les fonctions sont partagées ; l'Orateur défend, la partie accuse, le Juge prononce, au lieu que dans l'art de prêcher le Prédicateur est bien souvent obligé d'instruire, de corriger, d'accuser, & de juger tout ensemble, selon qu'il convient pour le salut de ses auditeurs.

Si j'examine les devoirs d'un Orateur Evangélique, je suis surpris de la grandeur & de la difficulté de son emploi, qui l'engage à instruire, à plaire & à toucher, non pas un petit nombre de juges, mais une multitude d'auditeurs. Il faut qu'il ménage tant d'esprits & tant de cœurs, & qu'il ait autant de sortes d'adresses, qu'il y a de différens génies qui l'écoutent ; il a besoin de pénétration pour gagner les subtils, de naïveté pour attirer les foibles, de douceur pour encourager les lâches, de générosité pour vaincre les obstinez, & il doit se faire tout à tous, à l'imitation de l'Apôtre.

Mais je trouve que son emploi

oblige de parler avec beaucoup de ſolidité & avec beaucoup d'artifice tout enſemble, & de joindre les préceptes de l'art & les graces du diſcours aux avantages de la grace & de la nature. Qu'importe qu'un beau diſeur, dans une tribune aux harangues, emploie toutes les fleurs de l'éloquence, & faſſe le déclamateur & le ſophiſte. On lui permet de ſe parer comme un homme de cour, & d'être ſomptueux en paroles. Mais la Chaire ne ſouffre point ces ornemens indécens, & ce luxe prophane. Elle demande pourtant des ſoins & des agrémens ſolides, pour gagner la créance des auditeurs, pour faire aimer la vertu de la Croix, & pour recommander les vertus Chrétiennes. Mais il faut trouver le ſage tempérament de ne ſe ſervir que d'embelliſſemens qui ſoient ſans fard, & qui ne faiſant aucun tort à l'autorité de la parole, faſſent connoître qu'il y a dans les diſcours auſſi bien que dans les mœurs des Chrétiens, une modeſtie qui leur eſt propre. Qui ne voit donc que cet emploi eſt d'au-

tant plus difficile, qu'il eſt important de ſavoir le ménager ?

Les admirateurs de la rhétorique du Barreau prendront avantage de ce principe, & diront ſans doute, que la ſimplicité de l'Evangile ne ſouffrant pas des fleurs trop éclatantes, ni une politeſſe trop étenduë, ceux qui l'annoncent ſont déchargez du plus grand ſoin de l'art oratoire, & que la ſolitude, l'oraiſon & le crucifix ont été les écoles, les bibliothèques & les oracles de pluſieurs Prédicateurs de l'Evangile. Mais ils ne prennent pas garde que l'Egliſe a eu ſes Cicérons & ſes Démoſthènes, & que les grands hommes ont cru que tous les dons venans de Dieu, devoient auſſi ſervir à Dieu, & que ſans être uſurpateurs ni téméraires, ils poùrroient ſe ſervir de tout ce qu'il y a de plus riche, de plus précieux, de plus élégant & de plus poli dans le royaume de l'éloquence ſéculiére, ſans qu'on s'en choque. On ne s'étonne pas de voir de l'or & des perles dans les temples, & on pare tous les jours les autels de fleurs, ſans qu'on s'en offenſe.

Mais je tire la plus grande difficulté du diſcours Eccléſiaſtique, de la répugnance qu'on trouve ordinairement en ceux qui l'écoutent; car les maximes de l'Evangile étant toutes contraires aux inclinations de la nature, il faut une force & une adreſſe particuliére à les imprimer dans l'eſprit. L'Avocat n'a qu'à perſuader la juſtice à ſes Juges; il ſe trouve en eux un fond de compaſſion & d'équité qui les porte naturellement à ſecourir les innocens affligez, & à punir les coupables inſolens. Les droits de la ſociété & de la ſureté publique les incitent à réprimer les déréglemens. Mais le Prédicateur trouve des inclinations toutes contraires à ſes deſſeins; un fond de délicateſſe qui réſiſte à l'autorité de la loi, une préſomption naturelle qui l'empêche de captiver ſon entendement, & un attachement à ſes ſens qui répugne à la loi de ſon eſprit. Quelle peine, Meſſieurs, & quelle difficulté, quand il faut éloigner tant de diſpoſitions oppoſées.

Lorſqu'un Avocat parle à ſes Ju-

ges, ils n'ont dans la cauſe que l'intérêt du devoir & de la juſtice, les Arrêts qu'ils prononcent ne les touchent point; mais le Prédicateur entreprend de perſuader ſes auditeurs contre eux-mêmes, & de leur mettre la juſtice en main pour ſe punir. C'eſt à eux & contre eux qu'il parle. Tous ceux qui l'entendent ſont les criminels. Quelle hardieſſe! quelle entrepriſe! Après cela, Meſſieurs, ne conclurrez-vous pas avec moi que l'éloquence de la Chaire eſt plus difficile que celle du Barreau?



Un Général d'armée, sans les ordres du Souverain, peut se battre en duel pour le bien de l'Etat, étant assuré de la victoire.

MESSIEURS,

Quelque sévére que soit l'opinion de celui qui vient de parler, & quelques menaces qu'il nous ait faites, je prens le parti de la valeur & de l'innocence. La raison m'oblige à défendre un Général d'armée devant ses accusateurs & devant ses Juges. On l'accuse, Messieurs, & peut-être ne savez-vous pas son crime. C'est un crime d'Etat. Ne jugez-vous pas qu'il a ému les peuples, qu'il a tenté la fidélité des soldats, qu'il a eu des intelligences criminelles ? Non, Messieurs, il vient de sauver l'Etat, & d'en combatre un ennemi ; voila son crime. C'est un crime de leze Majesté. Est-il con-

vaincu de trahiſon ? A-t-on découvert quelque conjuration ? Cette épée qu'il tient encore toute ſanglante, a-t-elle entrepris contre ſon Prince ? Non, Meſſieurs, elle vient de défaire un ennemi de ſon Prince. Voila ſon crime. Eſt-ce donc un crime de guerre ? A-t-il négligé les droits de la diſcipline ? A-t-il fait des entrepriſes dangereuſes & imprudentes ? Je ne ſais, Meſſieurs, mais je ſais qu'il a vaincu l'ennemi, ſauvé l'Etat, ſervi ſon Prince, & domté le chef de ſes ennemis; ſont-ce des conduites & des actions criminelles ?

J'avoüe, Meſſieurs, que je n'ai pas juſtifié dans mes premiéres penſées ce généreux Capitaine. Quand je me figurois un Général d'armée dans les évenemens dangereux d'un duel, je craignois pour l'Etat; quand je me repréſentois que c'étoit ſans l'ordre du Souverain, je craignois pour lui; mais quand j'ai pris garde qu'il étoit aſſuré de la victoire, j'ai vû l'intérêt public à couvert. Quand j'ai conſidéré qu'il étoit Général d'armée, & qu'il avoit tous les droits

du Prince, ayant la conduite de ſes armées, j'ai cru qu'il étoit à couvert des reproches & des pourſuites du Souverain. Je vois bien, Meſſieurs, que vous demandez des raiſons plus fortes & plus convaincantes.

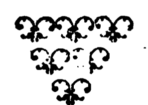
Vous le ſavez, il y a trois cauſes qui rendent la guerre criminelle; le défaut d'autorité, l'injuſtice de la cauſe, & la mauvaiſe intention. Entreprendre ſans l'autorité du Souverain, c'eſt manquer aux premiéres régles de l'ordre. Soutenir des injuſtices à force d'armes, c'eſt offenſer le droit public. Faire des guerres par cruauté ou par convoitiſe; ce ſont des intentions criminelles & tyranniques. J'applique ces loix générales à un combat particulier & au duel de notre problème. Il eſt juſte dans ſa cauſe, puiſqu'il ſe fait contre un ennemi. Il eſt droit dans ſon intention, puiſque c'eſt pour le bien de l'Etat. Vous n'en doutez pas, Meſſieurs; il reſte donc à examiner s'il choque les loix de l'ordre, & s'il offenſe l'autorité du Souverain.

Je pourrois dire, Meſſieurs, ce

que disoit un déclamateur Romain dans une pareille rencontre ; ces occasions sont pressantes, & dans l'état où elles réduisent un bon cœur, elles ne l'obligent qu'aux loix du tems ; ces généreux & ces innocens criminels sont contre les loix, mais c'est pour défendre les loix mêmes : *Necessitas est lex temporis, & quidquid fit non legitimè pro legibus, melius est.* On n'a pas toujours le loisir de consulter un Souverain éloigné. Mais il faut que j'accorde beaucoup de choses ; il avoit tout le tems & tout le loisir de le consulter. Je dis qu'il n'avoit pas besoin des ordres du Prince, n'en étoit-il pas assuré ? Le Prince l'a mis à la tête de ses troupes ; il l'a établi chef de ses armées ; il l'a mis sur les frontiéres pour les défendre ; il lui a donné un ordre général de combattre les ennemis, de ménager ses soldats, & de donner des combats. En effet, notre généreux Capitaine sait l'art d'abréger les batailles, de gagner des victoires à peu de frais, de défaire une armée d'une seule main ; il s'attaque au

chef ennemi ; il perce le cœur de tous les ſoldats ennemis en perçant celui de leur Capitaine ; il poſſéde l'art de triompher ſeul & de n'expoſer qu'une tête. Je vous prie, Meſſieurs, faut-il un commandement nouveau toutes les fois qu'il s'agit de vaincre ? Faut-il conſulter le Prince toutes les fois qu'il faut le ſervir ? Et voudriez-vous accuſer un cœur ſi généreux & ſi fidèle ? Il eſt vrai, dites-vous, il eſt généreux, mais il n'eſt pas innocent ; il a ſervi l'Etat glorieuſement, mais par un crime. Je n'avois pas encore appris, Meſſieurs, qu'il y eût des crimes glorieux & des vertus criminelles ; je ne ſavois pas qu'il falût des ſupplices pour les vainqueurs. Mais non, Meſſieurs, qu'on le juge, que le Conſeil d'Etat, que le Conſeil particulier du Prince, que le Conſeil de guerre s'aſſemble, qu'on prepare des arrêts, qu'on commence les procedures. Que veut-on ? L'interroger. Son crime eſt trop glorieux pour ne l'avoüer pas. Faut-il lier ſes mains ? les voila toutes teintes du ſang en-

nemi. Veut-on ce cœur ? le voila comme il vient de l'expoſer. Veut-on un fer vengeur pour le punir ? voila cette épée qui vient de vaincre. Parlez, Sénateurs, qu'a-t-il fait ? il a vaincu. Parlez, Soldats ? il a vaincu. Prince, parlez ? il a vaincu. Parlez vous-même, infortuné Capitaine, & dites comme ce généreux, chez Senèque, qui ſe trouvoit dans les mêmes peines : *Quem optem neſcio hujus judicii eventum, cùm crimen meum ſit viciſſe.* Il n'a pas beſoin de raiſons pour défendre ſon droit & ſon innocence, & ſa victoire le juſtifie mieux que nos diſcours & que nos raiſonnemens inutiles. Concluons donc qu'un Général d'armée, ſans les ordres du Souverain, peut ſe battre en duel pour le bien de l'Etat, étant aſſuré de la victoire.



Il est expédient d'avoir des ennemis, & la vertu tire plus d'éclat de la calomnie que de la loüange.

MESSIEURS,

Quand je considére le destin de la vertu, je ne sais s'il faut l'admirer, ou s'il faut la plaindre. Elle a de l'éclat, mais cet éclat ébloüit les foibles. Elle mérite tout notre amour & tous nos respects, mais elle fait naître innocemment des jalousies criminelles. Elle a de bonnes & de mauvaises suites, & comme elle ne paroît jamais sans avoir des approbations & des loüanges, elle n'éclate aussi presque jamais sans encourir des censures & des calomnies. Je ne sais si c'est son mauvais destin, ou quelque Providence qui lui suscite ces bonnes & ces mauvaises fortunes ; mais je sais bien qu'elle n'est jamais plus à plaindre que quand on la loüe,

& qu'elle n'eſt jamais plus glorieuſe que lorſqu'on la perſécute, parce qu'elle eſt obligée de ſe faire voir dans tout ſon éclat.

En effet, Meſſieurs, les loüanges ſont les doux ſupplices de la vertu; ce ſont des embûches innocentes qu'on lui dreſſe, des préſens dangereux qu'on lui fait, & des récompenſes qui lui ſont bien ſouvent pernicieuſes: car comme on a donné du poiſon à des Princes dans des parfums & des gans muſquez, ainſi a-t-on bien ſouvent empoiſonné des vertus par les douceurs de la flaterie & de la complaiſance. Auſſi il n'eſt rien de plus ſurpris qu'une vertu qu'on loüe; plus on l'éleve, plus elle s'abaiſſe; elle ſe couvre de la pudeur qui, ſelon Platon, eſt ſa couleur naturelle; elle ſe cache quand on veut la faire briller aux yeux du monde; elle cherche des défauts en elle-même pour ſe confondre quand on publie ſes perfections, & de peur de devenir orgueilleuſe, elle paroît modeſte & confuſe, & croit qu'il vaut mieux être accuſée d'un peu de lâcheté,

que de trop de tendresse & de complaisance.

Que si la vertu se cache quand on la loüe, elle se montre toute entiére quand on la persécute, & si elle est humble quand on l'estime, elle est généreuse quand on l'attaque; elle cherche jusqu'à des apparences de défauts pour éviter la présomption, mais elle étale toutes ses perfections quand elle craint d'être opprimée. Aristote dit qu'elle peut découvrir les faussetez qu'on lui impose, confondre ses persécuteurs, & défendre son innocence à force ouverte; & nous apprenons du Philosophe moral qu'il lui est permis de faire elle-même son éloge, & de se donner de justes loüanges quand on la blâme injustement. Ainsi cette vertu timide & foible, qu'un peu de complaisance faisoit cacher, devient une vertu glorieuse, & se rend publique par nécessité quand on la veut obscurcir avec injustice; mais je ne veux pas m'arrêter, & je prétens vous faire voir que la vertu, bien loin d'éclater sans ennemis, ne sauroit subsister sans eux.

Je pourrois ajoûter, Messieurs, que la vertu ne sauroit paroître sans opposition, & qu'elle est à peu près comme la monnoie, qu'on n'estime bonne qu'après les épreuves. Lorsqu'elle est en repos & qu'on la loüe, on a droit de la soupçonner ; on peut la prendre ou pour un vice déguisé qu'on flate, ou pour un fantôme de vertu qu'on chérit, ou pour un instinct naturel & un effet du tempérament qu'on estime, ou du moins pour une vertu lâche & délicate, qui ressemble à ces fleurs naissantes que la moindre pluie & le moindre vent abbatent. Je pourrois dire avec le Poëte :

Imperia dura tolle, quid virtus erit?

Je pourrois alléguer la maxime des contraires, dont la Philosophie fait tant de bruit, & faire éclater la vertu par l'opposition des ombres & des obscuritez de la calomnie ; mais j'ai une raison plus pressante, & je ne veux pas abuser de l'honneur de votre audiance.

La loüange, Messieurs, n'est qu'une suite & une récompense assez foi-

ble de la vertu ; elle-même est son prix & sa gloire : *Ipsa sibi pretium virtus . . . nil indigna laudis*, dit un de nos Poëtes. Mais la force & la générosité est de l'essence de la vertu même. C'est ce qui a fait dire à saint Denys que la vie étoit naturellement infirme, & qu'il n'appartenoit qu'à la vertu d'être forte. C'est ce qui oblige saint Ambroise d'assurer que la force est une vertu générale, ou pour le moins, une condition nécessaire à toutes les vertus, comme parle saint Thomas dans sa Théologie morale. Si bien qu'une vertu, bien loin d'éclater, ne sauroit même subsister sans force, & par conséquent sans ennemis. Aussi la providence du Créateur, pour lui donner de l'exercice, l'environne d'ennemis ; nos mouvemens déréglez lui font la guerre comme des ennemis domestiques ; les passions d'autrui l'attaquent comme des ennemis étrangers ; l'envie & la calomnie l'assiégent continuellement ; notre complaisance & nos loüanges la persécutent. Je conclus donc *que pour*

faire une vertu véritable, il faut prétendre à quelque perfection. Que pour arriver à quelque perfection, il faut de la force. Que pour exciter cette force, il faut de la résistance. Que la résistance nous vient des ennemis. Qu'ainsi pour être vertueux il faut avoir des ennemis.

Tous les Philosophes n'ont pas connu cette vérité; les uns nous ont représenté la vertu comme une beauté délicate qui ne se nourrit que de loüanges, & qui ne se couronne que de roses; ils lui ont donné des graces & des attraits comme aux plus lâches de leurs Déesses; ils en ont fait une Nymphe sensible qui ne sauroit souffrir la moindre douleur; & croyant nous faire le tableau de la vertu, ils ont fait sans y penser le portrait de leur Venus ou de leur Héléne.

Les autres en ont fait une autre idée, & comme ils faisoient profession d'une austérité insensible, ils nous ont habillé la vertu à leur mode; ils l'ont peinte comme une Reine pacifique qui ne veut point d'en-

nemis, qui veut régner ſans peine & vivre oiſeuſe, & qui n'ayant plus de paſſion à combattre, n'a qu'à ſe repoſer & à dormir en ſureté ſur ſon thrône, à peu près ſemblable à ces Nymphes endormies qu'on nous décrit chez nos Poëtes.

Ce n'eſt pas l'image de la véritable vertu. Les plus raiſonnables en ont fait une beauté généreuſe; ils en ont parlé comme des Pallas qui naiſſent armées, comme des Sémiramis & des Thaleſtris qui ſont toûjours dans l'exercice de la guerre, & nous pouvons dire avec eux que les vertus ſont parmi les qualitez ce qu'étoient les Amazones parmi les femmes, je veux dire des qualitez guerriéres & des habitudes conquerantes.

J'achéve donc, Meſſieurs, & je crois que je ne ſaurois mieux prouver que la vertu combatuë eſt plus glorieuſe que la vertu loüée.

Les vertus dans le repos ne paroiſſent que ſéparées & ſolitaires, elles ont leur droit à part. Faut-il pardonner? c'eſt la ſeule clémence qui s'en mêle. Faut-il punir? c'eſt l'e-

xercice de la justice. Faut-il détermi-
ner ? c'est l'affaire de la prudence.
Mais lorsque quelque vertu est persécutée, toutes viennent au secours, & font comme un escadron de défense. La prudence conseille, la patience résout, la force agit, la clémence pardonne, la justice punit. Le beau mélange ! l'agréable assemblage ! le doux accord ! qu'il fait beau voir cette vertu affligée ! Elle s'estime sans présomption, elle s'éleve sans orgueil, elle s'afflige sans inquiétude, elle se justifie sans empressement, elle combat sans inimitié, elle méprise ses ennemis sans dédain, & par un agréable accord, une vertu en ces occasions fait le personnage de toutes. D'où il s'ensuit qu'elle est beaucoup plus éclatante parmi les calomnies que parmi les loüanges.



L'éloquence a jetté les premiers fondemens de la société civile.

MESSIEURS,

On vous a déja fait connoître que c'est une entreprise assez hardie que celle de notre probleme, & qu'il est impossible de séparer la prudence & l'éloquence, qui ont entre elles de si douces alliances, & des habitudes si étroites. Mais s'il faut en parler sans confondre l'une avec l'autre, & donner à l'une des deux la gloire d'avoir assemblé les premiers citoyens, & d'avoir établi les premiéres sociétez, je prendrai d'abord le parti de l'éloquence.

En effet, Messieurs, quand les anciens Rhéteurs ont voulu définir l'art de bien dire, & lui donner son véritable nom, ils l'ont appellé l'art de persuader les peuples, la science civile, & la premiére cause des so-

ciétez ; & je sais qu'un illustre Romain la nommoit autrefois la fondatrice des premiéres villes, & la premiére Reine des peuples. Ce n'est pas que la prudence n'ait eu part à ces premiers établissemens. Elle a donné les adresses nécessaires, elle a conçu les desseins d'assembler les hommes errans, elle a même trouvé l'artifice de les unir par interêt, de les réduire par raison, & de les maintenir par des loix ; mais la prudence n'est après tout qu'une vertu muette & une puissance sans autorité, si elle ne se sert du discours & de l'éloquence ; & comme la Vénus des anciens Poëtes, quelque beauté qu'elle eût, ne gagnoit des cœurs que par le secours de son Cupidon armé, ainsi la prudence ne sauroit être victorieuse si elle ne se sert des forces du discours ; elle a beau inspirer de beaux desseins, si le discours ne les prononce ; elle a beau conseiller, si le discours ne fait exécuter ; elle a beau se proposer de grandes choses, si le discours n'agit pour elle : c'est ce qui a fait dire au Lyrique Latin

que l'éloquence de Mercure avoit jetté les premiers fondemens de la vie civile :

Mercuri facunde nepos Atlantis
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formasti.

Vous me direz sans doute que l'éloquence n'étoit pas connuë dans ces premiers siécles, que nos vieux ancêtres n'avoient du discours qu'autant qu'il en faut pour se faire entendre ; qu'ils n'étoient pas plus délicats en expressions qu'en nourriture, & que comme ils ne vivoient que de gland & de viandes grossiéres, ils ne parloient aussi que grossiérement. Je l'avoüe. Comment eussent-ils fait les Orateurs, eux qui n'étoient pas encore bien hommes? Comment eussent-ils sû bien discourir, eux qui ne savoient pas encore parler ? Les figures & les couleurs n'étoient pas encore de ce premier monde, on n'avoit pas trouvé les artifices de nos tems, & l'on étoit encore éloigné des siécles de la métaphore & de l'hyperbole.

Mais il y avoit déja une éloquence sincére, qui parloit sans beaucoup

de ſoin, qui ſavoit dire les grandes choſes ſans déguiſement, qui étoit née avec l'eſprit de l'homme, & qui pouvoit convaincre ſans ſe ſervir de nos inventions perſuaſives ; ſes naïvetez, ſa ſimplicité valoient mieux que toutes nos adreſſes & tous nos artifices. Parce que leurs paſſions n'étoient pas ſi débauchées que les nôtres, ni leur eſprit ſi rafiné ; il étoit facile de les réduire à la raiſon, & de leur perſuader ce que leur interêt même & leur commodité leur avoient déja fait connoître.

Telle fut l'éloquence de ce ſage Menenius lorſqu'il rappella dans Rome le peuple mutiné contre le Sénat. Agréez, Meſſieurs, que je vous récite ſa harangue, & permettez que je vous entretienne aujourd'hui de » fables. Tous les membres du corps » tinrent un jour conſeil de guerre & » une aſſemblée ſéditieuſe. La main » qui ſe diſoit la partie la plus of- » ficieuſe & la plus agiſſante, ſe plai- » gnoit de ſon travail continuel ; les » pieds qui ſont les plus chargez, » menaçoient de ſecoüer le joug &

de ne plus porter ce ventre oisif & « pesant ; les yeux mêmes, à ce qu'- « on dit, pleurérent & faillirent à « s'aveugler de dépit. Il n'y eut pas « jusqu'aux dents qui ne se plaignis- « sent de leur occupation, & ne ju- « rassent de ne manger plus. Voila « la conjuration établie : tout le corps « se jetta dans une oisiveté si perni- « cieuse, qu'il en devint tout lan- « guissant. Il falut que tous ces mem- « bres mourans assemblassent un au- « tre conseil général ; Ils consultérent « rent un peu mieux l'affaire ; ils « cassérent leur premier arrêt ; ils « passérent accord avec le ventre de « le laisser oiseux autant qu'il vou- « droit, & le priérent de continuer « à recevoir la nourriture qu'il re- « cevoit & qu'il distribuoit. Mene- « nius appliqua cette fable à l'état des choses alors présentes, & ce discours grossier toucha ce peuple, que toute l'éloquence d'un Ciceron n'auroit peut-être pas ébranlé. Voila comme l'éloquence naissante s'exprimoit. Si j'ai parlé avec un peu de témérité, & si j'ai pris un sentiment differeht

de ces hommes éclairez qui ont discouru avant moi, je vous prie de considérer qu'il m'étoit permis d'être un peu imprudent en parlant contre la prudence, & si je n'ai pas dit mes petits sentimens avec éloquence, je vous prie de considérer que je parlois de cette éloquence grossiére des premiers tems, qui ne faisoit que commencer à s'exprimer, & qui ne connoissoit pas encore les graces ni la galanterie des beaux siécles.



Il est plus glorieux de mourir sur la brèche en combatant pour la patrie, que d'expirer sur la tribune en parlant pour le public.

MESSIEURS,

La ville de Mantoüe représentoit autrefois de fort bonne grace deux de ses illustres citoyens. Elle leur avoit fait dresser des statuës où l'art avoit employé tous ses soins, & où une Renommée volante avec une couronne en main portoit cette inscription : *Cui dabo ?* Il me semble que la même chose arrive aujourd'hui, & que cette savante Académie nous met une couronne en main pour honorer un Orateur glorieux, ou un illustre Capitaine. J'avoüe que j'ai long-tems hésité, & que j'ai dit plusieurs fois, lequel des deux faut-il couronner ?

On nous les représente tous deux

dans un glorieux empressement. L'un parle, l'autre agit pour sa patrie ; l'un meurt sur la tribune, l'autre sur la brèche, & tous deux semblent triompher également. Mais après avoir pesé les raisons qu'on peut alléguer pour l'un & pour l'autre, j'ai cru qu'il falloit couronner le brave qui meurt en combatant pour la défense de son pays.

En effet, quelle gloire est celle d'un Orateur qui meurt dans la tribune ; Je veux qu'il ait ému tout son auditoire, qu'il ait fait de belles leçons de morale ou de politique, qu'il ait parlé comme un Socrate ou comme un Démosthène. Quelle merveille a-t-il fait ? Il a parlé. Voulez-vous que je vous représente cette belle mort ? Prenez garde, Messieurs, il déclame une harangue étudiée, & je ne sais par quel accident une petite défaillance surprend son cœur délicat (car vous savez, Messieurs, que ces beaux diseurs ont ordinairement le cœur tendre, & qu'un peu de lâcheté ne leur sied pas mal) il entrecoupe son discours, il fait un

petit ſoupir, il expire en faiſant un geſte, il meurt la bouche encore demi-ouverte. N'eſt-ce pas mourir bien glorieuſement ? Peut-être pouſſe-t-il encore un helas ! pour faire en mourant une figure d'exclamation. Il tombe ſur la tribune tout doucement, & ſa pauvre rhétorique avec lui. Voila ce qui s'appelle mourir en déclamateur ; ce ſont de ces belles morts rhétoriciennes & figurées. Je ſuis d'avis qu'on lui dreſſe des ſtatuës parlantes d'après nature, qu'on écrive au-deſſous, en lettres d'or, ſon dernier hélas, & que tous les déclamateurs prennent le grand deüil.

Mais un capitaine eſt quelque choſe de plus honorable qu'un harangueur ; une brèche eſt un plus beau théâtre d'honneur qu'une tribune ; une bleſſure reçûë pour la patrie, parle mieux que toutes les langues des Orateurs, & un Ajax qui ſoutient & qui repouſſe les ennemis, vaut mieux à mon avis que cent Therſites qui ſe tuent à exhorter les peuples. Que j'ai de plaiſir à me figurer un de ces braves ſur une brèche ! Il me ſemble

que je le vois comme un Léonidas dans le détroit des Thermopyles ; il eſt animé de tous les ſentimens de la gloire ; il regarde la brèche comme un beau théâtre de ſa valeur, ou comme un honorable ſepulcre ; il ſe réſout de ſauver ſa patrie, ou de mourir ſur ſes ruines ; il défend & il anime ſes compagnons ; il fait de ſon corps comme un rempart vivant, & vous diriez qu'il eſt le bouclier animé de ſes concitoyens ; couvert d'une honorable pouſſiére, affoibli par cent glorieuſes bleſſures, tout teint qu'il eſt de ſon propre ſang il donne encore mille morts ; il attaque même lorſqu'il ne peut plus ſe défendre ; il ſe ſoutient des dards qui le percent ; il ferme la brèche avec ſon corps mourant, & après mille beaux exploits, laſſé qu'il eſt de tant de victoires, il tombe encore fiérement ſur le débris de ſa patrie, dont il ſemble, tout mort qu'il eſt, menacer les ennemis. Ce ſont ces Héros qu'il faut couronner après leur mort ; c'eſt pour eux qu'on a trouvé l'art des ſtatuës ; il faut que tous les

citoyens

citoyens en aient des portraits, & qu'on lui dresse cent Mausolées. Ce qui me fait conclurre, qu'il est plus glorieux d'expirer sur la brèche en combatant pour la patrie, que de mourir sur la tribune en parlant pour le public.



Que la condition de ceux qui vivent sans ambition est préférable à la condition de ceux qui se portent à des choses qu'ils ne peuvent obtenir que tres difficilement.

MESSIEURS,

Le problème de ce jour nous représente deux conditions bien différentes; l'une dans le détachement & dans la modestie, l'autre dans l'interêt & dans l'ambition; l'une qui se contente de son repos, l'autre qui se tourmente pour des biens imaginaires. Elles se présentent toutes deux dans cette savante assemblée pour y

briguer l'honneur de vos ſuffrages. Je me trompe, Meſſieurs, cet homme modeſte dont nous parlons, n'a point d'ambition, & il ne brigue pas même l'honneur de votre approbation ou de vos loüanges, & je me ſens obligé de défendre un parti qui ne ſe défend point par modeſtie. On vous a déja dit, Meſſieurs, que l'ambition avoit été punie en la perſonne des Anges bannis du Ciel pour ce crime. On vous a dit que c'étoit une compagne qui nous ſuit & qui ne nous abandonne point: mais je dis au contraire que c'eſt une compagne qu'il faut abandonner. A bien raiſonner dans la morale chrétienne, l'ambition eſt un deſir déreglé d'honneur, & par conſéquent une paſſion criminelle. Elle cauſe trois grands déreglemens dans l'eſprit de l'homme. Elle le porte à deſirer bien ſouvent des honneurs qui ſurpaſſent ſon mérite, ſa qualité, & qu'il ne ſauroit poſſéder qu'à titre d'uſurpateur. Elle lui fait croire qu'il doit procurer des récompenſes à ſa vertu, & s'appliquer toute la gloire

qu'il peut prétendre, au lieu de la rapporter à Dieu qui est le principe de toutes ces qualitez honnêtes. Elle le pousse enfin à chercher, par une ostentation particuliére, des honneurs qui sont établis pour le bien public, & pour maintenir la discipline politique. Demander donc si la condition d'un ambitieux est plus heureuse que celle d'un particulier sans ambition, c'est demander si la condition d'un coupable est préférable à celle d'un homme innocent. Mais parlons en Philosophes, & voyons par la morale de Socrate la décision de notre probleme.

Quelle satisfaction dans la poursuite des biens du monde? Les désirer, c'est un tourment; en joüir, c'est une fausse joie; les perdre, c'est un désespoir. Peut-on donc appeller heureux ceux qui courent après des biens dont le désir presse, dont la possession lasse, & dont la privation martyrise? Mais examinons, je vous prie, la condition des ambitieux. Un certain éclat, qui n'est bien souvent qu'un faux

brillant & qu'un beau fantôme, les ébloüit; ils voient les honneurs comme les biens souverains de la vie civile; cet éclat leur donne de l'admiration; cette admiration fait naître l'amour; l'amour, qui n'est pas une passion oiseuse, excite les désirs; ces désirs confians & ambitieux, font naître les belles espérances; ces espérances qui sont douces & agissantes, exposent à mille travaux. Voila l'image d'une ambition encore naissante; cet amour pourtant, ce désir, & cette espérance, sont les premiers tyrans de l'ambitieux; vous savez, Messieurs, que ce sont trois passions inquiétes qui nous représentent un bien qui nous semble propre, mais que nous ne possédons pas encore, & que nous ne saurions obtenir que difficilement. Voila ses premiéres peines secrettes.

Passons aux secondes qui paroissent aux yeux du monde. Saint Cyprien dans cette éloquente lettre qu'il écrit à Donat, en fait une admirable peinture. Il nous représente ces pauvres prétendans en mille postures de su-

jétion ; ils font les complaisans par nécessité, & se jettent dans toutes les servitudes de la Cour. Tantôt ils paroissent en supplians aux piez d'un Prince ; tantôt ils sont à la porte d'un cabinet qui est presque aussi orgueilleuse que son maître, & qui ne s'ouvre que rarement ; quelquefois ils prennent les armes pour s'opposer à leurs rivaux, & deviennent soldats insensiblement & contre leur gré ; souvent ils rendent leurs soumissions & leurs déférences à ceux qui sont beaucoup moins qu'eux, & pour avoir quelque préférence, ils se dégradent cent mille fois, & se rendent esclaves par habitude. Peut-on appeller cette condition heureuse ? Après tant de soins & d'empressemens, ils se trouvent souvent bien loin de leur compte. Ils se tirent de la carriere pleins de confusion ; ils perdent leur véritable honneur à la recherche d'un honneur faux, & se reconnoissent aussi malheureux que cet Icare de la fable, qui n'eut pas d'assez fortes aîles pour voler, ou comme cet Ixion qui croyant embrasser Junon, n'embrassa qu'une va-

peur & que de la fumée. Que s'ils viennent à bout de leurs desseins, vous diriez d'abord qu'ils sont en repos, que leurs désirs ont trouvé leur centre, & qu'ils sont établis dans leur bonheur : mais l'ambition n'a point de bornes, le désir & l'espérance n'entrent jamais dans le ciel, aussi ne quittent-ils jamais la terre, & nous pouvons dire que la vie d'un ambitieux est un mélange de désirs & d'espérances. Alexandre, tout jeune & tout enfant qu'il étoit, avoit déja de grands desseins de gagner des villes ; son ambition crut avec l'âge, il voulut conquérir des Royaumes ; ce grand cœur n'en fut pas content, il prétendit à la conquête du monde, encore ses désirs étoient-ils plus étendus que toute la terre, & devant qu'il eût vaincu quelques parties de ce monde, il se disposoit à en chercher de nouveaux, sur la parole d'un vieux Philosophe. Voila, Messieurs, les inquiétudes de l'ambition.

Mais un petit particulier joüit de toute sa liberté & de tout son repos ; on ne l'éleve point aux char-

gès, il n'y prétend pas ; il n'emporte pas les ſuffrages de ſes concitoyens, auſſi ne les brigue-t-il point ; il eſt ſans éclat, ce n'eſt pas une peine pour ceux qui n'ont point d'ambition ; il n'a pas la gloire d'avoir de grands avantages, auſſi n'aura-t-il pas la crainte ou la honte de les perdre ; il n'eſt pas de la juriſdiction de la fortune, il ne dépend que de lui-même. Voila le caractère de la vraie liberté, du vrai repos, & du bonheur établi ; voila l'eſprit de Socrate & de Diogéne.

Nec excitatur claſſico miles truci,
Nec horret iratum mare,
Forumque vitat, & ſuperba civium
Potentiorum limina.

On me dira que ces vertus inutiles & particuliéres ne ſont pas aſſez généreuſes, qu'il faut toûjours avoir quelques belles prétentions, & que Dieu ne nous a donné des cœurs ſi vaſtes que pour déſirer de grandes choſes. Je l'avoüe, je n'ai jamais tenu le parti de la lâcheté, mais j'ai toûjours crû qu'il faloit plus de générosité à mépriſer les honneurs,

qu'à les briguer, & que c'étoit le plus grand effort du cœur de l'homme de domter ſon orgueil, & de modérer ſes paſſions ambitieuſes.

Je pourrois encore étendre ce diſcours par pluſieurs autres belles conſidérations, mais la crainte que j'ai de paſſer pour un ambitieux dans l'éloquence, me le fait finir pour conclurre que la condition de celui qui n'a point d'ambition eſt plus avantageuſe que celle des ambitieux.



La grace de souffrir constamment les maux qui nous arrivent, est préférable à la faveur d'être toûjours heureux.

MESSIEURS,

Puisque désormais nos conférences auront l'honneur de paroître sous le nom auguste de Nosseigneurs de l'assemblée générale du Clergé de France, il est juste qu'elles prennent des sentimens plus relevez, qu'elles mêlent la morale Chrétienne avec celle des Philosophes, & qu'elles établissent un doux commerce entre l'Eglise & l'Académie. En effet, Messieurs, notre problème est fondé sur les sentimens de la philosophie des Saints, & sur ceux de la morale de Platon & de Socrate. Le mot de grace que j'ai lu dans la proposition du problème, nous permet de parler aujourd'hui chrétiennement. Je

commence par la comparaison d'un homme qui souffre constamment, avec un autre qui joüit d'une prospérité continuelle. L'un est établi dans ses plaisirs, l'autre triomphe de ses peines; l'un aime son destin, l'autre brave le sien; l'un est favori de la fortune, l'autre est le maître de la sienne; l'un est assuré de son bonheur, l'autre de sa vertu, & pour dire tout en un mot, l'un est constant, l'autre est heureux. Jugez, Messieurs, lequel de ces deux états est le plus estimable.

J'avoüe que si l'on nous comparoit un homme constant dans son malheur, avec un homme moderé dans son bonheur, j'aurois été plus long-tems à me déterminer. Je sais que la modération est une vertu aussi considérable dans la morale, que la constance. Je sais qu'il faut autant de force à réprimer l'insolence de la fortune, qu'à souffrir ses mauvais tours, & je n'estime pas moins César quand il sait moderer ses victoires, que quand avec éclat & avec bonheur il sait vaincre tout

le monde. Mais puiſqu'on ne nous parle que d'un homme conſtant & d'un homme heureux, vous ne vous étonnerez pas ſi je préfére la conſtance à la fortune, & ſi je ſuis pour une belle vertu contre le bonheur, & contre une proſpérité qui n'eſt pas toûjours innocente.

Pour établir mon ſentiment, je ſuppoſe qu'on peut conſidérer l'homme en trois états, dans l'état de la Religion, dans l'état de la morale, & dans l'état de la nature; c'eſt à dire que je conſidére en lui l'homme, l'honnête homme, & le Chrétien, & je puis dire avec vérité qu'il ſe perfectionne en ces trois états par les travaux & par la conſtance.

Premiérement, un homme dans une proſpérité continuelle, eſt un monſtre dans la nature. Notre naiſſance nous expoſe à mille ſouffrances, nos premiéres larmes nous avertiſſent de nos miſéres, & nous pouvons dire qu'un homme qui ne ſouffriroit rien, ne ſeroit pas un homme.

Dans l'état de la Religion, vous ſavez, Meſſieurs, que l'eſprit du

Chrétien eſt un double eſprit, comme celui du Prophete, un eſprit de ſouffrance & un eſprit de force. Cet eſprit de ſouffrance rabat ſon orgueil, cet eſprit de force releve ſa foibleſſe, & par ces deux contrepois Dieu le maintient dans cette médiocrité qui eſt le vrai tempérament de la Religion & de la vertu. Je ſuis encore à ſavoir qu'il y ait eu des Saints délicats, & de véritables Chrétiens favoris de la fortune. La terre n'eſt pas pour eux un pays de fleurs, la délicateſſe n'eſt pas une vertu de leur morale, la proſpérité n'eſt pas l'une de leurs béatitudes, & ce que les Payens appelloient bonheur, s'appelle chez eux un éclat trompeur, & une mauvaiſe fortune déguiſée. Après l'exemple de leur Maître, ils font une béatitude des ſouffrances, ils quittent les roſes pour les épines, ils ſe glorifient dans leurs peines, & s'eſtiment plus avancez vers Dieu quand ils ſont plus perſécutez par les hommes. Etant, comme ils ſont, enfans de la Croix & diſciples d'un Dieu ſouffrant, ils

prennent toutes leurs afflictions comme des épines qui fleuriront un jour, & comme des branches de la Croix de leur Maître, qui porteront des fruits en leur tems. Avant même que Dieu eût témoigné l'estime qu'il faisoit des peines, nous a-t-il jamais représenté aucun de ses favoris sans souffrance? Il a voulu qu'on nous fît des portraits du malheur & de la patience, mais il n'a laissé dans ses écritures aucune idée d'une parfaite prospérité. Il nous a exposé le tableau d'un Prince souffrant, qui sentit la désolation de sa famille, la chûte de son thrône, la perte de ses enfans, les persécutions du Démon, les infidélitez de ses proches, & les insultes de ses amis, sans perdre un seul point de sa patience; tant il est vrai que l'état d'une généreuse souffrance est préférable à une prospérité bien établie. Raisonnons encore en Philosophes, & voyons s'il faut des peines & des souffrances pour perfectionner l'honnête homme aussi bien que l'homme Chrétien.

La morale de tous les Philosophes

nous apprend qu'un état vertueux est préférable à tout autre état. L'éclat des grandeurs & des richesses n'a jamais paru plus vif que celui de la vertu ; il a falu avoüer que le plaisir n'étoit pas notre félicité, & que l'honnête homme & l'homme de bien étoit quelque chose de plus estimable que l'homme riche & l'homme heureux ; & puisque l'homme qui souffre constamment, est dans l'état de la vertu, faut-il lui faire ce tort de le comparer à l'homme heureux ? Pour moi j'estime plus un Régulus captif & supplicié dans Carthage, que lorsqu'il étoit glorieux dans le Sénat. J'estime Pompée plus glorieux dans ses malheurs que dans ses triomphes ; un Paul Emile qui reçoit constamment la nouvelle funeste de la mort d'un de ses enfans, que lorsqu'il gagne des batailles, puisque la vertu est plus glorieuse que le bonheur.

Mais je veux le prendre d'un autre biais, & vous faire voir que celui qui souffre constamment est plus heureux que celui qui se trouve dans

une prospérité continuelle. La raison me semble évidente. Considérez, s'il vous plaît, que Dieu a attaché la peine au plaisir ; si le plaisir est criminel, la peine qui l'accompagne est sa punition ; s'il est innocent, cette peine sert à nous le faire goûter plus sensiblement. Selon cette maxime, un plaisir continuel n'est plus considérable. Si le ciel étoit toûjours serain, nous ne compterions pas nos beaux jours ; si la terre n'avoit que des fleurs en toute saison, nous nous joüerions des roses & des tulipes ; si toutes les saisons étoient des printems, nous ne discernerions pas bien le plaisir de nos promenades & de nos récréations. D'ailleurs, Messieurs, ou cet homme heureux est criminel, ou innocent ; s'il est criminel, il n'est pas heureux, puisque le bonheur ne sauroit subsister dans une conscience troublée de crimes ; s'il est juste & innocent, il doit avoir de la peine de ne pratiquer pas les vertus les plus considérables, la constance dans les travaux, la patience dans les peines, & mille autres vertus que les

souffrances nous font pratiquer. C'est pourquoi je conclus, que la constance dans les malheurs est préférable à la faveur d'être toûjours heureux.



La bonté & la beauté sont également l'objet de l'amour.

MESSIEURS,

La bonté & la beauté sont deux sœurs qui sont toûjours bien d'accord, & qui ne se séparent jamais, & nous en faisons aujourd'hui deux rivales, & nous demandons laquelle des deux est le premier objet de l'amour ? La beauté dans l'ordre du tems me paroît la premiére ; nous ne la connoissons pas assez, c'est une communication de la beauté de Dieu, qui est le Dieu des lumiéres. Saint Denys assure que tout ce riche éclat qui ravit nos yeux, n'est qu'un rejaillissement de la gloi-

re, & une impreſſion du premier rayon : *Pulcritudinis effectrices primi radii effuſiones.* Dieu eſt repréſenté comme un ſoleil qui répand ſes rayons ſur les belles choſes ; il répand ſes rayons dans le ciel, & on l'appelle le pays des beautez & des lumiéres ; il applique un demi rayon ſur les corps, & nous appellons cela les beautez. Ce n'eſt pas ce ſoleil viſible ; c'eſt lui qui peint nos fleurs, & nous les appellons les belles fleurs ; il fait rejaillir quelques rayons ſur le ſoleil & ſur les aſtres ; c'eſt un rejailliſſement de ſa gloire, & nous leur donnons le titre de beaux. Voila ce que nous aimons.

Les choſes ſemblent avoir été belles avant que d'être bonnes. Lorſque Dieu les forma dans ſes idées, elles n'étoient pas encore dans l'ordre des choſes, & comme elles n'étoient pas, elles ne pouvoient pas être bonnes. Auſſi Dieu après la création les appelle bonnes ; c'étoit pourtant de beaux modèles, des formes éclatantes & proportionnées dans l'idée de leur auteur, des exemplaires enve-

lopez dans ses lumiéres, & des images des choses futures, que lui-même aimoit déja. Jugez si la beauté n'est pas le premier objet de l'amour. Quand je devrois même accorder que la bonté est le plus noble objet de l'amour, vous avoüerez que la beauté en est le premier : car vous savez, Messieurs, qu'il y a une parfaite intelligence entre les sens, la raison, & la volonté. Les sens s'empressent à représenter à l'esprit toutes les perfections qu'ils découvrent ; l'esprit qui est une puissance juste & éclairée, ne refuse jamais son estime à ce qui est parfait, & la volonté s'oblige à aimer tout ce qui l'est. Selon cette régle, la perfection que les sens découvrent la premiére, & que l'esprit estime premiérement, doit être le premier objet de l'amour ; la bonté est une perfection, la beauté est ce premier éclat : cette premiére perfection, ou pour mieux dire, cette premiére bonté qui se présente, brille dans les yeux & sur le visage, pour être plûtôt apperçuë ; elle a je ne sais quels rayons doux

& agiſſans qui ébloüiſſent la vûë, qui gagnent l'eſtime, qui produiſent l'amour, qui paſſent imperceptiblement des yeux à l'eſprit, de l'eſprit au cœur, & qui font deux ou trois effets en un inſtant. Je ne parle pas de cet amour prophane qui a le bandeau devant les yeux, parce qu'il ne voit pas, qui eſt enfant, parce qu'il ne raiſonne pas, & qui ne ſauroit avoir après tout qu'un cœur d'enfant. Je parle d'un amour ſolide qui a des yeux pour ſe conduire, de la raiſon pour juger des choſes, & un cœur d'homme pour aimer raiſonnablement. Nous ſommes plus obligez à la bonté; c'eſt elle qui a touché Dieu, & nous ſommes les ouvrages de ſa bonté. Que ſi vous prenez le terme de premier objet pour le plus noble objet, je ſuis du parti de la bonté.

Ce Philoſophe avoit raiſon, qui diſoit, que ſi Dieu vouloit ſe rendre viſible aux yeux des hommes, il prendroit la vertu ou la bonté pour ſon ame, & la lumiére ou la beauté pour ſon corps; il vouloit

dire que ce ſont les deux qualitez les plus éclatantes : mais il y mettoit cette différence, que la beauté, comme plus groſſiére, n'auroit ſervi que de corps, & que la bonté, comme plus noble, auroit été la forme & l'ame de ce rare compoſé. Platon même, le plus zélé défenſeur de la beauté, n'a eu de l'amour & du reſpect pour elle, que parce qu'elle appartient à la bonté ; il a cru que la beauté des corps étoit un rayon de la beauté de Dieu, & une image de la beauté de l'eſprit ; & comme la bonne conſtitution intérieure eſt cauſe de la beauté du teint & du beau coloris du viſage, il croyoit que cet éclat que nous admirons eſt un effet d'un tempérament vertueux, & diſoit que les riches traits de la beauté étoient de belles fleurs & de belles feüilles qui tiroient leur vie de la bonté comme de leur racine.

Mais auſſi, Meſſieurs, pour raiſonner en Philoſophe, la volonté qui eſt la puiſſance de l'amour, & la plus noble faculté de l'ame, ſe porte avec plus d'inclination vers ſon

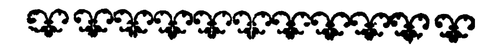
objet plus noble & plus naturel. Comme nos yeux ont une passion naturelle pour la couleur, & notre entendement pour la vérité; ainsi notre cœur & notre volonté se portent au bien nécessairement. Il y a une si étroite liaison entre le bien & la volonté, que cette volonté n'aime que le bien reconnu. Quelque difficile à trouver qu'il soit, elle le cherchera sans se rebuter; que les vices mêmes se déguisent, elle les aimera s'ils ont le voile de la vertu; elle aimera la laideur même, si elle y découvre quelque bonté. Mais elle n'aimera jamais un mal reconnu, ainsi nous pouvons dire que son premier objet & plus naturel est la bonté. Il est vrai qu'à le bien prendre, la bonté & la beauté sont une même chose. Je le prouve par une seule comparaison de l'un à l'autre. Il faut trois choses pour faire une parfaite beauté, selon saint Thomas; l'intégrité des parties, la proportion, & l'éclat. Le moindre défaut la détruit, la moindre inégalité la ruine, la moindre tache la diminuë: selon

ces principes, il appelle le Verbe la beauté du Pére, parce qu'il a l'essence entiére de son Pére, qu'il a une convenance admirable avec lui, & qu'il est la lumiére de son intelligence. Ces trois qualitez sont requises pour faire la bonté d'une action ; il faut qu'elle soit entiére dans ses circonstances, qu'elle soit proportionnée par les régles de la raison, & qu'elle ait quelque éclat aux yeux des hommes ; ce qui me fait croire que la bonté & la beauté sont une même chose.

Secondement les Philosophes n'ont trouvé qu'une même définition pour toutes les deux, ils ont appellé l'une & l'autre le désir de l'amour.

Saint Denys remarque que la beauté attire toutes choses, & que les Grecs l'ont appellée d'un nom qui signifie appeller, à cause qu'elle appelle toutes choses. Le bien est ce que toutes choses désirent comme une perfection ; la beauté est aussi le désir de toutes choses. Le même Saint remarque que nous avons pour principe un Dieu qui est aussi beau

qu'il est bon ; nous avons de l'inclination pour la beauté aussi bien que pour la bonté ; les Anges ne font qu'admirer l'une & l'autre dans le ciel. Il n'est rien dans la nature à qui Dieu n'ait communiqué quelque petite partie de l'une & de l'autre, & ce Saint conclud : *Itaque pulcrum idem est quod bonum, quia pulcrum & bonum quâvis de causâ omnia expetunt.*



Les passions des femmes sont plus violentes que celles des hommes.

MESSIEURS,

Il y a trois choses qui modérent nos passions, la raison, la philosophie, & le tempérament. La raison est un don du Ciel, la philosophie est un avantage de l'étude, le tempérament est une faveur de la nature. Il faut donc que le ciel, la nature, & l'étude travaillent à vaincre

ces mouvemens rebelles, que la raiſon les régle, que la philoſopie les combate, que le tempérament les modére. Selon ce principe, ceux qui ont la raiſon plus forte, la complexion plus généreuſe, & les connoiſſances de la morale plus ſolides & plus étenduës, ont auſſi des paſſions moins violentes. Ces trois raiſons me font conclure d'abord que les paſſions des hommes ſont moins violentes que celles des femmes.

Je ne m'arrêterai pas à vous prouver que ce ſexe eſt moins raiſonnable que le nôtre; l'expérience l'a fait connoître à tous les ſiécles, & j'aurois tort de m'attacher à établir une vérité ſi connuë. Je dirai ſeulement que les premiéres paſſions criminelles du monde ont été celles d'une femme. Elle fut la premiére ſéduite, parce qu'elle étoit la plus foible, & ſe laiſſant perſuader aux flateries du ſerpent qui la trompoit, elle perdit la premiére l'innocence de ſon état, & introduiſit au monde les paſſions déréglées qui nous font la guerre. Auſſi celles de ſon ſexe

ont

ont toûjours conſervé cet air de foibleſſe & de paſſion, qui fait qu'elles s'emportent aiſément, qu'elles ſe rendent à leurs mouvemens paſſionnez ſans beaucoup de réſiſtance, & qu'elles ont un cœur qui ſe porte ordinairement à des violences dangereuſes.

Toutes les hiſtoires tragiques ſont des ſujets funeſtes de leurs paſſions, & il n'eſt rien dont elles ne ſoient capables quand elles ont l'eſprit prévenu. Faire rouler un chariot ſur le corps d'un pére, & s'établir ſur le thrône par un parricide, c'eſt la cruelle ambition d'une Reine de Rome. Déchirer les membres d'un frére innocent pour ſuivre plus ſurement un galant, c'eſt le déſeſpoir d'une Médée. Allumer des guerres & déſoler des Royaumes floriſſans, c'eſt la paſſion d'une Héléne. Trahir ſa patrie pour des bagues & pour des joyaux, c'eſt la cupidité d'une Veſtale. Que ſi je veux entrer dans les hiſtoires de l'Ecriture, j'y trouverai une Reine qui veut détruire la Religion, & qui fait mourir les Pro-

phètes ; une danſeuſe qui demande dans un feſtin la tête d'un *Saint* qui lui reprochoit ſes déſordres, & mille autres paſſions qui ſont dans la derniére violence : ſi bien, Meſſieurs, que la deſtruction des familles, la ruine des villes, la perte des Provinces, la déſolation des Etats, ſont les effets ordinaires des paſſions des femmes.

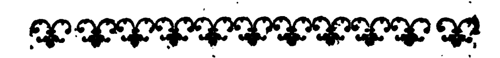
Il faut donc bien que les femmes ſoient violentes, puiſqu'elles vont juſqu'aux derniéres extrémitez. On en a vû qui ont été abbattuës par la crainte ; la douleur en a fait mourir ſur le ſépulcre de leurs amans ; la joie même qui eſt une paſſion douce, & qui fait le plaiſir d'une belle ame, en a fait mourir en pluſieurs rencontres. Les hommes ont-ils des paſſions ſi dereglées ?

Si la raiſon des femmes eſt moins forte, la philoſophie leur eſt moins connuë ; les hommes ſont inſtruits des maximes de la morale, ils ont appris dans les livres ce qui peut ſervir à la conduite de leur vie & au réglement de leurs paſſions. C'eſt

pour eux que Socrate a fait descendre la philosophie du ciel, c'est pour eux qu'Aristote a écrit ses grandes morales. Mais les femmes n'ont pas appris les préceptes de Socrate ; on ne leur a point expliqué les maximes de la morale ; on leur défend même d'entrer dans les écoles des philosophes ; on trouve bon qu'elles se proménent au Cours, & on leur défend les promenades du Lycée ; on veut qu'elles aient des miroirs pour composer leurs visages, & on leur défend les études qui sont les miroirs de l'ame ; on abandonne leurs passions comme des maladies sans remédes, au lieu de leur ouvrir toutes les portes de l'Académie, & de les introduire dans toutes les promenades du Lycée pour y fortifier leur raison. Je ne m'étonne pas après cela si leurs passions sont plus violentes que celles des hommes.

Pour leur complexion, comme elle est plus délicate, elle a moins de résistance. Mais je crois qu'il faut laisser cette partie à ceux qui prendront le parti de la Médecine dans

la Conférence suivante, & conclurre que les passions des femmes sont plus violentes que celles des hommes.



La crainte de ceux qui parlent en public est un effet de la raison & non pas du tempérament.

MESSIEURS,

J'ai tant d'estime pour l'éloquence & pour ceux qui la font paroître dans les tribunes, que je crois qu'ils sont toûjours raisonnables, même quand ils tremblent. Ce n'est pas une passion froide ou une timidité de tempérament qui les fait pâlir, quand ils s'exposent en public pour réciter une harangue; c'est plûtôt une connoissance qu'ils ont des dangers & des difficultez de leur emploi. Pour moi, j'ai toûjours cru que cette connoissance & cette crainte étoit le caractère d'un Orateur judicieux, qui craint les fâcheux éve-

nemens de sa cause, & les injustices de ses auditeurs.

En effet, Messieurs, on se trompe quand on croit que l'éloquence est un art glorieux sans danger. Il est vrai qu'elle a du pouvoir sur les cœurs, qu'elle régle les passions, & que ceux qui l'emploient adroitement, se peuvent appeller les rois & les conquerans des esprits; mais leur gloire n'est pas sans crainte quand ils parlent en public.

C'est s'exposer à la censure publique, & faire des essais de réputation qui ne sont pas toûjours favorables. Je me figure un Orateur dans la tribune comme un homme qu'on doit juger solennellement. Tous ses auditeurs s'érigent en Juges. Chacun prononce des arrêts, & se croit autorisé pour condamner un homme qui parle. S'il harangue devant des Orateurs comme lui, il a des rivaux; s'il parle aux savans, il a des censeurs établis; s'il s'adresse au peuple, il a des juges ignorans. Qu'un pauvre Orateur est à plaindre! On le juge sans l'examiner, on fait le

procès à sa réputation sur un mot impropre, sur un geste un peu déréglé, sur une période un peu mal tournée. C'est une injustice du siècle, il est vrai ; mais c'est une injustice établie depuis plusieurs siécles. On a trouvé des taches dans les plus belles étoiles de l'éloquence. Æschines trouvoit dans les harangues de Démosthène je ne sais quoi qui sentoit trop le cabinet. Messala connoissoit je ne sais quoi de lâche dans les oraisons de Ciceron, & la censure n'a pas épargné ces deux Princes de l'éloquence Grèque & Romaine. Jugez, Messieurs, si la raison n'oblige pas un Orateur à trembler, & s'il n'a presque pas autant de sujet de craindre que ces anciens rhéteurs à qui l'on faisoit le procès dans Lyon s'ils ne s'étoient pas bien acquitez de leurs harangues :

Ut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

Quand un Orateur ne seroit pas dans ce danger, la crainte de perdre sa cause & de parler inutilement, est un juste sujet d'appréhension. L'é-

loquence, Messieurs, est toûjours belle, mais elle ne plaît pas toûjours à tout le monde. Elle est forte, mais elle n'est pas toûjours victorieuse; elle est adroite, mais on rompt bien souvent toutes ses mesures: elle trouve mille oppositions, disoit un ancien, la faveur la combat, l'opinion l'affoiblit, le peu d'attention la rend inutile. Voila les obstacles. *Gratia est opinio præsumpta, audientium mobiles animi, & tot malis obnoxia veritas.* La raison & la vérité qui doivent être les deux conseillers de l'Orateur, ne le rendent pas toûjours souverain, & on a vû les plus illustres génies descendre quelquefois de la tribune avec confusion, & se plaindre en vain de l'injustice de leur siécle. Ne faut-il pas donc appréhender la honte, & ne devons-nous pas conclurre, que la crainte des Orateurs lorsqu'ils doivent parler en public, & lorsqu'ils y parlent effectivement, est un effet de leur raison, & non pas de leur tempérament:

La femme doit préférer la vie de son père à celle de son mari.

MESSIEURS,

Le problème de ce jour me jette d'abord dans des idées funestes. Je me figure cette femme malheureuse en toutes maniéres. Elle voit son pére & son mari mourans, si elle n'assiste l'un ou l'autre. Elle entend la voix de l'un qui lui dit : *Rens-moi la vie que je t'ai donnée* ; & celle de l'autre qui lui dit pitoyablement : *Garde-moi la foi que tu m'as promise*. Elle veut sauver son pére, mais elle ne sauroit se résoudre à perdre son mari. Son cœur se partage insensiblement. Je suis fille, dit elle, & d'abord elle tend les bras à son pére : mais l'amour lui représente qu'elle est femme, & au même tems elle les porte vers son mari. Que fera-t-elle ? Elle partage ses devoirs ; elle pleure sur l'un & l'autre, elle

tend ses bras à tous les deux inutilement. Nature, dit-elle, puisque tu m'imposois deux devoirs, que ne me donnois-tu deux secours à rendre ? Que ne fais-tu deux personnes de moi ? Que ne sépares-tu en moi la fille & l'épouse ? Au moins explique-toi pour l'un ou pour l'autre. Mais la nature ne parle point. Le danger presse, & ce qui est plus cruel, on n'en peut secourir qu'un. Laisser mourir son pére, c'est un parricide ; abandonner son mari, c'est une infidélité sans exemple ; secourir l'un, c'est détruire l'autre. Quelle rigueur du destin. Elle ne sauroit être charitable sans être cruelle ; elle fait en même tems un acte de piété & un parricide ; elle est pitoyable & meurtriére ; & dans l'état de sa peine, elle peut dire comme cette misérable personne dans le Tragique :

Nil possum piè Pietate salvâ, facere.

Pour résoudre cette malheureuse, il faut savoir qu'on doit plus d'amour & d'assistance à un pére ; car s'il faut payer l'amour à proportion par

l'amour même, les péres ont plus témoigné d'amour solide & véritable que les maris. Leur amour est aussi ancien que nous, & ils n'ont jamais cessé de nous aimer depuis que nous avons commencé d'être, au lieu que celui d'un mari a commencé longtems après, & ne s'affermit que par les affections qui surviennent. L'amour des péres est désinteressé; ils nous aiment comme une partie d'eux-mêmes, comme leur ouvrage & leur production; ils ne regardent en nous que nous mêmes, au lieu qu'un mari aime bien souvent ou par convoitise, ou par interêt, ou par aveuglement. Enfin l'amour des péres est nécessaire. La nature leur impose cette douce loi, leur premier titre est celui de leur amour, & une certaine loi qui est dans leur cœur, leur a gravé je ne sais quels caractères d'amour ineffaçables. Mais qu'y a-t-il quelquefois de plus dissimulé, de plus volage, & de moins assuré qu'un mari; son cœur est souvent ouvert à plusieurs amours; il sait donner des paroles à l'une, & le cœur

à l'autre, il efface quand il veut son inclination.

Mais je veux qu'une femme ait plus d'amour pour son mari que pour son pére. Je sais qu'ils ne font qu'une chair, aux termes de l'Ecriture, je sais que leurs flames sont fortes & violentes ; l'honnêteté les allume, la charité les entretient, l'Eglise les benit, la grace du Sacrement les consacre ; mais vous m'avoüerez qu'elle doit plus de respect & d'assistance à son pére.

Je vous prie de remarquer, selon saint Thomas, qu'il y a deux motifs de l'amour ; le bien & l'union qu'on a avec la personne aimée, & qu'ainsi l'amour qu'on doit à un époux est plus grand, parce que l'union est plus étroite. Mais celui qu'on doit au pére est plus juste, parce que le pére est quelque chose de plus éminent. Son mari est une partie d'elle-même, mais son pére est son principe ; le mari est son amant, le pére est son bienfaicteur ; elle reçoit la fidélité de l'un, mais elle a reçu l'être de l'autre. Qu'elle aime donc

plus ſon mari, mais qu'elle s'eſtime plus obligée à ſon pére, & qu'elle l'aſſiſte préférablement, puiſqu'elle lui doit beaucoup plus. Je veux, Meſſieurs, qu'elle ait des yeux pour pleurer ſon mari, mais qu'elle tende les mains à ſon pére; qu'elle ait tout ſon cœur, ſi vous voulez, pour l'un, mais qu'elle garde ſon ſecours pour l'autre; qu'elle plaigne ſon mari, mais qu'elle ſauve ſon pére, & puiſqu'elle a reçu de lui ce qu'elle eſt, qu'elle lui rende ce qu'elle peut.

Si vous doutez encore de la vérité de ma propoſition, je vous prie de conſidérer encore que ſi la femme eſt dépendante de ſon mari, ſon mari dépend auſſi d'elle en quelque maniére; ils ſe donnent l'un à l'autre par une nouvelle alliance, mais le pére a ſon droit entier, il ne doit rien à ſa fille.

Pour le texte de l'Ecriture qu'on nous oppoſe, je n'y trouve point de difficulté, puiſque les Péres de l'Egliſe l'expliquent en notre faveur. Dieu l'a commandé, dit-on: *Relinquet homo patrem & matrem, & ad-*

hærebit uxori suæ. Mais il faut entendre le ſens de ces paroles. Penſez-vous que ce Dieu qui s'appelle pére lorſqu'il veut attirer nos amours, que ce Dieu qui eſt le Dieu de l'union & de la charité, que ce Dieu qui communique à nos péres les droits de ſon autorité, & qui nous attache à eux par les liens du devoir, du reſpect, & de la charité, penſez-vous, dis-je, que ce Dieu prétende ordonner une ſéparation de corps & d'eſprit, qu'il nous diſpenſe des droits les plus juſtes & les plus naturels, & qu'il briſe tous les liens ſacrez qui nous uniſſent avec nos péres? Non, Meſſieurs, il commande aux mariez de quitter la maiſon de leur pére, mais non pas de quitter les ſentimens de tendreſſe & d'amour pour eux. Il fait une ſéparation de famille, ſans faire celle des cœurs. Les nouvelles alliances ne détruiſent pas les anciennes, & Dieu qui les oblige aux ſoins domeſtiques & aux devoirs des mariez, ne les diſpenſe pas du devoir des enfans envers leur pére. Il me ſemble,

Messieurs, que cette personne affligée se rend à mes raisons, qu'elle court au secours de son pére, & que puisque son malheur l'oblige à commettre un crime, elle veut commettre le moindre, & sauver son pére plutôt que son mari.



POËSIES
LATINES
ET
FRANÇOISES
DE
M. FLECHIER
EVEQUE DE NISMES.



POËSIES
LATINES.

EMINENTISSIMO CARDINALI

JULIO MAZARINO,

CARMEN EUCHARISTICUM,

Ob pacem Galliæ & Hispaniæ partam, anno 1660.



UIS tandem misero Genius placabilis orbi
Invidiam Fatorum, & Martis contudit iras,
Mutua dum strictis starent in vulnera telis.
Gallus, Iberq; hostes? dum funus utrinque, minæq;

Bellorum ingentes. En fœta furentibus armis
Imperia Augustos resonant hinc inde Hymenæos,
Sanctaque Regalis coëunt in fœdera dextræ.
Cujus mentis opus ? miseri spes unica secli,
MAZARINE, tuæ. Duras componere lites
Regnorum, implicitos rerum cognoscere tractus;
Fatalesque diu solers præcidere nodos,
Longa reluctantis solvis discrimina belli,
Et fractum reparas alternis cladibus orbem.
Seu fortes æquum est in prælia ducere Gallos;
Et signare graves victrici mente triumphos;
Seu meliùs juvat afflictis succurrere rebus,
Et mundo dulces pro Pace impendere curas,
Æqua tibi, JULI, mentis solertia, utrinque
Clara Ministeria. Externis quòd Gallica terris
Lilia creverunt; quòd latâ strage receptum,
Palmarum demessa seges; quòd Scaldis, & ingens
Eridanus timido caput occuluere sub alveo,
Nonne tua hæc laus est ? vim belli scilicet omnem
Cautâ mente regens, vincendi suggeris artes:
Fatáque sollicitas: quid pingues sanguine campos,
Dejectasque arces ? quid ahênis molibus urbes
Quassatas memorem ? quid adhuc fumantia tecta?
Et rerum exuvias, tot Ibero ex hoste tropæa ?

Plus aliquid pro Pace vales, meliusque triumphas.
Nam quot Bellonæ strepitus, ROMANE, quot iras
Comprimis? insano quot sistis funera mundo?
Quotve animas Fati insidiis, Martisque furori
Eripis, & flentum quot siccas lumina matrum?
Addam etiam, JULI, quot sceptra inimica, quot uno
Fœdere placasti pronas in bella coronas?
Te nostra, & quondam melior mirabitur ætas
Europam concussam armis mundumque labantem,
Sustinuisse humeris, & læto munere Pacis
Secli infelicis tristes reparasse ruinas.
Audisti, JULI, mistis suspiria votis,
Vultu quo Regum mentes, & bella serenas,
Prospectans flentes Populos, perituráque bellis
Regna suis. Satis est, dixisti, sistite terræ:
Crudeles terræ, læto compescite nexu
Longa odia, & fuso succensas acriùs iras
Sanguine, mansueti flammis restinguite amoris.
Ibo ego, & oppressum compellam in fœdera mundum.
Crescentes reicit lauros, fessusque triumphis
Projicere arma jubet LODOIX, Francisq; reducens
Aurea secla suis, fecundos Pacis amores

Prætulit : hunc blandis inflexit sensibus Anna :
Anna parens Regis, Regnique, & prospera cujus
Pax fuit Augustis donum impetrabile votis.
Exit ab hoste salus : Hispano ex orbe, Theresa
Primum Pacis opus, nusquam solvenda duorum
Fibula Regnorum ; Sponsique, Patrisque, futura
Æternum, & nunquam violabile pignus amoris.
Quid curas memorem, quid tædia longa viarum?
Ætatem bellis gravidam, longasque potentum
Regnorum furias domuisti, (flectere namque
Fortunas, Regnorum, & Regum solvere lites
Hæc sunt fata tua) Ausoniis in finibus olim,
Jam tum bellorum domitor, Pacisque sequester,
Assuesti rigidos secli compescere motus.
Roma tua obstupuit : Regum fortuna duorum
Substitit ; iratis cessit Discordia castris,
Consiliis compressa tuis. Hæc otia regnis
Prima dabas, & erant magnæ præludia Pacis.
Indixit fortuna tibi majora, nec illis
Defuit auspiciis, & Regis sacra sequutus
Imperia, ærati clausisti limina Jani,
Et belli rimas omnes ; Populique remissis
Detumuere animis, promptasque in prælia dextras
In plausus vertêre tuos. Hæc secula nobis,

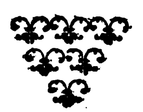
MAZARINE, diu præſagâ mente parabas,
Et gravidum Pacis caput, inter bella fovebat,
Immatura diu, pugnantum fœdera Regum;
Solvebatque moras ſenſim, ſenſimque futurum
Maturabat opus, prudens; momentáque rerum
Captabat, lætam ducens per bella, quietem.

Ut gravibus tandem ſtudiis, duroque labore,
Magna tibi licuit Populis perſolvere vota;
Publica tunc propriis impleſti fata periclis,
Per morbos, hyemeſque, & inhoſpita teſqua Pyrenes.
Sic Superi voluere: quies te noſtra fatigat;
Pax onerosa tibi eſt; ſunt otia noſtra labores,
MAZARINE, tui; & nocuit tam proſpera pœne
Auctori fortuna ſuo. Quot conſtitit illa
Sollicitudinibus requies? quotve empta periclis
Illa ſalus Regni? quoties te Gallia rerum
Mole fatigatum confecto corpore ſenſit,
Paciferiſque tulit Divis pia vota; ſuamque
Vel pacem timuit? ſed quidquid profuit orbi
Non onus eſſe tibi viſum eſt, & pondera rerum
Tanta diu librans nulla ſub mole fatiſcis.

Quid tandem moror? Ecce tuis Pax aurea curis,
Compoſituſque furor. Currus in pulvere inanes,

Et tormenta jacent, telluris inutile pondus.
Innocui pendent enses, nuperque cruentum
Ferrum abit in falces; galeæ jam, scutáque primum
Obduxêre situm; lituique, tubæque silentes
Horrida tranquillo non clangent classica mundo.
Stabit iners Mavors, & iners Bellona quiescet.
Deducent longos mansueto pollice fusos
Vitarum rigidæ textrices, & tua Parcæ
Secla verebuntur: postque impia funera, surget
Conjugiis fecunda ætas, ardensque juventus
Quot bellorum ignes, tot suspirabit amores.

At, quoniam te nulla capit jam gloria, JULI,
Transcendisque hominem; majoris culmina laudis,
Te nunc alta manent sanctæ Capitolia Romæ
Hinc pia bella reges; & Dîs jam proximus, orbi
Quam dederis, longâ virtute tuebere Pacem.



IN ITINERARIUM ILLUSTRISSIMI BRIENNÆ COMITIS,

CARMEN.

anno 1662.

JAm licet infidos pelagi contemnere fluctus
Arctoasque nives, gelidumque errare per axem
Innocuo cursu: dum tot discrimina rerum,
Et totam brevibus foliis complecteris Arcton:
Quo tua te pietas, & honesti sancta cupido
Civiles inter strepitus & classica duxit,
Scilicet & nostrum Dis ulciscentibus orbem.
  Gallia fervebat cæco vesana tumultu,
Et sua vertebat validas in viscera dextras,
Indocilis flecti, fatique inimica potestas:
Mutua discordes animos in bella ciebat.
Tu regni exosus furias, civesque nocentes
Anxius, & patriæ tristes spectare ruinas,

Quæsisti externis virtutum semina terris.
Pacatas exempla petens meliora per aulas.
Ingenitos populis libuit deprendere mores:
Mercurio celebres, & docta Pallade Belgas,
Limitibusque suis procul, insultare feroces
Gotthos; assuetos bellis, & acinace fortes
Visere Sauromatas: libuit spectacula rerum
Et terræ & pelagi longos decurrere tractus.
Pannonias arces, regnataque jura superbis
Cæsaribus; placidi nunc lustras littora Rheni:
Nunc altas Venetum turres, urbemque natantem,
Aut senes Tiberis ripas, Capitoliaque alta,
Virtutum monimenta, & facta ingentia volvens,
Seu premis invicti Gustavi nobile marmor,
Extera qui tumidos ducens in bella Suecos
Audaces Aquilas lethali vulnere fixit.
Ingentesque super Germanæ stragis acervos
Occubuit, fatisque suis post funera vicit.
At nunc exiguus cinis est, & nominis umbra
Vana sui. Seu per gelidi fastidia cœli
Augustam Upsaliam properas, ubi regia sceptra,
Et patriam posuit nuper Christina coronam.
Quæ mox fallacis fugiens ludibria cultus
Implevit sacræ pietatis imagine Romam
Claraque

Claraque magnorum ridens diademata Regum,
Erravit totum plusquam Regina per orbem.
Quid tibi decursos hyberno sidere Lappos,
Extremamq; Arcton memorem? quid frigora summi
Explorata poli? molli te littore deinde
Vexit lene fluens per amœnas Vistula ripas,
Varsaviæque dedit regales cernere luxus.
Hic cognata tibi populos Aloïsa feroces
Temperat, & belli pacisque experta labores,
Partitur varias magno cum conjuge curas,
Gallica Sarmaticis commendans lilia regnis.
Sed quid opus rigidos casus & longa viarum
Tædia? quid glacies, sævique pericula cæli
Pandere? nunc mihi dulcis amor, mollisq; voluptas
Scriptum iter. Hæc lætos ignes mihi concitat Arctos
Quamquam, ô Pieriis Lomeni clarissime curis,
Quis putet Arctoas hyemes & saxa nivosis
Alta jugis, amnesque æterno frigore vinctos,
Te quondam & canas pedibus pressisse pruinas?
Crediderim gelidum tibi mansuevisse Bootem,
Subsedisse tibi glaciali gurgite Nereum,
Felices auras adspiravisse Favoni,
Et crevisse nives inter violasque, rosasque.
Usque adeo horrentis reparas incommoda mundi.

Et roseum mihi fingis iter, lepidoque libello
Ver mihi perpetuum pingis, floresque Latini
Eloquii. Volucres hunc circumferte Camœnæ;
Quique externarum pandit spectacula rerum,
Externas rapiat magna in spectacula gentes.

At tu, Francigenûm decus immortale, BRIENNI,
Qui quondam teneræ primo sub flore juventæ
Assuesti penetrare aulas, & splendida Regum
Limina, non vacuus rerum, curisque solutus
Errabas. Varias regnorum discere leges
Mens erat, & sensim varios invisere Reges,
Dum prodesse tuo possis, patriamque tueri
Actorum assiduus secretorumque Minister:
Atque ita longinquis fueras qui clarus in oris
Jam patrio melior tua lumina dividis orbi.

Sic se dum rutilo subducit vespere Titan,
Non resides radios, & inertia lumina condit
Littore in Hesperio: requiescere nescius unquam
Alternis alium flammis percurrit olympum.
Post ubi semotas mundi irradiaverit oras
Crescentem roseo lucem spectabilis ore
Colligit, & nostro fulgentior incubat orbi.

AUGUSTISSIMI

GALLIARUM

DELPHINI

GENETHLIACON.

GALLIA; qui Genii, quàm prospera Numina Regnis
Usque tuis vigilant? Regum tibi splendida longùm
Decurrit series, longisque nepotibus errat
Nescia deficere, & fati secura potestas.
Scilicet augustam sobolem voluere secundi
Æternùm regnare Dei: longævaque crescit
Gloria BORBONIDUM pacato plurima regno
Posteritas. Francis, post tot felicia Martis
Prælia, compositæque insignia federa pacis,
Ingentum LODOIX spargit nova semina Regum;
Principibusque parem summis, unoque minorem
Patre dedit Natum, qui secum mitia firmet
Secula: nec lætis jam desunt omina Gallis.
Ardua Magnanimus promittit facta Puellus,

Fortunæque pares animos. Hunc nobile sentit
Jam natum Diadema sibi, clarumque Corona
Insignire caput gestit, devotaque parvi
Herois teneros jam Purpura colligit artus.
At tua dum sacri properant ad limina Fasces,
Teque omnis Prætexta colit, pulcherrima Divûm
Progenies, tua dum læti cunabula Reges
Suspiciunt; ego festivas in vota Camœnas
Dîs genitas, Phœbique sequacia numina duco,
Annue: daque mihi sacris obrepere cunis,
Quæve tui primo jam fudit fama susurro,
Accipe, regalis celebranda oracula vitæ.
Orbe super medio, bifidi prope culmina Pindi
Fama augusta sedet, superûm clarissima proles,
Miratrix virtutum, & pulchri mater honoris,
Quam faciles Musæ, propiorque inspirat Apollo.
Magnificos sparsura sonos, pernicibus alis
Aut latè volat, aut celsâ sublimis ab arce
Aure oculoq; vigil spectatq; auditq; quod usquam est.
Illa nec insano rerum se murmure pascit,
Nec vacuas vanis implet rumoribus aures,
Nec viles operas vulgusve ignobile curat,
Fortunasque leves; sed splendida limina Regum,
Et famosa sibi rerum spectacula poscit.

At dum magna litant Genio, & regalibus instant
Regna puerperiis, toto tum pectore prona
Volvit centum oculos, & centum subrigit aures
Impatiens strepere, & magnos inquirit in ortus,
Exploratque aditus fati, primævaque captat
Auspicia, & velox collecti nuncia veri,
Quæ didicit, pandit patriis oracula regnis.
Illa diu nostris avidè consederat arvis,
Venturæque loquax dederat præsagia prolis.
Spes Regno ingentes: vicino insignis alumno
Gallia quid dubitas? soboles tibi proxima surgit;
DELPHINUM tibi fata parant, Regina potenti
Jam tua Rege tumet: magnus tibi vagiet Infans
Heroum de stirpe Heros; tibi parvulus aula
Mox ludet LODOIX. Lætis hæc murmura Gallis
Splendida jactabat tanti præludia partus,
Nil mortale sonans, afflataque numine Divûm.
Credidimus fatis hilares, nec Fama fefellit.
Exiit, & primas effusus lucis in auras,
Adspexit sua regna Puer; patriumque decoro
Lumine, pacificisque erexit vultibus orbem.
Mox natalitio plausu, placidoque tumultu
Augusti sonuere lares; se Gallia longos
In lusus solvit, magnoque superbiit aula

Clara puerperio, flammis jam compita fervent:
Pensilibus lychnis, & crebro lumine cernas
Collucere domos, noctemque incendia vincunt.
Aëre dissiliunt imitantes sidera flammæ.
Artificum vigiles laxantur in otia curæ.
Et sua cuique putes ludi natalia Gallo.
Sequanides toto plauserunt littore Nymphæ.
Nectar iit rivis, rubris fons ebrius undis
Fluxit, & insolito stupuit se sobria Naias
Immaduisse mero; subitoque admixta Lyæo
Erubuit, risitque, & vina fluentia volvit
Quà volvebat aquas: hæc inter gaudia, voces
Fundebat jam Fama suas, & remige pennâ
Astra super volitare, & toto spargere mundo
Victorem LODOICUM olim, nuperque maritum,
Jamque patrem, cælo terrisque assueta parabat.
Hanc adit, & nitidâ præcingens lilia fronte
Gallia pace virens, & priscis inclyta lauris.

Interpres Divûm, Magnarum Nuncia laudum
Fama, inquit, vatis quæ Phœbi oracula captas;
Auctoresque Deos, & conscia sidera fati
Consulis, ingentes mihi spes non vana dedisti,
En parvum licet augustis ostendere regnis
Heredem, & tenero plenas mihi numine cunas.

Ille suam blando Matrem licèt exprimat ore,
Plus etiam de Patre ferat; tamen anxia fati,
Quanta mihi soboles, quantus mihi creverit Heros,
Quæque parent mihi regna Dei, quæ fila Sorores
Quave manu versent, laudum quæ semina surgant,
Et pacis, bellique vices, volvendaque secla
Rege sub hoc quæro. Tacitas agnoscere sortes
Et sua fata juvat. Tu, quæ cunabula nati
Principis, & magnæ cecinisti limina vitæ,
Arcanam seriem, & tanti penetralia fati
Pande Dea: attonito dabimus miracula mundo,
Et quæ multa canas. Volucri tum corpore Fama
Constitit, & firma, & risu diducta sereno.
Ecquid, ait, majora mihi jam fata minaris?
Nuncia tot fatis & tot successibus impar,
Gallia, deficio, & tua me fortuna fatigat.
Externis dudum victricia Lilia terris,
Otia regnorum, jurataque fœdera Regum,
Et genialem aulam, & reducis spectacula pompæ,
Et regis thalamos patris, & cunabula nati
Usque cano, reliquo nusquam mihi jam vacat orbi,
Tu me sola tenes, nec sum nisi Gallica Fama.
Nunc majus mihi crescit onus, LODOIXQUE canen-
dus

Alter erit; promptæ vix centum corpore linguæ
Suffecêre Patri; nova jam præconia Nato
Unde petam? volitare & anhelo pectore utrique
Centum inflare tubas labor est. Tu Gallia nutrix
Heroum, interea duplici diademata fronti,
Et latam geminâ sub Majestate coronam
Expande, & patrios festina extendere fines.
Non capient tua regna duos. Quæ gaudia tollant
Se tibi, quanta tuis accrescat gloria rebus
DELPHINO nascente, rogas? Non aptior unquam
Sceptra manu regere, & priscos inducere mores,
Seu pacis, seu jura sacri componere belli
Sors ferat. Ac primùm longos tibi Pacis in usus
Nascitur, & miti nova destinat otia seclo.
Huic hilaris lætos effinxit gratia vultus;
Jamque altùm spirans pectus concordia blando
Molliit amplexu; pulchrâ cum matre Cupido
Arrisit puero puer, & cunabula mitis
Implevit Genius, pronæque in pensa Sorores
Candida tranquillæ duxerunt vellera vitæ.
Hunc genitor nuper juratâ in federa dextrâ
Sustulit, & placidæ porrexit ad oscula matri,
Plaudentique, manu puerum circumtulit aulæ,
Adpressitque sinu. Felix hoc pectore discet

Et puer hâc regnare manu. Natalia cerne
Tempora, cum positis mundus requieverat armis;
Et Regum thalamos, & federa nobile Pacis
Mirabamur opus: pressis concordia Bellis
Aptabat placidum tantis natalibus Orbem;
Pax Martis furias, & secli tristia probra
Eluit, ardentes excussit mœnibus ignes,
Restituitque aras, & pulvinaria Divûm
Sacrilegâ temerata manu. Sic Fata parabant,
Nec decuit mites nasci inter crimina Divos.
Sic expectatæ concordi federe mundus
Arrisit soboli, maturaque tempora Pacis,
Fortuna, & totis Saturnia secula terris
Præmisit DELPHINO, & læta per otia prudens
Augusto sic stravit iter Natura Puello.
Qualis ab æquoreis Titan dum nascitur undis;
Primâ luce vigil pallentes dimovet umbras,
Et roseas Aurora fores, radiataque cœli
Atria diducit, sensimque affusa per auras
Nubila cœca premit; ventosq; hyemesq; serenat;
Et placidum Phœbo reduci componit Olympum.
Aspice quàm simili præstet virtute Puellus,
Ut dulces aperit vultus, multamque serenis
Pacem oculis; placidis ut versat pectora cunis;

Ut ſpirat primo Saturnia ſecula riſu ;
Quantus honos fronti, roſeis quam blanda labellis
Gratia, quam dulces iſtæ jam pacis amores
Annuit, & toti ſpondet nova fœdera mundo ?
Quin jam bella domat, pronaſq; in prælia dextras,
Et tumidos novus Alcides jam comprimit angues, *
Et firmat læſæ nutantia numina Pacis.
Hic dubiis unus potuit ſuccurrere rebus,
Et placare Patrem. Naſcentum hæc gloria Regum
Principiis prodeſſe ſuis ; innoxia priſcos
Sic peperit Natura Deos. Jam firmior ætas
Currat, & erectum melioribus impleat Orbem
Officiis ; quas non regnandi noverit artes
Sub Patre ? Mox belli, paciſque imponere leges
Diſcet, & inſanos plebis contundere luxus.
Et regnum jam noſſe ſuum ; jam pondera rerum
Ferre ipſe, aſſiduis penſare æraria curis ;
Et regnare ſuis ; avidos compeſcere fluentum
Prædones populorum, & iniquos plectere ſumptus
Legibus ultricis Themidos. Florebit alumnus
Talibus auſpiciis ; & claras imbuet artes,
Ingenuaſque animi curas. Vos credite Muſæ,
Nunc regno indecores & inania numina Muſæ

* Regis iram ob injuriam Legati in Britan. ſui temperat.

Vos colet hic, vestræ incipient revirescere lauri,
Proderit & novisse Deas, dum parvulus heros,
Ut novus è cunis matura oracula Phœbus,
Vagiet; & sterili referet sua præmia Pindo,
Marte olim Musisque potens. Hæc regia cura
Ingenium coluisse suum, fecisse canenda
Et cecinisse deûm est. Sed quis jam bellica nati
Principis acta canat? mites licèt hauserit artes,
Non levibus studiis aulæ, nec mollibus uti
Gnarus blanditiis, ignavo tempora luxu
Exiget, at duris adolescet viribus infans.
Jam tacitas sortes & vatùm oracula cerno.
Ut toto pueri versat se pectore Mavors?
Ingentes ut spirat avos? ut plurimus ardet
Ore Pater? quot jam virtutum insignibus ornat
Pulvinar geniale! ut jam cunabula parvâ
Majestate premit! patriis excurrere gestit
Sceptris apta manus, saliunt jam pectora cunas
Indignata suas. Majorum semina laudum,
Velocesque animos, & cruda exordia magnæ
Indolis adverto. Mox pubescentibus annis
Cælatos bellis clypeos, & forte rubentes
Bellorum maculis infans mirabitur enses,
Et patrio ludet jaculo, & brevioribus hastis

Æquævâ cum pube ferox, & prælia fingens
Incipiet magnis jam tum præludere fatis.
Talis in Æmoniis heros Peleïus antris
Per ſontes pharetras, & adhuc ſtillantia tabo
Spicula reptavit, parvâque ingentia volvit
Tela manu; & jam tum Lapitharum prælia ludens,
Et ſua venturo durans præcordia bello,
Creſcebat Danais, Teucris dum creſceret Hector.
Mox & deſidias & inertibus aulica ludis
Otia deſpectans, aut cervis retia tendet,
Indomitos aut flectet equos, aut verſa ferarum
Terga fatigabit, ſpectandaque ſpicula torquens,
Et Puer auguſtâ jam formidatus in aulâ,
Ardebit duros Martis tentare labores;
Et pulchræ ſimulachra dabit ſolennia pugnæ
Jam ludo egregius. Sic quondam Juppiter alta
Dum ſtetit arce poli, famuloque inſedit olympo
Pene puer, cœlo rutilare & ſcindere nubes,
Et tenero didicit fulmen vibrare lacerto,
Primævos pueri luſus, exordia tanto
Digna Deo. Nec me vatum præſagia fallunt;
Sacrorum ultorem cerno, parvumque ſuperbæ
Everſorem Aſiæ, currus in pulvere inanes,
Strata ſolo tormenta, evulſaque roſtra carinis,

Et terra & toto captivas æquore Lunas
Auguror ; angustis metuens in rebus amica
Auxilia imploret Venetus ; sociamque superbus
Jam poscat Germanus opem ; jam concitet Orbem
Magnus ALEXANDER, Scythicum qui primus in hostem [a]
Jungit opes, acuitque animos, & suscitat iras.
Pluribus auxiliis, & tanto splendida partu
Gallia dic, dabimus multos in prælia Reges,
Heroum nunc turba sumus, nunc pluribus æqui
Sufficimus bellis, iterum tibi, tristis Idume [b],
Et genitor, gnatusque instant, iterumque reservant
Victores tibi fata duos. In bella, tyranne,
I nunc, & fessam numeroso milite Cretam
Obrue, & Adriacum Getica prætexere littus
Classe para, Austriacas infido fœdere gentes
Allice, & attonitos compelle in prælia Dacos;
Non impune ruis, magnus tibi nascitur ultor,
Et quot bella geris, tot jam tibi bella minatur.
Hunc genitor LODOIX exempla per ardua ducens
Vincendique artes, & honoris limina pandens
Irruere in Thraces, Scythicumq; lacessere Martem;

a *Summus Pont. qui Reges ad sacrum bellum invitat.*
b *Vesp. & Titus olim expugnaverant.*

Et versare dolos, & declinare docebit;
Quo genitor se cumque feret cœlo auspice victor,
Regibus injiciens, captivis vincula solvens,
Solvere sic miseros, sic debellare tyrannos
Macte Puer, dicet: sic barbara vertere castra
Incipe: tunc ardens, & in hæc exempla paratus
Æmulus ipse Patris quot in hostes fulmina volvet?
Exultans Libycis quot sparget funera castris?
Victori referet quot signa inimica parenti?
Et primo jam Marte ferox, & torvus anhelo
Pectore, perfususque decoro pulvere vultum
Quàm rapiet lætum pulchra in spectacula patrem?
Ille licèt primùm vix ducere cœperit annum,
Gallia, non spectanda procul præconia pando.
Non tibi longa mora est, Reges sua non capit ætas,
Ingenium cœleste suis maturius annis
Crescit, & à summo vires sibi sumit olympo,
Nec numerare dies æquum est & tempora Divûm.
Hæc dum fata manent, magni spes altera regni
Cresce Puer, totumque imple virtutibus orbem.
Non exempla tibi, præceptaque regia desunt.
Non opus antiquos regnorum evolvere fastos,
Externosve duces; aliis monstretur Achilles,
Ductoresve alii prisci miracula mundi.

At tu disce Patrem, valeat quid dextera bello
Consiliisque animus, propior tibi colligit heros;
Et totus regnare docet. Sed dum tibi clara
Hortamenta parat, firmis & providet annis;
Uberibus sacris, immortalique recumbe
THERESÆ in gremio, Divûm te nectare totum
Prolue; disce hilarem risu cognoscere Matrem,
Et mulcere manu, dulcique impellere motu
Regia quæ magnos spondent tibi pectora fratres.
En tibi regales aperit Regina vicissim
ANNA sinus; quondam LODOIX hîc ludere cœpit,
Hîc cœpit regnare pater: prior ille recentum
Heroum locus est, puerorum hæc hospita Regum
Pectora, te blandis hæc dum versabit in ulnis
Prima sui quoties revocabit gaudia partus!
Et dicet, cultûs spectans, animosque puelli;
Sic meus exsiliit, ducto sic molliter ore
Vagiit, & simili diduxit lumina risu;
Spesque dabit primas tanti Regina nepotis,
Exemplumque ingens, moresq; animosq; docebit
Virtutum monitrix. Sed quid jam garrula longis
Laudibus impedior? juvat ire, tuumque per orbem
Gallia deproperare decus, tua fundere fata.
Hæc ait; & toto devolvens corpore pennas

Præcipites, centumque acuens in corpore linguas;
DELPHINUM cecinit volitans, quà Sequana lætis
Plaudit aquis, Ligerisq; vagus, refluusq; Garumna;
Præcipitumque tumens Rhodanus regnator aquarum.
Materni quà ripa Tagi; quà panditur ingens
Eridanus, quáve augustæ sua flumina Romæ
Insinuat Tiberis: geminumque allapsa per axem
DELPHINI per utrumque tulit natalia mundum.



CIRCUS REGIUS,

SIVE

POMPA EQUESTRIS LUDOVICI XIV.

CARMEN HEROICUM.

PACIS magnificos, belli sub imagine, ludos,
Egregioque juvat solemnes dicere Pompas
Ordine. Roma suos sileat festiva triumphos;
Doctaque Olympiacis quæ lusit prælia campis;
Olim quadrijugos agitans in pulvere currus
Hæreat, & nostras miretur Græcia palmas.
Tu circo, mihi pande vias, insignis; & illos
Inspira, LODOICE, animos queis Cesaris ibas
Æmulus, & latio ducebas splendida luxu
Agmina: nunc etiam placidos mihi dirige cursus,
Assuetusque licèt pugnas, & grandia Pacis
Federa, & assiduas rerum sub pectore curas
Tractare; ipse tuos animo ne despice ludos.

Mille tui majora parant præconia vatès ;
Aonioque tibi deductæ vertice Musæ
Augustum æterno Templum de marmore ponent,
Quâ molles agitat flexus, longisque virentum
Ulmorum ordinibus, prætexit Sequana ripas
Sedatos cives intùs, domitosque Rebelles
Artifici effingent auro, captivaque signa,
Et fusas campis acies fugientis Iberi.
Hîc frendens undas Rhenus, Scaldisque, feroci
Amne jugum indignans, & fractis mollior undis
Eridanus solido argento, domitusque Mosella
Spumabunt. Circum plangentia littora passim
Eversæ ferro flammisve ultricibus arces,
Altaque disjectis fumabunt oppida muris.
Parte aliâ, duro, sæva inter funera, Mavors
Cælatus ferro, Furiæque in bella frementes
Nequicquam, diroque minax Bellona flagello
Vincla imposta ferent, & te, Lodoice, timebunt.
Hic supplex iterùm pacem exorabit Iberus,
Et læsâ Regum pro relligione, trementis
Effigies Romæ, flavo pallebit in auro.
Congestæ assurgent prædæ ; stratisque trophæis
Ipse super, stabis spoliis indutus opimis,
Et famam ipse tuam circum, lætosque labores,

Vultu, quo recreas populos, & bella serenas,
Aspiciens, dulci gaudebis imagine rerum.
Ipse adero pulcro laudis perculsus amore,
Et lauri, & tonsæ foliis insignis olivæ,
Ibo altum spirans, & victas ordine pugnas,
Æternosque canam belli, pacisque triumphos.
Nunc festas memorans jucundo carmine pompas,
Externas in amœna traham spectacula Gentes.
Post varios casus, & longi tædia Martis,
Sævire adversi strictis mucronibus enses,
Diraque pacatis inflari classica bellis
Desierant. Æquis stabant sub legibus urbes,
Lætaque se longo solvebant secula luctu:
Sic, ubi post hyemes, & nubila sidera cœli,
Quassatæ pelago portum tenuêre carinæ,
Frondibus ornatæ longo stant ordine puppes,
Tutaque votivis celebrantur littora ludis.
Ecce iterùm tristes agitavit pectore curas
Hispanus placidam Tamesis Legatus ad oram,
Commovitque suos, emptamq; in crimina plebem,
Insano fastu, & cœcâ temerarius irâ,
Ausus liligeros etiam præcedere currus,
Regia tunc dubiis hæserunt federa Regnis.
Continuò Mavors nostris è finibus exul

Accelerat, fraudemque trahens, iramq; sequacem,
Pertentat sensus, animosque in prælia versat
Crudelis. Primos irati Numinis æstus
Concipiunt populi faciles; Regisque supremos
Accenso Proceres expectant pectore nutus.
Ut quoties sylvis frondentibus incidit ignis,
Nec ramos, nec adhuc umbrosa cacumina victor
Corripuit, pingui furtim sub cortice fumant
Robora, vel flammis frondes crepitantibus ardent,
Horrida dum latè volvant incendia venti,
Et glomerent cœcam piceâ caligine nubem.
Quin etiam ultrices Regi Mars aggerat iras
Vocibus his. Cessas, LODOICE, in prælia, cessas?
Nec palmas, pace egregius, famamque priorem,
Nec bellis gravidum imperium, gravidumque triumphis
Respicis, ac resides inglorius exigis annos
Oblitusque tui? Coram despecta Britannis
Lilia, & irrisos deformi vulnere currus
Ad Tamesim, ostentat, victorque superbit Iberus
Ille, nefas! tua jura, tuos adfectet honores
Vi rapere insultans! juratam illudere pacem
Audeat, & tumidos impunè attollere fastus?
Nec te dulcis honos, aut bellis inclyta virtus

Ultorem impulerint? avidus jam classica miles
Expectat, tacitisque fremit rumoribus aula,
An tu dissimules? animis opibusque superbus
Concipe victrices iras, & fœdera rumpe
Mollia adhuc, quæ Relligio te vana moratur?
Vertis in auctorem sua bella, hostemque lacessis
Non socerum... His animum dictis inflammat, & altâ
Sopitos in pace, ferox exsuscitat ignes.
Invidiam gentis, diraque cupidine Regni
Insidias, artesque, odiisque tumentia longis
Pectora, & infidam pacem, jussique recentes
Legati furias memorat; Regique potenti
Irarum agglomerat tumidos sub pectore fluctus.
Ægæo qualis Boreæ cùm spiritus alto
Insonuit, placidas spumis albentibus undas
Asperat incutiens sonitum: mox turbine cæco
Fluctibus illidit fluctus, totumque repentè
Præcipitans, imis ab sedibus incitat æquor.
Sensit amor, divinus amor, qui numine dextro
Compositæ paci, fortunatisque Hymenæis
Præsidet, & teneros latè dissеminat ignes;
Mox Regem aggreditur dictis. Fortissime Regum,
Afflictisne paras bellum lacrymabile Regnis,
Alternasque iterùm cædes, & mutua ferro

Funera ? pacatum componere moribus orbem,
Et fracti bellis secli fulcire ruinam
Quam satius ? quæ te vincendi vana cupido.
Suscitat ? Hesperiæ vix siccos sanguine campos
Aspice, belligeris viduatas civibus urbes,
Exhaustas & opes Regni ; quid restat Ibero
Quod vincas ? veniam orabit, labemque nefandam
Eluet, æternosque tibi jurabit honores.
Frange animis animos, & fastu despice fastum
Jam victæ gentis : sed durum pectore Martem.
Excute. Non precibus Genitrix, aut anxia votis
Molliet hanc iram Conjux, quæ federa Regum
Turbari, pacemque suam suspirat, & ipsa
Regnorum lacrymis dotari, & sanguine luget ?
Oro per hos sponsæ luctus, per dulcia nati
Oscula, qui placido jam risu noscere Matrem
Incipit, hos iterùm, mitis, compesce tumultus.
Aut si tantus amor pugnæ, solemnibus acres
Invita ludis animos, & præmia pone.
Ludicra sic positis agitarunt prælia bellis
Et Pater, & Proavi . . . sic fatus splendida fixit
Lumina Delphino similis, vultuque decoro
Os pueri blandum expressit, risusque serenos,
Qualis erit, cùm jam formosa adoleverit ætas,

Inflexitque Patrem. Calidis jam Regius ardor
Sensim defervet venis ; sed Martia virtus,
Et Regni pietas, spretæque injuria Gentis
Exstimulant : donec Pacem imploravit Iberus
Supplicibus votis, & primos cessit honores,
Et sua jam victum docuit Fortuna timere.
Placatur LODOIX, pacemque indulget amori,
Et rigidum belli solatur imagine Martem.
Composito in speciem gaudet certamine, pugnæ
Assimilare artes, cursuque insignis æquorum
Aulica pulvereo jam destinat agmina campo,
Auratis lectos Equites concurrere in armis
Acrius, & virides sine sanguine carpere lauros
Hortatur, lætumque aperit victoribus æquor.

Stabat in innocuas acies, festivaque pacis
Prælia, porticibus laxis, & carcere longo
Regia planities, paribus fastigia tectis
Frontibus egregiis ædes, & divite cultu
Conspicuæ, attollunt. mediâ LODOICUS arenâ
Æreus exsurgit tumulo, dextraque minacem
Flectit equum, & dominam victor supereminet urbem.
Mos erat hoc celebres Pompas educere Circo,
Sed Luparam ædificans ampla in spectacula Princeps

Dat ſpatia, & ludis immenſas extruit aulas.
Marmore ſtat Pario, nitidiſque effulta columnis
Regia, quæ ſerie tectorum, & mole ſuperbâ
Extremam ſpatiis urgens ingentibus urbem
Innumeras latis complectitur ædibus, ædes.
Alluit exultans auguſtam Sequana molem;
Miranturque novas artes, operumque laborem
Surgentem, placidæ patrio ſub littore Nymphæ.
Effigies intùs Regum, ſpirantia ſigna
Exornant aulas: pulcrâ teſtudine poſtes
Aureaque effuſo radiant laquearia luxu.
Invigilat portis ſtatio, foribuſque ſuperbis
Ampla ſalutantum Procerum domus accipit undam
Et vomit aſſiduè. Circenſibus area Ludis
Opportuna patet juxta: ſeu lenta lacertis
Spicula torquere, aut pugnæ ſimulacra ſub armis
Texere; ſeu ſpumantis equi frenare feroces
Conveniat furias, rapidove laceſſere curſu.
Hoc libuit, LODOICE, tibi decurrere campo;
Regiaque inſignem condi in ſpectacula Circum.
Incumbunt operi artifices, ac juſſa capeſſunt.
Pars ſignare locum ſulco, terramque ſubactam
Sternere; pars tecum latè diffundere arenam
Et mollire viam curſûs, aut ponere metas,

Et

Et vastum paribus stadium concludere claustris.
 Tales vere suo, sub amici tempora solis
Exercentur apes, reparant dum cerea regna.
Collectos aliæ per olentia gramina rores
Convectant; prædam excipiunt, onerique vicissim
Succedunt aliæ, & lentum de cortice gluten,
Aut florum exercent lacrymam, ceráque tenaci
Dedaleâ parvos effingunt arte penates.
Sic volvunt alii manibus frondentia ligna
Et sylvas spoliant; altis secura theatris
Fulcra parant alii, curvamquè attollere molem
Compactis trabibus, cœloque educere tentant,
Immensi donec series operosa theatri
Æquis excurrit spatiis, gradibusque supernè
Exsurgit. Legere adversos ex ordine vultus
Hinc juvat, & varios fortunæ expendere casus,
Pugnantumque artes; animosque accendere plausu.
 Sic quondam Elei patuerunt maxima campi
Æquora, præcipites ubi circumflectere cursus
Certatim ad metas, pugnæque ardore solebant
Carceribus ruptis rapidi se effundere Currus;
Spectantum instabant fremitus, effusaque circum
Victores longo ducebat Græcia plausu.
Adversos equites valiato durior ætas

Sistere se campo quondam, signoque repentè
Audito, solidis concurrere vidit in armis,
Horrebant populi; rapidoque utrimque solebat
Conflictu oppositum contundere lancea pectus
Cum sonitu, & tenues vanescere fracta per auras.
His juvenes studiis, ictuque, habituque feroces
Martia venturis firmabant pectora bellis;
Sed duræ nocuere artes, ferrumque patentes
Vel subit infidum rimas; vel noxia ruptis
Fragmina dissiliunt hastis, incautaque sæpè
Insequitur cædes, aut cœcum cuspide vulnus.
Heu! lætis alium ludis inducite morem.
Nec tantas animis, Reges, assuescite pugnas.
Nunc capita aurato cursim transfigere telo
Depicta, aut torvæ juvat insultare Medusæ
Missilibus jaculis, gratumque infigere vulnus:
Vel summam appenso celeratis cursibus hastam
Inserere orbiculo. Firmatæ gaudia pacis
Sic decet, & mites Regum celebrare Hymenæos.
Mox Tyrias chlamydes, capitum splendentia poscunt
Tegmina collecti Heroes, cristasque comantes,
Egregii bello nuper, jam pacis in usus
Innocuis tractant enses, & spicula dextris,

Jamque etiam cursu rapido, rapidoque recursu
Concitus, optatâ sonipes prælusit arenâ,
Et prima augustos sonuerunt classica ludos.
Improba finitimas vulgabat Fama per urbes
Intereà, Hispano fastu, rebusque Britannis
Offensum, renovare acies, & prælia Gallum;
Æoliis sævos recoqui fornacibus enses,
Et lenta in galeas duris incudibus æra
Versari, curvasque redire in spicula falces.
Sic falsâ dubiam terrebat imagine pacem.
Qua subit aëriis Cœlum scopulosa Pyrene
Verticibus, notis, & amoribus inclyta Regum
Insula, federibusque, jacet. non nubila cœlo
Illic densantur placido, nec littore toto
Sævit hyems. Dominam spirant hic omnia Pacem,
Apparet vitreæ propter divortia lymphæ
Pacis parva domus. Non pictis limina valvis,
Non auro illusi postes, non alta columnis
Culmina; nec sculpto splendent simulacra metallo.
Relligione micat, votisque ingentibus ædes
Non opibus, sed plena Deâ. furor intus ahenis
Dira fremit vinctus nodis; tristisque Megæra
Rumpitur, & tortis nequicquam insibilat hydris
Votivæ galeæ scabrâ rubigine nondum

Excisæ ; fixi sacris in postibus enses,
Spiculaque obtuso radiant innoxia ferro
Bellorum exuviæ, & liquidas vexilla per auras
Undatim fluitant alti sub fornice Templi.
Candida marmoreis Virgo quæ præsidet aris
Paciferæ manibus ramum prætendit olivæ,
Fatalesque iras regnorum è finibus arcet.
Agnoscas oculis Divam, risuque sereno.

Illa ubi sanguineos populis instare tumultus
Audiit, & placidum dilabi in funera mundum,
Cum gemitu tales effudit mœsta querelas.
Heu! quæ vos agitant recidiva in crimina Diræ,
Mortales! alia ex aliis in bella ruetis
Assiduè? æternas modo vos in federa leges
Dicere, testarique aras, & conscia vidi
Numina. Quid requiem oblatam, propriamque salutem
Exosi, immensos optatis stragis acervos
Aspicere? afflictis etiam nunc vulnera Martis
Lugentur terris; & adhuc perfusa cruore
Tela madent. Saltem rerum reparate ruinas
Paulatim... Illacrymans acri tum fixa dolore
Constitit, accinxitque fugam. Sed nuncia veri
Fama tulit labem absterfam, firmataque jura

Gallorum; ludos; non horrida bella parari.
Paxque iterum positâ gaudens formidine regnat.
Aurea Lux aderat, roseisque Aurora quadrigis
Vecta, diem intulerat. Jam longi obsessa theatri
Limina, custodes, genus intractabile, servant;
Ne desit numero moles, aut victa fatiscat
Pondere, neve oneret scenas ignobile vulgus,
Dira seges ferri portis horrescit apertis.
Auratis longè videas procedere cives
Curribus, & vacuo egregios succedere Circo,
Virginibus mixtæ subeuntes ordine matres
Vittarum nitidis intexta volumina nodis
Longaque jactantes pretiosæ tegmina pallæ
Prætereunt Divis similes, altéque locantur.
Spectatum ornatæ veniunt, spectantur & ipsæ.
Accipit hæc blandam inclinans, redditque salutem.
Hæc roseos vultus, & dulci lumina risu
Explicat, illa sibi lenes exsuscitat auras,
Et picto nimios flabello ventilat æstus.
Nobilium juxta juvenum lectissima turba
Urbanis molles animos, & pectora mulcet
Lusibus, aut teneros furtim suspirat amores.
Cæruleis Proceres evincti pectora vittis
Purpureique Patres sparsim curvata coronant

Pulpita. Legati Regum jam proxima pompæ
Gaudia, tanta suis nusquam spectacula terris
Visuri, exspectant. Strepit omnis murmure Circus.
Picturâ insigni, miróque opulenta theatro
Ludorum latè campum circumspicit Aula.
Hic volitare viros sursum, montesque moveri
Mole suâ, & siccam per scenam vidimus æquor
Advolvi, & rutilum cœlo descendere Solem.
Prominet hinc pictis dives structura columnis
Quam decorant artes, & sparta tapetibus aureis
Lilia. Reginæ vultuque, habituque Dearum
Ostro pulvinis, auroque micantibus, illic
Consedêre oculis, & majestate decoræ,
Inclyta progenies Regum, dilectaque Regis
Conjux, jamque iterum mater, Theresa refulsit.
Non secùs ac cælo sistit se Luna sereno
Purior, atque alios noctis supereminet ignes.
Plausibus intereà lætis, fremituque secundo
Exultans Equitum longè processerat ordo.
Effusi refluunt passim per compita cives,
Prætexuntque vias, tectisque patentibus adstant;
Mirantur cultus Equitum, mirantur equorum;
Conspicuosque Duces gemmis, & nota colore
Agmina quæque suo, proprioque nitentia luxu.

Præcipuè fixis in Rege obtutibus hærent,
Sidereosque notant oculos, qui spiritus illi?
Qui vultus, votisque hilares, animisque sequuntur.

Jamque propinquabat campo, clangorque tubarum
Adventusque virûm, densusque hinnitus equorum
Incipit audiri, & longum increbescere murmur.
Jam chlamydes ostro pictæ, nitidisque lapillis
Eminùs, & tremulis radiat fulgoribus aurum.
Alterno qualis procurrens gurgite Pontus
Dum ruit, & fuso paulatim advolvitur æstu:
Allisi resonant scopuli, creberque remugit
Ante fragor; procul incipiunt albescere tractus
Undarum, donec perfundat littora fluctus
Spumeus, & totâ latè se volvat arenâ.

Talis erat clamor, vulgique ad limina motus.
Illi se vacuo tentant infundere campo
Furtim, contextis adrepunt postibus illi,
Injectisque agiles prensant fastigia dextris,
Sed tristis custos nunc hos nunc dejicit illos,
Summotosque procul strictis mucronibus arcet.

TURMA REGIA.

Ærea vix toto sonuerunt tympana Circo,
Ludentesque tubæ. Gramontius agmina lentè
Regia prægreditur, quo non præstantior alter,

Seu belli curas tractat, durosque labores
Ardens; seu tacitæ maturat fœdera pacis
Teutonico in cœtu; seu sacros Principis ignes
Explicat, & patriâ Reginam accersit ab aulâ
Legatus nuper, magnique interpres amoris.
Induitur Tyrio saturatam murice, & auro
Intextam vestem, gemmis onerata renidet
Divitibus cassis, plumisque undantibus altus
Surgit apex, capuloque effulget gemmeus ensis.
Præfecti Castris Equites comitantur; at ille
It strato sublimis equo, stadiique patentis
Metitur spatia, & posita statione, recessus
Signat equis, signatque viris, atque ordine longo
Castra locans, variam agminibus partitur arenam.
Nec mora, partiti numero spectantur Ephebi
Queis decus ingenuum formæ, roseusque juventæ
Flos micat, & flammis cœlestibus æmulus ignis.
Aurea Cæsaries illis, atque aurea vestis.
Vittarum fluitant nodi, plumæque rubentes
Eximius rutilo quas pileus explicat orbe.
Aurato alipedes stratos Jovis alite flectunt
Subsultim. Phrygiis opibus, pictâque pharetra
Troïa, dum stabat Priamus, mox Romula pubes
Sic aderat gaudens in equis, dum posceret ingens

Lætitia, alternis intexere in orbibus orbes.
Et sinuare fugas, & amœnam ludere Trojam.
Haud procul innumeri Tyrio ducuntur in ostro
Regis equi, crebris simulant nunc saltibus iras,
Loraque detrectant refugi, jactantque comantes
Excussâ cervice jubas: nunc aurea frena
Dentibus illisis mandunt, gradibusque sonoris
Compositi, sinuant alterna volumina crurum,
Et fulvum maculant spumis albentibus aurum,
Exultantque pares.. Videas pendêre tapetas
Auro intertextos rutilo, per stragula pictas
Arte Phrygum radiare Aquilas, pennisque minari;
Et nitido circum gemmas excurrere limbo.
Pone sequebantur fulgenti murice tecti
Lictores, pictosque ferebant ordine fasces
Romulidum, juxta portant insignia Regis
Armigeri. Pictam gerit ille coloribus hastam
Cæruleis, alter gemmatum Principis ensem.
Sustinet hic scutum: medioque umbone refulget
Qualis ab Oceani Titan se se extulit undis,
Eduxitque diem, radiisque potentibus umbras
Ut vidit, vicit. Rutilat fulgoribus aër,
Vanescunt gravidæ nubes, ventique residunt.
Ille triumphato pacatus regnat Olympo,

Flammiferosque regit, coeli super atria, currus.
Tum verò emicuit campo LODOICUS aperto
Ora Deo similis. Pictæ non addita vesti
Lilia, non sceptri fulgor, ditisque coronæ;
Sed sua majestas Regem indicat; undique vestis
Gemma fuit; chlamydem victorum more Quiritum
Induitur, Tyrio subluceт purpura fuco
Aurea quam multo percurrit tænia tractu
Gemmarum, & nitido subnectit fibula morsu.
Fronte super celsâ, radiantis more coronæ,
Stat galea, huic rutilum creber carbunculus ignem
Accendit. Lateri Princeps accinxerat ensem
Gemmatum, suras gemmato incluserat auro,
Erectusque regebat equi spumantis habenas,
Cui nitidos artus auro conserta tegebat
Purpura; crinito pretiosa monilia collo
Effulgent latè, compactaque cauda decoris
Vittarum refluit nodis, terramque flagellat.
Hoc cultu fremit arrectis cervicibus altè
Luxurians sonipes, tacitosque huc, versus & illuc
Dividit in populos Regem, tantoque superbus
Pondere, composito glomerat vestigia gressu,
Ludentesque jubas reicit per colla, per armos.
Hic ego Romuleæ tunc plenus imagine pompæ

Mirabar lætas acies, mirabar opum vim,
Ausoniasque Aquilas antiquæ insignia Romæ,
Attonitis inhians animis, ac talia volvens.
Æternas arces, Capitolî immobile saxum
Nequicquam, & rerum Dominam promiserat urbem
Jupiter; eversæ moles, avulsaque saxis
Saxa jacent; priscæ fatorum injuria Romæ
Vertit opes; at opus Luparæ dum cerno superbum,
Ingentesque minas murorum, æquataque cœlo
Culmina, Romanas iterum se attollere moles,
Et nostris iterum Capitolia surgere seclis
Crediderim. Tiberis pleno qui flumine campos
Stringebat Latios & Martia regna rigabat
Nobilis, & cœlo quondam gratissimus amnis,
Lapsa per Imperii decora, insignemque ruinam
Amne fluit modico, tristes & volvit arenas.
Auspiciis, LODOICE, tuis, nunc Sequana regnat;
Regia cui virides prætexunt atria ripas,
Et dites per agros sinuosis flexibus errans
Augustam vitreis urbem præterfluit undis,
Et Regum miratur opes, & marmora lambit.
Dum veterum stabant artes, & fata Quiritum;
Tum populus latè victor, belloque superbus
Imperiisque suis, animos æquabat Olympo,

Et totum Latias sub leges miserat orbem,
Ilicet, ignavæ nunc alta per otia pacis
Degenerant resides animæ, desuetaque bello
Pectora, Romani tenuis nunc nominis umbra
Usque adeò nulla est fati secura potestas.
At regere arbitrio populos, sceptrique potentis
Imperio, belli, pacisque imponere morem,
Jam fatum, LODOICE, tuum. Jam Gallia Roma est.
Dum rerum eventus varios mecum ipse voluto,
Stipatus circum innumeris Heroibus, Heros
Ibat ovans, fremitusque virûm, clangorque tubarum
Consonat. Egregium quo se se verterit agmen,
Illusas auro galeas, & spicula cernas
Sole lacessita, & tremulo fulgore reflexos
Ingenti circum radios albescere tractu.
Olim magnanimis cùm se jactabat alumnis
Inclyta, magnifico sic viderat ordine pompas
Roma suas. Latio seu victus Marte Gelonus,
Sive urbes Asiæ domitæ; sive excidit alta
Carthago: Tyrio victor conspectus in Ostro,
Quadrijugo vectus curru, insignisque trophæis
Ibat conspicuo Capitolia ad alta triumpho;
Æternasque Jovi lauros, & vota ferebat
Dîs Italis. Ludis populi, plausuque fremebant
Lætitiæ. At priscos sileat mihi Fama Quirites.

Discordes alius motis compescuit iras
Civibus, & patriam formavit moribus urbem.
Egregius latè famâ, & victricibus armis,
Ausonios alius felici Marte triumphos
Protulit, aut Jani stridentia limina clausit
Dulce ministerium Pacis. Sed colligit omnem
Insignis LODOIX laudem, moresque Catonis,
Mites Augusti vultus, animosque superbi
Cæsaris invenias, & totam in Principe Romam.
Pugnavit, vicitque puer, tolerare labores
Fervidus, & medios victor volitare per hostes.
Civiles domuit furias, primisque sub annis
Adversas quassis disjecit mœnibus urbes.
Congessit lauros; donec demulserit iras
Pacis amor; sed qui bellis, & nobile duro
Protulit Imperium ferro, nunc aurea condit
Secula, pacatis & dividit otia terris.
Aut placidis lætas componit moribus urbes,
Et molles aditus populis venientibus offert.
Aut sontes castigat opes, & legibus æquis
Fortunas multo conflatas crimine mulctat.
Aut pulcris etiam virtutibus addit honores,
Invitatque animos pretiis, & promovet artes.
Omnibus unus adest, animumque per omnia versat

Ipse suum ; & nulla rerum sub mole fatiscit
Anxius. Assiduo sic quamvis omnia motu
In mare cæruleos evolvant flumina fluctus,
Se capit Oceanus, nec motis altior undis
Turbatur, fluviisque, suâque capacior undâ.
At postquam lento percurrerat agmine campum
Atque omnem LODOIX lustraverat undique scenam;
Reginas blandè flexâ cervice salutat ;
Mox acri subsultat equo, penitusque recedit
In mediam, turbâ Procerum stipante, Palæstram
Aureus, atque humeris illic supereminet omnes.
Qualis ubi fœtis apibus, sua tecta relinquit,
Vestigatque domos alias emissa juventus :
Examen campo si quando erupit aperto,
Et sudum ad Solem ramo frondente pependit.
Rex nitidis clarus squamis, maculisque coruscus
Emicat, & rutilas insignior explicat alas.
Stant fulvis aliæ pennis, Regemque coronant
Affusæ circum. Mediâ sic luce refulsit
Princeps ; at juvenes ostroque, auroque decori,
Et Regum similes lætâ cinxêre coronâ.

DUCIS AURELIANENSIS TURMA.

Ut procul insonuit clamor, lætusque tubarum

Concentus. Videas spoliis orientis onustos
Adventare viros, totamque ostendere gazam
Persarum. Longâ serie per castra, quaterni
Incedunt Equites: seu qui resonantia pulsant
Æra manu; seu qui pompam comitantur Ephebi;
Seu juvenes, lætæ qui captant præmia palmæ.
Purpureis omnes vittis ornantur, & albis
Per nodos; micat insertis argentea vestis
Baccis, & lateri capulis radiantibus enses;
Cristatoque leves nutant in vertice plumæ.
Quadrupedes pressis domitos moderantur habenis;
Eois tectos opibus, cultusque profusi
Mole laborantes. Roseo spectabilis ore
Vertitur, & medio conspectus in agmine Ductor
Dat radios circum, & toto scintillat amictu.
Dum Xerxes Proceres inter, sublimior ipse
Ostentabat opes Asiæ, belloque superbus
Milite complebat terras, & classibus æquor
Immensum; tali vix se splendore ferebat
Ac Regis frater, Regisque simillimus Heros.
Invictis quoties LODOICUS. contudit armis
Adversos hominum fastus, domuitque rebelles;
Ille secundus apex, & belli proxima cassis
Astitit, ingentes partitus pectore curas.

Ut prædulce decus, properamque extendere famam
Gestiit! ut dubio voluit se credere Marti
Sæpius, & sacras fratri decerpere lauros!
At rigido postquam risit Pax aurea seclo
Ille etiam Regis curas, & vota sequutus
Spes alias Pacis, læto dedit altera Regno
Conjugia, & teneros etiam speravit amores.
Nunc tumidum, fuso per eburnea colla capillo
Flectit equum, chlamydem gemmis, auroque micantem
Ventilat, & pictas radianti vertice cristas.
Sic oculos, sic ora ferens Deus æquoris olim
Flectere equum docuit cursu, nam Rector aquarum
Si qua fides, illam, Dîs admirantibus, artem
Extudit, & pompam primus celebravit equestrem.
Hos, Musæ, vidistis enim, mihi pandite Ludos.
Dum se se cupido concessit casta marito
Nereïs Æacidæ; convenit Thessala pubes,
Convenêre epulis Divi, nam visere castas
Sæpe domos, & se mortali ostendere vultu
Cælicolæ, priscâ sub Relligione, solebant.
Effulsere omnes, & læta per atria pictis
Discubuère toris hominum genus, atque Deorum,
Et festos egere dies. Vix nectare se se

Proluerant, lautis agitantes gaudia mensis,
Instituunt sacros vicino in littore Ludos,
Et Thetidis tædas gaudent celebrare jugales.
Quisque suam summis ostentat laudibus artem.
Mobilibus digitis citharam percurrere cœpit
Cynthius, alternasque fides. Nunc arte canoros
Attollit numeros; chordas nunc molliter omnes
Vellicat, & tremulis mulcet concentibus aures.
Hos Divi motus laudant, citharæque sonantis
Mirantur modulos, & non imitabile carmen.
Grandia Pierides respondent carmina Musæ.
Ut tener æternis olim concreverit orbis
Seminibus; rutilos cœlo quæ sparserit ignes,
Quæ proprias rerum secreverit ordine formas,
Quæve agitet molem fatorum infusa potestas.
Hinc mersos latè populos, mundumque natantem,
Et jactos Pyrrhæ lapides, & dulcia Regna
Saturni memorant. Plauserunt cantibus illis.
Littora, & immoti presserunt murmura fluctus.
Oblitus duri Mavors certamina belli,
Aut positam jactu certus contingere metam
Horrendo volucres vibrat stridore sagittas;
Aut procul ardenti similis, similisque minanti
Fulmineam validis protendit viribus hastam;

Et rapido vacuas ictu diverberat auras,
Et facilem exercens pugnam, sua prælia ludit.
Jupiter innocuo collectas aëre nubes
Collisit placidus, tonitrusque, & fulgura finxit.
Obliquas per inane faces, tractusque coruscos
Flammarum rutilare, & inania murmura cœlo
Misceri, & læto viderunt numina vultu
Supplicia in ludos, pœnasque in gaudia verti.
Spargebat furtim flammas, & tela Cupido
Per Divos, Nymphasque, sed heu! quot pectora amore
Improbus accendit, quot ridens vulnera fixit!
Ornatum phaleris, collectâque æquore gemmâ
Insiliit Neptunus equum. Mirabile dictu!
Fuderat hunc summo tellus percussa tridente;
Pulvereoque leves flectens in littore cursus
Ostentare sui gaudebat muneris usum
Ipse super. Sonipes tantis compressus habenis
Mollia nunc siccâ vestigia ponit arenâ,
Insultatque solo plaudens, glomeransque superbos
Arte novâ gressus, campo se se arduus infert.
Nunc curvis fertur spatiis, & poplite flexo
Spargitur in gyros, subitisque recursibus in se
Conversus, varios intexit in orbibus orbes

Æquora mox per aperta volat, cursuque citato
Aërias post se nubes, ventosque relinquit.
Dat sonitum retrò campus, nec sentit euntem.
Aut ante ora Deûm, crebris subsultibus ardens
Emicat, & vacuas erectis verberat auras
Calcibus, atque agili se jactat in aëra saltu.
Laudabant Equitem Divi, cultuque tumentem
Mirabantur equum. Tantarum conscia laudum
Ipsa suam posthac Pallas contempsit olivam.

Hinc alacres cursus, & festas ducere pompas
Cura fuit, quoties ineunt socialia Reges
Conjugia, & lætam pacem. Sic ludere cœpit
Rex Pelagi, fraterque Jovis. Nunc ore decoro
Egregius celebrat Regis connubia frater.

Vestem crebra ligat gemmatis fibula nodis,
Cui punctis acus insistens operosa minutis
Argento gemmas, gemmis intexuit aurum,
Et super arti artem, decori decus addidit ingens.
Aurea formosam cingunt diademata frontem,
Effusamque micans cristato in vertice fundit
Lucem adamas; lateri contexto flexilis auro
Circulus effulget pulcrum qui subligat ensem.

At sonipes latos cui splendida contegit armos
Purpura, sub tanto exsultat sessore, suumque

Sentit onus. Nunc frena ferox fulgentia mandit,
Cervicemque jubis, atque ardua colla flagellans,
Aut patulis efflans generosum naribus ignem
Fixa tenet crebro spectantum lumina saltu.

Hîc Charites plausêre omnes, summoque decori
Spectavere Ducis vultumque, habitumque theatro.
Ille ibat toto fundens sua lumina Circo.
Qualis, ubi Veneris dilectum Lucifer ignem
Extulit Oceano: roseo formosus ab ortu
Explicat os rutilum cœlo, tenebrasque resolvit
Uno Sole minor. Tali fulgore nitebat
Borbonides studiis gaudens, plausuque faventum.

CONDÆI PRINCIPIS TURMA.

Ecce novum intereà campo se se intulit agmen
Heroum, tantæ quos inclyta gloria palmæ
Incitat ad pugnas, ardensque in pectore virtus.
Composito quisquis sonitu resonantia pulsat
Tympana, collectis manicis, vittâque retortis
Brachia protendit jactans alterna; suisque
Aut quatit æra, leves aut verberat ictibus auras.

Quæsitas Condæus opes terrâque, marique
Vestibus, & Scythicæ gestans insignia Lunæ,
Exhibet imperiis latè, populisque potentem

Regnatorem Asiæ, miseras qui territat urbes
Christiadum, & sacras, heu! diruit impius aras.
Se vultu profert animisque ingentibus Heros,
Non qualis belli furiis accensus, & irâ
Terribilis, manibus ferrum fatale coruscat,
Attollitque animos, & sævis fulminat armis;
Aspera dùm fuso crudescunt prælia Martis
Sanguine; sed qualis, dùm nobilis ira resedit
Bellorum, mitem detersus pulvere vultum,
Excipitur votis victor, placidusque triumphat.
Huic læves humeros velat Babylonica vestis
Cæruleo tinctu, fulgentisque æmula cœli
Purpura, Mæandris auri, argentique refulget.
Balteus implicito quam circum amplectitur auro.
Intextam Phrygio præfert de more Tiaram,
Confusosque super, nigro, niveoque colore
Cæruleoque, apices, mollis movet aura favoni
Halitu inoffenso, & cristæ fastigia libat.
Circi per vacui confinia, Thracius illum
Portat equus, formæ sibi conscius erigit armos,
Immensisque opibus Domini, genioque superbit.
Quid dites phaleras? quid frena? quid aurea bullis
Cingula? quid tumido collecta monilia collo,
Aut memorem ornato pictas in pectore Lunas?

Undique gemmarum radiat, fulvique metalli
Lucida congeries; medioque in sole coruscans
Pulcra repercussis dispergit fulgura flammis.
Spectantes longo testantur gaudia plausu.
Clara Ducis virtus, immensaque fama recursat,
Et subit illius quondam victoris imago
Qui subitis auxit victricia tempora palmis
Pene puer. Primis ex quo se se induit armis,
Candida veloci plausit Victoria pennâ
Quo se cumque tulit. Fastus compressit Iberos,
Reppulit Austriacum nostris è finibus hostem,
Non Rheni tardatus aquis, non aggere multo.
Quot fudit campis acies! quot strenuus arces
Eruit, & validis quot bella exhausit in armis!
Quos animos, quas spes ostenderat! heu! quibus ille
Jactatus fatis posthac, quæ prælia gessit!
Sed quid ego hæc memorem? placidi sub nomine Regis
Effulget nostrâ jam nobile sidus in Aulâ.
Non secùs ac Lunæ si quando argenteus orbis
Palluit, & cæcâ se se prætexuit umbrâ:
Auricomi tandem radiis obnoxia Phœbi
Crescit ut aspicitur, purosque recolligit ignes.
Ut procul armigeros Equites, venientis & ora

Condæi, medio prospexit ab aëre Mavors,
(Quippe aderat Mavors sedatis undique bellis,
Et circum denso nebularum fusus amictu,
Illam, quod superest, vidit certaminis umbram.)
Quas, inquit, fortuna vices mihi noxia versas?
Quâ natos in bella viros dulcedine mulces?
Olim quæ pugnæ signum crudele canebat,
Bellantum accendens animos, & pectora raucis
Cantibus, innocuos nunc clangit buccina ludos.
Qui domino victore ferox, crebrisque trophæis
Infremuit quadrupes, mediosque erupit in hostes
Ante minax, pressitque ingentes cædis acervos:
Nunc pictâ cervice micans lascivit, & illa
Hostibus insultans, quæ sparserat ungula rores
Sanguineos, tenues nunc circo spargit arenas.
Pro chlamyde horrendâ, sævi pro casside belli
Ludorum nitidi cultus, & mitia Pacis
Ornamenta micant gemmæ, pictæque tiaræ.
Qui rapido nuper cursu media agmina rupit
Turbinis in morem, per noxia tela, per enses
Fulmineos, diramque vomentia fulgura mortem;
Nunc Tyriæ vestis luxu, gemmisque decorus
Vanas pictorum capitum perrumpere gestit
Cervices equitans, & pompam ducit inermem;

Quo fortes animos, invictaque pectora vertis
Pax ignava? meus quo tandem labitur Heros!
Scilicet & placidis postquàm virtutibus orbem
Implevit LODOIX, hanc spem mihi fata reservant,
Arma retractabit, victor, reparandaque rumpet
Otia. Tum Solymæ fines, captivaque Regna,
Et Septemgemini trepidabunt ostia Nili.
Te spoliis tectum, CONDÆE, recentibus, illic
Nostra sub auspiciis LODOICI castra videbunt.
Hæc secum tacito volvit sub pectore Mavors
Ductorem intereà Proceres comitantur ovantem,
Et varias rutilo jactant in vertice plumas.
Non aliter pennas Junonius explicat ales,
Dum tumet, & jactat stellatæ syrmata caudæ.
Si quis acu pictas chlamydes, Phrygiasque tiaras
Gemmatosque enses, & barbara segminacrurum
Viderit, & Lunæ radiantia cornua; toto
Confluxisse putet lectos Oriente Tyrannos.

ANGUIENI DUCIS TURMA.

CONDÆUM sequitur simili splendore Parentem
ANGUENIUS, campoque micant Natusq; Paterq;
Sic sparsis Solis radiis, & luce refusâ
In nubem, gemini fulgent per inania soles

Sæpius,

Sæpius, atque oritur magno de lumine lumen.
Magnificum simulat Regem qui temperat Indos
Littoribus natos aliis, quosque omnibus undis
Divisos, prudens nostro Deus abscidit orbi.
Ludicra qui numeris argutis classica flectunt,
Quique volubilibus quatiunt cava tympana palmis,
Murice collucent picto, vittâque revinctis
Vestibus alliciunt oculos, & cantibus aures.
Egregiâ Pueri formâ, similique juventâ
Ex auro pharetras humeris, arcusque ferentes,
Effusis equitant per lactea colla capillis.
Talis se risu lepido, & florentibus annis
Jactat Amor, pharetram gestans, celeresque sagittas
Queis agitat curas, atque ossibus implicat ignem.
Corpora quadrupedum cultu succincta fluenti
Sub baccis, auroque latent, Indisque lapillis,
Umbrosisque nitent sursum capita ardua plumis.
Virgatis famuli sagulis, queis, agmine longo,
Pensilis ex humero sonat arcus, & aurea cuspis;
Præcedunt turmam, lituosque, tubasque sequuntur;
Qui pugnas ineunt, & læta pericula famæ
Ornantur Thetidis spolio, & Gangetide gazâ,
Circumstantque Ducem nitidi. Condeïa proles
Ostentat luxu vario, quas ubere profert

Nostra sinu tellus, & quas mercator avarus
Oceano convectat opes. Gerit ille retorto
Interpunctam auro tunicam, quam plurimus ornat
Unio. Qui galeæ confusos viderit ignes,
Siderei vidisse putet laquearia cœli.
Usque adeò crebris perstringit lumina flammis.
Fulget apex albo mixtus, nigroque colore
Et croceo: pretiumque opibus dat lucidus ordo.
Cornipedem gravidæ gemmis, auroque vigentes
Præcingunt phaleræ, mediumq; accensa smaragdis
Zona ligat. Similes olim, dum Roma vigebat
Bellatrix, Latios curru duxêre triumphos.
Concitat hunc Heros, frenis & temperat aureis.
Talem Sarmaticis quondam cùm victor in oris
Aut Scythicas acies, aut sævi castra Geloni
Fuderit, exultantem animis, spoliisque superbum
Excipiet lætis exultans Vistula ripis.
Ille etenim juvenis, si vera Oracula vatum,
Sarmaticum reget, & summâ ditione tenebit
Imperium, quæ nunc intorquet dextera telum
Sceptra feret: cristis quam versicoloribus ornat
Augustam rutilo impediet diademate frontem.
Quâ se majestate ferens! quàm clarus in ostro
Incedit! patrias ut spirat nobilis artes!

Illum equidem primas ubi luminis attigit oras,
Excepere ſinu Muſæ, fuſumque recentis
Ambroſiæ ſuccis admiſit in oſcula Pallas.
At dum rurſus ages, LODOICE, in prælia Gallos;
Impacata ibit per bella, Patremque ſequetur.
Fulmineus veluti duris cùm rupibus ales
Emicat, explicitis & nubes verberat alis;
Audax advolitat juxtà per nubila proles,
Perque ignes cœli rutilos, cæcoſque fragores
Æmula præpetibus ſequitur ſuper æthera pennis.

GUISII DUCIS TURMA.

Adducit populos alio ſub Sole jacentes
GUISIUS, atque tuos imitatur, America, cultus.
Quippe ubi naturæ latebras, longeque remotos
Atlantis reperit fines, ignotaque regna
Lucri ſacra fames, & opum male ſana cupido.
Noſtra peregrino fruitur ſolertia luxu
Et populorum habitus, & mores novimus omnes.
Fit fremitus cuneis, cum primum barbara læto
Agmina ſuccedunt campo; nîl pulcrius illâ
Barbarie, quæ culta ſuo ſplendeſcit in auro.

Qui procul ære cavo reſonant, qui tympana pulſant;
Tempora coraliis vincti, conchiſque nitentes
Æquoreis, omnes glauco velantur amictu

Qualis ceruleus dum personat æquora conchâ
Vestitur juncis, & acutâ carice Triton.
Sublimes in equis pueri salientibus, ibant
Pardorum tecti spolio, quod sericus auro
Prætexit radius, sparsis & tænia vittis.
 Auratam circum, pictamque draconibus hastam
Armigeri insignes, dextrâ, scutumque gerebant.
Tigris erat sævi pedibus prostrata leonis
Fortibus ille toris, ardens & lumine torvo
Stat super. Ira jubas arrexit; & unguibus horret
Impactis, tumidumque putes fremere ore cruento.
Scilicet abjecti redeant si prælia Martis,
Pro decore imperii, pro majestate superbus,
Altaque præsumens, tales sibi GUISIUS iras
Destinat. Ecquis opes varias? quis gaudia turbæ
Egregiæ? quis equos memoret, quos decolor Indus,
Et natæ adducunt alio sub sidere gentes?
 Splendida sub patriis panduntur Equilia tectis
Guisiadæ magni: centum præsepibus altis
Cornipedes vinctos magna in spectacula Circi
Exultare intus, longisque absumere clathris
Impositam Cererem, & longo fremere ordine cernas.
Quippe licet duris impellant calcibus auras
Acrius, & jactent spumantia fræna feroces;

Mitescunt tamen, & certâ sub lege tenentur
Haudquaquam indociles: domitor cùm vimine lento
Emicat increpitans, capite, & cervicibus altis
Excipiunt, metuuntque minas; totisque trementes
Artubus, horrendis acuunt hinnitibus auras.

Hos omnes studiis insignis equestribus Heros
Instratos aptè setâ, exuviisque leonum
Miserat in pompam, textoque oneraverat auro.
Ille ibat dorsum maculosâ pelle ferarum
Obductus, fulvo se tegmine protegit alter
Arduus; Hircanas duci in spectacula tigres,
Credas, & Libycas Circo insultare leænas.
Vincla reluctantes hinc, inde, & multa frementes
Adducunt Satyri, & blando poppysmate mulcent.

Bis seni hirsutos imitari pellibus Ursos
Procedunt famuli, queis horrida corpora villis,
Et patuli rictus, atque aspera dentibus ora,
Arrectique hærent, exertisque unguibus adstant.
Ludicra sic homines in vultum, ac terga ferarum
Induit illudens, mutatque industria formas,
Et nova non dubitat naturæ adscribere monstra.
Haud aliter cantu, Circesque potentibus herbis
Et belli, & pelagi socios miratus Ulysses
Setigerosque sues fieri, fulvosque leones.

Hîc avidis inhiant oculis, certantque videre
Mirantes animæ, & læto se pascere ludo :
Concentu vario dùm rustica numina Fauni
Capripedes, lituis modulantibus aëra pulsant.
Ut primùm blando se Guisius extulit ore
Constitit obtutu populus defixus in uno.
Serpentum flexo squamas effinxerat auro
Loricæ in speciem, nexosque expresserat orbes
Candarum intexens opifex ; & summa supernè
Extulerat capita Eois turgentia gemmis.
Cæsariem flavam circum premit aurea cassis,
Cæruleis nitidum maculis quæ sustinet anguem,
Tollentemque minas, erectaque colla tumentem
Ex auro ; triplicique super se se ordine crista
Jactat, & immensas expandit mobilis umbras.
Aërijs veluti quæ rupibus eminet arbor
Implicitas tendens frondes, latèque virentes
Huc, illuc ramos ; ingentemque efficit umbram.
Conversus læto Circus sonat undique plausu,
At risu facili gaudens popularibus auris
Progreditur Ductor. Crebris hunc saltibus ardens
Portat equus, variisque notis, ac pelle ferocit
Tigridis Armeniæ, cui circumducta per auras
Textura extremas, auro argentoque cucurrit.

Candida se tumidis cervicibus ardea tollit ;
Fronte micat mediâ radiato lumine cornu
Auratum. Effigies sævi cælata draconis
Prominet ad pectus ; collo serpentia ditis
Fila auri ; & sparsi refluunt pro crinibus angues ,
Splendidâque impexis horrescit cauda colubris ,
Artis opus Phrygiæ. Sonipes captabat eundo
Delicias , plaususque ; tubisque sonantibus ibat
In numerum , tantæ exultans se credere pugnæ.

Cùm durum imperium , fastusque exosa superbos
Parthenope furiis tandem surrexit acerbis ,
Gallica commotis implorans Lilia Regnis.
Iratæ spes gentis , & optatissimus hospes
Talis erat Siculis ut primùm constitit oris
GUISIUS ; omnis agris , tectisque effusa juventus
Venerat exultans , & mirabatur ovantis
Auxilium , adventumque Ducis. Dis æmulus ille
Firmabat timidas claris virtutibus urbes ,
Solvebatque jugo populos , & vindice ferro
Oppressam , regni pro libertate vocabat
In pugnas plebem. Sonuit festiva tumultu
Parthenope ; plausit concusso monte Vesevus
Eque suis solito mugivit lætius antris.

Qui subeunt pulcræ juvenes certamina laudis

Jactantes mixtas plumis viridantibus albas,
(Is turmæ color est) incedunt passibus æquis,
Compositoque omnem consessum lumine lustrant.

EQUESTRIS DECURSIO.

Dux ubi quisque suas in ludicra bella cohortes
Explicuit; placidique effulsit Martis imago;
Totus inardescit confuso lumine campus.
Hinc auro pictæ chlamydes, nitidisque lapillis;
Inde micant Tyrio saturatæ murice vestes,
Insignes illinc vittis onerantur amictus
Cæruleis, albisque; volantque per aëra plumæ
Nigris collectæ nodis; picturaque latè
Discolor, eximio cœlum fulgore lacessit.
Adverso ceu dum rorantem lumine Phœbus
Irradiat nubem; rutilantibus illa repentè
Icta micat radiis, & lucis imagine multâ.
Lucida tùm variis maculis intermicat Iris,
Et pluvium picto cœlum complectitur arcu.

ORDO PUGNÆ LUDICRÆ.

Humani capitis tereti subnixa columnæ
Prominet effigies, rapido quam perforet ictu
Lancea currentum, Longis obnoxia telis
Stat Mauri cervix contrà, quam læta juventus
Non interrupto certet transfigere cursu.

Parte aliâ fusis per lucida colla colubris
Gorgonis horrescit facies, cui vulnere certo
Quisque suum infigat jaculum, fixumque relinquat.
Ultima cura fuit projectum transitu in ipso
Ense auferre caput, pronumque incumbere in ictum
Cursu continuo, lepidi res plena laboris.

JUDICES.

Invigilant castris Præfecti, & sedibus altis
Judicia exercent, quæ sit victoria pugnæ,
Quive dolus; servantque vices, & jura tuentur
Cuique sua, & pulcræ dirimunt certamina laudis.
Nempè suis tantæ non sunt sine legibus artes.

LEGES.

Sive cadant alto fluitantes vertice cristæ;
Sive incumbat equus demisso cernuus armo;
Effundatve equitem secum, fata improba frustrà.
Insontem frustrà casum miserantur amici.
Qui steterit, cœptosque remiserit æquore cursus
Lentior, aut medios non circumflexerit orbes;
Quive suam lapso confuderit ordine pompam
Exerrans, aut quem frustrata fefellerit hasta:
Sæpiùs, heu! pulcræ non speret præmia palmæ.
At certo quisquis plures trajecerit ictu
Pictorum effigies capitum; plausuque superbus

Orbiculo plures faustè direxerit hastas:
Hanc agitat solers, & amat Victoria dextram.
Arduus in mediâ victor se jactet arena,
Et lætam accipiat, multa cum laude, coronam.

CURSUS.

Signa viri expectant; sonipes fremit æquore toto
Ire avidus, dubiisque hæret Victoria pennis.
Ut tuba commissos cecinit lætissima Ludos,
Quattuor adversis Equites erumpere cernas
Carceribus. Flectunt hastas & missile dextrâ
Certatim vibrant jaculum; metisque relictis,
In medium obliquant pariter vestigia campum.
Hîc geminos texunt flexus; totidemque reflexus;
Atque abeunt, redeuntque pares; nec fallitur ordo.
Ac veluti Phrygiis ludit Mæander in arvis
Excursans; iterumque suos revolutus in ortus,
Incertusque viæ, nunc huc, nunc labitur illuc.
Ambiguis donec fessas erroribus undas
Colligat, & pelago sensim decurrat aperto.
Sic ubi compositis gyris, atque ordine certo
Effinxêre fugas, implexosque orbibus orbes;
Ense simul stricto feriunt, jaculoque Medusam;
Et se quisque sui condunt munimine septi.
Quantus init pugnam! quantus LODOICUS in æquore

Armigero Comitante ruit ! telumque, vel ensem
Incutit, & celeres cursu prævertitur auras !
Quò se cumque movet, clarâve in luce refulget,
Effusæ retrò splendescit semita lucis.
Ut dum stella facem noctis delapsa per umbras
Protulit, impressitque vias, cœloque cucurrit.
A tergo sparsis radiat fulgoribus æther,
Et lucis rutilans longo stat tramite sulcus.
Gaudet equus vacuo se se committere Circo,
Effunditque jubas, laxisque citatus habenis
Emicat, atque aureis calcaribus ilia pandit.
Atque ea dum festo celebrantur prælia ludo.
Per campum; mediis è nubibus ipse Cupido
Dulces insidias furtim meditatur, & artem
Exercet; ludumque suum; sumptâque pharetrâ,
Blandis plena dolis, & dulci tincta veneno
Nostrarum in cœtus Nympharum spicula torquet
Improbus, acceditque animos, & suscitat ignes.
Quæque suis agitur studiis, sua cuique cupido est.
Applaudunt aliæ famæ, laudique suorum,
Et vacuis monstrant fixas cervibus hastas.
Deflevere vices aliæ, sortemque Procorum
Ictibus errantum vanis. Quot vota tulere
Præsidibus pugnæ Divis! quot pectore ab alto

Spemque metumque inter suspiravere Puellæ !
Regina ante alias ardenti cuspide fixa ,
Infusum totis percepit sensibus ignem
Acrius , insequitur votis , oculisque pererrat ,
Et stantem LODOICUM , & contemplatur euntem.
Sic Clytie , nunc flos , riguis quæ pallet in hortis.
Et mutata suos etiam nunc servat amores.
Illa suum , quamvis altis radicibus hæret ,
Vertitur ad Solem propensa , & spectat euntis.
Ora Dei ; foliisque fidelibus accipit ignem.
Intereà cursant vicibus , vicibusque recursant
Spe variâ pugiles ; multos fortuna fefellit.
Ille cavo capiti nequicquam dirigit hastam.
Infelix ; alius stridentia spicula frustrà
Conjicit ; infidas artes , & inutile ferrum
Increpitant alii ; pauci queis gloria palmæ
Monstrat iter , nunquam deflexis ictibus errant.
Victorem quondam per tot discrimina Martis
Regem , etiam ficto sequitur Victoria bello.,
Sive hastâ , jaculove ; aut strictis ensibus instat :
Lancea directo non se detorquet ab ictu ,
Non jaculum : numquam præterfluit irrita cuspis.
Jamque manu telum intentans , suprema parabat
Edere tentamenta artis ; victorque futurus

Si Iubet. Hanc, socii, laudem, placidamq; relinquo
Palmam, inquit : bello vincam, vos vincite ludo.
Hæc, ait, & rapido prætexens nubila cursu
Sponte suâ vanum subridens impulit ictum ;
Et sprevit facilem ficto certamine palmam.
Fortunam excepit Regis, victorque peractis
Cursibus emicuit BELFONTIUS [a]. Ære canoro
Mille simul sonuere tubæ, mille undique plausus.
Seu duram dubiis pugnam committere campis,
Quærere seu pulcram liceat per vulnera mortem,
Aggeribusque suis septos perrumpere muros
Æqua viro virtus. Meritæ nunc munera laudis
Accipit, & lætum, Circo plaudente, triumphum.
Spes alias laudis LODOICUS, & altera palmæ
Præmia constituit, famæque arrecta cupido
Magnanimos juvenes stimulis ingentibus urget.

DECURSIO ANNULARIS.

Annulus appensus ligno, facilisque revelli
Orbe patet modico, per quem se lancea cursim
Insinuet victrix, & cuspide permeet aureâ.
Hunc tereti gaudent certatim avellere ferro,
Anceps pugna diu, nec fato curritur uno.

a. *Bellefons.*

Curſus ille ſuos irriſâ inglorius haſtâ
Conficit. Hic metam ludo delibat inani,
Exultantem animis alium malus impulit error.
Spes hominum & vanas ridet Victoria curas.
Anguſtum per iter, parvique foraminis orbem
Intrudunt alii mediis in curſibus haſtas.

Poſt varios Equitum dubio certamine caſus,
SALTENSIS, per aperta, celer procedere geſtit
Æquora, & ô noſtris, inquit, ſors annue votis!
Flectit equum gyro exſiliens, & turbinis inſtar
Continuo rapitur ſtadio, ductuque fideli
Occupat exiguos aditus, parvumque meatum
Orbiculi, totâque triumphat victor arenâ
Mille inter plauſus hominum, ſonituſque tubarum.
Nos equidem celebrare tuas tentavimus artes,
Qui tum facta, tuoſque legent, REX MAXIME, ludos,
Sic gerere Imperium diſcant, ſi ludere Reges.

a *Comte de Sault.*

DE

Religiosissimi Doctissimique viri JOANNIS FRONTONIS, Canonici Regularis Congregat. Gallicanæ sanctæ Genovefæ, & Universitatis Paris. Cancellarii obitu 1663.

AD V. C. PETRUM LALEMANNUM.

EPISTOLA.

FRONTONI molles elegos, & flebile Carmen,
Forsitan & teneras speres, Lalemanne, querelas.
Imbelles odi lacrymas, nec funera flevi,
Nec didici mœstas agitare inglorius artes,
Crudelesque Deos, crudeliaque astra vocare.
Scilicet occubuit Fronto. Quis nescit acerbos
Fortunæ casus & ineluctabile fatum?
Quisve suos dubitat decurso tempore soles
Occidere, & fragilem dilabi in funera mundum?
Ille equidem cœlo votis melioribus hæsit,
Despexitque humiles terras, damnataque fraude
Secula, nec rerum species captavit inanes.

Quid memorem inflexam mentem, ſanctiq; tenacem
Propoſiti, & placidæ decus inviolabile vitæ,
Quam nec dulcis honos, ſecli nec mobilis auræ
Impulit, aut mollis fractâ virtute cupido?
Nil tamen & pietas, & cœli conſcius ardor
Profuit, aut ſanctas exercita vita per artes.
Crediderim; miſeri tantis virtutibus ævi
Fata pepercissent, ſcirent ſi parcere Fata.
Sed nihil æternum eſt, & habet ſua funera virtus.
Quin etiam inſignes animas vis invida ſæpè
Opprimit, & ſpatiis ævi brevioribus urget,
Simplicior ſive his aura eſt, & purior ignis,
Seu Deus ad ſuperas maturius evocat auras,
Seu pugnant clauſæ tenebris, & carcere cæco
Solvunt ſe citiùs, vitæque errore peracto
Terrenas ardent, exuto corpore, labes
Eluere, & ſummo niveas ſe ſiſtere cœlo.
Sic tandem cœlum ſpirare, & temnere terras
Aſſuetus Fronto, tuta ſtatione quieſcit
Immunis fati, poſtquam compage ſoluta
Corporis, æthereos orbes, & cœrula felix
Regna colit, Divis altoque inſcriptus Olympo:
Sæva nec infidi metuit contagia ſecli,
Nec dulces animi furias, vitæque labores:

Emeritamque animam cœlo, saturamq; dierum
Rettulit, atque oculos æterno in lumine fixit.
Non ea Parcarum, nec inertis culpa senectæ;
Sed labor, & curæ vigiles, animique vigentis
Imperium. Claris impenderat otia Musis
Abditus, & variæ jungens commercia linguæ,
Et Latium, Solymamq; & doctas norat Athenas.
Post dulces latebras, quos alto pectore acervos
Condiderat, prudens in apertas protulit auras.
Eloquiis cultas quàm movit lenibus aures!
Quasve effudit opes! facunda Lutetia plausit.
Ipsa etiam toto quæ claruit inclyta mundo
Felix prole virûm linguâ & pietate potentum,
Quæ Romam & celebres Academia vincit Athenas,
Mirata est quoties tot in uno pectore sensus,
Totque artes! Doctis quoties illecta fluentis
Viribus ingenii, dicentis ab ore pependit,
Frontibus ingenuis Sophiæ dùm præmia lauros
Cingeret: at se se populis cùm dividit omnem,
Deserit, & proprio sensim se conficit igne:
Sic fax paulatim cœlestibus æmula flammis,
Dum lucem rutilans alienos spargit in usus,
Liquitur, & proprias depascitur igne medullas.
Dignos laude viros tacitis ardoribus artes

Sæpe suæ perimunt ; brevis est sapientibus ætas ;
Seu magna ingentis genii sub mole fatiscunt ,
Seu fragilem vitam , vitæ immortalis amore
Absumunt ; seu corpus iners vis ignea mentis
Deterit : egregiæ dum captant præmia famæ ,
Exangui macie pallentes lurida tabes
Occupat , & lentâ carpit præcordia flammâ.
Sed pius occiderit fatorum crimine Fronto ,
Et tanta ingentes commorint funera luctus ?
Illius , Lalemanne , vices dum clarior imples ,
Possumus & lenire animos , & parcere fato.
Jam sua continuis prudens Academia votis
Jura tibi , & longos commiserat ordine fasces ,
Fulserat & multos virtus spectata per annos.
In curas rediisse tuas nunc splendida gestit ,
Et notum eloquium , vocemque audire disertam.
Seu sancta insinuans blandis oracula dictis ;
Seu doctas retines leni sermone coronas ;
Allicis arrectas aures , & pectora versas.
Scilicet innocuum pectus tibi candida finxit
Relligio , atque suas Pallas tibi credidit artes ;
Et , quæ Frontonem sors funere mersit acerbo ,
Multa quidem eripuit nobis ; sed plura reliquit.



AD

ILLUSTRISSIMUM VIRUM

FRANCISCUM-LUDOVICUM

LE FEVRE

DE CAUMARTIN,

REGI A CONSILIIS

ET A SUPPLICIBUS LIBELLIS,

Pro restituta filii sui valetudine.

SOTERIA.

SCILICET humanis Divûm sapientia rebus
Excubat, excelsoque notat sublimis Olympo
Fixos cuique dies ; & festinantia nutu
Sistit fata suo. Sævi discrimina morbi
Vicimus, & Superûm tristes placavimus iras.
Atria quæ mœstas nuper timuere Cupressos,
Lætâ fronde virent, & dulcia numina grates
Excepere suas : rediit primæva serenis
Gratia luminibus ; roseæ nituere recenti
Flore genæ, & tandem meliores induis annos,

Digne Puer Pyliæ transcendere secla senectæ.

Dulcis amor Themidos, pavido qui jura clienti
Dividis, implicitas solers evolvere lites
CAUMARTINE, tui nunc tuta pericula Nati
Adspice. Tentassem gemitus mulcere paternos
Carmine jampridem, festinatoque vocassem
Officio blandas prima in solatia Musas:
Sed dum vulnus hiat, nec adhuc obducta cicatrix;
Pectora solliciti nondum secura pericli
Nequicquam, & crudos sperem lenire dolores.

Quin pueri postquam decessit corpore languor,
Et nova florentes perfudit purpura vultus,
Tristes relliquias timui, recidivaque fata
Anxius; & nondum sævis exhausta venenis
Viscera præsensi, immaturaque carmina pressi.
At quoniam morbi nunc omnis cura resedit,
Et duri penitus fati deferbuit ira:
Accipe mutatos prudens in gaudia luctus,
CAUMARTINE, juvat priscos meminisse dolores,
Et vanas dulce est olim jactasse querelas.

Intempesta hyemis clementia, nubilus aër,
Vel pluvii calidis spirantes flatibus Austri
Induxere luem latè, famosaque crebris
Tempora funeribus: se pallida turba nocentum

Effudit febrium, longisque exercita curis
Succubuit medicina malis. Quæ luctibus illis
Intemerata domus? qui non flevere parentes?
Hunc dele, & similes Titan ne duxeris annos.
Florebant hilares & adhuc sine labe Penates,
CAUMARTINE, tui; placidaque æstate virentes
Captabamus opes, & opaci gaudia ruris.
Quot calidos gelidis soles prætereximus umbris
Frondosi hospitii? cœli quot fregimus æstus
Frigoribus lætis nemorum? quot duximus horas
Alternis vacuas? quoties successimus hortis,
Gramineosve thoros sub amicæ tempora noctis
Pressimus, aut longis ingens ubi semita frondet
Ulmorum ordinibus; vel quà se silva coronans
Frondibus implicitis coëuntes undique tractus,
Errantesque vias stellato colligit orbe?
Ardebat flavis jam proxima messibus æstas;
Nec nocuit, nec adhuc voluit fortuna timeri,
Nilque domi mœstum. Sed iniquas impia ludunt
Fata vices, & stare diu sua gaudia rebus
Sors inimica negat. Quâ tandem noxia fraude
Invenêre viam subiti contagia morbi?
Prima lues vulgo incubuit, famulosq; labantes
Lenta fatigarunt diræ fastidia febris.

Plebs jacuit languens, maturis messor aristis
Defuit, invalidis quoties sua dona colonis
Obtulit alma Ceres ? quoties onerata poposcit
Agrestes annona manus ? defecit avarum
Ruris opus. Miseri serpsit per viscera vulgi
Hactenus, afflixitq; domum, dominisq; pepercit
Insidiosa lues, plebeiaque crimina sparsit,
Mox ingens ausura nefas. Heu quanta recurrit
Cura mihi, & quantus renovatur pectore luctus !
Sævus anhelantes primùm jam Sirius agros
Adflabat, roseoque puer spectabilis ore
Innocuas artes, cautosque per atria ludos
Miscebat genio facilis : tum plaudere motu
Composito choreas agiles, corpusque movere
In numerum blandè exultans ; avidusque solebat
Omnia mutatis miracula discere formis,
Lusus, Naso, tuos : tenero tum pectore curas
Volvere Pierias, doctoque assuescere Pindo,
Musarum egregius ludis & Apolline primo :
Teutonidum linguam, Latiasque expromere voces
Nunc tentat Tiberis novus hospes, & accola Rheni :
Aut gentilitios titulos, & stemmata longa
Dividit ingenii certus : nunc arte paratâ
Descriptam evolvens terrâ pelagoque tabellam,

Et brevia & Syrtes, terrarumque ordine tractus
Perstringit, signatque vias; radioque fideli
Percurrit totum ludens in imagine mundum.
Usque adeò teneros animus prævertitur annos.
Tot dulces Pueri curas abrupit & artes
Invidia. En subitos vitiati pectoris æstus
Exsudat, lætos sensim declinat ocellos,
Dejectusque caput lenta cervice fatiscit.
Sic Jove sub pluvio molles sternuntur acanthi,
Albaque pallentes demittunt lilia culmos.
Constitimus fati indociles, subitusque per omnes
Se fudit sine voce dolor; dominusque, domusq;
Labe una pallent, vultus nam sumit ab illo
Quisque suos, tacitique errant consortia luctus.

At perculsa malo Genitrix & fulmine in ipso
Intercepta siles, primoque exterrita casu
Dilectosque premis vultus, & dulcia libas
Oscula: supplicibus votis hominesque Deosque
Sollicitas, ægris Pueri te vultibus imples:
Et jungis lacrymas, & eodem vulnere langues.
Quondam læta tibi. sed nunc crudelia rura
Linquis, & optatam tua pignora ducis in urbem
Prudens. Parvarum volucrum sic provida mater,
Aucupis insidias, nidoque incommoda cœli

Triſtia quæ ſenſit, ſuſpenſis excubat alis
Anxia, progeniem teneram, nidoſque loquaces
Ore pio transfert, & tutis condit in umbris.
Interea gravis ægreſcit vis effera morbi.
Pulcra ſuperveniens ignis depaſcitur ora,
Pallidaque excurrit macies, & frigida languent
Lumina. Feſſa rigent alterno frigore membra,
Alterno ſudore fluunt. Sitis arida guttur
Aſperat; imbelli ſtomacho faſtidia creſcunt,
Et totos gliſcit virus letale per artus.
Improbus inſinuat ſopor, & crudelior ipsâ
Febre quies animum ſenſuſque intercipit omnes.
Hæſimus hîc ægro ſimiles, gelidúſque per ima
Oſſa tremor ſubiit. Talis, cùm deficit orbi,
Paulatim tenui Titan obducitur umbrâ
Luridus, & triſti ſenſim velatur amictu.
Naturâ lugente dies decreſcit: at ille
Obtuſis pallens radiis & lumine cæco,
Obſcurâ rutilam texit ferrugine frontem.
Mirantur populi languentes ſideris ignes,
Deſperantque diem, & mœſto cum ſole laborant.
Accurrit medicorum agmen, cauteque ſilentes
Explorant calido ſalientem ſanguine venam
Mox digito gravidam nigrâ ſalſugine linguam
Sulcant;

Sulcant, & leni pertentant viſcera tactu,
Seu mulcere malum, ſeu veſtigare parati
Omne intus vitium: mota cervice viciſſim
Nutat quiſque ſibi, tacitave ímmurmurat aure
Neſcio quid. Primus labor hîc, hæc prima ſuperbæ
Tentamenta artis. Mox extra limina ducti
Coï dicta ſenis, totamque Machaonis artem
Experti jactant; conſolanturque parentes
Indociles, doctiſque jubent confidere curis.

Scilicet incenſos avertere pectoris æſtus,
Et ſaniem elicere immundam, validiſque juvare
Naturam auxiliis tentant: incidere venam
Sæpius, & mites adhibere in pocula ſuccos
Præcipiunt. Fruſtra; tantæ vis deficit artis,
Diraque inardeſcit proprio medicamine labes
Uſque tenax. Heu! tum Genitrix mœſtiſſima lecto
Incubuit; prono languens ſuper oſcula vultu,
Tanquam animæ clauſura viam, vitamq; Puello
Inſpiraſſe ſuam credas, niſi fletibus ora
Proluat, & gemitu ſpiret. Sed Matris inane
Auxilium exundant lacrymæ, plorataque creſcunt
Tædia, nec teneri minuunt incendia fletus.

Tu quoque qui cæcos caſus, altaque minacem
Fortunam ratione domas, majorque periclis,

CAUMARTINE, tuis placida virtute refulges:
Naturæ imperio cedis, teneroque dolori.
Ille animus rigidæ quem nulla injuria sortis
Impulit, & plures fati qui pertulit iras
Strenuus, huic uni potuit succumbere fato.
Molliter inflexos sensus, pectusque fatiscens
Vidimus, & flentes oculos. Quis ponere jura
Fletibus, aut patrios speret compescere luctus?
Alcides vitrei clamatum ad littora fontis
Flevit Hylam; dulcemq; Linum miseratus Apollo.
Nec puduit flevisse Deos. Sed nos quoque mœstum
Pallentes madidis oculis effundimus imbrem.

At firmum Puero pectus, tranquillaque morum
Temperies, tenerisque animus maturior annis.
Aspera non tumido suspiria pectore duxit
Impatiens, crebrisve effudit plena querelis
Verba: sed ingenii mitis mentisque serenæ
Exemplo, trepidos potuit docuisse parentes.
Tum si quà incautos morbi violentia motus
Elicuit, molli strepitu quàm lene gemebat
Languidus, & casus quàm suspirabat iniquos
Dulce rubens, celsoque attollens lumina cælo!

Post ubi vis morbi, sævusque resederat ardor,
Tum brevibus faciles curas impendere ludis,

Adstantemque Aviam lætis retinere susurris,
Et risu mulcere pio; blandusque solebat
Lactea colla ultro, niveamque obtendere Patri
Cervicem, & rebus prudens gaudere secundis.
Pulcra licèt diuturna lues temeraverat ora,
Et lætos oculos, solitumque exederat ignem;
Non tamen eximiæ cælestia munera formæ
Abstulerat labes, & erat sua gratia morbo:
Seu roseo vivum suffuderat ore ruborem
Æstibus immodicis; seu candida lilia vultu
Sparserat; aut fronti pallorem induxerat aureum.
Post diros æstus & cæca oblivia vitæ
Letifer excedit dolor, & sibi redditur æger.
Solvitur infidi nubes densissima somni,
Seque hilares vegetant positis ardoribus artus.
Tum facilis requies, exoptatæque salutis
Spes erat. At subitus redit in præcordia languor,
Perque imas sensim frigus crudele medullas
Sævit, & ardentum febrium revolubilis æstus
Incubat, & tremulo penitus se corpore fundit.
Ac veluti alterno procurrens gurgite pontus
Cùm fugit, littusque vado labente reliquit
Collectus retrò, nudæ sternuntur arenæ,
Et sicco placidæ resident in littore naves.

Mox ubi ferventis ſucceſſerit hora recurſus :
Spumantum procul incipiunt albeſcere tractus
Undarum, reſonant ſcopuli, longeque remugit
Ante fragor : pleno tum creſcit gurgite fluctus
Spumeus in terram, rapidoque adlabitur æſtu.
Dulcia ſic placidæ poſt intervalla quietis,
Alternus pallor languentes occupat artus
Paulatim, ruit in venas & creſcit eundo
Vis effrena mali, graviorque in viſcera cœpit
Pæoniis opibus, mediciſque potentius herbis
Deſævire lues, propiuſque inſtare periclum.
Scilicet humanæ virtus nil profuit artis.
Incumbit ſacris Genitrix, cælumque fatigat
Multa ſuper Puero plangens, divinaque captat
Auxilia, & cunctis ſupplex advolvitur aris.
Nequicquam : donec lacrymis & ſupplice voto
Devovet intactæ Mater ſua pignora Matri ;
Speſque metuſque ſuos manſueto in Numine figit.
Si Puer inſtantes fatorum evaſerit iras,
Spondet adoratis ingentia munera templis,
Æternaſque vovet memori ſub pectore grates.
Cæleſtes animæ, dilectaque numina matrum,
O Genii, inſonti pueros qui ducitis ævo,
Et cœli medicas ægris mortalibus artes

Qui regitis ; tantæ causas memorate salutis.
Quà se conspicuis Vicennæ molibus arces
Attollunt, ludosque vident & dulcia Regum
Otia : per molles lucos & amœna vireta
Frondescit totis excurrens semita campis.
Hîc virides juxta metas, & pene sub umbris
Altorum nemorum locus est, quem plurima circum
Relligio populis, & magnæ Virginis aræ
Commendant, Divi notus cognomine Mauri.
Virginis hîc sacrum depressa in valle sacellum
Surgit ; parva quidem simplexque sed hospite Divâ
Plena domus, non crebra loco pretiosa supellex,
Non nitidi postes, Pariisque effulta columnis
Culmina, nec sculptis radiant simulacra metallis.
Ornatu exiguo, sed magnis inclyta votis
Ædes, non opibus sed relligione superbit.
Sub vinclis illic domitas requiescere pestes,
Turgidaque aspicias lentâ contage venena
Detumuisse. Fremunt illis captiva malorum
Agmina nequicquam templis, Divamque verentur.
Huc pia languentum reptant ad limina turbæ.
Pallentes vultus, defecti viribus artus,
Funera viva putes, arentia corpore tabe,
Et multi passim occurrunt exempla doloris ;

Heu morbi & miseræ quot sunt fastidia vitæ !
Candida dilectis Virgo quæ præsidet aris ;
Molliter inflexâ votis cervice videtur
Annuere, & circumfusos recreare clientes
Vultu quo sistit morbos & vulnera sanat.
Ore Puer roseo niveis qui decubat ulnis,
Materna ingenuo confirmat munera risu.
Sub pedibus vigiles arrectis auribus adstant
Aligeri, panduntque alas, nutusque potentis
Virginis expectant, seu noxia sidera cœli,
Seu jubeat sævas hominum compescere mortes.
Postibus affixæ longo stant ordine grates,
Et fulgent pictis altaria sacra tabellis.
Votivæ pendent ceræ laquearibus altis,
Mille ibi morborum effigies, pictæque salutes
Parietibus. Quis enim non illius æger amicam
Sensit opem Divæ ? Quisve unquam altaribus illis
Irrita thura dedit ? Faciunt Miracula nomen
Crebra loco, & tenuis sua munera non capit ædes.
Huc ego vota tuli supplex, sacrisque litatis,
His cœpi facilem Divam implorare querelis.
Diva potens febrium, quâ non præstantior usquam
Vincere crudeles morbos, & fata morari
Tristia ; sollicito præsens succurre dolori.

Ecce Puer longo languens ardore fatiſcit
Spes magnæ Themidos ; vidui ſpes una parentis.
Aſpice ut ingenuas claris virtutibus artes
Excolit, ut magnæ præfert inſignia mentis
Auguria, & volvit maturos pectore ſenſus
Nil puerile ferens. Sancto mens digna Senatu
Emicat, & ſacris olim manus apta ſigillis,
Priſcus gentis honos. Quid Avorum ſplendida jactem
Nomina purpureos proceres, ſanctoſque ſupremi
Cuſtodes juris, belli paciſque miniſtros ?
Quid grandes titulos, inſeſſaque lilia longo
Ordine Diva tibi memorem ? Nil flecteris iſtis.
Spes tamen ingentes miſerare, domumque labantem,
Quæ priſci decoris fama & virtutis avitæ,
Sinceris opibus, Themidoſque curulibus altis
Splendet, & ingenuâ ſe nobilitate tuetur.
Omnis in hunc Puerum domus inclinata recumbit,
Et jam ſponte ſua egregius, monitiſque paternis
Diſcere juſtitiam, pulcroque inoleſcere mori
Cœpit & aſtra ſequi. Votis hunc ſedula Mater
Inſtare, & magnis cumulare altaria donis
Inſtituit, docuitque preces, & duxit ad aras
Sæpe tuas. At nunc lacrymas effundit inanes,
Tu niſi Diva faves. Precibus ſi flecteris ullis :

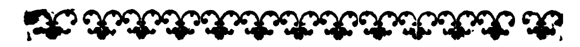
Oro per has ego te lacrymas; per munera templis
Si qua tuis sparsit; teneros per Matris amores,
Perque tuos olim luctus: discrimina Matrum
Nota tibi, tales tenuerunt te quoque curæ.
Non ignara mali miseræ succurre parenti.
Audiit alma parens, quis credat? Saxea voto
Annuit effigies, placidæ micuêre serenis
Luminibus flammæ: niveis formosus in ulnis
Exsiliit Puer, & summo delapsa sacello
Vox Divæ insonuit. *Sævire absistite morbi,*
Crudeles morbi. Tam carum exurere pectus
Quis furor est? Ite Aligerûm fidissima turba
Ocyus, & vestri similem servate Puellum.
Haud mora prosiliunt hilares & jussa capessunt.
Æthere sub placido, & cœli melioribus astris,
Frondescit pomis & dulcibus utilis herbis
Hortus; ubi Zephyris flores auráque salubri
Adflati, æternos expirant veris odores.
Hîc nitidi semper soles & læta serena,
Et gelidi recreant felicia germina rivi.
Nullum usquam obrepsit virus, non perfidus humor,
Lubricus aut serpens, aut fallax herba veneni.
Flori cuique sua est virtus, & olentibus herbis
Innocuo puri fundunt ex æthere rores,

Præsentes contra morbos, & vulnera succos.
Huc sacri advolitant genii, fusique per hortos
Hîc florem, radicem illic & gramina carpunt :
Cœlestesque legunt rores, violasque rosasque
Et Casiam, cunctisque salutiferam Panaceam.
Sic æstatis apes placidâ sub luce volantes
Floribus insidunt variis, hîc dulce rubentes
Ore rosas libant; hîc candida lilia circum
Effusæ, aërii decerpunt munera mellis.
Inde ferunt lectas hortis cœlestibus herbas
Aligeri, dulcisque cubilia mœsta Puelli
Circumstant. Dextrâ segnes hic sublevat artus :
Hic teneros Pueri fletus, lacrymasque decoras
Abstergit; funditque labris liventibus alter
Ambrosiam, succove salubri debile corpus
Eluit : unde novus gliscit vigor, & sua cordi
Aucta salus. Mox toto exsudat noxius humor
Corpore, continuoque tenax penetralibus altis
Egeritur pestis, redeuntque in pristina vires.
In nova compressi sævire pericula morbi
Tentarunt iterum; morbos sed amica repressit
Diva iterum, & longum tantis virtutibus ævum,
Imposuit. Quantæ hinc Pueri mortalibus annis
Accessere moræ ! votis jam læta solutis

Dilige servatam divino munere prolem
Blandiùs, ô Genitrix, tibi enim Genitricis amores
SAMMARTHANA Nurus nato commisit in uno,
Et moriens in te Matremque, Aviamque reliquit.

At tandem cari te crebra pericula Nati,
CAUMARTINE, monent: dubii res plena pericli est
Unus amor: sat nota tibi discrimina fati:
Casibus adversis multam tibi suffice prolem;
Una nimis fragilis vita est. Quid jura secundi
Detrectas thalami? jamdudum plurima natos
Expectat Lucina tuos, hoc Curia poscit
Summa sibi; pluresque parat Themis alta curules
Te quondam Procerum turbam genuisse juvabit,
Partiri pectus patrium, magnumque per omnes
Dividere exemplum, multaque in imagine vultus
Nosse tuos. Sobolem nullâ tunc forte timebis
Deficere, & curam alterius solabitur alter.
Intereà tibi pro multis hic unicus esto,
Spes implere sui, laudesque æquare parentis
Discat, & ingenuas jungat virtutibus artes.

Ipse manu ducam facili, exemplisque præibo.
Et Puerum famæ accingens decorique futuro
Majores mittam in curas; & ritè docebo,
Quam debet superis superis impendere vitam.



IN
CONVENTUS JURIDICOS
ARVERNIS HABITOS

Anno 1665.

CARMEN.

INGEMINET lætos felix Arvernia plausus
Et quæ sublimi rupes se vertice tollunt
Votivas plebis referant ad sidera voces.
Jura diu miseras redeunt neglecta per urbes;
Nec longe accersit populos Astræa; sed ultro
Vestigat scelerum latebras, quæritque nocentes
Nobiliumque dolos præsens, & crimina frenat.

Degeneres animos late corruperat auri
Dira fames, rapto gaudens splendescere luxus,
Contemptrixq; hominum, legumq; inimica potestas
Intentare minas, invadere pauperis arva
Heu! nimium vicina, suosque extendere fines,
Insontesque viros pœnis urgere solebant
Irasci faciles; nec quisquam tendere contra

Audeat, aut tumidos unquam compescere fastus.
Quid memorem pavidis ereptos civibus agros,
Abductas matrum gremiis impune puellas,
Fraudatasque operas inopum? quid dura potentum
Imperia, & prædas turpes, cædesque nefandas?
Quot scelerum facies! quot sunt discrimina rerum!
Æqui nullà fuit dudum reverentia juris,
Cuique suos animo licuit sibi fingere mores
Indignumque audere nefas, ausoque potiri.
Illi equidem falsa se nobilitate tuentur.
Nobilitas vera est non vanam ostendere famam,
Aut veteres titulos, non pictas ordine longo
Majorum effigies, aut priscis inclyta fastis
Nomina: non adeo sævas imponere leges,
Aut premere imperio populos; sed jura tueri
Cuique sua, auxilio miseros, opibusque juvare
Et dulcem Regi, patriæque impendere vitam.
Nunc mœstas trepido volventes pectore curas
Quos sprevere, timent; vultusque, & jussa superba
Dissimulant, vulgique iras, & tædia mulcent.
Scilicet omne sibi metuit scelus; omnia virtus
Sperat, & afflictis redeunt solatia rebus.
Implicitis properat deceptus fraudibus hæres,
Remque suam repetit: leges implorat avito

Quisquis pulsus agro per rura aliena, domosque
Ibat inops : queritur violatam crimine judex
Illusamve dolis Themidem, sanctosque Sacerdos
Defendit Superûm ritus, & vindicat aras.
Sic procul Arvernis pelluntur noxia terris
Crimina. Qui pravas vitam duxere per artes
Justitiæ indociles, mœstis qui damna tulêre
Civibus, expendunt pœnas, veterûmque malorum
Supplicia, & sanctas discunt non temnere leges.
Exorant alii populos, & furta reportant
Vindictam veriti, priscam sine judice labem
Eluere, & tacitos properant componere mores.
At quibus est hominum pietas, despectaque Divûm
Relligio, dulci patriâ, domibusque relictis
Condunt se latebris, cœcisve in montibus errant,
Ultricesque trahunt furias, pœnamque sequacem.
Pauci, quos spectata fides, & conscia virtus
Excitat, innocuæ captantes præmia famæ
Et meritas laudes, aliena pericula tuto
Accipiunt animo, & sontes miserantur amicos.
Quippe licet tumidas vesana superbia mentes
Occupet, & scelerum latè contagia serpant,
Sunt etiam dociles animæ, sunt nescia fraudis
Pectora, & antiqui restant vestigia juris.

Invenisse pios, crebra inter crimina, gaudent
Patricii proceres, lectorum Curia Patrum,
Et sontes agitant, incorruptisque verendi
Judiciis revocant lapsos, in pristina mores.
Oppressæ gemitus plebis, miserandaque fata,
Facundo sanctum qui temperat ore Senatum,
Dulces delicias Themidos, POTERIUS audit,
Vexatosque levat prudens, terretque superbos,
Et dirimit causas, legumque oracula pandit.
CAUMARTINE, tibi sacri commissa sigilli
Effigies, tu prima vocas in jura clientes,
Et cerâ obsignas veniam, pœnamque remittis,
Majorumque animos, & avitas exprimis artes.
Eloquio fervens, pro Rege Talonius instat
Quæsitor scelerum rigidus, longasque reorum
Evolvens lites, vitas & crimina discit,
Furtaque Nobilium, & tristes ulciscitur iras.
Judicibus tantis olim compressa silebit
Impietas, & vis, & opum damnata cupido.
Mitescent fortunâ, & nobilitate feroces
Criminibusque suis animi, meliora redibunt
Secula, & his surget virtus innoxia terris.
Qui rigidam curvo terram sulcavit aratro
Rusticus, aut riguos per prata virentia rivos

Deduxit, vastas qui fossâ divitis ædes
Muniit, aut latos circumdedit aggere campos;
Inveniet faciles aditus, pretiumque laboris,
Conductasque operas, pactâ mercede, reposcet.
  Agricola ipse suis committet semina sulcis,
Nec diram metuet sortem, dominumq; superbum;
Qui gravidam iratus segetem ab radicibus imis
Eruat, & lætas ferro populetur aristas.
Tum Cereris dives si frugibus annus abundet
Fortunam ruris tenuem, parvosque Penates
Proteget, & modicos congesti farris acervos
Condet, securusque sui, rerumque suarum.
  Hanc populis pacem LODOICUS, & otia fecit,
Restituique avidis jussit sua rura colonis,
Ille suam toto famam circumtulit orbe
Egregius, validis prostravit viribus hostes;
Duraque compositis pacavit secula bellis.
Ille iterum victor bello, & socialibus armis
Imperii avertit casum, domuitque tyrannos.
Nunc timidos ultor gaudet defendere cives,
Nunc durum genus ac dispersum montibus altis
Mitigat, & placidis componit legibus urbes.
  Jamque parat Themidis veteres decerpere ritus,
Et sancire novas artes, queis publica rerum

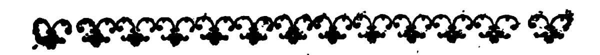
Judicia acceleret; curas ſumptuſque clientum
Siſtat, & implicitæ minuat faſtidia litis.
Sic longas rerum ambages, nodoſque reſolvit;
Et ſcelus, & fraudem noſtris è finibus arcet,
Eximioſque inter Reges, quos fama ſuperſtes
Juſtitiæ, bellique tulit ſuper æthera virtus;
Nec pietate fuit major, nec fortior armis.



D. O. M.

ANTONIUS D'AUBRAY,
COMES D'OFFEMONT,
VIR NATALIBUS AC MORIBUS INCLYTUS,
QUIN IN SUPREMA PARISIENSI CURIA
SENATOR ANNOS VIII.
LIBELLORUM SUPPLICUM MAGISTER
ANNOS VII.
APUD AURELIANOS MISSUS DOMINICUS,
POSTREMO PRÆTOR URBANUS ANNOS III.
COLLAPSAM FORI DISCIPLINAM RESTITUIT.
SINGULARI IN JURE DICUNDO
RELIGIONE AC DILIGENTIA,
OBIIT XV. K. JULII.
ANNO SALUTIS REP. M. DC. LXX.
ÆTATIS SUÆ XXXVII.
TERESIA MANGOT
FEMINA MAJORUM
A SACRIS REGNI SIGILLIS, SECRETISQUE
CLARORUM GENERE SPECTATISSIMA,
DULCISSIMO CONJUGI,
UXOR UNICE AMANS, AC MOERENS, POSUIT,
ANNO SALUTIS M. DC. LXXI.

Cette Epitaphe est dans une Chapelle de l'Eglise de Messieurs de l'Oratoire ruë saint Honoré.



ILLUSTRISSIMO

ECCLESIÆ PRINCIPI

SPIRITUI FLECHERIO,

NEMAUSENSIUM EPISCOPO.

ODE.

NUNC est sonandum : nunc lyra mollius
Aptanda voci : FLECHERIUS mihi
Venit canendus, præco Veri
Ore potens, stabilisque vindex.

Sacrate, Musæ, cantibus hunc novis.
Olim magistræ vos docilem ad bonas
Finxistis artes, nec negastis
Multiplici redimire lauro.

Idem Suadæ factus amicior,
Brevi labores crevit ad inclytos,
Magnam eruditi nominis spem
Ingenio cumulare pernix.

Nos templa festo consona, FLECHIERI,
Mugire plausu, saxaque vidimus
Aurita, te dicente, dulces
Ad numeros resilire vocis.

❦

Hûc Aula præceps, hûc populus frequens
Accurrit undanti agmine, funera
Inter sepulcralesque pompas,
Vimque novam stupuit loquentis.

❦

Nam victor imis manibus imperas
Et claustra rumpens mortis ahenea,
Heroas insignes tenebris
Tristibus eripuisse gaudes.

❦

Per te resurgunt Austriacum genus
THERESA, terræ & gloria Bavaræ
DELPHINA, stirpem prole terna
Borboniam stabilire felix.

❦

Iniqua per te fata potentior
Vincit Turennus, maxima Gallici
Tutela regni. Te jubente,
Lamonius Themidis sacerdos,

Et SANCTA-MAURUS Mercurialium
Fautor virorum, lurida sospites
Sepulchra linquunt: Julæque
Iste suæ comes ire gestit.



Mors voce flecti nescia, divitem
Sibique certam victa dolet rapi
Prædam, redonarique luci,
Quos gelidæ premit umbra noctis.



Verbo efficaci territa, FLECHERI,
Vitæ datorem Te venerabitur.
Ævo fruêris, quo piorum
Tot reduces animas beâsti.



Prisco NEMAUSUS nomine nobilis
Immensa Circi ne spatia ampliùs
Jactet, theatralesque arenas,
Romuleæ monimenta pompæ.

Pastore tanto læta superbiat:
Quo facta Virtus vindice clarior,
Linguæ triumphali rependit
Promeritæ decora alta mitræ.

Hîc Te Camœnis sacra virûm cohors
Miratur, ô pars magna Academiæ!
Et aureo suspensa ab ore,
Eloquii petit inde leges.

Tuis secundo crediderim omine
Sedisse cunis involitans apum
Examen, & sparsisse blandis
Mellifluos labiis liquores.

Quis tot pedestres historias stylo
Gratùm sonanti scribere doctior,
Orbique commendare cultis
THEUDOSII pia facta verbis?

Exempla vivent optima cœlitum,
Quæ ritè linguâ divite consecras
Laudator, æternâque cedro,
Christiadis imitanda, servas.

Dicam, ut disertus noveris Ordinum
Orator, Aulæ digna silentio
Loqui, triumphantemque MAGNUM
Messe novâ cumulare laudis.

Dicam, Britannæ quam benè principi
Plaudas, virili quæ patientiâ
Domare fortunam, & relictis
Ausa Fidem retinere sceptris.

Majora miror, sive gregem vagum
Aris redonas, seu mala dedoces:
Probantque Christo consecratam
Relligio, Pietasque linguam.

FRANÇISCUS BOUTARD.





POËSIES FRANÇOISES.

PLAINTE DE LA FRANCE A ROME.

Sur l'insulte faite à son Ambassadeur le 20 d'Août 1662.

ELEGIE.



ORSQUE sous le plus juste & le plus grand des Princes
L'abondance & la paix regnent dans mes Provinces,

Rome, par quel destin tes Romains irritez
S'opposent-ils au cours de mes prosperitez ?
Après avoir gagné victoire sur victoire,
Et porté ma valeur au comble de la gloire :
Après avoir contraint par mes illustres faits
Mes rivaux orgueilleux à recevoir la paix,
J'esperois d'établir une sainte alliance,
D'unir les interêts de Rome & de la France,
Et de porter bien loin par mes rares exploits
La gloire de mes Lis, & celle de ta Croix.
Mon Prince couronné de lauriers & de palmes,
Faisoit fleurir tes loix dans ses provinces calmes ;
Et disposant son bras à quelque saint emploi,
Ne vouloit plus combatre & vaincre que pour toi.
Il t'offroit son pouvoir & sa valeur extrême ;
Mais tu veux l'obliger à te vaincre toi même,
Et par un attentat & lâche & criminel,
Tu fais de ses faveurs un mépris solennel.
On voit regner le crime avec la violence
Où doit regner la paix avecque l'innocence :
On voit tes assassins courir avec ardeur
Jusqu'au palais sacré de mon Ambassadeur,
Porter de tous côtez leur fureur sans seconde,
Et violer les droits les plus sacrez du monde.

Je ſavois bien que Rome élevoit dans ſon ſein
Des peuples addonnez au culte ſouverain,
Des héros dans la paix, de ſavans politiques
Experts à démêler les affaires publiques,
A conſeiller les Rois, à regler les Etats;
Mais je ne ſavois point que Rome eût des ſoldats.
Lorſque Mars déſoloit nos campagnes fertiles,
Tu maintenois tes champs, & tes peuples tranquiles;
Tout le monde agité de tant de mouvemens,
Suivoit le triſte cours de ſes déréglemens;
Toi ſeule dans le port à l'abri de l'orage
Tu voyois les écueils où nous faiſions naufrage.
Des Princes irritez modérant le couroux,
Tu diſpoſois le ſiécle à devenir plus doux;
Et ſans prendre interêt aux paſſions d'un autre,
Tu gardois ton repos, & tu penſois au nôtre:
Tu voyois à regret cent actes inhumains,
Et tu levois au Ciel tes innocentes mains.
Tu recourois aux vœux quand nous courions aux armes,
Nous répandions du ſang, tu répandois des larmes,
Et plaignant le malheur du reſte des mortels,
Tu ſoupirois pour eux aux pieds de tes Autels.

f

Tu demandois au Ciel cette paix fortunée,
Et tu me la ravis dès qu'il me l'a donnée.
A peine ai-je fini mes glorieux travaux,
Que tu veux m'engager à des combats nouveaux.
Reine de l'univers, arbitre de la terre,
Tu me prêchois la paix au milieu de la guerre ;
J'ai suivi tes conseils & tes justes souhaits,
Et tu me fais la guerre au milieu de la paix.

Détruisant les erreurs, & punissant les crimes,
J'ai soutenu l'honneur de tes saintes maximes ;
J'ai remis autrefois en dépit des Tyrans
Dans leur trône sacré tes Pontifes errans ;
Et faisant triompher d'une même vaillance
Ou la France dans Rome, ou Rome dans la France,
J'ai maintenu tes droits, j'ai protegé ta foi,
Et tu prens aujourd'hui les armes contre moi.

Quel interêt t'engage à devenir si fiére ?
Te reste-t'il encor quelque vertu guerriére ?
Crois-tu donc être encore au siécle des Césars,
Où parmi les horreurs de Bellone & de Mars,
Jalouse de la gloire & du pouvoir suprême,
Tu foulois à tes piez & sceptre & diadême.
Dans cet heureux état où le Ciel t'avoit mis,
Tu ne demandois plus que de grands ennemis ;

Et portant ton orgueil sur la terre & sur l'onde,
Tu bravois le destin des puissances du monde,
Et tu faisois marcher sous tes injustes loix
Tes simples citoyens sur la tête des Rois.
Ton destin ne t'offroit que de grandes conquêtes,
Ta foudre ne tomboit que sur d'illustres têtes,
Et tu montrois en pompe aux peuples étonnez
Des Souverains captifs, & des Rois enchaînez.
Mais quelque grands exploits que l'histoire renomme,
Tu n'es plus cette fiére & cette grande Rome ;
Ton Empire n'est plus ce qu'il fut autrefois,
Et ce n'est plus un siécle à se moquer des Rois.
Tout cet éclat passé n'est qu'un éclat frivole,
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole,
Et les peuples instruits de tes douces vertus,
Adorent ta grandeur, mais ne la craignent plus.
Que si le Ciel t'inspire encor quelque vaillance,
Va dresser tes Autels dans les murs de Byzance;
Anime tes Romains à quelque effort puissant,
Et va planter ta Croix où regne le Croissant;
Remplis les premiers rangs d'une sainte entreprise,
Et voyons marcher Rome au secours de Venise.
Pour tes Temples sacrez toi-même combatant,
Commence les travaux que tu nous prêches tant;

Et laisse-moi goûter dans la paix où nous sommes,
Le repos que je viens de procurer aux hommes.
J'ai vû de tous côtez mes ennemis vaincus,
Et je suis aujourd'hui ce qu'autrefois tu fus;
Les loix de mon Etat sont aussi souveraines,
Mes Lis vont aussi loin que tes Aigles Romaines;
Et pour punir le crime & l'orgueil des humains;
Mes François d'aujourd'hui valent tes vieux Romains.
L'invincible Louis, sous qui le monde tremble,
Ne vaut-il pas lui seul tous tes héros ensemble?
La victoire sous lui ne se lassant jamais,
Lui fournit des sujets de vaincre dans la Paix.
Dans le comble d'honneur où lui seul peut atteindre,
Tout désarmé qu'il est, il sait se faire craindre,
Il dompte ses rivaux, soûtient ses alliez,
Et voit même en la paix des Rois humiliez.
Il auroit sû venger tant de loix violées,
Et tu verrois déja tes plaines désolées:
Tu verrois & tes Chefs & tes peuples soumis;
Mais tu n'as pas chez toi d'assez grands ennemis,
Et dans le mouvement de gloire qui le presse,
Tu tiens ta sûreté de ta propre foiblesse;

Que n'es-tu dans le ſiécle où tes héros guerriers
Euſſent pû lui fournir des moiſſons de lauriers ?
Pour arrêter ſur toi ſes forces occupées,
Où ſont tes Scipions, tes Jules, tes Pompées ?
Tu le verrois courir au milieu des haſars,
Affronter tes Romains & vaincre tes Ceſars,
Et par une conduite auſſi juſte que brave,
Affranchir de tes fers tout l'univers eſclave.

Mais puiſque ta fureur ne peut ſe contenir,
Après tant de mépris il faudra te punir.
La gloire des héros n'eſt jamais aſſez pure,
Et le Thône jaloux ne ſouffre point d'injure.
Ne te flate plus tant de ton divin pouvoir,
On peut mêler la force avecque le devoir.
Des Monarques pieux, des Princes magnanimes
Ont reveré tes loix en puniſſant tes crimes,
Ils ont eu le ſecret de partager leurs cœurs,
D'être tes ennemis, & tes adorateurs,
De ſoutenir leur rang, & ſauver leur franchiſe,
En ſe vengeant de Rome, & reſpectant l'Egliſe.
Ils ont ſû réprimer ton orgueil obſtiné,
Sans choquer le pouvoir que le Ciel t'a donné,
Et ſéparer enfin dans une juſte guerre
Les interêts du Ciel d'avec ceux de la terre.

Sur l'exemple fameux de ces Rois sans pareils,
J'inspire à mon héros ces fidèles conseils.

Prince, dont la sagesse & la valeur est rare,
Ménage ta Couronne aveeque la Tiare,
Donne aux siécles futurs un exemple immortel,
Garde les droits du Thrône & les droits de l'Autel:
Qu'à ton ressentiment ta pieté s'unisse,
Louis, fais grace à Rome en te faisant justice.
Pense au sacré devoir d'un Monarque Chrétien,
Fais agir ton pouvoir, mais révére le sien;
Et mêlant au couroux le respect & la crainte,
Punis Rome l'injuste, & conserve la sainte.

Prévien, Rome, prévien ces effets dangereux,
Et ne m'oblige pas à plus que je ne veux.
Exerce sur toi-même une juste vengeance,
Et ne différe plus à réparer l'offense;
Punis tes factieux, cesse de t'obstiner,
Et mérite la paix que je te veux donner.
D'un plus céleste feu ma valeur animée
Ira cueillir pour toi les palmes d'Idumée,
Et tu verras bientôt & nos Croix & nos Lis
Sur les murs de Byzance & sur ceux de Memphis.



AU ROI

sur sa derniére maladie, *avant 1666.*

ODE.

GRAND Roi, le destin rigoureux,
Dont la fatale & noire envie
Menaçoit votre belle vie,
N'a pû résister à nos voeux.
Mille dangereuses tempêtes
Alloient éclater sur nos têtes,
S'il eût trahi notre souhait :
Et le sort qui vous fut contraire
Avoit mille crimes à faire
Dans un crime qu'il auroit fait.

Ces astres qui tirent leur jour
De l'éclat qui vous environne
Et des rayons de la Couronne,
Ne luisoient plus dans votre Cour.
Tous vos peuples saisis de crainte
Dans une si mortelle atteinte,

Se plaignoient du destin jaloux ;
Et dans cet excès de souffrance,
Nous avons vû toute la France
Aussi languissante que vous.

Ainsi quand le pére des jours
Sous un noir amas de nuages
Céde à la fureur des orages
Dans le plus brillant de son cours ;
Tous les astres confus & sombres,
S'étonnent de voir sous les ombres
Pâlir son visage vermeil :
L'air n'a qu'une lumiére obscure,
Et l'on voit toute la nature
Aussi pâle que le Soleil.

Les soins & les nobles transports
De la gloire qui vous enflame,
Sont de grands mouvemens de l'ame
Qui troublent la santé du corps.
Epargnez nos vœux & nos larmes ;
N'excitez plus de ces alarmes
Par tant de travaux obstinez ;
Modérez cette ardeur extreme,

Et prenez enfin pour vous même
Le repos que vous nous donnez

Il est un glorieux repos
Qui n'a rien de foible & de lâche,
Et souvent un peu de relâche
Est une vertu des Héros.
Vous n'y perdrez rien de la gloire
Qui doit au temple de memoire
Consacrer vos faits éclatans;
Vous ferez en réglant vos veilles,
Peutêtre un peu moins de merveilles,
Mais vous en ferez plus long-tems.

Dans nos tristes dissensions
La France vit son jeune Prince
Aller de Province en Province
Pour étouffer ses factions.
Les ennemis & les rebelles
Eprouvoient les forces nouvelles
De votre regne triomphant;
Et prêts d'être réduits en poudre,
Ils craignoient ces grands coups de foudre
Que lançoit la main d'un enfant.

Vous alliez par mille travaux
Jusqu'au delà de vos frontiéres
Gagner des provinces entiéres,
Et triompher de vos rivaux :
Votre généreuse présence
Animoit l'ardente vaillance
De vos invincibles guerriers ;
Et par la main de la victoire
Vous alliez au champ de la gloire
Cueillir vous-même vos lauriers.

Ces redoutables conquerans,
Qui jadis si fiers & si braves,
Firent mille peuples esclaves,
Et domtérent mille tyrans,
Dans leurs Etats heureux & calmes,
Dormoient à l'ombre de leurs palmes,
Dans la paix & dans le repos :
Ils devenoient ce que nous sommes,
Et ne faisoient plus que les hommes
Après avoir fait les Héros.

Mais la paix ne vous change pas,
Et l'on voit encore paroître

Cet air de vainqueur & de maître
Que vous aviez dans les combats.
Le Tibre, le Rhin, & le Tage
Redoutent ce noble courage
Dont ils ont ressenti les traits;
Et vous faites craindre la guerre
A tous les Princes de la terre
Au milieu même de la paix.

Le crime à vos pieds abbatu,
Souffre une juste violence,
Et vous relevez l'espérance
Des Muses & de la vertu.
Vous êtes l'arbitre des Princes,
Dans vos pacifiques provinces
Tout se gouverne par vos loix;
Et quelque grands travaux que donne
La pesanteur de la Couronne,
Vous seul en soûtenez le poids.

Quel bonheur ne seroit pas joint
A cette agissante conduite,
Si par une fâcheuse suite
Tant de soins ne vous nuisoient point?

Si les cruelles destinées,
Respectoient vos belles années
Et vos admirables projets;
Et si leur aveugle puissance
Savoit faire la différence
Des Rois d'avecque les sujets.

Mais helas! l'immortalité
N'est pas un droit de la Couronne,
Et ce n'est pas un bien que donne
Ni le sang ni la Royauté.
Le sort jaloux du diadême,
N'épargne pas la vertu même,
Ni les thrônes, ni les autels;
Et les impitoyables Parques
Attaquent les plus grands Monarques
Comme les moindres des mortels.

Mais vous pouvez braver les loix
Du destin qui nous fait la guerre;
Les Dieux observent sur la terre
Tout ce qu'ils ont promis aux Rois;
Le Ciel qui réserve le thrône
De Memphis, & de Babylone

A votre généreux couroux,
N'a point accompli ses Oracles,
Et n'a pas fait tous les miracles
Qu'il promit de faire pour vous.

De mille triomphes divers
Vous devez grossir votre histoire,
Monter au comble de la gloire,
Et regner sur tout l'univers.
Quand les Héros tels que vous êtes,
N'ont pas achevé leurs conquêtes,
Ils n'ont jamais assez vécu;
Et quoique le destin en gronde,
Vous ne devez sortir du monde
Qu'après que vous l'aurez vaincu.

Mere du plus puissant des Rois,
Princesse que la Providence
Vient pour le bonheur de la France
De rendre aux soupirs des François:
Vous avez par vos larmes saintes
Détourné ces tristes atteintes
Des jours du Monarque des Lis,
Et le ciel juste & débonnaire,

Semble avoir conſervé la mére
Afin de conſerver le fils.

Vous de qui les rares vertus
Ornent la beauté ſans pareille,
Auguſte & féconde merveille,
Grande Reine, ne craignez plus;
Lorſque la fiévre violente
Porta ſon ardeur inſolente
Au cœur de votre illuſtre époux,
Le ciel fit connoître à la Parque
Que le cœur de ce grand Monarque
Ne devoit brûler que pour vous.

Et vous, ô précieux Enfant,
A qui nous deſtinons des temples,
Croiſſez pour ſuivre les exemples
De ce Monarque triomphant.
Dauphin, charmez toute la France,
Juſque ſur les tours de Byzance
Arborez vos lis éclatans.
Que tout l'univers vous révére,
Triomphez avec vôtre pére,
Mais ne regnez pas de long-tems.

LA REINE AU ROY,

Sur ses travaux de la guerre l'an 1667.

ELEGIE.

L'Isle venoit de voir foudroyer ses remparts ;
Et l'Ibere vaincu fuïoit de toutes parts.
L'invincible Loüis dans la Flandre alarmée,
Faisoit de tous côtez triompher son armée.
Les villes que son bras rangeoit à leur devoir,
Admiroient sa clémence, & craignoient son pouvoir,
Et la Lys & l'Escaut témoins de sa vaillance,
Couloient sans murmurer sous son obéissance :
Quand Thérese voyant que son Epoux vainqueur
Avoit peine à donner des bornes à son cœur,
S'exposoit aux fureurs d'une guerre cruelle,
Et ne se lassoit point de combatre pour elle ;
Fit mille vœux pour lui, poussa mille soupirs,
Tâcha de modérer de si pressans désirs,

Et redoublant pour lui sa tendresse & sa crainte,
Lui traça de sa main cette amoureuse plainte.
Loüis, unique objet de mes chastes amours,
Qui dans le champ de Mars t'exposes tous les jours,
Et montres l'art de vaincre aux plus grands Capitaines;
Viens recueillir enfin le fruit de tant de peines.
Lorsque tu fais la guerre au gré de tes souhaits,
Tu ne te souviens plus des douceurs de la paix;
Tu trouve tes plaisirs dans l'horreur des alarmes,
Et tu n'écoutes plus que le bruit de tes armes.
L'amour n'adoucit point ton généreux courroux;
En toi le conquerant l'emporte sur l'époux,
Tu consacres ton nom au temple de Mémoire,
Et ton cœur tout entier s'abandonne à la gloire.
Tout céde à ton pouvoir, tout céde à ta grandeur;
Et la victoire a peine à suivre ton ardeur.
Inspirer la terreur aux ames les plus fiéres,
Et joindre à tes états les provinces entiéres,
Réduire en te montrant des villes sous tes loix,
Etoner l'univers du bruit de tes exploits;
Assujetir la Flandre, & confondre l'Espagne,
Sont pour toi des travaux d'une seule campagne.

Tu maintiens l'équité les armes à la main,
Et le ciel favorise un si juste dessein.
Quelque grand que tu sois sur la terre & sur l'onde,
Tu ne vas point braver tout le reste du monde ;
Et tu ne prétens pas, en méprisant les loix,
T'ériger en tyran des peuples & des Rois.
Loin de vouloir troubler le repos de la terre,
Tu conserve la paix lorsque tu fais la guerre,
Et dans ces doux climats que le ciel t'a soumis,
Tu cherches des sujets, & non des ennemis.
Sans aller sur les bords ni du Rhin ni du Tage,
Tu cueilles des lauriers dans mon propre héritage,
Et ta raison bornant les transports de ton cœur,
Tu deviens conquerant, sans être usurpateur.
Quoiqu'aux Flamans vaincus ta puissance ravisse,
Tu ne leur ostes rien, mais tu te fais justice ;
Et malgré leur orgueil & leur témérité,
Ils auront du repos s'ils ont de l'équité.

J'aime à te voir chargé de palmes immortelles,
Marcher sur les rempars de Gand & de Bruxelles,
Et par tes grands exploits triompher en des lieux
Où regnérent jadis mes illustres ayeux.
J'aime à te voir courir où l'honneur te convie :
Mais tu n'as pas le soin de conserver ta vie,

Les plus rudes travaux te paroissent legers,
Pour soûtenir mes droits tu cours mille dangers,
Et dans les mouvemens de ton ardeur extrême,
Quand tu combats pour moi, tu t'exposes toi-même.
Ton courage m'étonne, & mon cœur agité
N'ose plus desirer tant de prospérité,
Je fais des vœux pour toi plûtôt que pour ta gloire,
Je crains pour le vainqueur plus que pour la victoire,
Et quelques grands succès qui puissent arriver,
Je ne demande au ciel que de te conserver.
J'écoute tout le bruit que fait ta renommée,
Je crois te voir toûjours conduire ton armée,
Disposer un assaut, méditer un combat,
Faire le capitaine, & faire le soldat,
Tout couvert de poussiére au pied d'une muraille,
Tout prêt à décider du sort d'une bataille.
J'ai tremblé mille fois, & je t'ai souhaité
Un peu moins de succès & plus de sureté.
Ta gloire avoit pour moi des douceurs & des charmes,
Mais elle me coûtoit des soupirs & des larmes.
Dans les occasions où tu te hazardois,
J'admirois ton grand cœur, mais je l'appréhendois.

Si je gagnois beaucoup par ton ardent courage ;
Helas ! je pouvois perdre encore davantage.
Je sais que les grands cœurs ont de grands mouvemens,
Et que la belle gloire a ses emportemens,
Que le plaisir de vaincre est un plaisir extrême,
Qu'il est plus glorieux de vaincre par soi-même,
Et que rien n'est si doux quand on a combatu,
Qu'un triomphe qu'on doit à sa propre vertu.
Mais sans nous exposer à ces tristes alarmes,
Loüis, tu peux joüir du bonheur de tes armes.
Lorsque par ta valeur les François excitez,
Auront forcé les murs des plus fortes citez,
Et que nous regnerons dans la Flandre soumise,
Ce sera toûjours toi qui nous l'auras conquise.
Ta prudence conduit tes glorieux projets,
Ta valeur entretient celle de tes sujets,
Et si l'on voit en eux des vertus héroiques,
Ce sont de tes vertus que tu leur communiques :
Apprens-leur à ranger cent peuples sous ta loi ;
Mais laisse-leur l'honneur de s'exposer pour toi.
Les Rois doivent aimer leur dignité suprême,
Et ménager en eux l'honneur du diadême ;

Ils triomphent assez en soûtenant leur rang,
Ils sauvent leur Etat en épargnant leur sang,
Leur grandeur les éleve au dessus des tempêtes,
Ils tracent en secret le plan de leurs conquêtes,
Ils gardent dans la guerre un pouvoir absolu,
Pour faire executer ce qu'ils ont résolu.
Que si dans les transports de ton ardeur guerriére,
Tu veux à ta valeur choisir quelque matiére,
Et donner à ton bras quelque emploi glorieux,
Choisis des ennemis qui le méritent mieux :
Attens que pour rivaux la fortune te donne
Des conquerans armez, ou des Rois en personne.
Tu cueilleras alors toi-même tes lauriers,
Ton bras renversera les plus fameux guerriers,
Tu verras à tes piez des têtes couronnées,
Tu rempliras alors tes grandes destinées.
Vien jouir cependant d'un honneste repos,
Et réserve ton cœur à ces coups de heros.

Dans le charmant séjour de tes provinces calmes,
Tu te délasseras à l'ombre de tes palmes,
Et sans rompre le cours de tes faits éclatans,
Tu vaincras un peu moins pour vaincre plus longtems.

Ce fils de qui le ciel régle la destinée,
Ce fruit de nos amours & de notre Hyménée,
En te voyant si juste, & si sage, & si grand,
Apprendra le secret d'être un jour conquerant.
Prêt à suivre bientôt les traces de son pere,
En tout ce que tu fais il voit ce qu'il doit faire :
Il admire déja tes exploits triomphans,
Et voudroit que les Rois ne fussent point enfans.
Au récit d'une attaque, au bruit d'une victoire,
Il commence à pousser des soupirs pour la gloire,
Il aspire à te suivre au milieu des combats,
Et se plaint dans son cœur que tu ne l'attens pas.

Que si la noble ardeur qui regne dans ton ame
Te peut laisser pour moi quelque reste de flame;
Vien goûter les douceurs de ta paisible Cour,
Je te couronnerai moi-même à ton retour.
Après ces grands succès dont mon ame est charmée,
Laisse à tes Généraux le soin de ton armée,
Souvien-toi de l'époux aussi-bien que du Roi,
Et partage ton cœur entre la gloire & moi.

ELOGE
DU ROI
à Monsieur Colbert

1667.

DIGNE choix de Loüis, Ministre infatigable,
Je trace de ton Roi le portrait admirable:
Suspens un peu le cours de tes emplois divers,
Et laisse-toi charmer au sujet de mes vers.
Rien ne sauroit flater ton cœur & tes oreilles
Que le bruit éclatant de ses grandes merveilles.
Ton Maître fait lui seul toute ta passion;
Et ce qui peut remplir ta noble ambition,
Ce n'est pas d'élever des palais magnifiques,
De régler les destins des affaires publiques,
De vaincre des jaloux les injustes efforts,
Et d'unir les honneurs avecque les trésors.
C'est d'approcher souvent du plus grand Roi du monde,
De le voir triompher sur la terre & sur l'onde;

D'observer de plus près que ses autres sujets
Et son vaste génie, & ses vastes projets;
D'admirer ses vertus dont la France est ravie,
Et d'être le témoin d'une si belle vie.

Tu vois par quels ressorts son esprit agissant
Affermit tous les jours son regne florissant;
Tient dans un doux repos ses provinces charmées,
Eclaire ses conseils, anime ses armées,
Porte ses alliez à d'illustres exploits,
Et fait mouvoir lui seul tant de corps à la fois.
Des climats éloignez où triomphe le crime,
Il entend les soupirs des peuples qu'on opprime;
Et relevant l'espoir de ces timides cœurs,
Il punit les tyrans & les usurpateurs.

Rien ne peut échaper à son intelligence;
Tous ses heureux succès sont dûs à sa prudence;
A cent emplois divers il partage ses soins;
Il s'applique à pourvoir jusqu'aux moindres besoins;
Et surmontant lui-seul toutes sortes d'obstacles,
Il rend à ses sujets lui-même ses oracles.

De jeunes conquerans que la gloire a charmez,
Savent l'art de ranger des bataillons armez,
Et de forcer les murs des plus superbes Villes;
Mais il faut des Nestors à ces jeunes Achilles.

Pour régler les transports de leurs cœurs généreux,
Et souvent pour regner & pour vaincre plus qu'eux.
Ton Prince fait lui-seul toutes ses destinées ;
Il sait régler le cours de ses belles années ;
Lui-même est son conseil, lui-même est son appui ;
Ceux qui donnent des loix en reçoivent de lui ;
Il s'ouvre sans secours les portes de la gloire,
Il se trace lui-seul le plan de son histoire,
Et méprisant cet art que l'on peut enseigner,
Il apprend de lui-seul le secret de regner.
Sous les titres pompeux d'une illustre fortune,
Souvent les plus grands Rois n'ont qu'une ame commune ;
Le destin les éleve à ce superbe rang,
Et ne les y maintient que par le droit du sang :
On aime leur grandeur sans aimer leur personne :
Ils n'ont que cet éclat qui vient de la couronne,
Et connus par leur nom plus que par leurs exploits,
Ils ne seroient plus rien s'ils cessoient d'être Rois.
Mais le Prince fameux qui regne dans la France,
Joint les droits du mérite aux droits de la naissance :
Par lui-même il est grand plus que par ses ayeux,
Le thrône qu'il remplit en est plus glorieux :
Son

Son ame eſt au-deſſus de ſa grandeur ſuprême,
La vertu brille en lui plus que le diadême,
Et quoiqu'un vaſte état ſoit ſoumis à ſa loi,
Le Héros en Loüis eſt plus grand que le Roi.

Après avoir réglé les fortunes publiques,
Et donné des leçons aux plus grands politiques,
Il ſe plaît à ranger ſes nombreux bataillons;
Tantôt il fait dreſſer ſes riches pavillons;
Et ſur le tendre émail des campagnes fleuries
Lui-même fait camper ſes troupes aguerries.
Pour ſoulager le feu de ſes deſirs preſſans,
Tantôt il fait donner des combats innocens,
Où ſa Royale ardeur cherche à ſe ſatisfaire,
Et ſon cœur fait déja ce que ſon bras doit faire.

On a vû des Héros par mille beaux exploits
Domter le noble orgueil des plus ſuperbes Rois,
Inſpirer la terreur aux ames les plus fiéres,
Marcher ſur le débris des provinces entiéres,
Attacher à leur char des peuples obſtinez,
Et tirer après eux des Tyrans enchaînez.
Mais dans les doux plaiſirs qu'inſpire la victoire,
Laſſez de leurs travaux, trop contens de leur gloire,
Et paſſant leurs beaux jours dans un lâche repos,
Ils perdoient & le cœur & le nom de Héros.

Loüis porte plus loin ſon courage indomtable ;
Tout paiſible qu'il eſt, il eſt infatigable ;
Son repos le diſpoſe à de nouveaux combats ;
Il ſe prépare à vaincre en ne combatant pas.
Ses plaiſirs dans la paix ſont les arts de la guerre ;
Ses jeux ſont la terreur des Princes de la terre ;
Dans ſa magnificence il ſe montre puiſſant,
Et fait trembler l'Europe en ſe divertiſſant.
Un feu que la valeur répand ſur ſon viſage,
Une noble fierté que donne le courage,
Inſpire à ſes ſoldats de glorieux projets,
Et paſſe de ſon cœur au cœur de ſes ſujets.
Ainſi reglant le ſort de ſes provinces calmes,
Il forme des Héros à l'ombre de ſes palmes ;
Et donnant des leçons à ſes braves guerriers,
Dans le champ de la paix il ſeme des lauriers.

Tel jadis l'invincible & le jeune Alexandre
S'exerçoit aux combats qu'il devoit entreprendre,
Quand formant le deſſein de ſes nobles travaux,
Il demandoit aux Dieux de ſuperbes rivaux ;
D'une héroïque ardeur ſon ame étoit ſaiſie,
Il renverſoit déja les thrônes de l'Aſie,
Et raſſemblant ſouvent ſes eſcadrons divers,
Il eſſayoit ſon cœur à vaincre l'univers.

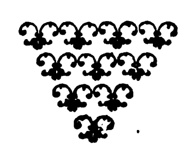
Le plus sage des Rois, le plus grand des Monarques,
Donne de sa valeur de plus brillantes marques,
Après avoir vaincu les plus fiers Potentats,
Et travaillé lui-même aux loix de ses Etats,
Dans les nobles transports de son ardeur guerriére,
Il se plaint au destin de manquer de matiére ;
Et prêt de vaincre encor d'illustres ennemis,
Il murmure de voir le monde trop soumis.

Lorque son sort l'éleve au dessus des tempêtes,
Qu'il joüit en repos du fruit de ses conquêtes,
Et qu'il a loin des siens écarté les dangers,
Il s'occupe à calmer les troubles étrangers.
Comme l'astre éternel qui fournit sa carriére
Sur son char de rubis entouré de lumiére,
Et qui roule un beau jour dans un ciel pur & clair,
Dissipe les vapeurs qui se forment dans l'air :
Ses rayons pénétrant les plus sombres nuages,
Vont chercher dans leur sein la source des orages,
De mille traits de feu percent l'obscurité,
Et répandent partout le calme & la clarté.
Ainsi regne Loüis dans une paix profonde,
Il invite au repos tout le reste du monde :
Les Tyrans ne sont plus, ou sont humiliez,
Il répand son bonheur sur tous ses Alliez,

Et maintenant les droits de leurs riches provinces,
Il est le Protecteur & l'Arbitre des Princes.

Quand le Scythe barbare & le Thrace inhumain
Epouvantoient les bords du Danube & du Rhin,
Et traînant après eux la crainte & les alarmes,
Faisoient couler partout & du sang & des larmes,
Le seul nom de Loüis redoutable aux Tyrans,
Arrêta la fureur de ces fiers conquerans,
Fit floter sur le Râb leurs dépoüilles captives,
Et rendit la victoire aux Aigles fugitives.
Lorsque dans la chaleur de leurs ressentimens
Les Hollandois hardis, & les fiers Alemans
Allumoient les flambeaux de leurs tristes querelles,
Et sembloient commencer des guerres éternelles,
Il a su désarmer ces peuples irritez :
Lui-même a confirmé la foi de leurs traitez,
Et rangeant à la paix leurs troupes échaufées,
Leur a fait mépriser de si sanglants trophées
Quand deux peuples armez sur l'empire des flots,
Animent aux combats soldats & matelots,
Et dans le cours fatal de leurs cruelles guerres
Etonnent l'Ocean du bruit de leurs tonnerres,
Ses guerriers pleins d'ardeur triomphent sur les eaux,
La victoire s'apprête à suivre ses vaisseaux,

Et malgré la fureur des vents & des orages,
Prépare aux ennemis d'effroyables naufrages.
Enfin comblé de gloire, il comble nos souhaits,
Il veut joindre en nos jours l'abondance & la paix:
Et ses nochers fameux sur les plaines de l'onde,
Vont chercher les trésors de l'un à l'autre monde.
Que ton destin, COLBERT, me paroît glorieux,
Auprès d'un Roi si juste & si victorieux!
Observe tous les jours le beau feu qui l'anime,
Les mouvemens secrets de son cœur magnanime,
Les desseins qu'il conçoit, les oracles qu'il rend:
Les Héros comme lui ne font rien que de grand,
Pour consacrer son nom au temple de memoire,
Tu fourniras un jour de matiére à l'histoire,
Et dans les doux récits de ses exploits divers,
Ce qui t'aura charmé charmera l'Univers.





L'HERCULE FRANCOIS,

OU

Explication d'un dessein de M. le Brun, pour Monsieur de Seignelay.

l'an 1668.

POUR te représenter après tes grands exploits,
Ce n'étoit pas assez d'un Hercule Gaulois :
Invincible LOUIS, sous qui le monde tremble,
Il faloit avoir peint tous les Héros ensemble.
Mais ces portraits mêlez de tant de Demi-Dieux
Confondroient nos esprits & lasseroient nos yeux.
Souffre qu'Hercule seul se consacre à ta gloire,
Qu'il compare sa fable avecque ton histoire,
Et que voyant son nom par le tien effacé,
Il confesse aujourd'hui que tu l'as surpassé.
Il domta du lion la rage envenimée
Dans les sombres détours des forêts de Némée :
Et tu viens de domter le Belgique lion,
Qui respirant le meurtre & la rebellion
Nourri depuis long tems de sang & de carnage,
Auprès de ses marais redoutoit ton courage,

Et sembloit exciter par ses rugissemens
Tous les peuples voisins au secours des Flamans.
Hercule triompha du Géryon d'Espagne;
Renversa ses Châteaux, désola sa campagne;
Les Tyrans de la terre en tremblerent d'effroi:
C'est un travail pour lui, ce n'est qu'un jeu pour toi.
Tu cours sans t'émouvoir au milieu des alarmes,
Rien ne peut s'opposer au bonheur de tes armes.
Tournay sans t'arrêter, reconnut ton pouvoir,
Tu n'eus qu'à l'investir, & qu'à te faire voir.
Doüay se vit soumis malgré sa résistance,
Et craignant ta justice, implora ta clémence.
Oudenarde reçût, pour t'avoir irrité,
Le juste châtiment de sa témérité.
L'Isle te vit monter sur le char de la gloire,
User modestement des droits de ta victoire,
Marcher sur ses rempars à demi-foudroyez,
Rassurer en passant ses peuples effrayez,
Pour de nouveaux combats tenir tes armes prêtes,
Et chercher promtement de nouvelles conquêtes.
Flandre, n'irrite plus ce Monarque puissant,
Qui sait l'art de te vaincre en se divertissant.
Lorsque tes ennemis redoutent ta puissance,
Hercule tout confus admire ta vaillance.

Ce Héros aujourd'hui n'est plus ce qu'il étoit,
Et pressé sous le faix du monde qu'il portoit,
Il pert également la force & le courage,
Et cherche sur la terre un Roi qui le soulage,
Qui vienne l'assister comme un Atlas nouveau,
Et veüille se charger d'un si pesant fardeau.
Il t'a trouvé, LOUIS, jeune, ardent, redoutable,
Dans les nobles travaux toujours infatigable,
Et tout prêt à ranger le monde sous ta loi.
A qui pouvoit-il mieux le remettre qu'à toi?

De cent rivaux armez les forces obstinées
Auront beau se liguer contre tes destinées,
Pour punir l'injustice & l'orgueil des humains,
Le grand Alcide a mis sa massuë en tes mains,
Qui doit faire aux Tyrans une immortelle guerre,
Après avoir domté les monstres de la terre.
Le poids du monde entier ne te chargera pas:
La vaillante Bellone & la docte Pallas
Seront dans ce travail tes compagnes fidèles;
Grand Roi, tu regneras & tu vaincras par elles,
Et tu seras toûjours au gré de tes souhaits,
Arbitre de la guerre, arbitre de la paix.

Au bien de tes sujets ton ame est occupée,
Tu portes dignement & le sceptre & l'épée.

La victoire est toûjours prête à te couronner ;
Tu sais l'art de combattre & l'art de gouverner.
Ta force & ta valeur égalent ta prudence,
Ou tu domtes l'Espagne, ou tu régles la France ;
Tu tiens ou tu réduis des peuples sous ta loi.
Et tu fais le Héros aussi-bien que le Roi.

La sagesse, LOUIS, qui te conduit, qui t'aime,
Qui soûtient avec toi le poids du diademe,
Pour le Conseil des Rois dresse cent nourriçons,
Et leur fait pour la Cour de secrettes leçons :
Voi celui qu'elle t'offre, & qu'elle te destine,
Instruit de ses vertus comme de sa doctrine,
Elle éloigne de lui la foiblesse & l'erreur,
Lui forme adroitement & l'esprit & le cœur,
Lui découvre à loisir ses plus sacrez mystères,
Lui propose en secret ses maximes sévères,
Eclaire sa raison, régle tous ses desirs,
Lui montre à mépriser le luxe & les plaisirs ;
Au temple de l'honneur elle-même le guide,
Et lui trace le plan d'une gloire solide.

Il mettra son bonheur à recevoir tes loix ;
Et le voyant un jour fidèle en ses emplois,
Ardent à te servir & soigneux de te plaire,
Tu verras dans le fils une image du Pére.

Si ton destin t'appelle à de nouveaux combats,
Invincible LOUIS, où ne vaincras-tu pas?
Au milieu de la paix je vois naître la guerre:
Je voi des factions qui partagent la terre,
Jusqu'à ce que le ciel couronne tes projets,
Et que tes ennemis deviennent tes sujets.

Voi ces beaux monumens de triomphe & de gloire,
Où l'on dresse déja le plan de ton histoire;
Où l'art ingénieux a déja travaillé
Sur cent pieces de jaspe, ou de marbre taillé.
Là d'illustres captifs dans l'excès de leurs peines,
S'efforçant de traîner ou de rompre leurs chaînes,
Gardent dans leur malheur encor quelque fierté,
Et semblent murmurer de leur captivité.
On diroit que ton bras prêt à lancer la foudre,
Choisit ces criminels pour les réduire en poudre;
Et l'art a fait revivre en ce marbre imposteur
La crainte des vaincus, le couroux du vainqueur.

Quatre fleuves assis sur leur moite rivage,
Sur des urnes panchez, couronnez de feuillage,
Versent à gros boüillons leur liquide crystal,
Et recueillant leurs eaux dans un même canal,
T'ouvrent tous les chemins de l'empire de l'onde,
Et t'offrent les trésors de l'un & l'autre monde.

Les flots de marbre sec vont, ce semble, couler,
Et ces Dieux de métail semblent vouloir parler.

SUR LES CONQUESTES DU ROI.

ODE.

NYmphe qui cours sans cesse, & jamais ne sommeilles,
Qui partout l'Univers fais retentir ta voix,
Et qui toute yeux, & toute oreilles,
Observe les vertus des Rois :
Toi, qui dans les climats où la valeur éclate,
Te plais à raconter des exploits inoüis,
Va des rives du Tage à celles de l'Euphrate
Annoncer aux mortels la gloire de Loüis.

Di-leur que ce Héros sous qui le monde tremble,
A foudroyé l'orgueil d'un peuple revolté,
Et vengé tous les Rois ensemble
Du mépris de la Royauté ;

Qu'il voit de tous côtez tomber sous sa puissance
Des rempars abbatus, des guerriers alarmez,
Et qu'achevant de vaincre aussi-tôt qu'il commence,
Il cueille ses lauriers dès qu'il les a semez.

Di-leur qu'il rétablit le culte dans nos temples,
Où quittant pour un temps sa guerriére fierté,
Il laisse de fameux exemples
D'une immortelle piété;
Qu'il rend victorieux l'Auteur de sa victoire,
Et que prenant le ciel pour son plus ferme appui,
Au pied de ses autels il consacre sa gloire,
Et va faire pour Dieu ce que Dieu fait pour lui.

Contes-leur les dangers où sa valeur l'entraîne,
Ses pénibles travaux, ses glorieux exploits.
Di-leur qu'il se contente à peine
De quatre sieges à la fois.
Dans les nobles transports de son ame héroïque,
Il brave la fortune, & cherche les combats;
Le feu de ses regards partout se communique,
Et passe de ses yeux au cœur de ses soldats.

Ainsi l'astre du jour fait ressentir au monde
La féconde vertu de ses brillans regars,

Et ranime la terre & l'onde
Du feu de ses rayons épars.
La vive impression d'une flame si pure
Pénétre dans le sein de tant d'êtres divers,
Et réchaufant le corps de toute la nature,
Donne le mouvement à ce vaste univers.

❧

Di-leur qu'une province en un jour est conquise;
Parle de tant d'exploits aussi promts qu'éclatans,
Où le succès & l'entreprise
Arrivent presque en même tems.
La victoire sous lui vole de siége en siége;
Le travaille recommence où le travail finit.
Qui révére ses loix trouve qui le protége,
Qui résiste à ses coups trouve qui le punit.

❧

Tu nous vantes encor ces conquerans illustres
Que l'Espagne orgueilleuse élevoit autrefois,
Qui ne firent pas en dix lustres
Ce que Loüis fait en un mois.
Une seule conquête arrêtoit leur fortune;
Contre une même place ils donnoient cent assauts;
Et rougissoient de voir que la trentiéme lune
Les retrouvoit encor dans les mêmes travaux.

Le Batave contre eux éprouve sa vaillance ;
Il voyoit mille morts sans en être effraié,
Et renouveloit sa constance
Sur chaque rempart foudroyé.
Dans le plus grand péril son ame étoit plus fiére ;
Et dans son désespoir redoublant sa vigueur,
Il disputoit encor un reste de poussiére,
Et sa gloire effaçoit la gloire du vainqueur.

❦

Mais quand Loüis paroît les villes sont soumises,
Les plus hardis guerriers mettent les armes bas ;
Et pour loüer ses entreprises
Tes cent voix ne suffisent pas.
Dans leurs propres rempars, captifs sans résistance,
Au bruit de tant de gloire & de tant de vertus,
Ses ennemis surpris implorent sa clémence,
Et le nom du vainqueur honore les vaincus.

❦

Le Rhin fut indigné de leurs noires pratiques ;
Il prévit leur ruine, & leur dit mille fois :
Cessez, injustes politiques,
D'irriter le plus grand des Rois :
Votre Etat, par un coup aussi juste que rude,
Tombera sous ce Roi qui l'avoit affermi,

Si, pour punir l'excès de votre ingratitude,
Votre libérateur devient votre ennemi.

Comme on force une ville, il force une Province;
L'ouvrage d'un été ne lui dure qu'un jour,
Et partout cet auguste Prince
Imprime la crainte & l'amour.
Nul ne peut résister, ou n'ose se défendre;
Fleuves, digues, remparts, ne peuvent l'arrêter:
Il n'est rien que son cœur ne lui fasse entreprendre,
Et rien que sa valeur ne puisse executer.

Nourrissez dans vos cœurs & la haine & l'envie;
Allumez dans le sein des Peuples & des Rois
La discorde & la jalousie,
Et violez toutes les loix;
Serrez le nœud fatal de vos puissantes ligues,
Bordez tous vos canaux de bataillons épais,
Lâchez ces flots mutins que retiennent vos digues:
Il viendra vous punir jusques dans vos marais.

Sous les yeux de Loüis, tonnant sur le rivage,
Malgré vous, à l'envi, mille guerriers fameux
Passeront armez à la nage,

Et fendront mes flots écumeux.
En vain je roulerai mes orgueilleuſes ondes,
En vain je ſortirai, frémiſſant de courroux,
De l'humide ſéjour de mes grottes profondes,
Je tremblerai moi-même, & fuirai comme vous.

Prédiſant leur défaite, & leurs malheurs extrêmes,
Le fleuve en leur orgueil les trouva confirmez:
Tu ſais qu'ils inondent eux-mêmes
Les ſillons qu'ils avoient ſemez.
Ils évitent le fer, & l'onde les ravage;
Ils augmentent leurs maux en croyant les guérir;
Ils cherchent leur ſalut dans leur propre naufrage;
Et périſſent enfin de crainte de périr.

Mais je t'arrête trop. Va, Courriére immortelle,
Et reviens vers Loüis prendre un nouvel emploi:
Si la victoire le rappelle,
Il ira plus vîte que toi.
Pour vous, peuple obſtiné, cedez à ſa puiſſance,
Et recevez la loi qu'il voudra vous donner:
Que ſi votre fureur s'oppoſe à ſa clémence,
Puiſſe-t-il toûjours vaincre, & ne plus pardonner.
Puiſſent tomber encor de fatales tempêtes

Sur le faîte orgueilleux de vos fiéres citez :
Puisse-t-il lancer sur vos têtes
La foudre que vous méritez.
Dans les tristes horreurs d'une sanglante guerre ;
Puissiez-vous ressentir tout l'effort de son bras,
Et pour servir d'exemple au reste de la terre,
Estre aussi malheureux que vous êtes ingrats.



SUR LE MARIAGE DE MONSIEUR DE CAUMARTIN, en 1664.

ELEGIE.

L'ASTRE qui fait les jours, sortoit du sein de l'onde ;
Les Zephyrs retenoient leur haleine féconde,
Et les flots agitez du liquide élément,
Par un instinct secret couloient plus doucement ;
Lorsqu'Amour transporté d'une juste colére,
Fit un jour en pleurant cette plainte à sa Mére :

Quel destin rigoureux, ou quel astre jaloux
Obstine aveuglément Alcandre contre nous ?
Qu'il me coûte de soins, qu'il me coûte de larmes !
Il se rit de mes feux, il résiste à mes armes,
Et d'un charme puissant son esprit enchanté,
Contre tous mes efforts soûtient sa liberté.
Il soupira jadis son amoureuse peine,
Et ne put s'affranchir de ma premiére chaîne :
Mais après cette chaîne & ces liens rompus,
Il a repris son cœur & ne l'engage plus.
De mon flambeau sacré les flames plus subtiles
Pour enflamer ses vœux se trouvent inutiles.
Je lui lance les traits qu'autrefois je lançai,
Je sonde les endroits par où je le blessai.
Mais de tous les côtez son cœur est infléxible,
Et je n'y trouve plus d'endroit qui soit sensible.
Je tâche à rallumer le feu de ses desirs,
Je ranime l'ardeur de ses premiers soupirs.
Je m'obstine moi-même à verser dans son ame
Des principes d'amour, des semences de flame ;
De toutes mes douceurs je combats sa fierté,
Et je ne saurois vaincre un cœur si revolté :
Je n'ai point de liens dont il ne s'affranchisse,
Le plus pompeux éclat n'a rien qui l'ébloüisse.

Si j'expose à ses yeux l'objet le plus charmant,
Il le regarde en juge, & non pas en amant;
Et si j'offre à ses feux quelque illustre matiére,
A son peu de chaleur il joint trop de lumiére,
Il examine trop les loix de sa prison,
Et veut joindre à l'amour un peu trop de raison.
Cent Ministres sacrez de Thémis & d'Astrée,
Qui sentent de mes feux leur ame pénétrée,
Soupirent à l'envi leur amoureux ennui,
Et je perds tous les feux que j'allume pour lui.
Mille fameux Héros devenus mes conquêtes,
De nos myrtes sacrez ont couronné nos têtes,
Et Loüis, le plus fier & le plus grand des Rois,
Lui même a ressenti la rigueur de mes loix.
Au milieu des combats ce Héros inflexible,
Tout vainqueur qu'il étoit, n'étoit pas invincible;
Son cœur contre son cœur rebelle s'élevoit,
Lorsqu'il donnoit des loix, lui-même en recevoit.
Thérese suspendit les feux de sa colére,
La fille le vainquit lorsqu'il vainquoit le Pére:
Aux dépens de sa gloire il aima son repos,
Et l'amant dans son cœur triompha du Héros.
Lorsque par une douce & forte violence,
Je range les plus fiers sous mon obéissance,

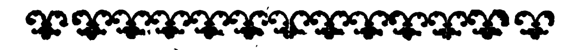
Alcandre fuira-t-il mes aimables appas ?
Et ſera-t-il le ſeul qui ne me craindra pas ?
Renonçons au pouvoir de nos divines flames,
Et ne prétendons plus aucun droit ſur les ames ;
Eteignons nos flambeaux, renverſons nos autels,
S'il faut être vaincus par de foibles mortels.
Il ſoupira, touché d'une douleur profonde,
Lui qui fait ſoupirer tout le reſte du monde ;
Dans l'excès douloureux de ſon reſſentiment,
On vit pleurer l'Amour comme pleure un amant :
Et ce vainqueur jaloux de ſon pouvoir ſuprême,
Se plaignit à ſon tour d'être vaincu lui-même.
Après qu'il eut fini ſes pleurs & ſon diſcours,
D'un air doux & flateur la Mére des Amours
Appaiſoit ſa douleur, diſſipoit ſes alarmes,
Et lui diſoit ces mots en eſſuyant ſes larmes :
Modére ces tranſports, ceſſe de t'émouvoir,
Et connois mieux, mon fils, ton abſolu pouvoir :
Cet eſprit obſtiné qui nous fuit & nous brave,
Va perdre ſa franchiſe, & devenir eſclave :
Mais cherche à ce captif une illuſtre priſon,
Pour gagner ſon amour contente ſa raiſon,
Et reconnois enfin que ſon cœur équitable
Ne peut être amoureux que d'un objet aimable.

N'espére jamais voir ses desirs abbatus
Sous des charmes trompeurs ou de fausses vertus :
Cet éclat enchanteur qui séduit & qui trompe,
Ces attraits affectez, cette orgueilleuse pompe,
Cette vaine apparence, & ces foibles appas,
Sont des illusions qui ne le charment pas.
Mais à ces faux brillans son cœur inaccessible,
Aux solides beautez n'en est pas moins sensible ;
Plus ses vœux sont tardifs, plus ils seront constans,
Il différe d'aimer pour aimer plus long-tems,
Et sa chaîne, mon fils, qu'il traîne de la sorte,
En sera quelque jour plus durable & plus forte :
Releve ton espoir, & choisi seulement
Une parfaite amante à ce parfait amant.
Près de ces bords fameux où la Seine profonde
Traverse la cité la plus vaste du monde,
Et roule avec orgueil dans son riche canal
Sur un sable doré son mobile crystal :
Une jeune merveille aussi chaste que belle,
Peut ranger sous ses loix le cœur le plus rebelle,
Et par ses traits vainqueurs & ses charmes puissants,
Captiver la raison aussi-bien que les sens.
En elle les vertus & les graces unies
Etalent à l'envi des beautez infinies.

Les plus vives couleurs dont la terre se peint
N'ont rien de comparable à celles de son teint:
Sur un beau fond de lis une rose épanduë,
A demi relevée, à demi confonduë,
Mêle à son vif éclat une vive fraîcheur,
Et confond la rougeur avecque la blancheur:
De ses cheveux dorez les tresses vagabondes
Se recueillent en nœuds, se répandent en ondes,
Et leurs flots précieux à longs plis épandus,
Semblent des filets d'or que nous ayons tendus
Pour y lier les vœux des ames fugitives,
Et pour y retenir des libertez captives.
Le clair flambeau du jour, le bel astre des cieux
N'a point de feu plus pur que celui de ses yeux,
Lorsqu'il verse à longs traits dans sa noble carriére
Ses rayons tempérez de flame & de lumiére.
Son visage riant sans contrainte & sans fard,
Montre que la nature est plus belle que l'art,
Et fait voir en luisant d'une flame céleste,
Que rien n'est plus puissant qu'une beauté modeste,
Et que pour exciter une innocente ardeur,
Les plus charmans attraits sont ceux de la pudeur.
Cette chaste couleur, cette divine flame,
Au travers de ses yeux découvre sa belle ame,

Et l'on voit cet éclat qui reluit au dehors
Comme un rayon d'eſprit qui s'épand ſur le corps.
La ſavante Pallas, les filles de Mémoire,
Ses plus chéres amours la combleroient de gloire;
Mais ſans faſte & ſans bruit ſon eſprit trop diſcret,
Avec elles ne veut qu'un commerce ſecret.
Va, mon fils, va gagner cette beauté charmante;
Et pour faire un amant ſonge à faire une amante,
Et réduiſant Alcandre & Doris ſous nos loix,
Allume adroitement deux flames à la fois.
Quoiqu'il ſemble d'abord que nos feux les offenſent,
Ils aimeront un jour, & plûtôt qu'ils ne penſent:
A nos puiſſans efforts nul ne peut réſiſter,
Et nous avons des coups qu'on ne peut éviter.
Le decret du deſtin s'accorde avec le nôtre,
Qu'ils apprennent, mon fils, qu'ils ſont faits l'un pour l'autre,
Et qu'un ordre fatal à leur poſterité
A noué dans le ciel cette néceſſité.
L'impatient Amour que ce diſcours enflame,
Choiſit ſa plus ſubtile & ſa plus pure flame;
D'un mouvement rapide il traverſe les airs,
Et laiſſant dans ſa route une ſuite d'éclairs,

Il vole chez Doris, il vole chez Alcandre,
Il redouble ſes coups, & les force à ſe rendre,
Et par un ſort plus doux qu'il ne s'étoit promis,
Il n'a point aujourd'hui de ſujets plus ſoumis.



DIALOGUE PREMIER SUR LE QUIETISME.

CLARICE Quiétiſte.

FLAVIE nouvellement convertie.

CLARICE.

UN rayon de lumiére a déſillé vos yeux,
Et vous devez benir ces momens précieux
Où Dieu par ſa bonté fit briller dans votre ame
Les premiéres clartez de ſa divine flame.
De mille vains deſirs votre cœur combatu,
Madame, aura beſoin de toute ſa vertu.
Il faut pour affermir cette grace naiſſante,
Dreſſer l'heureux projet d'une vie innocente,

Dire

Dire au monde imposteur un éternel adieu,
Et chercher les chemins qui nous ménent à Dieu.

FLAVIE.

Sa main toute-puissante a produit ce miracle,
Je n'ai plus qu'à m'instruire, & je viens à l'Oracle.

CLARICE.

J'aurois tort de prétendre à ces noms éclatans ;
Mais je puis vous donner des avis importans.

FLAVIE.

En desirs spécieux, en espérances vaines,
Dupe de mes plaisirs ainsi que de mes peines,
J'ai perdu sans remors les plus beaux de mes jours,
En m'éloignant de Dieu je m'égarois toujours ;
Je faisois mon bonheur de mes malheurs extrêmes,
Et tirois mon orgueil de mes foiblesses mêmes.
Les spectacles, les jeux, les conversations,
Qui sont des gens oisifs les occupations ;
Je ne sais quelle adresse, & quelle complaisance,
Un peu d'honneur, de bien, d'esprit, & de naissance,
Certains airs d'enjoûment & de vivacité,
Quelques traits prétendus d'une vaine beauté,
Certaines passions dont le sexe se jouë,
Que le Seigneur condamne, & que le monde louë ;
Etoient les doux objets de mon enchantement.

Sur ces préventions j'errois aveuglément
De desirs en desirs, dans une nuit profonde,
Plus instruite des loix & des modes du monde,
De ses amusemens, & de ses vanitez,
Que des ordres du ciel & de ses véritez.
Mais, graces au Seigneur, mon cœur se renouvelle,
Il est tems d'approcher de celui qui m'appelle.
Madame, sous ses loix je me range aujourd'hui,
Et je m'adresse à vous pour me conduire à lui.

CLARICE.

J'aime cette candeur & cette confiance.
Si j'ai quelque lumiére & quelque expérience
A connoître les dons que Dieu répand sur nous,
Madame j'ouvrirai tous mes trésors pour vous.
Nous avons le secret d'allumer dans les ames
Les feux les plus sacrez & les plus pures flames;
Nous savons élever l'homme au dessus des sens,
Faire croître l'amour & les desirs naissans,
Fixer une inconstante & fragile nature,
Et dans le sein de Dieu porter la créature.

FLAVIE.

Je songe à m'assurer de ma conversion,
Et je n'ose espérer tant de perfection.
Vous me voyez, Madame, encor demi-mondaine,

Et je ne viens, helas ! que de rompre ma chaîne.
Mon péché m'inquiète & me suit en tout lieu,
Et je n'en suis encor qu'à la crainte de Dieu.

CLARICE.

Dieu veut être servi sans peine & sans contrainte;
Prenez l'amour, Madame, & rejettez la crainte;
Un si triste motif, un sentiment si bas,
Ne vous fait point honneur, & ne lui convient pas:
Une correspondance, une union intime
Qui se forme avec lui dans l'oraison sublime...

FLAVIE.

Des actes si parfaits confondent ma raison,
Je ne sais point encor ce que c'est qu'oraison.
J'envisage de loin ces divines pratiques
De vos dévotions nobles & magnifiques,
Et je rentre en moi-même, & me réduis pour moi
A des actes d'amour, d'espérance, & de foi:
Si j'offensai le ciel, si je pus lui déplaire,
Tous mes vœux, tous mes soins vont à le satisfaire.

CLARICE.

Il est juste, Madame, & vous devez sentir
De vos égaremens le triste repentir,
Baiser incessament la main qui vous délivre,
Et mourir de douleur en Dieu qui vous fait vivre.

FLAVIE.

J'y consens. Voulez-vous que mon corps abbatu
Gémisse sous le pois d'une austére vertu,
Et que pour regagner ma premiére innocence,
Par les loix d'une longue & dure pénitence,
La haire sur le corps, la discipline en main,
J'exerce sur mes sens un empire inhumain ?
Faut-il que je me livre à de sombres pensées,
Que je punisse en moi mes vanitez passées,
Et que je sacrifie au dedans, au dehors,
Le plaisir de l'esprit à la peine du corps ?

CLARICE.

Non, Madame, une juste & sensible tendresse
Me porte à ménager votre délicatesse ;
Notre dévotion n'a rien de rigoureux,
Et ce n'est pas au corps, Madame, que j'en veux.
C'est le cœur, c'est l'esprit que le Seigneur demande,
C'est assez de souffrir autant qu'il le commande ;
Il n'ôte pas aux siens la paix ni les plaisirs,
Et tous ses serviteurs ne sont pas ses martyrs.
Faites-lui de vous-même un humble sacrifice,
Contentez-vous des croix qu'on trouve à son service,
Perdez le souvenir de vos péchez passez,
L'oraison, l'oraison, Madame, & c'est assez.

FLAVIE.

Attentive à mes maux, j'en cherche le remède,
J'appelle tous les jours le Seigneur à mon aide,
Je pense à ses bontez, je médite sa loi,
Ce genre d'oraison n'est-il pas bon pour moi ?

CLARICE.

Lire négligemment des formules antiques,
De David pénitent réciter les cantiques,
A l'honneur du Sauveur, de la Vierge & des Saints,
Rouler entre vos doits cinq douzaines de grains,
Présenter au Seigneur d'imparfaites offrandes,
Et fatiguer le ciel d'inutiles demandes,
Je sais bien que c'est-là votre dévotion,
Mais enfin il faut tendre à la perfection,
Et courir à la gloire où le ciel nous appelle.

FLAVIE.

Je ne suis pas encore assez spirituelle.
Le chapelet, Madame, a des attraits pour moi,
En remuant ces grains je réveille ma foi;
L'oraison du Seigneur me console & me touche,
Mon cœur en la disant accompagne ma bouche.
Jamais tant de sagesse en si peu de discours;
J'y trouve mes besoins, j'y cherche mes secours,
Dans ses expressions j'admire & je révére

L'autorité de maître & la bonté de pére ;
Et je sens que sa grace est prête à m'accorder
Ce que sa vérité m'enseigne à demander.
Enfin elle est facile, efficace, & parfaite,
Et digne de l'esprit de celui qui l'a faite.

CLARICE.

Je le crois ; mais pourquoi tant de soins superflus ?
Si vous possédez Dieu, que voulez-vous de plus ?
Cessez de demander.

FLAVIE.

C'est lui qui le commande,
Et m'accordera-t-il, si je ne lui demande ?

CLARICE.

Il conduit notre sort, il connoît nos besoins,
Et donne beaucoup plus à qui demande moins.
Heureux qui met en lui toute sa confiance,
Et qui dans le repos & dans l'indifférence,
Insensible à la gloire, insensible aux plaisirs,
Etoufe dans son cœur jusqu'aux moindres desirs,
Qui de son amour propre arrache les racines,
Qui s'abandonne au cours des volontez divines,
Et qui désabusé d'un bonheur apparent,
Pour son propre salut devient indifférent.

FLAVIE.

Pour son propre salut? Hé! de grace, Madame,
Laissez-moi desirer le salut de mon ame.
Dieu se rend à nos vœux, & sans l'importuner,
On peut lui demander ce qu'il veut nous donner.

CLARICE.

Soyez dans vos souhaits un peu plus généreuse,
Desirez d'être sainte & non pas d'être heureuse:
Voulez-vous servir Dieu, l'aimer, par interêt,
Et lui faire acheter les graces qu'il vous fait?
Faut-il à chaque fois que le Ciel vous appelle
Faire luire un rayon de la gloire éternelle?
Faut-il pour réchaufer vos desirs refroidis,
Vous faire à tous momens le plan du Paradis?
Ayons l'ame plus juste & moins interessée.

FLAVIE.

Pour moi je fais grand cas d'être récompensée,
Peut-être c'est manquer de générosité,
Mais chacun veut joüir de sa félicité.

CLARICE.

Quand vous déferez-vous de ces erreurs grossiéres?
Nos mystiques, Madame, ont bien d'autres lumiéres
L'éclat du Paradis ne peut les ébloüir,
Dieu fait tout le bonheur dont ils veulent joüir;

L'amour qu'ils ont pour lui n'a rien de mercenaire ;
Leur unique plaisir est celui de lui plaire :
Les dons les plus parfaits ne touchent pas leur cœur ;
Ils laissent le bienfait & vont au bienfaiteur.
Tout interêt s'éteint & cesse en sa présence,
Tout ce qu'ils font pour Dieu leur sert de récompense :
Ils se perdent en eux & se cherchent en lui,
Ils l'aiment sans desir, sans détour, sans ennui,
Comme l'objet d'une humble & sainte servitude,
Non pas comme l'auteur de leur béatitude.

FLAVIE.

Quoiqu'il soit adorable & plein de majesté,
Je ne renonce pas, Madame, à sa bonté ;
Je le sers, mais aussi j'attens qu'il me couronne,
J'adore ce qu'il est, & j'aime ce qu'il donne ;
Dans mon empressement j'ai mon esprit soumis,
Je ne prétens de lui que ce qu'il m'a promis,
Et lorsque j'accomplis sa volonté suprême,
Le prix que j'en attens n'est autre que lui-même.

CLARICE.

Oh ! si dans votre cœur le ciel imprime un jour
Le sentiment du pur & du parfait amour,
Vous verrez sans trembler l'Enfer qui vous menace,
Le Paradis ouvert sans y chercher de place,

Le funeste trépas, l'affreuse éternité,
Rien ne pourra troubler votre tranquilité.
Fonduë & concentrée en la divine Essence,
Entiérement remise en l'Etat d'innocence,
Dans le saint abandon où votre esprit sera,
Ni bonheur, ni salut, rien ne vous touchera;
Soit que Dieu vous console, ou soit qu'il vous éprouve,
Soit qu'il vous glorifie, ou soit qu'il vous réprouve,
Avec soumission, repos, & gayeté,
Vous verrez accomplir sa sainte volonté.

FLAVIE.

Que cette indifférence est injuste & cruelle!
Quoi! je consentirois à ma perte éternelle,
Et mettant en Dieu seul ma force & mon appui,
Je pourrois me résoudre à me priver de lui?
Non, je dois espérer, ainsi que je dois croire,
C'est ma félicité, mais c'est aussi sa gloire,
Sa nature le porte à me faire du bien,
Et c'est son interêt de même que le mien.

CLARICE.

J'accepte comme vous les graces qu'il m'accorde,
Et je sais m'en remettre à sa miséricorde,
Cet heureux & parfait désinteressement
Est de notre oraison le premier fondement.

FLAVIE.

J'ai peine à vous comprendre, & je commence à craindre
Ces élevations où je ne puis atteindre.
Je me présente à Dieu dans mes saintes ardeurs,
J'apprens à méditer ses diverses grandeurs.
Dans ce vaste univers qu'a produit sa puissance,
J'admire sa sagesse & sa magnificence;
Sa charité me touche, & j'aime sa douceur,
Et sa miséricorde à l'égard du pécheur.
Quand sa divine loi m'instruit & me console,
Je sens la vérité naître de sa parole;
Je vois dans ses Elus briller sa sainteté,
Je m'abyme & me pers dans son éternité;
Dans tous les châtimens qu'exerce sa justice,
Je plains ceux qu'il punit, & crains qu'il me punisse.
Ce sont là les objets qui me frappent le plus.

CLARICE.

Vous en êtes encor, Madame, aux attributs,
Pour moi je vais tout droit à la divine essence;
Je m'arrête à Dieu seul, non pas à sa puissance,
A sa miséricorde, à son éternité,
Je sais me recueillir toute en son unité;
Dans l'oraison sublime où le pur amour entre,

Les lignes ne sont rien, il faut aller au centre,
Et ne point mettre en Dieu de ces divisions.

FLAVIE.

C'est lui que je révére en ses perfections.
N'est-il pas tout puissant, tout juste, tout aimable.

CLARICE.

Ces attributs n'ont rien qui ne soit vénérable;
Mais il faut à Dieu seul se fixer aujourd'hui.

FLAVIE.

Ses attributs sont-ils autre chose que lui?

CLARICE.

Ce sont d'autres objets dont l'ame s'embarasse.

FLAVIE.

En priant, sans cela je suis toute de glace.
Je me tiens à l'état qui peut me convenir.

CLARICE.

Qui sait monter plus haut, ne doit pas s'y tenir.
Le Mystique en Dieu seul, qu'il adore & qu'il aime,
Ne s'accommode pas de la Trinité même,
Et fixant en un point l'amour qu'il peut avoir,
N'a qu'un acte à produire, & qu'un objet à voir.

FLAVIE.

Vous prêchez-là, Madame, une étrange doctrine;
Les attributs divins, la Trinité divine,

Ne sont-ils que des noms inutiles chez vous ?

CLARICE.

Quand vous serez un jour Mystique comme nous,
Si la grace du ciel vous touche & vous éclaire,
Vous trouverez en Dieu l'unique nécessaire.

FLAVIE.

Je pourrai donc alors dans ma dévotion
Penser à Jesus-Christ.

CLARICE.

Autre imperfection.
Dans l'oraison, sa croix de son sang empourprée,
Ni son Humanité, quoique sainte & sacrée,
Ne peuvent dignement occuper notre esprit.

FLAVIE.

Voulez-vous m'interdire encore Jesus-Christ ?
Non, j'aime à profiter de ses divins oracles,
A méditer sa loi, ses œuvres, ses miracles ;
Son exemple est la régle & l'objet de ma foi ;
Tout ce qu'il a souffert, ou qu'il a fait pour moi,
Nourrit ma piété, soûtient ma patience,
Entretient ma ferveur & ma reconnoissance,
Et laisse dans mon cœur pour remplir mes souhaits,
Une source d'amour, de douceur, & de paix.

CLARICE.

Ce sont des sentimens dignes d'un cœur fidèle ;
Et pour cet Homme-Dieu j'approuve votre zèle.
Unissez-vous à lui par votre charité,
Imitez sa justice & son humilité,
De sa Rédemption connoissez l'efficàce,
Cherchez dans vos dangers le secours de sa grace ;
De vos maux dans son sang trouvez la guérison ;
Mais dans le doux sommeil de la sainte oraison,
Où la perfection de l'ame se consomme,
Il faut passer à Dieu sans s'arrêter à l'homme ;
Le voir, non comme Pére & comme Rédempteur ;
Mais comme Souverain & comme Créateur,
Et dans les doux transports que la charité donne ;
S'unir à son essence, & non à sa personne.

FLAVIE.

Ces raisonnemens-là sont bien spéculatifs.
Il n'est donc pas permis à vos contemplatifs
D'admirer Jesus-Christ & ses sacrez Mystères ?

CLARICE.

Madame, ce sont-là des oraisons vulgaires.

FLAVIE.

L'ouvrage du salut n'est-il pas tout divin ?

CLARICE.

Dieu n'est-il pas de tout le principe & la fin ?

FLAVIE.

Quoi, lorsqu'en Jesus-Christ saintement recueillie,
Je médite sa mort, je médite sa vie,
Que sur chaque souffrance & sur chaque action,
Attachant mon esprit & ma réflexion,
Je l'admire au Thabor, je le pleure au Calvaire....

CLARICE.

Madame, encore un coup c'est l'oraison vulgaire.

FLAVIE.

Je mettois en ce point la parfaite oraison.

CLARICE.

Pourquoi multiplier les actes sans raison ?
Pourquoi ne pas monter au thrône de la gloire ?
Un dévot imparfait se contente de croire,
Et dans les mouvemens d'une sainte ferveur,
Repasse ce qu'a dit, ce qu'a fait le Sauveur,
Grave les traits grossiers de sa tragique histoire,
Tantôt dans son esprit, tantôt dans sa mémoire,
S'agite, s'attendrit, compâtit à ses maux,
Le suit en ses tourmens, le suit en ses travaux,
Et traîne vainement de Mystère en Mystére
Les actes fatigans d'une foi passagére.

FLAVIE.

Vous n'approuvez donc pas ces méditations ?

CLARICE.

Ce ne sont proprement que des distractions
Que se donnent pour Dieu des ames empressées.

FLAVIE.

Pouvez-vous leur fournir de plus saintes pensées ?

CLARICE.

Le Mystique appuyé des dons qu'il a reçûs,
Laisse là Jesus-Christ & passe par-dessus,
Porte, sans s'arrêter à de foibles images,
A Dieu son créateur ses uniques hommages,
S'éleve comme un aigle, & d'un vol généreux,
Va fixer au soleil son regard amoureux.

FLAVIE.

Quel sublime voila !

CLARICE.

C'est-là notre méthode.

FLAVIE.

Mais dans la piété rien ne vous accommode,
Vous laissez Jesus-Christ fait homme, & mort pour nous,
Et quelle espèce enfin de Chrétiens êtes-vous ?

CLARICE.

Vous connoîtrez un jour, Madame, qui nous sommes.
Quand le ciel pour instruire & réformer les hommes...
Mais il ne convient pas de m'expliquer ici.

FLAVIE.

J'honore mon Sauveur.

CLARICE.

Nous l'honorons aussi.

FLAVIE.

J'aime à lui consacrer un amour pur & tendre.

CLARICE.

Ne pas monter à Dieu, Madame, c'est descendre.

FLAVIE.

Je n'ai pas tant de gloire & tant d'ambition,
Et je n'ai pas acquis par ma conversion
Le droit de m'éloigner des routes ordinaires,
De sauter Jesus-Christ, de franchir ses mystères,
D'arriver à la fin sans prendre le milieu,
Et d'aller d'un plein vol jusqu'au thrône de Dieu.

CLARICE.

Ne désaprouvez pas, Madame, cet usage.
Il faut songer au terme & non pas au passage.

La raiſon ne veut pas qu'on s'arrête en chemin,
Et qu'on aille aux moyens quand on eſt à la fin.

FLAVIE.

Ces grandes véritez dont vous m'avez inſtruite,
Pourront ſervir un jour à régler ma conduite.
Puiſſai-je m'élever à ces grands ſentimens,
Et recueillir le fruit de vos enſeignemens.

CLARICE.

Le ciel fera pour vous ce qu'il a fait pour d'autres.

FLAVIE.

Heureuſe ſi j'avois un cœur comme les vôtres.
Vous tenez à vos piez les vices abbatus,
Vous portez juſqu'au ciel vos brillantes vertus.
Dans le ſein de la paix vous poſſédez vos ames.
Pour moi je vis, helas ! comme les autres femmes;
Vous étoufez en vous vos inclinations,
Moi je ſuis foible encore & j'ai mes paſſions;
Vous triomphez du vice, & je lui fais la guerre;
Vous volez dans les airs, moi je vais terre à terre;
Vous joüiſſez en Dieu de ſa félicité,
Moi je le crains, & l'aime avec ſimplicité.

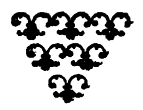
CLARICE.

Ces humbles ſentimens, ces pieuſes pratiques,
Vous conduiſent, Madame, aux véritez myſtiques.

Dans un autre entretien je vous rendrai raison
De notre quiétude & de notre oraison.
Vous verrez ce qu'on doit au Monarque suprême,
Comment l'ame s'éleve au-dessus d'elle-même,
Comment, indépendante & du tems & du lieu,
Elle se purifie & se transforme en Dieu.
Nous vous révélerons toute notre doctrine,
Et nous vous unirons à l'essence divine.

FLAVIE.

Je ne puis vous marquer ce que mon cœur ressent,
Qu'en le rendant docile, humble & reconnoissant.
Quelque indigne qu'on soit d'entrer dans vos mystères,
J'écouterai toujours vos conseils salutaires,
Et viendrai prendre ici, quand vous l'ordonnerez,
La seconde leçon que vous me préparez.



DIALOGUE SECOND SUR LE QUIETISME.

CLARICE Quiétiste,

FLAVIE nouvelle Convertie.

FLAVIE.

IL est vrai qu'on voit peu de magnanimes cœurs,
Que Dieu n'a presque plus de vrais adorateurs,
Que la foi des dévots est foible en cette vie,
Et que la charité par-tout est refroidie.
Mais, graces au Seigneur tout puissant & tout saint,
Vous venez rallumer le flambeau qui s'éteint,
Dissiper des mortels l'ignorance profonde,
Et jetter la lumiére & le feu dans le monde.

CLARICE.

Dieu veuille nous conduire & benir nos desseins,
Mais il faut que ce soit l'ouvrage de ses mains.
De mille objets mondains les ames possédées,

N'osent plus concevoir de si nobles idées.
On prend pour son salut des sentiers écartez.
On a perdu le goût des grandes véritez.
On se repaît de crainte ou d'espérances vaines.
Nul ne veut s'affranchir des foiblesses humaines.
Nul ne cherche à monter avec affection
Au sommet lumineux de la sainte Sion.
On prend pour piété des priéres stériles,
Des vœux intéressez, des discours inutiles;
L'esprit le plus réglé ne connoît tout au plus
Que l'usage commun des petites vertus.

FLAVIE.

Vous peignez bien, Madame, ici mon caractère.

CLARICE.

La contemplation n'est plus qu'une chimére,
Le monde la regarde avec étonnement,
Comme une illusion, comme un égarement,
Où tombent depuis peu des ames inquiètes;
Et même dans le sein de ces sombres retraites
Où l'esprit d'oraison doit être répandu,
Par le malheur du tems, l'usage en est perdu.
Il semble que le ciel trompe nos espérances,
Qu'il détourne de nous ses saintes influences,
Qu'il veuille nous tenir ses mystères cachez,

Et qu'un aſtre malin, pour punir nos péchez,
Ait verſé triſtement dans le ſiécle où nous ſommes,
Un poiſon froid & lent dans la maſſe des hommes.

FLAVIE.

Dans votre pur amour & dans votre oraiſon,
N'a-t-on pas le remede & le contre-poiſon ?

CLARICE.

Le monde n'aime point la piété ſolide,
La contemplation lui paroît inſipide,
Cette manne du ciel lui cauſe de l'ennui,
Et les oignons d'Egypte ont plus de goût pour lui.
Madame, ſauvez-vous de ces erreurs funeſtes,
Pour joüir avec nous des délices céleſtes.

FLAVIE.

Faites-moi donc goûter de ces mets ſavoureux.

CLARICE.

Oh ! que c'eſt un état aimable & bienheureux !
Lorſqu'au parfait amour une ame abandonnée,
D'un cercle de rayons ſe trouve couronnée,
Et va dans une douce & ſainte oiſiveté,
Se perdre dans le ſein de la Divinité ...

FLAVIE.

Il me ſemble la voir, cette ame bienheureuſe ;
Se traçer dans les airs ſa route lumineuſe,

Et comme une étincèle, imperceptiblement
Disparoître au milieu des feux du Firmament.

CLARICE.

C'est alors qu'on joüit, même dans cette vie,
Quoiqu'on soit en exil, des droits de la patrie;
Que toute passion semble s'éteindre en nous,
Que Dieu verse en nos cœurs ce qu'il a de plus doux,
Que sa grace puissante étouffe la nature,
Et qu'on s'unit à lui d'une ardeur toute pure.
On ne voit hors de lui rien qu'on puisse chérir,
Rien qu'on craigne de perdre, ou qu'on veuille aquérir:
On demeure immobile & mort en sa présence,
Madame, & tout cela se fait sans qu'on y pense.

FLAVIE.

Mais enfin pour joüir de cet unique bien
Que faut-il que je pense ou que je fasse?

CLARICE.

Rien.

FLAVIE.

Cette pratique-là, Madame, est bien aisée,
Et votre loi mystique est bientôt exposée.

CLARICE.

Nous ne demandons rien d'empressé ni de vif,

Et notre état, Madame, est un état passif,
Où l'homme, entre les mains du Seigneur qui l'éclaire,
Prend ses impressions, & n'a plus rien à faire.

FLAVIE.

Tout travail est banni de cet heureux état ?
Vous voulez triompher sans peine & sans combat;
Et vous mettez enfin toute votre sagesse
Dans cette nonchalante & dévote paresse ?
Le ciel, où vous tenez votre esprit attaché,
Vous donne ses faveurs, Madame, à bon marché.

CLARICE.

Respectez ce repos & cette quiétude,
Qui fait tout notre honneur & toute notre étude.
Quand le contemplatif, sans chercher de milieu,
Par un acte direct peut s'élever à Dieu,
Raisonnemens, discours, réflexions finissent,
Espérances, amours, désirs s'évanoüissent,
Le cœur anéanti n'a plus de mouvemens,
Et l'ame se refuse à tous ses sentimens :
Dans ce calme profond, devant l'objet qu'on aime,
On ne parle, on n'agit, on ne pense pas même;
Les sens sont interdits, la raison se suspend,
Un mystique sommeil dans l'homme se répand;

Du présent, du passé les confuses images
Semblent s'enveloper dans de sombres nuages ;
Dans cet oubli de tout, où l'on ne se sent point,
L'homme se ramassant tout entier en un point,
Demeure devant Dieu dans un profond silence,
Désoccupé de tout, hormis de sa présence.
Voila notre oraison.

FLAVIE.

Il n'est rien de si grand :
Mais pour rendre un esprit tout à fait indolent,
Pour éteindre en un cœur toute sorte de flame ;
Pour lier d'un seul nœud les puissances de l'ame,
Pour èloigner des yeux tant d'objets décevans,
Et pour fixer en nous tant de ressors mouvans,
On s'immole soi même, on se met à la gêne,
Et pour être tranquile on a bien de la peine.

CLARICE.

Vous aimez un peu trop, Madame, à raisonner.
Il faudroit quelquefois savoir s'abandonner,
Nous avons la raison, la foi, l'expérience.

FLAVIE.

Pardonnez si je dis ainsi ce que je pense.

CLARICE.

Pour moi je suis Mystique, & je sais ce que c'est,
Je

Je ſuis, graces au ciel, dans un état parfait.
Je remets à ſes ſoins tout ce qui me concerne,
C'eſt lui qui me conduit, c'eſt lui qui me gouverne.
J'ai renoncé ſans peine avec ſincerité,
A tous mes droits d'uſage & de propriété;
Soit bonheur, ſoit malheur, je demeure immobile,
Dans ma paſſiveté tout me paroît facile:
Permettez-moi ce mot, Madame,

FLAVIE.

Je l'apprens,
Heureuſe ſi je puis m'en ſervir en ſon tems.
Mais quand pourrai-je avoir cette égalité d'ame?
Quand pourrai-je brûler du feu qui vous enflame?
J'y prétens; mais je crains que mes vivacitez
Ne s'accommodent pas de vos paſſivetez.

CLARICE.

Approchez du Seigneur avecque confiance.
Voici le nœud fatal de la ſainte ſcience,
Le myſtère ſecret de la dévotion,
Et le plus court chemin à la perfection.
Par un acte éminent, perpétuel, ſincere,
Qu'un ſaint & pur amour vous oblige de faire,
Conſacrez-vous, Madame, à votre Créateur,
Mettez entre ſes mains votre ame, votre cœur,

Tout ce que vous pensez , & tout ce que vous faites,
Tout ce que vous serez , & tout ce que vous êtes :
Cela fait , demeurez tranquile comme nous ,
Vous serez toute en Dieu , Dieu sera tout en vous.

FLAVIE.

Que ce projet est beau ! mais sera-t-il durable ?

CLARICE.

Ne le ferez-vous pas , Madame , irrévocable ?

FLAVIE.

Je donnerai mon cœur , comme il est ordonné ;
Mais si je le reprens après l'avoir donné ?
Le monde nous entraîne ,

CLARICE.

Et le ciel nous assiste.

FLAVIE.

Je change bien souvent ;

CLARICE.

Mais votre acte subsiste.

FLAVIE.

Quoi , même en abusant de notre liberté ?

CLARICE.

Dieu n'est il pas saisi de votre volonté ?
Lorsque nous lui donnons notre amour sans réserve ;
C'est lui qui le reçoit , c'est lui qui le conserve ,

Et jusquà ce qu'on vienne à rompre ce traité,
Quoiqu'on fasse, il demeure à perpétuité.

FLAVIE.

Dieu pourra-t-il compter sur ma persévérance?
Croira-t-il que je l'aime encor quand je l'offense?
Souffrira-t-il en moi des sentimens humains?

CLARICE.

Hé! ne vous a-t-il pas, Madame, entre ses mains?
Les dissipations, les foiblesses humaines,
Ce qu'on sent ici-bas de douceurs & de peines,
Peuvent-ils le troubler dans sa possession?
Voila ce que produit la contemplation,
C'est la base & le fond de la vie unitive.

FLAVIE.

L'heureux état que c'est d'être contemplative!
Vous possédez cet art, Madame, excellemment.

CLARICE.

Il faut vous l'expliquer encor plus nettement.
Lorsqu'une fois l'esprit de céleste origine
S'est plongé dans le fond de l'essence divine,
Et demeure absorbé dans le souverain bien,
Tout ce que le corps fait ne se compte pour rien:
Ce corps n'est qu'une aveugle & sensible matiére,
Qu'un amas agité de bouë & de poussiére,

Dont tous les mouvemens que la cupidité
Produit ſans la raiſon & ſans la volonté,
Sont actes ſans aveu, ſans malice, ſans blâme,
Et ne peuvent ſalir la pureté de l'ame,
Qui joüiſſant au ciel de ſolides plaiſirs,
Laiſſe vivre le corps au gré de ſes deſirs.

FLAVIE.

Ah! que vous nous donnez une belle ouverture
Pour accorder la Grace avec la nature!
Quel ſecret de morale & de dévotion!
Quoi, ſi quelque indiſcrette & fole paſſion
Allumoit dans mon cœur une ſecrette flame?

CLARICE.

C'eſt la faute du corps, non pas celle de l'ame,
Qui ne peut avoir part à ce déréglement.

FLAVIE.

Je pourrois donc pécher, Madame, innocemment,
Me ſatisfaire en tout, & vivre ſans contrainte,
Et pour pouvoir faillir ſans remors & ſans crainte,
Et rendre devant Dieu mes crimes innocens,
Renvoyer mon eſprit, & retenir mes ſens.
Cette religion paroîtra bien commode,
Et croyez-moi, bientôt vous ſerez à la mode.

CLARICE.

On pourroit abuſer de ces enſeignemens,
Il eſt vrai ; mais je ſais quels ſont vos ſentimens ;
Un fond de piété ſoûtient votre ſageſſe,
Ramenez donc au ciel toute votre tendreſſe,
Et tenez votre eſprit au Seigneur attaché,
Madame, après cela moquez-vous du péché.

FLAVIE.

Excuſez ſur ce point ma répugnance extrême :
Puis-je me ſéparer moi-même de moi-même ?
Faire de mon amour un partage fatal,
Une partie au bien, une partie au mal ?
L'eſprit qui dans le ciel s'éleve & ſe reſſerre ?
Le corps qui ſe corrompt & rampe ſur la terre,
Vivant chacun à part, & chacun ſous ſa loi ?
Madame, ce ſont-là des énigmes pour moi.

CLARICE.

L'interprétation n'en eſt pas difficile,
L'eſprit eſt fort, Madame, & la chair eſt fragile,
L'homme animal s'échape, & peut tout hazarder,
Mais l'homme intérieur a ſon ame à garder,
Et doit entretenir ſa pureté celeſte.

FLAVIE.

J'aurai ſoin de la mienne, & Dieu fera le reſte ;

Mais je suis foible encore, il faut me supporter,
Et c'est assez pour moi que de vous écouter.

CLARICE.

Quand la vérité parle, & qu'une ame est docile,
Tout s'applanit, Madame, & tout devient facile.
Priez le Tout-Puissant qu'il répande à propos
Dans votre foible cœur son bienheureux repos;
Faites-vous devant lui comme un rien de vous-même,
Reconnoissez en lui sa majesté suprême,
Remettez en ses mains avec humilité,
Le précieux dépôt de votre liberté;
De tous desirs mondains purifiez votre ame;
Ne veuillez rien...

FLAVIE.

Oh! non, je veux vouloir, Madame,
Qui perd sa liberté ne peut être content,
Je n'aime pas ce rien que vous estimez tant:
En tout ce que je fais, ou que je me propose,
Permettez que j'y sois du moins pour quelque chose,
Que mon esprit soumis agisse autant qu'il peut,
Que je puisse vouloir du moins ce que Dieu veut,
Et que sur ce que j'aime, ou ce que je désire,
Me réservant encor quelque reste d'empire,
Pour aider le Seigneur à me bien gouverner,

Je me retienne un cœur que je veux lui donner.

CLARICE.

Vous voulez donc, Madame, entrer en concurrence,
Et partager l'empire avec la Providence ?
Le ciel pour nous conduire a-t-il besoin de nous ?
Vous voulez être libre & dépendre de vous,
Et vous associer vous-même à ses mystères :
Croyez-vous que vos soins lui soient si nécessaires,
Et que Dieu déployant sa force & ses bontez,
Ne puisse vous sauver si vous ne l'assistez ?
Heureux qui verse en lui son ame toute entiére,
Qui n'a les yeux ouverts que pour voir sa lumiére,
Qui n'a rien à prétendre, & ne veut rien savoir,
Qui n'appréhende rien, & ne veut rien prévoir,
Qui sur sa destinée & sur toute autre chose,
Laisse agir la vertu de la premiére cause,
Qui sur sa sainte loi régle ses sentimens,
Et voit ses volontez dans les événemens.

FLAVIE.

Je sais que le salut que la Grace consomme,
Est l'ouvrage de Dieu, non pas celui de l'homme :
Mais il veut par justice, autant que par honneur,
Que l'homme contribuë à son propre bonheur.

Nous sommes des sujets libres dans son empire ;
On peut faire le bien, mais c'est lui qui l'inspire ;
Nous usons de ses dons sans nous en prévaloir ;
Nous voulons, il est vrai, mais il nous fait vouloir.

CLARICE.

Veuillez donc, puisqu'ainsi votre cœur le souhaite.
Mais quoi, renoncez-vous à devenir parfaite ?
Pur amour, abandon, n'ont plus d'attrait pour vous,
Renoncez-vous, Madame, aux nôces de l'Epoux ?
Cette sainte union, ce chaste mariage
Entre notre ame & Dieu, n'ont rien qui vous engage?
Cherchez-vous d'autre bien, cherchez-vous d'autre appui ?
Et ne voulez-vous pas vous transformer en lui ?

FLAVIE.

Ces divines ardeurs d'une ame transformée,
Cette possession d'aimer & d'être aimée,
Ces passives langueurs, ces transports hors de soi,
Tous ces raffinemens ne sont pas faits pour moi.
Il me faut une loi plus simple & plus facile ;
Mon maître est Jesus-Christ, ma régle est l'Evangile,
Sous les pieux conseils d'un sage Directeur,
A qui j'ai confié les secrets de mon cœur,
Je pratique sans faste, & selon l'occurrence,

Tantôt l'humilité, tantôt la patience ;
De mes ſoins, de mon bien j'aſſiſte le prochain,
Je voudrois être utile à tout le Genre-humain ;
Je donne ſans relâche un frein à la nature,
Je me ſens diſpoſée à remettre une injure ;
Je remplis les devoirs de la ſociété,
Et de peur de bleſſer la ſainte charité,
Je fuis les entretiens des perſonnes frivoles,
Et je fais en parlant le choix de mes paroles ;
J'adore le Seigneur, je l'invoque en tout tems,
Aux piez de ſes autels je porte mon encens :
Je deſcens au détail de mes ſoins domeſtiques,
Madame, ce ſont-là mes petites pratiques,
Vous voulez me ſouffrir, helas ! par amitié,
Mais je reconnois bien que je vous fais pitié.
O vous, Contemplatifs de céleſte origine,
Et qui participez à la grandeur divine,
Qui par vos actes purs, ſimples & ſolennels,
Vous mettez au-deſſus du reſte des mortels,
Travaillez un peu moins à devenir tranquiles,
Soyez moins glorieux, & ſoyez plus utiles ;
Pour porter le ſecours & l'exemple en tout lieu,
Deſcendez quelquefois de l'eſſence de Dieu
Avec des actions qui reſſemblent aux nôtres,

Et venez ici-bas faire comme les autres ;
Pour moi votre oraiſon a de grands embarras ,
Et mon eſprit groſſier ne s'accommode pas
De la ſubtilité de vos allégories ,
Les Marthes quelquefois valent bien les Maries.

CLARICE.

Madame , c'eſt donc vous qui faites la leçon ,
Vous nous avez dépeints d'une étrange façon :
Hé bien , nous vous laiſſons vos vertus en partage ,
Priez Dieu , parlez peu , réglez votre ménage.

FLAVIE.

Je ne vais ni plus haut , ni plus bas que cela ,
Et je m'en tiens encore à ces pratiques-là :
C'eſt à faire , Madame , à vos ames ſublimes
De produire en priant des actes magnanimes ;
Vous avez le ſecret d'aller toûjours au but ,
De renoncer à tout , juſqu'à votre ſalut ,
De vous guinder au ciel par de nouvelles routes,
De vous faire un néant où vous vous plongez toutes,
De trouver la ſolide & juſte piété
Dans votre vénérable & ſainte oiſiveté ,
D'éteindre en vos eſprits les plus vives penſées
Des choſes à venir , & des choſes paſſées ,
Et de pouvoir enfin par de ſecrets reſſors ,
Séparer en vivant l'ame d'avec le corps.

DIALOGUE TROISIEME SUR LE QUIETISME.

CLARICE Quiétiste.

FLAVIE nouvelle Convertie.

CLARICE.

VOUS n'aspirez donc plus à la perfection,
Et vous abandonnez la contemplation ;
Que de graces du ciel, que de douceurs perduës !

FLAVIE.

Chacun suit son attrait, & chacun a ses vuës,
Votre oraison me passe, & je ne sais pourquoi
Les cieux ouverts pour vous ne s'ouvrent pas pour moi ?
Le mystique repos me trouve un peu trop vive,
Et je n'ai pas enfin l'ame contemplative.
Aux sentimens divins j'en veux joindre d'humains.

CLARICE.

Je ne vous blâme pas, Madame, je vous plains.
Vous êtes peu sensible à nos grandes fortunes,
Et vous vous rabatez sur des vertus communes.
Le Seigneur vous appelle, & vous vous amusez,
Il ouvre ses trésors, & vous les refusez.

FLAVIE.

C'est à sa sainte loi qu'il veut que je m'applique,
Il ne m'a point laissé d'Evangile mystique.
Dans mes devoirs communs j'examine & je voi
Ce que je fais pour Dieu, ce que Dieu fait pour moi.
Dans les biens qu'il m'a faits, grande reconnoissance,
En ce qu'il me prescrit, exacte obéissance,
Lorsqu'il veut m'affliger, humble soumission,
M'attacher aux vertus de ma profession,
Sentir quand il lui plaît les douceurs de sa Grace,
Voila ce qu'il estime, & ce qu'il veut qu'on fasse.

CLARICE.

Il aime encore mieux qu'on s'éleve plus haut.
La médiocrité, Madame, est un défaut.

FLAVIE.

Vous jettez dans mon cœur d'inutiles amorces.
Je ne m'éleve pas au-dessus de mes forces.
Je vous l'ai dit, Madame, & je vous le redis,

Je ne veux occuper qu'un coin du Paradis,
Parmi les petits Saints inconnus dans l'histoire,
De là vous voir briller au sommet de la gloire.

CLARICE.

Le ciel qui distribuë à chacun ses talens,
Fait valoir les petits, & couronne les grands.
Vous pouvez demeurer dans l'état où vous êtes,
Tous dévots ne sont pas ou Docteurs, ou Prophètes;
Tous ne sont pas admis à la sainte union,
Nous avons le repos, vous avez l'action;
Dieu caresse les uns, & protege le reste;
On voit dans la maison de ce Pére céleste
Différence d'emplois, diversité de rangs,
Des serviteurs mêlez avecque les enfans;
Les uns ont le travail & la peine en partage,
Les autres plus heureux ont Dieu pour héritage;
Les uns cherchent un bien qu'ils n'ont pas éprouvé,
Les autres sont contens, surs de l'avoir trouvé;
Ceux-là commencent l'œuvre, & ceux-ci la finissent;
Les uns courent au prix, les autres en joüissent,
Et selon les secours & les graces qu'ils ont,
Les uns sont dans le ciel, & les autres y vont.

FLAVIE.

Pour moi je suis au rang de ces ames traîneuses,

Qui suivant du Seigneur les routes lumineuses,
Et jettant vers le ciel parfois quelque regard,
Marchent languissamment, & n'arrivent que tard.
Dans la dévotion que j'ai dessein de suivre,
Je n'ai d'autre secret que celui de bien vivre;
Quiétude, abandon, spiritualitez,
Raffinemens d'amour que vous nous débitez,
Sont pour moi jusqu'ici doctrines inconnuës:
Mon ame ne sait pas s'élancer dans les nuës,
L'extatique sommeil n'est pas selon mon cœur,
Et l'amour endormi répugne à mon humeur;
Je ne sais point pousser vos immenses tendresses,
Ni pour mettre à couvert mes petites foiblesses,
En vertu d'un traité dont on est convenu,
Prolonger comme vous un acte continu.
Je ne sais pas mourir, ni me perdre en moi-même,
Et puis me retrouver dans l'essence suprême,
Et confondant en Dieu mon être avec le sien,
Me plonger dans le tout, me plonger dans le rien.
Je ne me pique pas d'avoir au ciel ma place,
Ni de voir comme vous le Seigneur face à face,
Ni d'aller dans son sein vivre tranquilement,
Et regner avec lui familiérement;
D'ailleurs je n'oserois me croire destinée

A m'unir avec lui par le saint Hyménée,
Indigne de passer, dans des liens si doux,
Des jours délicieux avec un tel Epoux.
Cette doctrine donc étant peu praticable,
Et ne sachant que trop de quoi je suis capable,
Vû le peu de vertu que vous me connoissez,
Je m'en départs, Madame, & vous m'en dispensez.

CLARICE.

Je vous plains, & voila tout ce qu'on peut vous dire.

FLAVIE.

Vous me plaignez, Madame, & moi je vous admire.
Mais ces grands sentimens que vous nous proposez,
Je ne les trouve pas assez autorisez..

CLARICE.

Autorisez? ô Dieu! les Conciles, les Péres,
Les Docteurs les plus doux, comme les plus sévéres,
Qui savoient mieux que nous juger des oraisons,
En ont dit autrefois ce que nous en disons.

FLAVIE.

Jusqu'au point du salut porter l'indifférence;
Aimer Dieu sans desir, sans soin, sans espérance;
N'avoir qu'un acte seul pour toute piété,
Madame, tout cela sent bien la nouveauté;
Je ne sais ce qu'ont dit les Péres, les Conciles,

Mais je crois . . .

CLARICE.

Laissons-là ces discours inutiles.
Il ne vous convient pas de décider ici.
Est-ce votre Curé qui vous l'a dit ainsi ?
Notre doctrine est pure, ancienne, fidèle,
Mais la pratique, helas ! en est toujours nouvelle :
Le monde se relâche, & nous le réformons,
Le pur amour s'éteint, & nous le rallumons,
Et pour mieux établir notre oraison tranquile,
Nous allons la puiser jusque dans l'Evangile ;
Jesus-Christ pour prier s'y retire à l'écart,
Et Marie y fait choix de la meilleure part.

FLAVIE.

Pour Jesus-Christ, Madame, il est inimitable,
Pour le choix de Marie il étoit admirable :
Cette sainte captive alloit porter son cœur
Et ses chastes desirs aux piez de son vainqueur ;
Mais laissant engager Marthe à la vie active,
La bonne fille crut être contemplative,
Et moins sage que vous, elle n'eut pas l'esprit
De s'attacher à Dieu, non pas à Jesus-Christ.

CLARICE.

Ce que vous dites-là, Madame, pourroit être ;

Mais elle étoit aux piez de Jesus-Christ son maître,
Qui pouvoit lui donner de sublimes leçons,
Et lui faire penser tout ce que nous pensons.
Quoiqu'il en soit, des loix saintes comme les nôtres,
Sont des traditions qui coulent des Apôtres,
Et nous avons pour nous toute l'autorité
Que donne la pieuse & sage antiquité.

FLAVIE.

Vous vous donnez en vain ces grandes origines,
Vous venez des Begards, Madame, & des Beguines,
Qui prêchoient comme vous la pure charité,
Se disoient citoyens de la sainte Cité,
Rejettoient les desirs, même les plus loüables,
Tout pécheurs qu'ils étoient se croyoient impeccables,
Sous le voile sacré de la sainte oraison,
Supprimoient les vertus, suspendoient la raison,
Et vivant sans souci, sans honneur, sans étude,
Entêtez d'une triste & morne quiétude,
Et pleins de passions qu'ils ne pouvoient cacher,
Commençoient par l'esprit, finissoient par la chair:
Ne vous offensez pas de cette descendance.

CLARICE.

Ces gens-là ne sont pas de notre connoissance,

Madame, s'ils ont eu de l'indiſcretion,
Et s'ils ont abuſé de la dévotion,
S'ils ont abandonné la vérité chrétienne,
Nous nous en rapportons au Concile de Vienne;
Nous renonçons de même aux dogmes erronez
Des faux ſpirituels, des faux illuminez.
Nous avons pour Docteurs des Péres vénérables,
Dévots, judicieux, ſavans, irréprochables;
Ruſbrock, le grand Ruſbrok y tient le premier lieu.

FLAVIE.

Ruſbrok! que dites-vous?

CLARICE.

Ce grand homme de Dieu,
Ruſbrok encore un coup, dont la ſcience exquiſe...

FLAVIE.

De quel païs étoit-ce Péré de l'Egliſe?

CLARICE.

Vous ne connoiſſiez pas Ruſbrok, Madame?

FLAVIE.

Non.

CLARICE.

Ruſbrock! que de douceurs ſous ce barbare nom!
Harphius vient après: quels Myſtiques, Madame?
Ils ont ſi bien écrit ſur les nôces de l'ame,

Qu'ils méritent l'honneur de votre ſouvenir.

FLAVIE.

Donnez-leur donc des noms qu'on puiſſe retenir.

CLARICE.

Du moins vous connoiſſez Taulére notre maître,
Ce ſaint . . .

FLAVIE.

Permettez-moi de ne le pas connoître.
Je me pique d'agir, & d'accomplir la loi,
Mais leur état paſſif eſt au-deſſus de moi;
Leur doctrine n'a rien d'humain ni de ſenſible,
Et leur jargon dévot eſt inintelligible.

CLARICE.

A vous, qui négligez la contemplation,
Et qui n'avez nul goût pour la perfection,
Ces Docteurs cependant par raiſon, par pratique,
Ont établi les loix de l'oraiſon myſtique,
Nous ont laiſſé le ſoin de nous purifier,
Et nous ont appris l'art de nous Déifier.
Une foule de Saints, que leurs vertus ſublimes
Font briller dans le ciel, ont ſuivi ces maximes.
Tels ſont Jean de la Croix, Baltaſar Alvarez,
A qui Dieu révéla nos Myſtères ſacrez;
Thérèſe, qui brûlant d'une divine flame,

Alloit se perdre en Dieu dans le Château de l'ame ;
De Sales, mis au rang des Prélats immortels,
A qui toute l'Eglise éleve des Autels,
N'a-t-il pas dépoüillé la sainte indifférence
De tout empressement de zèle, ou d'espérance ?
Et quel de nos Auteurs rempli de charité,
Porta le pur amour plus haut qu'il l'a porté ?

FLAVIE.

Vous avez vos Docteurs, vous avez vos Apôtres,
Mais on ne convient pas que ces Saints soient des vôtres.
Tout le Carmel ému de vous voir sans raison
De son illustre Fille adopter l'oraison,
Prêts à rendre en public à l'Eglise sa plainte,
Murmure contre vous, & reclame sa sainte :
De Sales vainement ici par-tout cité,
Dans ses pieux excès doit être interpreté,
Et pour justifier sa science profonde,
La Mére de Chantal viendroit de l'autre monde.
Ces Saints touchez de Dieu dans leurs affections,
Ont donné quelquefois dans vos expressions,
Pour tracer leur amour ont mis tout en usage,
Sans prendre votre sens, ont pris votre langage,
Et dans leur amoureux & doux ravissement,

Ils parloient comme vous, & pensoient autrement.

CLARICE.

Vous avez vos raisons & nous avons les nôtres;
Falconi, Malaval, De Combes, & tant d'autres,
En jugeront, je crois, plus sainement que vous.

FLAVIE.

Vous ne me citez point Molinos.

CLARICE.

Parmi nous,
Madame, par respect qu'on a pour le Saint Pére,
Nous savons qu'en penser, mais nous n'en parlons guére.

FLAVIE.

C'étoit un séducteur.

CLARICE.

Ce discours est outré,
Mais la savante Prisque est-elle à votre gré?

FLAVIE.

Je la conois, je sais quelle est votre Héroïne.

CLARICE.

Elle ne sort jamais de l'essence divine;
Ni craintes, ni faveurs, n'affoiblissent jamais
De son tranquile cœur l'imperturbable paix;
La sublime oraison semble faite pour elle,

Et la gloire du monde, ou la gloire éternelle,
Où les hommes ont mis les faux ou vrais plaisirs,
N'ont pu surprendre en elle un seul de ses desirs :
Nous n'avons qu'à la voir, l'écouter, & la suivre,
Elle a sur l'oraison fait un excellent livre ;
Tout ce que le Cantique a de tendre & de doux,
Ce que l'Epouse sent, & ce que sent l'Epoux,
Elle l'expérimente, & le ressent de même,
Et l'explique avec art du seul objet qu'elle aime.

FLAVIE.

Quoi qu'avec quelque honte & quelque déplaisir,
Elle n'eut pas l'honneur de briller à Saint Cyr,
On ne peut toutefois douter de son mérite ;
Il n'est point de talent dont elle ne profite,
Elle joint la souplesse à la dévotion,
Et porte dans le cœur la persuasion :
Mais je n'approuve pas qu'une femme s'empresse,
Qu'elle veuille par-tout faire la Prophétesse,
Que tantôt à la ville, & tantôt à la Cour,
Elle aille sourdement prêcher le pur amour,
Qu'elle cherche à regner dans l'empire mystique,
Et veuille devenir l'Epouse du Cantique ;
Que se mettant au rang des célébres Auteurs,
Elle ose disputer avecque les Docteurs ;

Que sur un char de feu par soins ou par adresses
Elle conduise au ciel Marquises & Duchesses...

CLARICE.

A votre avis, Madame, il faut donc l'éloigner?

FLAVIE.

Vous savez que saint Paul nous défend d'enseigner,
Le monde n'est pas fait pour suivre nos caprices,
Il veut des Directeurs, & non des Directrices;
Nous devons pratiquer ce que nous connoissons,
Et laisser aux Docteurs à faire des leçons.

CLARICE.

Souffrez qu'avec saint Paul aussi je vous réponde,
Que les spirituels sont les juges du monde:
Le grand Tertullien, d'autres Péres savans,
Furent admirateurs des Prisques de leur tems.
Voulez-vous nous priver des graces que Dieu donne
Sans nulle acception de sexe ou de personne?
L'homme a plus de savoir & de force que nous,
Mais nous avons l'esprit & plus vif & plus doux;
La raison est en lui beaucoup plus fastueuse,
Mais la nôtre est plus tendre & plus affectueuse:
Notre ame déchargée & d'étude & de soins,
Pour s'élever au ciel nous pese beaucoup moins,
Et cherchant son repos toujours hors d'elle-même;

D'un lien plus étroit s'attache à ce qu'elle aime :
Nous avons avec Dieu plus de relations,
Les extases, les goûts, les révélations,
Et des objets divins les images empreintes,
Ont été de tout tems le partage des Saintes.

FLAVIE.

Je le crois : mais en nous cette sublimité
N'est souvent que foiblesse, erreur, ou vanité.

CLARICE.

Ayez pour votre sexe un peu plus d'indulgence,
L'illustre Fénelon en a pris la défense :
Ce Prélat, qui sans faste & sans ambition
Soûtient par sa vertu sa réputation,
Et joignant au savoir l'art & la politesse,
Donne aux enfans des Rois des leçons de sagesse.
L'aimable piété, la paix, & la douceur
Brillent sur son visage, & regnent dans son cœur :
Au milieu de la Cour, comme en sa solitude,
Dans les cœurs les plus vifs portant la quiétude,
Il redresse le siécle, & dirige aujourd'hui
Le Courtisan tranquile & dévot comme lui.
Il sait jusqu'à quel point croît la divine flame,
Jusqu'où l'on peut monter tous les ressors de l'ame,
Quelles sont les vertus & quels sont les défauts,

Et

Et discerne toujours le vrai d'avec le faux.

FLAVIE.

Mais Bossuet jaloux de la gloire divine,
Se plaint de sa conduite, & blâme sa doctrine:
Des régles de l'Eglise exact observateur,
Prédicateur habile, & célébre Docteur;
Il l'accuse, dit-on, avecque vraisemblance
De vouloir abolir la vertu d'espérance.
Je ne sais point, pour moi, quels sont ces différens,
Mais enfin cet Evêque est l'oracle du tems;
Des sens les plus obscurs il dissipe les ombres,
Il perce de l'erreur les voiles les plus sombres,
Et quelque autorité, quelque adresse qu'elle ait,
On voit fuir l'Hérésie au nom de Bossuet.
Plein d'érudition, de zèle, de science....

CLARICE.

Un peu moins de savoir, & plus d'expérience,
Madame, moins d'étude, & plus de sentiment,
Chacun parle, chacun pense différemment;
Votre Evêque sans doute en fait autant qu'un autre;
Mais en fait d'oraison il doit céder au nôtre.
A ses raisonnemens d'ordinaire attentif,
Le Théologien n'est pas contemplatif;
Son esprit accablé du poids de ses pensées,

Nourri de questions vainement ramassées,
De mille objets divers occupant sa raison,
Sous un tas de doctrine étoufe l'oraison ;
La science distrait, & l'étude dissipe ;
Il ne faut qu'un objet, il ne faut qu'un principe ;
La multiplicité fait la confusion,
La curiosité desséche l'onction ;
Mais dans sa quiétude, un bienheureux Mystique
Humble par connoissance, & savant par pratique,
N'ayant que Dieu pour livre, & s'anéantissant,
Apprend ses veritez, parce qu'il les ressent.
Nous laissons ces Docteurs avec leurs ames fiéres,
Qui semblent s'aveugler à force de lumiéres ;
Nous respectons leur rang & leurs doctes travaux,
Mais nous en appellons à d'autres tribunaux.

FLAVIE.

Cependant on ne voit que Lettres Pastorales,
Que dissertations mystiques & morales,
Chaque Prélat s'émeut pour illustrer son nom,
Depuis Meaux & Paris jusques à Cistéron.

CLARICE.

L'un suit son interêt, l'autre sa fantaisie,
L'un son ambition, l'autre sa jalousie,
Chacun se fait de fête, & chacun sait pourquoi,

Mais le Pape est arbitre & juge de la Foi.

FLAVIE.

Je laisse donc Rome à régler vos affaires ;
Et je ne prétens pas entrer dans vos Mystères ;
Joüissez du repos que vous vous proposez,
Jour & nuit devant Dieu soyez les bras croisez.
Plongez-vous dans le sein de la divine essence,
Pour moi, dans une simple & pieuse ignorance,
Je veux, sans m'avilir, sans me trop élever,
Pratiquer la vertu, Madame, & me sauver.



DIALOGUE QUATRIEME SUR LE QUIETISME.

CLARICE Quiétiste,

FLAVIE nouvelle Convertie.

CLARICE.

AH ! ne méprisez pas ce langage sublime,
Par qui dévotement le pur amour s'exprime.
Ces termes si touchans, si tendres, & si doux,
Qui furent inventez aux noces de l'Epoux,
Servent de fondement aux graces extatiques,
Et sont comme la clef des véritez mystiques.

FLAVIE.

Non, je n'approuve point ce langage amoureux,
Ces unions, ces airs passifs & langoureux,
Ces cœurs qu'anéantit l'amour qui les enflame,
Tous ces embrassemens, tous ces baisers de l'ame,
Ces durables ardeurs, ces tranquiles plaisirs,

Cet amour joüissant qui n'a plus de desirs,
Ces tendres entretiens, ces douceurs conjugales,
Cet heureux appareil de fêtes nuptiales,
Cette stabilité d'aimer & d'être aimé,
Ce mariage enfin complet & consommé,
Ce style composé d'expressions mondaines,
Et de comparaisons des passions humaines,
Madame, convient-il à votre piété ?

CLARICE.

Il n'a rien qui ne soit propre à la charité,
Comme l'amour humain l'amour divin s'explique ;
N'avez-vous jamais lû dans le sacré Cantique
Ces tendres sentimens & ces tendres discours,
D'où l'Eglise a tiré dans ses chastes amours,
Des saintes unions les images parfaites.

FLAVIE.

De cet écrit divin, profanes interprètes,
Gardons-nous d'usurper par une fole erreur,
Ce que s'est réservé l'Epouse du Seigneur ;
Pour moi qui prétens suivre une regle plus sure,
Je n'ose de ce livre essayer la lecture,
Sachant que les decrets des Conciles prudens
Ne la permettoient pas jadis aux jeunes gens.

CLARICE.

Vous condamnez, Madame, & vous osez le dire,
Ce que l'Eglise approuve, & que le ciel inspire.
Vous ne concevez pas dans ces expressions
Le sens spirituel de nos affections :
Lorsque le cœur s'éleve, & va jusqu'à Dieu même,
Il faut moins regarder l'amour que ce qu'on aime ;
Le mot le plus commun devient mystérieux,
Le profane devient chaste & religieux,
La fin les ennoblit, l'objet les purifie,
Ces paroles enfin sont paroles de vie ;
Tout ce qui tend à Dieu doit être respecté,
C'est ce culte d'amour qui fait la piété ;
Cette union intime & sainte, où se consomme
Dans la grandeur de Dieu la pureté de l'homme ;
Ces baisers, où l'esprit dans un état parfait,
S'exhale tout entier dans celui qui l'a fait ;
Ces inclinations & ces correspondances,
Où l'ame embrasse Dieu de toutes ses Puissances ;
Cette couche mystique où l'Epouse & l'Epoux
Font, parmi les plaisirs les plus purs, les plus doux,
Dans les sacrez liens où l'amour les engage,
La consommation du chaste mariage ;
Où l'ame dans le sein de la divinité,

Consacre son amour, sa foi, sa liberté.

Ce langage divin peut-il vous satisfaire?

FLAVIE.

Vous avez beau, Madame, y mettre du mystère;
Je lis avec ennui, j'écoute avec dédain,
Ce langage amoureux trop semblable au mondain:
Le serpent est caché sous ces herbes fleuries,
La nature est trop vive en ces allégories,
Et ces expressions d'un amour mutuel,
Ne portent pas toujours au sens spirituel;
La pudeur, ce me semble, en est un peu blessée,
La parole souvent entraîne la pensée,
Et le cœur inquiet, qu'on regle comme on peut,
Ne tourne pas toujours du côté que l'on veut;
Ces termes hérissez d'épineuses idées,
Sur lesquelles toutefois vos vertus sont fondées,
Sacrez, si vous voulez, mais pleins de passion,
Ne portent pas le monde à la dévotion.

CLARICE.

Nous parlons comme font les personnes pieuses.

FLAVIE.

Et quelquefois aussi comme les Précieuses.

CLARICE.

Ce qu'on pense, Madame, éleve ce qu'on dit.

FLAVIE.

Et ces fades douceurs amollissent l'esprit :
L'amour divin s'exprime en paroles discrettes,
Et ne se traite pas comme des amourettes ;
Faut-il pour expliquer la sainte charité,
Emprunter le jargon de la cupidité ?
On doit honorer Dieu d'un culte raisonnable,
Se faire un art d'aimer qui lui soit convenable,
Purifier du feu d'une divine ardeur,
Quand on parle de lui, ses levres & son cœur,
Et pour représenter ses faveurs invisibles,
S'élever au-dessus des images sensibles :
A quoi bon cet heureux & tendre attachement
De l'Epouse à l'Epoux, de l'Amante à l'Amant,
Ces caresses surtout, ce lit, ce mariage ?
Est-ce-là le vrai tour du céleste langage ?
A force d'expliquer l'amour à votre gré,
De mêler le profane avecque le sacré,
Et de parler de l'un comme on parle de l'autre,
On ne sait presque plus quel amour est le vôtre ;
Ce style inusité ne peut s'autoriser,
Et croyez-moi, Madame, on peut en abuser.
Par l'Epoux quelquefois une jeune Mystique
Entend un autre Epoux que celui du Cantique,

N'exclut pas comme vous tout objet corporel,
Et ſuivant en ſecret ſon penchant naturel,
Qui fait naître en ſon cœur une indiſcrette flame,
Ne s'en tient pas toujours aux tendreſſes de l'ame.

CLARICE.

Laiſſez-là ces abus que vous vous figurez,
Et ne condamnez pas ce que vous ignorez :
Dieu parle ainſi lui-même à l'Epouſe fidèle,
Il la regarde, il l'aime, il s'unit avec elle ;
Il l'a déclare aimable & ſans tache à ſes yeux,
La comble de ſes dons les plus délicieux,
Et dit, en l'embraſſant dans ſa divine eſſence,
C'eſt en vous que j'ai mis toute ma complaiſance.

FLAVIE.

Je ne ſais ſi j'ai tort, Madame, mais je crains
D'attribuer à Dieu des ſentimens humains.

CLARICE.

Pour ſauver des mortels la race criminelle
Le Verbe s'eſt caché ſous une chair mortelle ;
Sous le voile commun de foibles élémens
Se couvre la grandeur des divins Sacremens,
Ainſi du pur amour nous traitons le myſtère
Sous les expreſſions de l'amour ordinaire :
Quoique Dieu ſoit exemt de toute paſſion,

Quoiqu'il aime ſans art & ſans émotion,
Et que dans une paix tranquile, inaltérable,
Il épuiſe ſur lui ſon amour adorable,
Tout occupé qu'il eſt de ſa propre grandeur,
Il ſent pour ſes élûs une divine ardeur;
Il dévoile à leurs yeux le ſecret de ſa face,
Il verſe dans leur ſein les tréſors de ſa grace,
Il veut bien les guider & leur ſervir d'appui,
Et ſe donner à ceux qui ſe donnent à lui:
Par ces faveurs du ciel ces ames conſacrées,
Et de reconnoiſſance, & d'amour pénétrées,
S'uniſſant au Seigneur, répondent à leur tour
Aux ſaints empreſſemens de ſon divin amour.
C'eſt-là le fondement des tendreſſes myſtiques.

FLAVIE.

Mais il faudroit parler de ces dons magnifiques,
Que Dieu tire pour nous du fond de ſa bonté,
Avec plus de nobleſſe & plus de dignité.

CLARICE.

Ne portez pas ſi loin votre délicateſſe,
Madame, conſultez notre illuſtre Maitreſſe,
A qui l'Eſprit divin ſemble avoir inſpiré
Le ſens myſtérieux du Cantique ſacré.
Les Filles de Sion, dans les noces de l'ame,

N'ont jamais mieux chanté le saint Epithalame ;
Elle connoit la source, elle connoit la fin
Et de l'amour de l'homme, & de l'amour divin ;
De ce thrône mystique où l'oraison la place,
Elle voit jusqu'où vont les hauteurs de la Grace,
Et par tous les degrez de la dévotion,
Conduit le pur amour à sa perfection.

FLAVIE.

Je sais que rien n'échape à son intelligence,
Qu'elle excelle en amour, qu'elle excelle en science ;
Que le sacré Cantique est fait pour ses beaux yeux,
Que Salomon charmé de son air gracieux,
De son esprit subtil, de sa mine prudente,
La prit pour son épouse ou pour sa confidente :
Je crois, si vous voulez, qu'elle est en chair, en os,
La femme qui parut dans l'Isle de Pathmos,
Qu'entouroit de lumiére un soleil sans éclipse,
Et que saint Jean la vit dans son Apocalypse.
Vous ne me verrez point, Madame, mépriser
Le don qu'elle a d'instruire & de prophétiser :
Je crois même avec vous qu'une source divine
De douceur & de joie inonde sa poitrine,
Et que par un effort pénible & soulageant,
Par cent canaux secrets la Grace dégorgeant,

Dans ces momens heureux où ses sens l'abandonnent,
Se répand à grands flots sur ceux qui l'environnent;
Mais je ne conviens pas qu'elle doive en aimant
Parler du pur amour, Madame, impurement.

CLARICE.

Non, cette impureté dont votre ame est blessée,
N'est pas dans nos discours, mais dans votre pensée;
Ces termes naturels dont vous vous défiez,
Le feu du saint amour les a purifiez;
Ce sont des fleurs qu'on cueüille au jardin du Cantique
Pour la célébrité de l'union mystique.
Oui, lorsque l'Esprit saint nous fait dans nos écrits
Parler d'actes directs, & d'actes réfléchis,
Des vertus qu'on approuve, ou des excès qu'on blâme,
Et des tranquilitez ou des troubles de l'ame;
Quand nous traçons le plan de notre état passif,
Nous usons d'un langage & plus mâle & plus vif,
Nos termes sont choisis, & nos raisons fondées
Sur la sublimité de nos saintes idées;
Nous savons ennoblir l'oraison de repos,
Exprimer ses effets, & donnant à propos
Dans nos raisonnemens & dans nos paraboles,

De la grandeur au ſens, & du pois aux paroles,
Jetter dans nos diſcours remplis de gravité,
Une myſtérieuſe & noble obſcurité.

FLAVIE.

Nous connoiſſons aſſez cette haute éloquence,
Où le contemplatif enflé de ſa ſcience,
Produit dans ſes écrits aux peuples ignorans
Sous des termes obſcurs, d'impénétrables ſens.

CLARICE.

Rien ne vous ſatisfait, tout vous choque, Madame,
Voulons-nous exprimer les tendreſſes de l'ame,
Nous ſommes indiſcrets, profanes & mondains ?
Voulons-nous expliquer les maximes des Saints,
Et du ſimple regard les vertus admirables,
Nous ſommes affectez, obſcurs, impénétrables;
Toute votre raiſon ſe tourne contre nous,
Le langage dévot eſt un jargon pour vous,
Où vous trouvez par haine ou par délicateſſe,
Tantôt trop de douceur, tantôt trop de rudeſſe.

FLAVIE.

Il eſt vrai, je ne puis vous le diſſimuler,
Je n'ai jamais aimé ces façons de parler,
L'un & l'autre langage à mon ſens eſt bizare;
L'un eſt trop naturel, & l'autre trop barbare;

L'un a trop de fumée, & l'autre trop de feu;
L'un s'entend un peu trop, l'autre s'entend trop peu;
Vos dévots sont-ils faits autrement que les nôtres?
Et que ne parlent-ils comme parlent les autres?

CLARICE.

Le contemplatif sent & comprend ce qu'il dit;
Mais la chair n'entend pas la langue de l'esprit;
Ah! que ne pouvez-vous vous élever, Madame,
Au sommet de l'esprit, dans le dongeon de l'ame,
Et là dans une sainte insensibilité,
Voir sous ces mots obscurs luire la vérité!
Là dans l'être divin toute déifiée,
Vuide du monde entier, & desapropriée,
Une ame s'enveloppe en son état passif,
Et sans pouvoir produire un acte discursif,
Des objets d'ici-bas arrête l'imposture,
Et de ses facultez serre la ligature;
L'entendement n'admet dans ce repos central,
Rien qui soit apperçû, rien qui soit nominal,
Nulle opération d'effort ou d'industrie,
Suppression de vœux, extinction de vie,
Du corps d'avec l'esprit séparabilité,
Sur-tout exclusion de mercenarité:
Voila comme on s'exprime en langage mystique.

FLAVIE.

Ce ſont donc là les fleurs de votre rhétorique
Madame,

CLARICE.

Vous ſentez à chaque expreſſion
Je ne ſais quelle grace & quelle impreſſion
Qui déleƈte le cœur, & qui flate l'oreille.

FLAVIE.

Ce diſcours ténébreux n'a rien qui me réveille.

CLARICE.

Que ne puis-je éclairer votre eſprit obſcurci ?
Si les Anges parloient, ils parleroient ainſi,
Rien de plus efficace à qui ſait le comprendre.

FLAVIE.

Mais on ne parle enfin que pour ſe faire entendre;
Faut il, pour amuſer des eſprits prévenus,
Donner à la vertu tant de noms inconnus ?
Une Religion n'eſt pas toute myſtère,
Pour chacun de vos mots il faut un commentaire;
A force de cacher la ſageſſe, on la perd,
Toujours la vérité ſe montre à découvert.
Ces propos raffinez, ces phraſes emphatiques,
Qui peuvent convenir à vos grandes pratiques,
N'ont point de convenance & de relation

A la simplicité de la dévotion.

CLARICE.

Laissez-nous dans l'état où nous voulons bien être,
Et conjurez le ciel de vous faire connoître
L'énergique vertu des termes pleins d'attraits
Où sont envelopez les mystiques secrets
Qui donnent de notre art la connoissance entiére.

FLAVIE.

Il faudroit donc avoir, Madame, un Furetiére,
Qui de votre jargon fît un volume à part,
Et nous dévelopât tout le fin de votre art.
Croyez-moi, laissez-là vos fadeurs, vos enflures,
Conformez votre style aux saintes Ecritures,
Joignez-y la prudence avec la netteté,
Il faut sur le bon sens régler la piété,
Traiter l'amour de Dieu d'une maniére chaste,
Expliquer l'oraison sans finesse & sans faste,
Et pour apprendre au monde à vivre saintement,
Parler, & raisonner intelligiblement.

A MONSEIGNEUR

L'EVEQUE DE NISMES,

Sur le vol qu'on lui avoit fait des deux premiers chants de son Poëme sur le Quiétisme. On l'exhorte à donner le reste.

SAGE & savant Prélat dont l'éloquence vive
Fait l'admiration de la France attentive,
FLECHIER, qui rappellant dans un siécle écarté
La gloire de l'obscure & docte antiquité,
Possédes les trésors que l'orgueilleuse Athéne
Crut n'être réservez qu'à son seul Demosthéne,
Que j'aime à découvrir dans un pompeux discours
De ton art merveilleux les plus secrets détours,
Et voir par quels moyens tu sais dans une chaire
Charmer le pécheur même à qui tu fais la guerre,
Ou traçant à nos yeux de grands évenemens,
Dresser à tes Héros d'éternels monumens.
Le vice terrassé, la vertu triomphante,
Sont les heureux effets de ta bouche éloquente;

Tu sais en nous donnant d'autres impressions,
Confondre de nos cœurs les vaines passions;
Et selon tes desirs notre esprit susceptible,
Vaincu par tes raisons, te livre un cœur flexible.
Par tes charmes puissans l'auditeur attaché,
De tout ce qui te touche est lui-même touché.
Si tu pleures le sort d'une jeune Princesse [a]
Nous répandons des pleurs qu'arrache ta tendresse;
Si tu me peins Turenne au milieu des combats,
Courant à la victoire, ou volant au trepas,
Il me semble le voir dans tes vives images
Des peuples attentifs s'attirer les hommages,
Et noblement couvert de poussiére & de sang,
Parmi les demi-Dieux chercher le premier rang.
Par tout l'attention s'excite & se réveille,
Mon esprit court toûjours de merveille en merveille.
Ici, lorsque formant un effrayant tableau,
Tu me fais réfléchir aux horreurs du tombeau,
Résolu de briser mes trop pesantes chaînes,
Je déteste avec toi les vanitez mondaines;
Là, lorsqu'humiliant les superbes humains,
Tu dépeins le bonheur & la gloire des Saints,
J'admire avec respect leurs pieuses maximes,
Et loüant leurs vertus, je condanne mes crimes.

[a] Madame la Dauphine.

Enfin tu sais, FLÉCHIER, dans un discours vainqueur,
Remuer, attendrir, pénetrer notre cœur.
Mais ce seroit trop peu pour ton vaste génie,
Si négligeant des vers l'élegante harmonie,
Tu bornois des desirs pleinement satisfaits,
A voir fleurir ta prose au gré de tes souhaits.
Ta plume également délicate & fertile,
Peut dignement briller dans l'un & l'autre style.
Faut-il par le secours d'un vers majestueux
Vanter d'un Carouzel l'appareil somptueux;
Nous dépeindre Loüis, non pas dans la victoire,
Et tel que sa valeur le conduit à la gloire,
Mais tel qu'il proposoit à de nobles guerriers
Mêmes dans ses plaisirs de tranquiles lauriers,
Dignes jeux d'un Héros, digne exemple des Princes
Qui dormant sur le thrône, au fond de leurs Provinces,
Contens d'une odieuse & triste oisiveté,
Bannissent dans la paix la noble activité.
La France en ce projet savant & difficile,
Sembloit désavoüer tout autre qu'un Virgile;
Ta Muse t'acquitant d'un si pénible emploi,
Secondant ton génie, est digne de ton Roi.

Ce n'eſt pas encor tout, Apollon qui t'anime,
A ſû t'apprendre l'art de polir une rime,
Le Parnaſſe François pour entendre tes ſons,
Semble preſqu'oublier ſes plus chers nourriſſons.
Mais tu ne reſſens pas l'inutile manie
De fatiguer en vain ta plume & ton génie;
Tu ſais même en tes vers, dignes ſoins d'un Paſteur,
Ecarter loin de nous un venin ſéducteur:
Même dans ton loiſir ta douce Poëſie
Trompe tous les efforts d'une fine héréſie.

Des livres criminels en public débitez,
D'une funeſte erreur profanes nouveautez,
Par des ſubtils détours avoient mis à la mode
D'une oiſive oraiſon la ſtérile méthode:
La France gémiſſoit de voir dans ſes climats
Renouveller encor d'hérétiques combats.
Cent Docteurs animez par des traits énergiques,
Attaquoient, défendoient ces maximes myſtiques.
Par les ſoins de Loüis ces dogmes condannez,
Ramenérent enfin des jours plus fortunez;
Parmi tant de Héros épris d'un même zèle,
Tu voulus prendre part à leur juſte querelle,
Et t'arrachant du ſein d'un tranquile repos,
Tu ſus mettre à profit ta veine & tes travaux.

Mais que nous serviroit, grand Prélat, que ta Muse
Dans ta sombre retraite utilement s'amuse ?
Sans unheureux larcin ce chefd'œuvre pieux
Eût demeuré caché pour long-tems à nos yeux.
Encor si de tes vers quelqu'autre plus avide,
Dans ce vol innocent eût été moins timide;
Si d'un desir árdent justement transporté,
Dût-il t'avoir par là cent fois plus irrité,
Sans écouter les loix d'une prudence austère,
Il eût du moins paru tout à fait témeraire,
Noüs pourrions admirer l'ouvrage tout parfait;
Et joüir pleinement d'un utile forfait.

Mais pourquoi desirer, poussé par un vain zèle,
De tenir, malgré toi, d'une main criminelle,
Par un canal injuste, un écrit dont l'éclat
Ne pouvoit qu'honorer la plume d'un Prélat ?

Ce n'est qu'à toi, FLECHIER, que le public s'adresse,
Ma Muse, encor novice, elle-même s'empresse,
Et n'appréhende pas pour la premiére fois
De faire retentir une impuissante voix;
Attens-tu, grand Prélat, que la Parque inhumaine
Arrache de tes mains les doux fruits de ta veine ?
Alors, helas ! alors la perte de l'Auteur
Paîroit trop chérement le plaisir du lecteur.

Puissions-nous voir pour toi la nature équitable,
Différer de ses loix la rigueur immuable ;
Mais puissions-nous aussi pour comble de plaisirs,
Voir par tes derniers vers accomplir nos desirs :
Ce dessein généreux me couvriroit de gloire :
Quel plaisir, quel honneur, en moi-même de croire
Qu'on dît que ce present si cher, si souhaité,
Fût le bizare effet de ma témérité !

